

UN ROMANCIER FRANÇAIS AU XVIII^e SIÈCLE

L'ABBÉ PREVOST

SA VIE — SES ROMANS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

V. SCHROEDER

Ancien élève de la Faculté des lettres de Paris
Agrége des lettres
Professeur au lycée Carnot

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Thèse Paris.
1898.

—
1898



L'ABBÉ PREVOST

SA VIE — SES ROMANS

COULOMMIERS

Imprimerie PAUL BRODARD.

UN ROMANCIER FRANÇAIS AU XVIII^e SIÈCLE

L'ABBÉ PREVOST

SA VIE — SES ROMANS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

V. SCHRÖDER

Ancien élève de la Faculté des lettres de Paris

Agrégé des lettres

Professeur au lycée Carnot



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1898

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MONSIEUR CROUSLÉ

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS

Hommage de respectueuse affection

AVANT-PROPOS

Lorsqu'on parle de l'abbé Prevost, on ne semble voir ordinairement en lui que l'auteur de *Manon Lescaut*. Il est au nombre de ces écrivains justement populaires, mais qui le sont devenus grâce à une seule œuvre et dont toutes les autres restent ensevelies dans la poussière des bibliothèques.

Or, nombreux sont les livres — en dehors même des romans — qui sortirent de sa plume féconde. S'il a publié *Cleveland*, *le Doyen de Killerine*, *l'Histoire d'une Grecque moderne*, les *Mémoires de M. de Montcal*, il nous a laissé le *Pour et Contre*, le *Journal des Voyages*, *l'Histoire de Marguerite de Bourgogne* et celle de *Guillaume le Conquérant*. La critique, la géographie, l'histoire l'ont successivement attiré et retenu. Esprit véritablement infatigable, doué d'une curiosité sans cesse en éveil, il a exercé son activité dans les domaines les plus divers. Aussi, obligé de nous restreindre dans cette étude sur

l'abbé Prevost, nous nous en sommes tenu au seul romancier. Si nous disons un mot du critique, c'est qu'il nous a paru intéressant de rechercher ses principes et ses goûts littéraires. Le *Pour et Contre* est là pour nous éclairer et nous apprendra en particulier qu'il fut l'un des premiers à initier le public français aux beautés un peu étranges de la poésie anglaise.

L'œuvre de l'abbé Prevost reste donc ignorée — ou à peu près : quant à sa vie, on ne la connaît pas mieux. Il est vrai qu'on peut alléguer ici des difficultés insurmontables, les Mémoires, Correspondances et Journaux du temps ne fournissant que des renseignements bien incomplets¹. En outre, nous n'avons de lui que fort peu de lettres. Ses descendants en possèdent trois autographes, l'une peut-être de 1736, la seconde du 15 janvier 1740, la troisième du 18 décembre 1762². Nous nous étions adressé aux membres de la famille Prevost, entre autres M. Houzel, notaire à Hesdin, et M. le Dr Houzel de Boulogne-sur-Mer, qui nous ont fait le plus obligeant accueil, mais sans pouvoir nous fournir les documents que nous espérions. Nous avons dix-sept autres lettres,

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, a paru une étude aussi consciencieuse qu'attentive de M. Henry Harrisse intitulée : *L'abbé Prevost, Histoire de sa vie et de ses œuvres, d'après des documents nouveaux* (Paris, Calmann Lévy, 1896). M. Harrisse qui est déjà l'auteur d'une ingénieuse plaquette sur *Manon Lescaut* a largement contribué à préciser ou à éclairer certains traits encore mal connus de la vie de l'abbé Prevost. Plus d'une fois, nous aurons à citer son ouvrage. Je tiens toutefois à observer que j'avais déjà trouvé, de mon côté, plusieurs documents donnés par lui.

2. M. Harrisse en publie deux jusqu'alors inédites : celle de 1736 et celle de 1762. Celle de 1740 se trouve entre les mains de Mme Laisné, veuve d'un arrière-petit-neveu de l'abbé Prevost. Elle est datée de l'hôtel de Conti et adressée à Voltaire.

dont quatorze autographes et trois qui sont des copies, mais des copies du temps¹. Une *Biographie* placée en tête de ses *Œuvres choisies* parues en 1783 (in-8°) et qu'Oettinger attribue à Pierre Bernard d'Héry paraît assez consciencieusement établie. Je citerai aussi le petit ouvrage intitulé : *Pensées de M. l'abbé Prevôt, précédées de l'Abrégé de sa vie* (Amsterdam et Paris, 1764, in-12), avec la liste chronologique de ses ouvrages². Malheureusement ces deux écrits renferment encore de trop nombreuses lacunes.

Ainsi, les éléments les plus essentiels manquent presque absolument pour reconstituer la vie de Prevost. Si l'on tient à saisir dans tous ses aspects cette figure si originale et si diverse, c'est dans son œuvre qu'on sera le

1. Quinze de ces lettres seulement étaient connues, M. Harisse en publie deux nouvelles. Une grande partie des manuscrits de Prevost et presque toutes ses lettres, entre autres la correspondance qu'il entretenait avec l'un de ses frères au service de l'Espagne, ont été brûlées il y a quarante-cinq ans, à Hesdin, par un de ses descendants, M. Le Merchier, dans un mouvement de colère. Lorsque les papiers furent partagés entre les membres de la famille, l'un d'eux irrité de voir que les plus intéressants tombaient entre les mains d'un illettré, manifesta son mécontentement. M. Le Merchier blessé, s'empara des manuscrits qui lui étaient échus et en présence des héritiers, y mit le feu « pour allumer sa pipe ». Le fait m'a été rapporté par deux descendants de l'abbé Prevost, MM. Houzel, de Hesdin, et Prevost de Courmières.

2. « L'abrégé de sa vie mis à la tête d'un recueil qui a pour titre : *Pensées de M. l'abbé Prevost*, est ce que nous avons de plus exact et mérite d'être conservé. » (Note de l'*Histoire des Voyages*.)

On pourra aussi consulter avec fruit :

La *Biographie* placée en tête du volume XVIII de l'*Histoire des Voyages*, le *Journal de la Cour et de Paris* (*Revue retrospective*, V, 2^e série), *Ordre chronologique des deuils de cour, etc., pour l'année 1765*, *Galerie française* : Cahier IV, Leblanc, *Essai sur les ouvrages de l'abbé Prevost* (1810), A. de Montaignon, *Notice* placée en tête de l'édition de *Manon Lescaut* avec préface d'A. Dumas (Gladys frères), Lecesne, *L'abbé Prevost et ses principaux ouvrages* (Arras, 1872).

plus sûr de rencontrer les éclaircissements nécessaires¹. Que de fois après lui les romanciers se laisseront deviner eux-mêmes à travers les aventures de leurs personnages! Bien des *Mémoires*, bien des *Confessions* seront de vrais romans; en revanche que de romans seront de simples *Mémoires*! Or, Prevost est l'un des premiers en France qui nous aient, volontairement ou non, renseigné sur leurs tendances, leurs aspirations, leurs préférences ou leurs antipathies. Bien qu'il cherche à s'effacer souvent, le « moi » tient dans ses œuvres une fort grande place, comme il est d'ailleurs naturel pour un homme du XVIII^e siècle. Prevost ne se borne pas à nous ouvrir son cœur, il va plus loin : il nous fournit, en mainte occasion, de véritables fragments d'autobiographie. Mais comme ces documents venus de l'écrivain lui-même sont naturellement sujets à caution, la tâche du critique — tâche délicate entre toutes — consiste à démêler la part du roman et à fixer, aussi précisément que possible, dans quelle mesure la fiction a déformé la réalité.

S'il faut prendre mille précautions, lorsqu'on interroge l'écrivain lui-même, et se mettre en garde contre les fausses couleurs dont il use quelquefois pour se peindre à son lecteur, que dire de ces récits mensongers qui trop longtemps coururent sur son compte? Certes, je sais que déjà on en a fait bon marché et que la légende laisse

1. Ne peut-on appliquer à Prevost et à ses romans ce qu'il dit lui-même d'un de ses héros : « Il a peint son cœur dans les sentiments qu'il y a répandus et le tour de son esprit dans ses réflexions ».

enfin place à la vérité. Cependant, qu'il est difficile encore d'arriver à innocenter l'abbé Prevost de toutes les actions coupables ou criminelles qu'on lui a si généreusement imputées. On ne s'est pas contenté de lui reprocher son libertinage, on l'a représenté comme un escroc, un faussaire, un renégat. On l'a accusé d'avoir tué son père, dans un accès de brutalité. Le nombre et l'étrangeté de ces imputations n'auraient-ils pas dû les réduire à néant? Il n'en a rien été et, jusqu'en ces derniers temps, le public a continué de voir dans l'abbé Prevost sinon un abominable scélérat, du moins un aventurier de la pire espèce. A notre tour, nous avons essayé de rendre justice à un homme trop longtemps méconnu, de réhabiliter un écrivain, qui fut, nous ne dirons pas un modèle d'abstinence et de vertu (il y aurait quelque ridicule à verser dans un excès contraire), mais qui n'eut que mépris et haine pour l'hypocrisie et l'imposture. Certes, âme trop sensible et inconsistante, il était accessible aux défaillances; mais ces défaillances il les regrettait, il en avait honte et tentait de réagir contre elles. Ne sont-elles pas de lui ces lignes significatives : « Je n'aperçois que trop tous les jours de quoi je redeviendrais capable, si je perdais un moment de vue la grande règle, ou même si je regardais avec la moindre complaisance certaines images qui ne se présentent que trop souvent à mon esprit, et qui n'auraient encore que trop de force pour me séduire, quoiqu'elles soient à demi effacées. Qu'on a de peine à reprendre un peu de vigueur, quand on s'est fait une habitude de sa faiblesse, et qu'il en

coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre ¹. » Un aveu si loyal désarmerait le censeur le plus sévère et l'on aurait mauvaise grâce à blâmer des faiblesses si ingénument confessées.

Au reste, cette excessive sensibilité, cette imagination souvent déréglée qui entraînèrent Prevost hors du droit chemin, on est tout disposé à les excuser : car sans elles nous n'aurions pas eu son chef-d'œuvre. Se figure-t-on un homme froid, raisonnable et de sens rassis composant *Manon Lescaut*? Non, il fallait avoir vécu des heures d'enivrement et de douleur, avoir vidé jusqu'à la lie la coupe des désirs et des jouissances, il fallait avoir été aimé et trompé par une Manon, s'être traîné lamentablement sur la route du Havre, à la suite de la charrette infâme, pour écrire un pareil livre. Seule, l'expérience personnelle a dicté ces pages toutes brûlantes de volupté, toutes trempées de larmes; et c'est à peine si dans cette histoire d'amour, où la nature parle sans cesse, l'art se devine avec ses habiletés et ses raffinements. M. Brunetière l'a dit dans une étude jadis très remarquée : avec Prevost, la passion, mais la

1. C'est lui aussi qui parle de « la passion violente qui rend la raison inutile, lorsqu'on a le malheur de s'y livrer entièrement, ... qui n'étant pas capable d'étouffer entièrement dans le cœur les sentiments de la vertu, empêche de la pratiquer. » (*Pour et Contre*, nombre 36.) — « C'est assez que je puisse me rendre cet honorable témoignage, dit quelque part Cleveland, que mon cœur a toujours suivi par inclination la vertu et la sagesse; que, s'il s'est trompé quelquefois dans son objet, il n'a jamais manqué de droiture dans ses intentions. » Cette profession de foi que n'eût pas désavouée Prevost, n'est-elle point marquée au coin de la plus entière franchise?

passion sérieuse et souveraine, très éloignée des galanteries et des perversités mises à la mode par les conteurs licencieux réapparaît dans notre littérature. Il était donc nécessaire à la fois de donner de l'abbé Prevost un portrait qui fût ressemblant, et de lui assigner la place qu'il doit légitimement occuper parmi nos plus grands romanciers. — Tel a été notre double but : heureux si nous n'en sommes pas resté trop éloigné ¹!

1. Nous nous reprocherions de ne pas remercier ici tout particulièrement M. Ferdinand Brunetière, qui nous a souvent aidé de sa vaste et solide érudition et nous a facilité la tâche, grâce à sa parfaite bienveillance.

L'ABBÉ PREVOST

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE I

La jeunesse de l'abbé Prevost. — Son noviciat chez les Jésuites (1713-1716). — Il entre au service et le quitte bientôt après. — L'Ode à saint François Xavier. — Second noviciat chez les Bénédictins (1720), sa profession de foi (1721). — Il prêche à l'abbaye de Saint-Ouen, à Rouen (1722-1723). — Séjour à l'abbaye du Bec, au collège de Saint-Germer. — Il est ordonné prêtre. — Il prêche à Évreux (1726). Il arrive à Saint-Germain-des-Prés. — Le premier roman de Prevost : *Les Mémoires et Aventures d'un homme de qualité* (1728). — Sa fuite de Saint-Germain-des-Prés (octobre 1728).

Antoine-François Prevost naquit à Hesdin le 1^{er} avril 1697¹. Cette petite ville de l'ancienne province d'Artois conserve encore maintenant son aspect d'autrefois. Ses vieilles demeures, ses rues sinueuses aux détours pittoresques,

1. Voici l'acte de naissance de l'abbé Prevost, reproduit d'après l'ouvrage de M. Jules Lion intitulé *Hesdinfort* (Amiens, 1884). L'original est dans les registres de catholicité de la paroisse de Notre-Dame d'Hesdin.

« L'an de grâce mil six cent quatre-vingt-dix-sept et le premier

son auberge où s'arrêtaient jadis les coches et les voitures de poste sont telles aujourd'hui qu'il y a deux cents ans. Seuls, les remparts qui l'entouraient ont disparu. Pendant les guerres du xvi^e siècle, elle eut cruellement à souffrir, et il faut lire dans les *Voyages d'A. Paré* avec quel héroïque sang-froid le duc de Bouillon et le marquis de Villars y résistèrent en 1553 à l'armée de Charles-Quint. Son artillerie fit de si horribles ravages, la dévastation fut telle, que l'empereur se vit contraint de rebâtir la cité à quelque distance de son emplacement primitif. Il ne semble pas que sa ville natale ait laissé dans l'esprit de l'abbé Prevost une trace bien profonde. Il a souvent choisi l'Artois, la Picardie et les pays avoisinants pour y dérouler l'intrigue de ses romans. Jamais le nom d'Hesdin ne vient sous sa plume; jamais non plus il n'a songé à nous dépeindre les fraîches et grasses campagnes qu'il a dû parcourir dans ses années d'enfance et de jeunesse. La nature

jour du mois d'avril, moy Antoine Cauchon prêtre curé de la paroisse aye baptisé un garçon né le mesme jour de légitime mariage du sieur Liévin Prevost avocat au parlement, conseiller du roy et son procureur aux ville et bailliage de Hesdin et de demoiselle Marie du Claye, ses père et mère, lequel a été nommé Antoine François, ses parin et marine ont etez les sieurs Antoine Prevost marchand, bourgeois et eschevin à son tour de cette ville et demoiselle Anne Vuillery de la paroisse de Dommartin en foy de quoi j'ay signé avec les parin et marine les jour et an que dessus.

« A PREVOST

« ANNE VUILLERY

« A. CAUCHON »

Prevost ne serait pas né dans la grande maison de la rue Daniel Lereuil qui d'ailleurs est habitée par la famille depuis nombre d'années et aujourd'hui encore par la veuve de M. Prevost de Courmières, mais dans une maison voisine de l'hospice, qui appartenait à sa grand'mère maternelle. Je tiens ce renseignement de M. Houzel d'Hesdin. Tel n'est pas l'avis de M. Harrisse (voir *op. cit.*, p. 94), qui d'ailleurs ne fait là-dessus qu'une simple hypothèse.

Prevost n'eut sans doute dans la suite que fort peu de rapports avec les habitants d'Hesdin. Dans une lettre du 30 juillet 1746, il parle du lieutenant général de sa ville natale, M. de Villepeaux, qui possédait le château de Hesmond.

extérieure tient chez lui peu de place et nous n'en sommes pas encore aux tableaux luxuriants de Rousseau, de Chateaubriand et de George Sand. S'il lui arrive de tracer un paysage, c'est avec une sobriété et une discrétion infinies ¹.

Quant au nom d'Exiles, il est bien difficile de se prononcer sur son origine ². Exiles est une place forte de Savoie sur la route de Briançon à Suze. Comment expliquer qu'il ait été ainsi choisir le nom d'une ville fort éloignée du lieu de sa naissance et dont il devait à peine connaître l'existence? On a pensé, non sans raison, qu'une propriété, un domaine ainsi appelé pouvait appartenir à la famille de l'abbé Prevost. Plusieurs de ses parents ajoutaient à leur nom celui d'une terre ou d'un château : il y avait des Prevost de la Cour d'Humières, de Gorguechon, de Saint-Hilaire et d'Essart. Mais M. de Montaignon, M. Harrisson et les descendants s'accordent à dire qu'il n'existe en Artois aucun bien foncier portant le nom d'Exiles. On ajoute que Prevost, rentré en France, renonça à ce nom d'emprunt qui n'est placé sous aucun portrait du temps. Parmi les différentes hypothèses qui ont été émises, il en est une qui nous a semblé très admissible : elle est d'un chroniqueur contemporain qui écrivait à la date du 13 juillet 1733, que Prevost s'était fait appeler d'Exiles à l'étranger pour montrer que le territoire français lui était interdit. Qu'il nous suffise de savoir que c'est dans la *Lettre de l'éditeur à Messieurs de la Compagnie des libraires d'Amsterdam*, placée en tête du tome V de l'édition princeps des *Mémoires d'un homme de qualité* (1731), que nous rencontrons pour la première fois ce nom d'Exiles.

La famille de l'abbé Prevost était honorablement connue

1. Voir la lettre du 30 juillet 1746 adressée à M. Boucher de l'Estang. Elle est donnée par M. de Montaignon dans l'édition Gladys.

2. D'après les *Mémoires* du Chevalier de Ravanne, l'abbé Prevost portait déjà ce nom dans le premier séjour qu'il fit en Angleterre en 1728-1729.

dans la province. Parmi ses parents, les uns appartenait à des ordres religieux, d'autres étaient entrés dans la magistrature. Son père, Liévin Prevost (1666-1739), fils d'un maître brasseur, fut lui-même conseiller du roi et son procureur au bailliage d'Hesdin¹. Sa mère, d'origine plus humble, était fille de riches fermiers de Capelle, aux environs d'Hesdin. Les membres de cette famille, aux habitudes décentes et rangées, tenaient à leur pays et le chérissaient. C'est ainsi qu'on voit les religieux entrer dans les monastères les plus proches et se succéder souvent dans le même, par exemple à l'abbaye de Dammartin. Par une bizarrerie dont la fortune est, il est vrai, coutumière, l'abbé Prevost fut au contraire grand voyageur et n'habita qu'à de rares intervalles sa ville natale. Combien son existence aventureuse qu'il abandonnait le plus souvent aux caprices du hasard, dut scandaliser ces tranquilles bourgeois pour qui sans doute une vie régulière et ordonnée était le signe essentiel de l'honnêteté!

Les Jésuites du collège d'Hesdin furent les premiers maîtres de l'abbé Prevost (de 1711 à 1713), qui garda toujours de cette éducation un peu étroite, mais solide, le goût de l'étude et le sentiment très vif de la beauté littéraire². Le biographe de 1783 veut même que ce soit à

1. Si l'on en croit une note de dom Grenier, le père de l'abbé Prevost n'était point d'humeur facile. Lorsque son fils fit profession, nous dit-il, il lui déclara que, s'il manquait de son vivant aux engagements qu'il était parfaitement libre de contracter ou de ne pas contracter, il le chercherait par toute la terre pour lui brûler la cervelle. — Prevost n'aurait-il pas songé à son propre père en dessinant la figure du père de Des Grieux?

Dans les archives municipales d'Hesdin se trouve, à la date du 24 mars 1673, une « Réquisition contre Liévin Prevost, brasseur, qui avoit insulté et traité le magistrat de voleur et dit qu'il se vouloit battre contre tout le corps ». Ce Liévin Prevost est le grand-père de notre abbé : on voit donc que le père, comme le fils, avait le caractère emporté et violent.

2. Le collège d'Hesdin était une des meilleures maisons d'éducation de la province. Il avait été fondé en vertu de lettres patentes,

l'instigation de ses professeurs que Prevost entra alors dans le noviciat. L'hypothèse n'a rien que de vraisemblable. Et cependant l'esprit mobile et passionné du futur auteur de *Manon* ne devait-il pas spontanément s'engouer d'une existence dont on lui fit probablement une séduisante peinture? N'a-t-il pas lui-même décrit dans le *Pour et Contre* les attraites de la vie monastique que Sainte-Beuve considère comme devant être alors « son idéal »?

C'est en 1713 qu'il entre comme novice chez les

le 30 octobre 1612, par l'archiduc Albert et l'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie et remis entre les mains des Jésuites, sur la demande des habitants eux-mêmes. On voit d'après les procès-verbaux d'érection que les villes n'exigeaient pas seulement des maîtres l'enseignement littéraire, mais aussi l'éducation morale : ils devaient *catéchiser et instruire* leurs élèves *en bonnes lettres et mœurs*. (Voir l'Etude historique sur Hesdin, par M. l'abbé Fromentin, à qui nous empruntons ces détails.)

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a comme un souvenir de ces premières années de collège dans le récit que fait Cleveland de sa visite chez les Pères Jésuites de Louis-le-Grand : « Je fus surpris, dit-il, du silence que je voyais régner, après avoir été témoin de la légèreté et des emportements de joie d'une nombreuse jeunesse à la sortie des écoles. Il (un Jésuite) m'apprit la division des exercices, et l'exactitude avec laquelle les plus dissipés se rangeaient à leur devoir au son d'une cloche, ou à la voix d'un préfet. Les lois qu'ils observaient dans leurs jeux et dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le soin qu'on prenait de leur former le cœur et les manières par les mêmes degrés que l'esprit, les usages mêmes de leur commerce, et l'attention qu'on avait continuellement de leur proposer les plus nobles exemples de politesse et de bon goût, enfin toutes les méthodes qu'on employait pour leur éducation, me furent un récit si curieux et si intéressant, que je ne me lassais point de l'entendre. »

On trouve des traces de son éducation première dans tous les livres de l'abbé Prevost. Il cite souvent Horace. La vignette qui sert de tête de page à l'édition de *Manon Lescaut* de 1753, est accompagnée de deux vers des Odes : dans l'avis de l'auteur, il y a des vers tirés de l'Épître aux Pisons. — « Ses études durent être bien solides, pour toutes les ressources qu'il en a tirées dans le temps de ses plus grandes dissipations. » (Biographie placée en tête du vol. XVIII de l'*Histoire des Voyages*.)

Si l'on est curieux d'avoir des renseignements sur ses ascendants, on les trouvera dans l'ouvrage de M. Harris, p. 84 et suiv.

P. P. Jésuites de Paris et il y reste jusqu'en 1715¹. Après une année de philosophie passée au collège Henri IV à la Flèche², il quitte les Jésuites³ à la fin de 1716. Déçu peut-être dans ses illusions, ou plutôt poussé par ce besoin d'inconnu qui ne cessa de le tourmenter, le voici qui tout à coup prend du service, sans même songer à consulter sa famille. Il ne nous est rien resté sur ce court passage à l'armée. C'était alors la période de calme qui suivit la conclusion de la Triple Alliance (1717), l'avancement se faisait lent et difficile et Prevost, las d'attendre, jeta la rapière avec l'intention de reprendre le froc. J' imagine aussi que la vie de la caserne, les rigueurs de la discipline, le contact obligatoire avec des hommes dont il

1. M. Harris (op. cit.) remarque très judicieusement que Prevost ne put être envoyé par les Pères au collège d'Harcourt pour y faire sa rhétorique, comme le disent les biographes : c'est à Louis-le-Grand qu'il aurait été, et non au collège d'Harcourt, qui appartenait à l'Université.

2. Selon M. Anatole France (Notice placée en tête de l'édition Lemerre, *Manon Lescaut*, 1878), Prevost ayant éprouvé des difficultés pour entrer à la Flèche, serait parti pour Rome afin de les faire lever. En route il serait tombé malade et aurait rencontré un officier qui, le jugeant de bonne mine, l'aurait déterminé à entrer au service. M. A. France a puisé ces renseignements dans le *Journal de la Cour et de Paris*. Cette période est encore mal connue. Toutefois, il est un fait sur lequel tout le monde s'accorde, c'est qu'il passa une année à la Flèche, alors que les autres écoliers en consacraient trois à leur cours de philosophie, et qu'il n'entra qu'après au service.

3. « Me destinant au service, après avoir été quelques mois chez les R. R. P. P. Jésuites, que je quittai à l'âge de seize ans (c'est une erreur, il en avait plus de dix-neuf), j'ai porté les armes dans différents degrés : et d'abord en qualité de simple volontaire, dans un temps où les emplois étaient très rares (c'était à la fin d'une guerre), et dans l'espérance commune à une infinité de jeunes gens, d'être avancé aux premières occasions. » (*Pour et Contre*, t. IV, p. 38.)

L'abbé Prevost était donc volontaire. Avant 1789, on appelait ainsi les jeunes gens de bonne famille attachés à une expédition : ils ne recevaient ni solde, ni indemnité et s'équipaient à leurs frais : les uns étaient simples soldats, les autres remplissaient les fonctions d'aides de camp. (Voir *Encyclopédie du XIX^e siècle*.)

supportait péniblement l'infériorité d'intelligence et d'éducation, les plaisanteries de soudards, en un mot tous les inconvénients et toutes les exigences du métier militaire, contribuèrent pour une bonne part à lui faire reprendre le chemin du couvent. L'occasion nous est bonne d'observer que Prevost va sans cesse d'un extrême à l'autre, qu'il ignore alors comme il ignorera longtemps, le rôle que doivent jouer dans la direction de l'existence, le bon sens et la mesure. Ne lui demandons ni pondération, ni équilibre dans les idées, non plus que ce grain léger de scepticisme qui, loin d'amener à l'inaction, éclaire les décisions et rend les repentirs moins probables. En somme, il a constamment poursuivi le bonheur. L'a-t-il jamais atteint? Je le crois, mais assez tard et à une époque où l'âge lui apporta, avec le calme des sens, de plus sûrs moyens de le réaliser. La vie monastique avec son recueillement, ses longues heures de solitude, et le charme de la régularité, commença par le tenter¹. Puis bientôt dégoûté, il s'aperçoit qu'il a fait fausse route, et voulant à tout prix du nouveau, il choisit la carrière militaire, comme la plus propre à lui donner des sensations inconnues. Adieu les prières et les lentes promenades sous les voûtes du cloître, adieu les retraites et les jeûnes et va pour le bruit des clairons et le roulement des tambours! En dépit des tribulations qu'il subit probablement à l'armée, il faut cependant nous féliciter du séjour qu'il y fit : car il nous a valu la création d'un personnage saisissant de réalité : Lescaut, le frère et le pourvoyeur de Manon.

1. Comparer certains passages des *Mémoires d'un homme de qualité* : « Les plaisirs passent si vite et satisfont si peu! D'ailleurs l'avenir est si obscur pour moi, et j'ai si peu de raisons d'espérer une meilleure fortune! Ah! prenons pour partage les biens du ciel, qui sont les biens certains!... Vingt ou trente ans, quand je les supposerais passés dans les plaisirs, ne diminueront pas la nécessité de recourir un jour à Dieu. Pourquoi ne pas commencer dès aujourd'hui ce que je serai obligé de faire tôt ou tard? »

Prevost nous dit qu'après son premier début à l'armée, il rentra chez les Jésuites pour y recommencer son noviciat. Selon toute vraisemblance, il essaya d'y rentrer, mais n'y réussit point ¹. S'il faut en croire dom Dupuis, auteur de l'*Abrégé de la vie de l'abbé Prevost*, il se serait ensuite mis à voyager en Hollande avec un ami. « L'heureuse physionomie dont la nature l'avait favorisé, la douceur de son caractère, les progrès qu'il avait déjà faits dans les belles-lettres, lui ouvrirent la porte des meilleures maisons ². » Sur ce séjour en Hollande dont il est question seulement dans l'*Abrégé* ³ et dans le *Journal de la Cour*, nous ne savons rien de précis, non plus que sur certaines productions littéraires « soit

1. « Je me lassai néanmoins d'attendre, et je retournai chez les PP. Jésuites, d'où je sortis quelque temps après, pour reprendre le métier des armes avec plus de distinction et d'agrément » (*Pour et Contre*).

« Les Jésuites ne le perdirent point de vue et le reçurent une seconde fois au noviciat; exemple rare dans cette société » (Dom Dupuis, *Abrégé*).

Toutefois M. Harrisse dit qu'à partir de 1719, date à laquelle il fit des démarches pour rentrer dans la compagnie, son nom ne se trouve plus sur les catalogues.

2. Le *Journal de la Cour et de Paris* que nous avons déjà cité plus haut, à propos de la notice de M. Anatole France, parle aussi de ce séjour en Hollande, ainsi que du refus qu'il essuya.

Quant au temps que Prevost passa chez les Jésuites, il ne semble pas qu'il en ait gardé un mauvais souvenir. Voici comment il s'exprime à leur égard dans le *Pour et Contre* (nombre 120) : « Je pourrais prouver par mon expérience qu'ils (les Jésuites) ne s'attirent pas moins sûrement l'affection de ceux qui les connaissent. Après le démêlé dans lequel je me suis trouvé engagé avec eux, bien des gens s'attendaient à voir naître une guerre ardente, et je me croyais moi-même assez injustement offensé pour devoir accorder quelque chose à mon ressentiment. Mais j'avais perdu de vue deux motifs qui ne me permettraient jamais de renoncer à l'honneur d'être leur ami : leur humeur civile et bienfaisante qui ne leur permet de consentir eux-mêmes à la guerre que lorsqu'ils ne peuvent s'en défendre, et l'ancien penchant de mon cœur qui m'a toujours porté à les chérir et à les respecter. »

3. Pensées de M. l'abbé Prevôt, précédées de l'*Abrégé de sa vie*. Amsterdam, 1761. Barbier, non sans raison, attribue ce petit ouvrage à dom Dupuis.

en vers, soit en prose », que dom Dupuis lui attribue ¹.

L'armée l'attire de nouveau, il y obtient un grade, s'y ennuie et la quitte encore pour... le couvent. Répondant à Gordon de Percel (Lenglet-Dufresnoy) dans le *Pour et Contre* (nombre 47), il donne avec une franchise de bon aloi les raisons qui l'amènèrent à faire profession non plus chez les Jésuites (auraient-ils consenti à recevoir pour la seconde fois l'enfant prodigue?), mais chez les Bénédictins : « Je laisse à juger, écrit-il, quels devaient être, depuis l'âge de vingt à vingt-cinq ans, le cœur et les senti-

1. Est-il besoin de rappeler ici une calomnie ridicule dont on a poursuivi l'abbé Prevost, et dont Sainte-Beuve a fait justice. On racontait (voir Ambroise-Firmin Didot, *Encyclopédie moderne*, 1851, t. XXVI) que l'abbé Prevost, tombé amoureux d'une dame à Hesdin, avait été surpris par son père qui l'attendait au passage. Furieux de cette rencontre inopportune, il aurait renversé sur l'escalier de la maison, le vieillard qui serait mort de la chute. Il aurait eu alors, nous dit Ambroise-Firmin Didot, trente ans. Or, comme le fait remarquer judicieusement M. Harrisse et comme nous l'avions nous-même observé de notre côté, c'est en 1727 qu'il avait trente ans, et cette année-là il était religieux de la congrégation de Saint-Maur, et demeurait à Paris au monastère des Blancs-Manteaux. D'autre part, M. L. Prevost d'Exiles, dans la *Décade philosophique* du 20 thermidor an XI, s'était déjà chargé de disculper la mémoire de son grand-oncle. C'est vers cette époque qu'il composa sans doute une ode à saint François Xavier que l'on n'avait jamais pu retrouver.

« Elle (cette ode) est rare, lisons-nous dans le *Nécrologe*, et n'en est pas plus à rechercher. » Or, dans le *Mercure* du mois de mai 1728, Prevost publiait une *Ode à saint François Xavier*, qu'il avait envoyée au concours de poésie institué par l'*Académie de Marseille* : je tendrais à croire que c'est là l'œuvre de sa jeunesse probablement retouchée et modifiée. Placée entre un extrait d'un mémoire sur la teinture et dissolution de plusieurs espèces de pierres, et une harangue prononcée par un P. Jésuite au collège Louis-le-Grand, elle est précédée de l'avertissement suivant :

« En donnant dans le *Mercure* du mois de mai 1727, l'Ode de M. du Bélis, intitulée les *Spectacles*, qui fut couronnée par l'Académie de Marseille le 23 avril précédent, nous avons dit que d'un grand nombre de pièces envoyées, quatre seulement concoururent avec l'Ode qui remporta le prix. Nous avons su depuis que de ces

ments d'un homme qui a composé le *Cleveland* à trente-cinq ou trente-six. La malheureuse fin d'un engagement

quatre pièces, aucune ne mérita plus ce concours et ne balança davantage la décision que celle-ci.

ODE.

LA GLOIRE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER, APÔTRE DES INDES.

Faux éclat que le monde prise,
Brillante et vaine illusion,
Dont notre aveuglement déguise
La vanité sous un grand nom ;
Gloire, Héroïsme, Renommée,
Vous n'êtes qu'un peu de fumée,
Dont notre erreur fait tout le prix.

.....
Je reconnais le grand Xavier.
Il vole où la Grâce l'appelle,
Et l'immensité de son zèle
Embrasse l'univers entier.

Ouvrez-vous, sauvages contrées,
A l'aspect de ce conquérant :
Vous, mers jusqu'alors ignorées,
Calmez vos flots pour un moment :
Ce n'est point un vainqueur barbare,
Dont la cruauté vous prépare
Un dur esclavage et des fers ;
Brûlant pour nous d'un zèle extrême,
Il vient à vos peuples qu'il aime,
Apprendre à vaincre les enfers.

Quoi ! Sourds à la voix d'un apôtre,
Cœurs endurcis, vous résistez !
Quel aveuglement est le vôtre !
C'est le Ciel que vous combattez.
Ah ! je vois l'Èrèbe en furie,
Pour soutenir l'idolâtrie,
Armer cent monstres inhumains ;
Toute leur rage se déploie,
En voyant échapper la proie,
Qu'on s'arrache d'entre leurs mains.

Impiété, faible rivale,
Tous tes efforts sont confondus ;
Retourne à la rive infernale,
Et va pleurer tes droits perdus :
Enflammé d'une ardeur divine,
Déjà Xavier sur ta ruine,
Elève à son Dieu mille autels ;
Il détruit ton règne profane,
Et son triomphe te condamne
A des opprobres éternels.

trop tendre me conduisit enfin au tombeau¹, c'est le nom que je donne à l'ordre respectable où j'allai m'ensevelir et où je demeurai quelque temps si bien mort, que mes parents et mes amis ignorèrent ce que j'étais devenu² ».

Tardez-vous encore à vous rendre ?
Faut-il des coups plus éclatants ?
Ingrats, sa voix se fait entendre
Aux insensibles Eléments.
Il commande ; les flots tranquilles,
Les vents, les animaux dociles,
Lui font un hommage nouveau ;
La mort même à ses lois soumise,
Se laisse vaincre et rend sa prise,
Du fond ténébreux du tombeau.

Que ta sagesse est adorable.
O Dieu ! protecteur de Xavier :
Par quelle route impénétrable,
As-tu conduit ce Saint guerrier ?
Grand, mais toujours humble et modeste,
La valeur n'eut rien de funeste,
Aux climats dont il fut vainqueur ;
Héros, trop fiers d'un vain courage,
Venez, reconnaissez l'image
De la véritable grandeur.

Il meurt, Dieu prend soin de sa gloire :
Pour confondre l'orgueil humain
Il éternise sa mémoire,
Sans employer l'or et l'airain.
Dispensé de la loi sévère,
Qui réduit nos corps en poussière,
Xavier survit même à sa mort ;
On voit ses vénérables restes,
Digne objet des faveurs célestes,
Triompher des ans et du sort.

Nimis honorificati sunt amici tui, Deus (Psalm. 138). Par le R. P. Dom Antoine Prevost, Bénédictin de Saint-Germain-des-Prez.

1. Le biographe de 1783 se trompe en plaçant ici l'intrigue amoureuse que Prevost nous a plus tard à la Haye.

2. « La fatale formule fut prononcée ; elle renfermait le triple vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. » (*Biographie de 1783.*) « Les Bénédictins dont il embrassait la règle, le reçurent avec transport. Ravis de la préférence qu'ils obtenaient, lorsque tout pouvait le rappeler vers ses anciens maîtres, qui auraient ouvert les bras une troisième fois pour le recevoir (se seraient-ils montrés aussi peu scrupuleux?), ils s'en félicitèrent comme d'une conquête qu'ils n'avaient pas moins faite sur les enfants d'Ignace, que sur les voluptés mondaines. » (*Id.*) — Dans les *Mémoires d'un homme*

Dans une lettre adressée plus tard de la Haye, le 10 novembre 1731, à dom de La Rue, l'éditeur d'*Origène*, il parle encore, mais en termes plus voilés, des motifs qui l'entraînèrent vers les Bénédictins (c'est l'ordre qu'il vient de qualifier de respectable)¹ : « Le Ciel, dit-il, connaît le fond de mon cœur : c'en est assez pour me rendre tranquille. Si les hommes le connaissaient comme lui, ils sauraient que de malheureuses affaires m'avaient conduit au noviciat comme dans un asile, qu'elles ne me permirent point d'en sortir aussitôt que je l'aurais voulu, et que, forcé par la nécessité, je ne prononçai la formule de mes vœux qu'avec toutes les restrictions intérieures qui pouvaient m'autoriser à les rompre. Voilà le mystère. Les hommes en jugent à leur façon, mais ma conscience me répond que le Ciel en juge autrement et cela me suffit². »

de qualité, Prevost nous montre avec quelque déclamation, mais non sans pittoresque, un fils qui assiste à l'entrée de son père au couvent : « J'assistai à cette fête lugubre. L'église était remplie d'une foule de personnes de toutes les conditions, que la curiosité y avait attirées. Je ne pus retenir mes larmes, en voyant un père qui m'était si cher, avec un visage pâle et déjà défiguré par la pénitence : mais ce fut bien autre chose, lorsque je l'entendis prononcer la fatale formule. Je sentis des déchirements qui m'obligèrent de sortir du chœur par une porte de derrière.... Ce jour sera toujours cher et douloureux à ma mémoire :

*Quem semper acerbum,
Semper honoratum, sic Dii voluistis, habebo.*

1. Lettre citée par Sainte-Beuve dans l'article intitulé : *L'abbé Prevost et les Bénédictins* (*Portraits littéraires*, t. III).

2. Une lettre qu'il envoyait à son frère durant son année de noviciat nous instruit sur l'état de son âme que nous voyons toujours aussi peu sûre d'elle-même : « Qu'on a de peine, mon cher frère, écrit-il, à reprendre un peu de vigueur, quand on s'est fait une habitude de la faiblesse; et qu'il en coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre. » A défaut d'autre consolation, il aimerait à trouver parfois dans sa cellule un ami fidèle et sûr qui lui rapportât un écho même affaibli du dehors, et rafraîchît dans sa mémoire le souvenir de ces distractions mondaines, dont il faisait bien à contre-cœur le sacrifice momentané. La lettre en question est donnée par Sainte-Beuve dans son article sur l'abbé Prevost (*Portraits littéraires*, t. I).

L'abbé Prevost, comme on le voit, ne se sert point d'ambages : le couvent est pour lui un refuge temporaire. L'aveu est franc, fâcheux, toutefois pour la réputation de notre auteur. Que dans une heure de déception et de désespoir il ait renoncé au monde en toute sincérité et que, plus tard, repris par ses anciens goûts, il ait dit adieu aux Bénédictins qui l'avaient si à propos recueilli, on l'admettrait encore, en l'accusant plutôt de légèreté que de perfidie. Mais entrer au couvent pour y attendre seulement que ses affaires soient en meilleur état (ne s'agit-il pas en effet d'une difficulté pécuniaire plutôt que d'une déconvenue amoureuse?), et prononcer ses vœux avec l'intention formelle de les rompre à bref délai, n'y a-t-il pas là de quoi nous mettre en défiance sur la délicatesse du personnage? et serait-on taxé de rigorisme exagéré, si on lui reprochait quelque duplicité? Le mot est sans doute un peu fort. A ses yeux, il l'eût été certainement. Car il a vu là de simples restrictions intérieures, comme les aimaient ses anciens maîtres. L'on songe involontairement à Tartuffe, qui sait, lui aussi, invoquer le ciel au bon moment, et le prendre à témoin de la pureté de ses intentions.

Il fit profession à Jumièges le 9 novembre 1721¹, âgé

1. Voici le texte de la profession de foi de l'abbé Prevost, tel qu'il m'a été obligeamment communiqué par M. le bibliothécaire de la ville de Saint-Pol : c'est là en effet qu'il a été retrouvé, voici quelques années, écrit tout entier de la main de l'abbé Prevost.

« Ego Frater Antonius Prevost omnibus quorum intererit fidem facio quod hodierna die nona mensis Novembris, anni millesimi septingentesimi vigesimi primi expletis jam anno et die a sumptione habitus novitialis in congregatione Sancti Mauri ordinis Sancti Benedicti in monasterio Sancti Petri Gemmeticensis juxta ejusdem congregationis... ¹ volens ac lubens nulloque metu vi aut suasionem coram R. P. D. Francisco l'Heritier Priore assistente toto conventu externorumque frequentia intra sacra Missarum solemniam solemnem professionem ac expressam emisi sub congregatione Sancti Mauri

1. Sans doute il faut rétablir « consuetudinem ».

alors de vingt-quatre ans. Selon la règle imposée par le concile de Trente, il avait commencé par une année de noviciat qu'il passa sans doute au monastère de Saint-Vandrille¹.

« A la sortie du noviciat, écrit dom Dupuis, il fut envoyé à l'abbaye de Saint-Ouen à Rouen. » Il y engagea une violente polémique avec un jésuite, le P. Lebrun, dont la Société « avait commandé le ressentiment² ». Elle regrettait sans doute son ancien élève et prenait un malin plaisir à arrêter le cours de ses premiers succès : car la foule n'avait pas tardé à se presser autour de la chaire du

eamque in chartæ folio manu propria scriptam alta clara et distincta voce pronuntiavi in hæc verba :

« In nomine domini nostri Jesu Christi. Amen. Anno a nativitate ejusdem millesimo septingentesimo vigesimo primo die nona novembris. Ego frater Antonius Prevost ex urbe Hedino Diœcesis Audomarensis promitto stabilitatem et conversionem morum meorum et obedientiam secundum regulam sancti Patris Benedicti coram Deo et sanctis ejus quorum reliquiæ habentur in hoc monasterio Sancti Petri Gemmeticensis, in Diœcesi Rothomagensi sub congregatione sancti Mauri ordinis Sancti Benedicti, in præsentia R. P. D. Francisci l'Heritier prioris et monachorum ejusdem monasterii ad cujus rei fidem hanc schedulam seu petitionem manu propria scripsi die et anno quibus supra.

« FRATER ANTONIUS FRANC. PREVOST †. »

La profession est très lisiblement écrite, les caractères sont tels qu'on les rencontre ordinairement au XVIII^e siècle, ronds et largement tracés.

1. Dans le registre de la congrégation de Saint-Maur, il est appelé « Le Prevost », témoin le document suivant :

<i>Nomen</i>	<i>Patria</i>	<i>Diœcesis</i>	<i>Aetas</i>
5621	Hedinum	Audomaropolis	24
Ant. Franç. Le Prevost	<i>Dies mensis</i>	<i>Annus</i>	<i>Obitus</i>
<i>Locus professionis</i>	9 novembris	1721	Extra
Gemmetici			

Document tiré de la *Matricula Monachorum professorum Congregationis S. Mauri*.

Lui-même dans la lettre à dom de la Rüe, du 10 novembre 1731, signe du même nom.

2. M. Ilarrissee (*op. cit.*) cite un certain nombre de pères Jésuites qui portaient le nom de Lebrun, sans pouvoir se décider pour l'un ou pour l'autre.

nouveau prédicateur. Toutefois, il sut commander à la fougue de son tempérament, et en véritable honnête homme, il se montra plein de courtoisie à l'égard de son adversaire qui ne lui ménageait, paraît-il, ni les reproches, ni même les injures ¹.

De Saint-Ouen il fut appelé à l'abbaye du Bec, pour y étudier la philosophie ² et plus tard au collège de Saint-Germer, comme professeur d'humanités ³, en 1725 ou 1726 ⁴.

1. « On ne sait ni l'objet précisément de la querelle, ni les écrits qui ont été rendus publics de part et d'autre. On apprend seulement par une lettre de M. l'abbé Prevôt en 1721, que l'avantage lui resta, et que son imprimeur fut très fâché de ce qu'il lui avait retiré un manuscrit qui eût encore plus affirmé son triomphe. » (Dom Dupuis, *Abrégé*.)

Voici ce qu'écrivit au sujet du même fait le biographe de 1783 : « On cite à cette occasion un trait qui rend témoignage de l'excellence de son caractère. Dans la chaleur d'un premier mouvement, il avait fait une réponse moins modérée que les autres, mais telle au moins que l'emportement du jésuite fougueux et la nécessité de repousser l'attaque, pouvaient la rendre utile à sa justification : il l'ôta des mains de son libraire à qui il fallut la redemander bien des fois ; le libraire aurait désiré de la retenir, précisément pour la raison que D. Prevost eut de la reprendre. »

2. C'est là qu'il fit la connaissance de Louis de Brancas, duc de Villars, « qui arriva dans cette maison le 30 septembre 1721, dans le dessein de s'y retirer et d'y consacrer le reste de ses jours aux exercices de la piété et de la pénitence ». (*Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye du Bec*.) Cette note a été fournie à M. HARRISSE par M. l'abbé Porée, curé de Bournainville. D'après Sainte-Beuve, ce Louis de Brancas donna peut-être à Prevost l'idée des *Mémoires d'un homme de qualité*.

3. Voici ce que nous lisons dans une note manuscrite de dom Grenier : « Dom Prevost commença à faire connaître son goût pour les lettres, par une pièce contre les amours du Régent, mais il la supprima lui-même avant que les supérieurs en fussent instruits, par un qui procot (quiproquo) heureux et pour son auteur et pour le corps dont il étoit ». Il s'agirait d'un pamphlet intitulé : *Les Aventures de Pomponius*, chevalier romain, ou l'histoire de notre tems, dont l'auteur serait Labadie, religieux convers de Saint-Maur, et que l'abbé Prevost aurait révisé en vue de l'impression. (Voir à ce sujet, HARRISSE, *op. cit.*, p. 110.)

4. Avant d'aller à Saint-Germer, il avait fait un court séjour à l'abbaye de Fécamp (*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1770, par dom Tassin). C'est pendant son séjour à

Avec sa merveilleuse facilité, grâce aussi à la solidité de ses premières études, il abordait les tâches les plus variées, et savait s'en tirer à son honneur. Tandis qu'il se trouvait à Saint-Germer, la ville d'Évreux demanda aux Bénédictins un prédicateur : ceux-ci ne crurent pas mieux faire qu'en désignant dom Prevost. Leur choix fut au reste bientôt ratifié par le succès qu'obtint dans la chaire le jeune orateur. « La plus belle moitié de la ville, nous dit le biographe de 1783, suivant la coutume de leurs pareilles qui pardonnent à un sermon de dire d'elles du mal, pourvu qu'on en parle, revenait enchantée. » Et il ajoute assez malicieusement : « Enfin on n'avait jamais vu une si grande ferveur dans toute la ville d'Évreux ». Assurément dom Prevost n'avait point, dans son éloquence, l'âpreté et la conviction d'un Bossuet ou d'un Bourdaloue, mais « il savait mettre en œuvre tous les ornements que peut recevoir la parole de Dieu ». Il avait fréquenté un peu tous les mondes et connaissait le cœur de l'homme comme celui de la femme : désillusionné, mais non découragé, il lui était possible de commenter à sa manière le « Vanitas vanitatum ». Dans le style de ses sermons devait aussi passer quelque chose de cette chaleur entraînante et communicative, de cette fécondité d'invention, de cette dialectique abondante qui animent et colorent ses plus beaux romans.

L'inconstance de sa nature l'empêcha de prolonger son séjour à Évreux, et sur sa demande probablement, on l'envoya à Paris ¹, d'abord aux Blancs-Manteaux ², puis à

Saint-Germer de Flaix (en Beauvaisis), qu'il fut ordonné prêtre par Mgr Pierre de Sabbatier, évêque d'Amiens, de qui relevait l'abbaye.

1. Il passa d'abord quelque temps dans une abbaye voisine de la ville de Seez, en Normandie. Il fait allusion à ce séjour dans une lettre écrite de la Haye en 1731.

2. A l'en croire, on l'aurait envoyé aux Blancs-Manteaux, parce qu'on le jugeait dangereux, du moins c'est ce qu'il dit dans la lettre qu'il adressa au supérieur de Saint-Germain des Prés, en quittant la communauté : « J'avois espéré, mon Révérend Père, que

l'abbaye de Saint-Germain des Prés, séjour des Bénédictins les plus distingués par leur savoir et leur talent : ce qui ne l'empêcha pas de tracer d'eux une série de portraits fort satiriques dans la suite des *Mémoires d'un homme de qualité*.

Ces portraits lestement enlevés rappellent à la fois la manière si large de Pascal, et la touche spirituelle de Montesquieu. Nous sommes au monastère de Saint-Laurent à l'Escurial où il nous présente d'abord le supérieur général ¹ dont les manières sont dures « à l'égard de ceux qui étudiaient. Ni distinction, ni faveur. C'est un homme grossier, sans naissance et sans mérite, qui s'est élevé je ne sais par quels moyens au rang qu'il occupe, et qui ne fait point cas des savants, parce qu'il ignore jusqu'aux premiers éléments des sciences. » Voici un second portrait plus flatteur que le premier ². « Il est aussi aimable que l'autre est farouche. Vous verrez un homme qu'un long commerce du monde a poli, et qui a rapporté de la cour de Rome où il a demeuré longtemps, une expérience consommée et les manières les plus civiles, sans y avoir pris cet air double et mystérieux qu'on acquiert ordinairement en Italie : de sorte qu'il est tout à la fois d'un caractère aimable et ouvert dans la société et d'un esprit très délié pour les affaires ³. » Puis l'érudit, le travailleur infatigable,

la grâce que vous m'aviez faite de m'appeler à Paris pouvoit effacer des préventions si injustes, ou qu'elle les empêcheroit du moins d'éclater. Cependant on m'écrivit de province qu'un visiteur se vantant à table d'avoir contribué à m'y faire venir, en a donné pour raison que j'y serois moins dangereux qu'autre part, et qu'il falloit tirer de moi tout ce qu'on peut du côté des sciences, puisqu'il seroit contre la prudence de me confier des emplois. » (Lettre du lundi 18 octobre 1728, adressée peut-être à dom Thibault. Paquets de dom Grenier, n° 5 du 15^e paquet.)

1. Dom Pierre Thibault.

2. M. Harisse croit reconnaître en ce personnage D. Claude de Vic.

3. On peut rapprocher de ce portrait le passage suivant de *Cleveland* (liv. VI) : « Ces gens-là (les Jésuites) prennent toutes sortes de formes. Vous apercevez dans tout ce qu'ils font un air du monde

le vrai Bénédictin, tandis que le précédent rappellerait plutôt par ses manières le Jésuite, homme du monde et diplomate. « Le premier et le plus ancien se nommait le père Benito ¹. Il était homme de condition : toute sa vie avait été employée à l'étude. L'Espagne est inondée de ses ouvrages. C'était un savant d'une érudition vaste et qui embrassait tout. Une mémoire heureuse, une ardeur infatigable pour le travail, ses voyages, ses recherches et la multitude de ses volumes l'ont mis dans un rang distingué parmi les auteurs espagnols, mais dans le fond il ne faut pas chercher chez lui le choix du bon, le discernement du meilleur, le goût du style, même dans sa langue naturelle, l'exactitude et la profondeur de la critique. » Enfin, le joli portrait du père Erasmos « au visage plein et vermeil. Il a l'humeur gaie, il tourne agréablement un bon mot : il aime ses amis et les sert avec zèle dans l'occasion : enfin il a mille qualités estimables. » Mais il est fantasque, et en moins d'un instant, se montre sous les aspects les plus différents : il devient sombre, morose, un rien l'irrite. C'est alors « un bourru fieffé, un misanthrope, un atrabilaire, un homme qui hait le travail et qui a l'esprit pesant, un méditant qui ne ménage ni ceux qu'il hait, ni ceux qu'il aime.... Il est animal raisonnable, comme vous et moi, mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il est : quelquefois il est raisonnable, et quelquefois ce n'est qu'un animal ². »

et quelque chose de si galant, qu'on est charmé, quand on a un peu de goût pour le plaisir, de les avoir sans cesse auprès de soi. » Il appelle aussi un Jésuite « un petit maître de l'Eglise catholique ».

1. Sans doute Bernard de Montfaucon, né en 1655, mort en 1741. Il est connu pour ses vastes travaux d'érudition, et appartenait à une famille noble, il était né au château de Soulage, près de Limoux. — Il est aussi question dans ce passage du père Quibetos, qui n'est autre que le bibliothécaire dom Bousquet.

2. Parlant de dom Jacques Martin, dom Tassin s'exprime ainsi : « Il s'y fit connaître (à Saint-Germain des Prés) pour un homme singulier, bouillant, et d'une imagination vive à l'excès ». Peut-être est-ce lui qui a servi de modèle à Prevost pour le père Erasmos.

Quant au père Tilman, il a « du savoir et de l'érudition : mais comme il n'a pas la tête des plus fortes, on craint qu'à force de la charger, la voiture ne se brise ».

Le trait est moins acéré que dans les *Provinciales*, mais plus naturel et plus spontané que chez l'auteur des *Lettres persanes* : Prevost, avec autant d'esprit, a plus de rondeur et de bonhomie. A sa plaisanterie se mêle toujours quelque peu d'indulgence ecclésiastique. Ces peintures faites après coup et qui gardent cependant la fraîcheur de l'impression première, Prevost ne s'était-il pas amusé à les esquisser malignement durant même son séjour chez les Bénédictins ? L'entente en effet ne régna pas longtemps entre lui et ses confrères ; il eut de la peine à s'accommoder des règles austères qu'on lui imposait, et d'autre part, la communauté, tout en utilisant les capacités de sa nouvelle recrue, ne se montra pas assez facile à l'égard d'un esprit capricieux, mais honnête. On l'employa aux travaux qui réclamaient le plus d'intelligence et d'opiniâtreté, mais on ne relâchait rien, en sa faveur, des sévérités de la discipline. Bien plus, s'il faut l'en croire, on le soupçonnait, on épiait ses démarches, on le jugeait capable des actions les plus déloyales : « Par quel malheur, écrit-il, est-il donc arrivé qu'on n'a jamais cessé de me regarder avec défiance dans la Congrégation, qu'on m'a soupçonné plus d'une fois des trahisons les plus noires, et qu'on m'en a toujours cru capable, lors même que l'évidence n'a pas permis qu'on m'en accusât ¹ ».

Et plus loin « J'ai perdu chez vous dans l'espace de huit ans, ma santé, mes yeux, mon repos, personne ne l'ignore. » Puis le ton devient hautain et même menaçant. Toutes les rancunes que Prevost avait longtemps étouffées éclatent brusquement en phrases pleines d'amertume : « Je

1. Lettre sans doute adressée à dom Thibault. Paquets de dom Grenier (n° 5 du 15^e paquet).

vous respecte beaucoup, mais je ne vous crains nullement et peut-être pourrois-je me faire craindre, si vous en usiez mal : car autant que je suis disposé à rendre justice à la Congrégation sur ce qu'elle a de bon, autant devez-vous compter que je relèverois vivement ses endroits faibles, si vous me poussiez à bout ou si j'apprenois seulement que vous en eussiez le dessein. Ne me forcez point à vous donner en spectacle au public. On pourroit faire revivre les *Provinciales*, il est injuste que les Jésuites en fournissent toujours la matière et vous jugerez si je réussis dans ce style-là... » Le post-scriptum est plus revêche encore : « Je ne crois pas qu'on se plaigne de la manière dont je suis sorti de Saint-Germain. Je n'ai pas même emporté mes habits. Un honnête homme doit l'être jusques dans les bagatelles. Vous m'avez entretenu pendant huit ans, je vous ai bien servi : ainsi autant tenu, autant payé. »

Sans prendre parti ni pour ni contre la Congrégation, on regrette que son ancien membre oublie ainsi qu'il avait trouvé à Saint-Germain des Prés, sinon le bonheur, du moins la tranquillité. A mesure qu'on avance dans cette vie si agitée, le caractère se dessine et se précise : toujours la même inconstance dans les sentiments, le goût pour les résolutions extrêmes, le manque de mesure et de sang-froid. Et puis avec le désordre de cette imagination qu'il était incapable de maîtriser, n'a-t-il pas exagéré les rigueurs, les injustices, les trahisons dont il parle si amèrement ? Nous remarquerons plus tard que les personnages de ses romans, les Cleveland, les Patrice, les Des Grieux attribuent faussement à ceux qui les entourent, à leurs plus dévoués, leurs plus fidèles amis des intentions perfides : ils voient dans la plus innocente observation une sanglante critique, ils croient surprendre dans un simple regard un muet reproche : le silence même les inquiète et les irrite. Parfois pleins de crédulité et d'abandon, il leur arrive souvent d'être méfiants et soupçonneux mal à propos.

Cette funeste tendance, c'est elle que nous retrouverons ensuite chez Rousseau, mais développée, aggravée de mille complications, aboutissant enfin à la folie de la persécution.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que les religieux savaient utiliser les talents de l'abbé Prevost. Dom Dupuis veut même qu'un volume presque entier du *Gallia christiana* soit sorti de sa plume. Barbier ¹, lui, observe très judicieusement que dom Tassin, dans son *Histoire de la Congrégation*, en général exacte et complète, ne parle point de la collaboration de notre écrivain. D'autre part M. HARRISSE ² a calculé qu'il n'avait guère pu entrer à Saint-Germain des Prés avant l'hiver de 1727-1728, qu'il en sortit dix mois plus tard, et que dans ce laps de temps très court, il lui aurait été impossible d'achever un tome du *Gallia*. Par là même se trouvent détruites les hypothèses de M. de Montaiglon ³ qui montre Prevost travaillant aux 3^e et 4^e volumes de l'ouvrage parus en 1725 et 1728. En 1725 il voyageait encore et l'impression du volume de 1728, fort important, avait dû commencer avant son arrivée. Reste celui de 1731 (tome V, Diocèses de Malines et de Mayence) auquel il a dû contribuer; et nous ne pouvons en douter malgré l'omission de dom Tassin ⁴. Prevost n'écrit-il pas en effet dans le *Pour et Contre* ⁵ qu'il avait « travaillé assez longtemps au *Gallia christiana* ». Rien ne nous autorise à ne pas le croire : car il n'avait aucun intérêt — supposant qu'il se soit abaissé à un mensonge — à s'attribuer indûment pareille collaboration. Travailler au *Gallia* n'était pas un titre de gloire, loin de là : on employait à cette

1. *Dictionnaire des Anonymes*, III-1824, n. 20, 478.

2. HARRISSE, *op. cit.*, p. 117 et suiv.

3. *Notice bibliographique sur Manon Lescaut*, éd. Gladys Frères.

4. Pour ce tome V, il ne cite que dom Joseph Duclou, dom Jean Thiroux et dom Felix Hodin comme collaborateurs.

5. T. III, p. 7, note.

besogne, nous apprend M. HARRISSE, de jeunes religieux dont la tâche consistait surtout « à recopier ou assembler les notes, corriger les épreuves, voire traduire en latin ce que d'autres avaient écrit en français ¹ ». Quant à dom Tassin, s'il ne dit rien de l'auteur de *Manon*, c'est plus que probablement à dessein, si j'en juge par cette phrase convaincante à mon avis, quoi qu'en pense M. HARRISSE : « MM. Gueudeville, Veissière de la Croze et Prevost d'Exiles, déserteurs de la Congrégation, où ils avaient pris le goût des études, ont donné beaucoup d'ouvrages sur lesquels elle n'a nulle prétention. Aussi n'ont-ils point d'articles dans cette histoire. » Certes les ouvrages auxquels songe dom Tassin sont les romans de l'abbé Prevost, et toutefois ne devine-t-on pas dans ces mots « déserteurs de la Congrégation », malgré la courtoisie voulue du reste, le ressentiment légitime des Bénédictins qui suffirait à expliquer l'omission ?

En tout cas, s'il a travaillé au *Gallia*, ce n'est pas de bon cœur : car il était alors très occupé de son premier roman, les *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*. Le rapporteur Blanchard donnait en effet son approbation le 15 février 1728 et le 16 avril suivant, la veuve Delaulne recevait les lettres de privilège pour l'impression ².

1. HARRISSE, *op. cit.*, p. 119. — « L'abbé Prevost avait déjà trop respiré l'air du monde : il était d'une complexion trop sensible, et trop fait pour la société pour s'accommoder longtemps d'un travail obscur, desséchant, qui ne pouvait satisfaire ni son imagination, ni les besoins de son cœur, porté de lui-même à s'épancher. » (Biographie placée en tête du tome XVIII de l'*Histoire des Voyages*.)

2. Il est même plus que probable que les deux premiers tomes des *Mémoires* pour lesquels Blanchard donnait son approbation à cette date furent composés antérieurement à l'entrée de Prevost à Saint-Germain. Ce sont les deux suivants qu'il écrivit à Saint-Germain, et c'est pour eux que Maunoir donna son approbation, le 19 novembre de la même année 1728. (Voir HARRISSE, *op. cit.*, p. 125 et 142.)

Nous en sommes arrivés à un moment unique et décisif dans la vie de l'abbé Prevost. Jusqu'alors il a cherché sa voie, incertain, irrésolu, allant du cloître à la caserne et de la caserne au cloître et cette existence agitée l'a laissé en proie aux sentiments les plus contradictoires. Il a trente ans et il ignore encore s'il doit chérir ou maudire sa destinée. Il connaît le monde et l'a pris en haine pour le regretter ensuite : du moins y a-t-il déjà rencontré d'admirables sujets de romans. Il a beaucoup aimé et mal placé ses affections, aussi que de déceptions et de regrets ! Toutefois ses plaies n'étaient pas inguérissables, ses chagrins lui étaient devenus chers et il demandait à souffrir encore, l'expérience lui ayant appris que le bonheur s'acquiert seulement à ce prix. Il sentait vivement, il avait une imagination ardente et un don naturel de rendre éloquentement sa pensée, fortifié par une solide éducation classique. Jamais homme ne fut donc mieux préparé pour donner, dès sa première œuvre, la mesure de son talent. On aime à se le représenter alors enfermé dans une des cellules du vieux couvent et là, écrivant la nuit entière avec cette heureuse abondance qu'on lui a si cruellement reprochée, laissant courir sa plume et déversant le trop-plein de son âme en des récits enfiévrés de passion. Tout dort autour de lui, tandis que devant ses yeux enchantés passent et repassent, comme en un songe, de fugitives apparitions. Cependant, derrière les vitres de l'étroite fenêtre, l'aube paraît indécise et la lampe studieuse ne répand plus qu'une clarté voilée. Lui, tout entier livré à son inspiration, ne s'aperçoit de rien : car les heures passent vite au pays de la fantaisie et du rêve.

On comprendra sans peine qu'il ait bientôt songé à fuir cette existence monotone, qui devait lui peser si lourdement et l'entraver dans ses goûts d'indépendance. Non certes, ce ne sont point les luttes sourdes, les intrigues intéressées, les cabales hypocrites, dont il aurait été

témoin à Saint-Germain, qui le dégoûtèrent du cloître, quoi qu'en pense son biographe ¹, mais bien le retour de « ses passions mutinées ». — « Le sentiment me revint, a-t-il dit lui-même dans sa réponse à Gordon de Percey ², et je reconnus que ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre. » En vain avait-il essayé de chercher dans l'étude un remède à ses tourments : les livres, « ses amis fidèles, étaient morts comme lui ».

Cependant, par un scrupule de conscience honorable, il crut devoir, avant de prendre aucune décision, consulter quelques-uns de ses amis. Ceux-ci le détournèrent de toute résolution violente et s'engagèrent à solliciter pour lui l'autorisation de passer à Clugny, c'est-à-dire dans une branche de l'ordre moins rigoureuse. Ils réussirent et Rome accorda le bref de translation que devait fulminer l'évêque d'Amiens, Mgr de Sabbatier ³. Tout s'arrangeait à souhait, lorsque survint un incident imprévu, un malentendu dont je ne pense pas que Prevost ait songé à se plaindre. Laissons ici la parole à dom Dupuis, qui semble sur ce point bien informé : « Le bref étoit sur la table du prélat, qui avoit déjà mandé à dom Prevôt, qu'il

1. « Dom Prevost était trop bon observateur pour qu'il lui eût échappé que l'intérêt personnel était là aussi bien qu'ailleurs le mobile des actions humaines, et qu'au lieu que dans la société cet intérêt rapprochait quelquefois les individus, là elle les isolait. »

« Leur vœu d'obéir ne pouvant avoir d'objet qu'autant qu'ils ont des supérieurs qu'ils connaissent pour tels, et ces supérieurs étant choisis parmi eux, il arrive sûrement que chacun veut commander à ses égaux et hait dans son compagnon d'obéissance, un rival aspirant à la supériorité; d'où résultent les sollicitations, bientôt suivies des intrigues, des cabales sourdes, des mouvements violents de l'âme, qui sembleraient devoir être relégués dans le monde, où l'ambition a de plus puissants motifs de s'exercer. » (Biographie de 1783.)

2. *Pour et Contre*, t. IV, p. 39.

3. L'évêque d'Amiens était chargé de la fulmination, parce que c'était lui qui avait conféré la prêtrise à l'abbé Prevost.

étoit charmé de cette occasion de l'obliger ¹, lorsque le Pénitencier (c'était M. d'Ergny, un parent de l'abbé Prevost) qui vivoit avec l'évêque dans la plus grande familiarité, entra dans son cabinet. La curiosité lui fit lire le Bref. Quoique, selon ses sentimens, il approuvât cette translation, il dit au prélat qu'il soupçonnoit de l'inconstance dans dom Prevôt, et qu'avant que d'aller plus loin, il falloit s'assurer de ses motifs. La fulmination fut suspendue. M. Sabbathier n'eut point l'attention d'en donner avis à dom Prevôt, qui, comptant sur sa promesse pour le jour marqué, se livra trop au désir de ses amis, et sans doute alors aux siens propres. » Plein de confiance dans la décision papale, Prevost sortit donc de Saint-Germain ² et gagna ce jardin du Luxembourg où il placera plus tard l'une des scènes les plus connues de *Manon*. Ses amis l'y attendaient. On le dépouilla de son habit monacal qui fut renvoyé au couvent, pour que rien ne subsistât d'un passé désormais oublié.

Ainsi, lorsque Prevost quitte Saint-Germain, son intention apparente n'est point encore de rompre ouvertement avec l'église, et c'est par un habit ecclésiastique qu'il remplace la robe du bénédictin. Il croit simplement passer dans une autre branche de l'Ordre. Toutefois n'aurait-on pas le droit de lui reprocher ce départ brusque qu'on est plutôt tenté d'appeler une évasion? Avant de franchir le seuil du couvent, ne pouvait-il prendre quelques renseignements et s'assurer que le bref était réelle-

1. Dom Dupuis nous dit que dans une longue conversation que Mgr de Sabbathier avait eue avec l'abbé Prevost, il avait conçu pour lui beaucoup d'estime.

2. L'abbaye de Saint-Germain des Prés touchait d'un côté au jardin du Luxembourg. Elle occupait un espace de terrain considérable limité par les rues de Sainte-Marguerite, Saint-Benoist, du Colombier et de l'Echaudée. Pour se rendre compte de son importance, il faut voir les plans qu'en a donnés dom Jacques Bouillart dans son *Histoire de l'abbaye* (1724).

ment fulminé? On est d'autant plus disposé à se montrer sévère que la Congrégation tenta de le faire rentrer à Saint-Germain. On s'informa auprès de l'un de ses frères ¹, religieux prémontré, du lieu possible de sa résidence : mais celui-ci l'ignorait et la démarche resta vaine.

En sortant de Saint-Germain, Prevost laissait, dit-on ², dans sa cellule trois lettres : l'une pour le P. général, une autre pour le P. prieur, la troisième destinée à un autre religieux. On a pensé que la première était celle que Sainte-Beuve tira des papiers de dom Grenier ³. S'il en était ainsi, deux phrases du post-scriptum étonneraient : « Je ne crois pas qu'on se plaigne de la manière dont je suis sorti de Saint-Germain. Je n'ai pas même emporté mes habits. » On attendrait dont *je sors et je n'emporte pas même*. Aussi M. Harrisse ⁴ est d'avis que la lettre fut écrite avant l'évasion et envoyée plus tard au supérieur. Pourquoi ne pas supposer que la lettre laissée dans la cellule était un simple billet d'adieu complété ensuite par une véritable épître, remplie de détails et certainement rédigée à tête reposée?

Notre jugement n'en reste pas moins sévère sur cette fuite précipitée. Il était entré chez les Bénédictins, parce que ses affaires étaient mal en point. Elles s'améliorent, ses créanciers l'ont peut-être oublié, ou bien lassés d'attendre, ils ont renoncé à leur argent. Rassuré de ce côté, il n'hésite pas à quitter l'asile qui s'était ouvert pour lui dans une heure difficile; sans compter qu'il était encore trop jeune pour renoncer définitivement aux plaisirs de la terre. Manon ou une autre était là qui lui faisait signe. Était-il capable de résister? Mais il n'y a pas là de quoi

1. Bernard-Joseph, le plus jeune.

2. Voir Dom Dupuis.

3. Bibl. nat. MSS. Picardie, volume 403, feuillets 54-55, donnée par Harrisse, *op. cit.*, p. 134.

4. Harrisse, *op. cit.*, p. 137.

justifier le ton dégagé et menaçant qu'il ne craint pas de prendre dans la lettre déjà citée. S'il est excusable, c'est seulement par la façon très loyale dont il pose la question : « J'ai eu chez vous. écrit-il, de justes sujets de chagrin. La démarche que je vais faire vous chagrinerait peut-être : aussi voyons de quel côté est l'injustice. Il est certain, mon Révérend Père, que je me suis conduit dans la Congrégation d'une manière irréprochable ; si j'ai des ennemis parmi vous, je ne crains pas de les prendre eux-mêmes à témoins. » J'ai parlé tout à l'heure de loyauté : un esprit sceptique me dirait qu'elle n'est qu'apparente et que Prevost cache sous de belles phrases, les raisons peu avouables de sa rupture. Je n'oserais pas trop persister dans mon opinion : car tout est déconcertant chez cet homme qui gâte les plus nobles, les plus généreuses qualités, en traitant avec je ne sais quelle désinvolture les devoirs élémentaires et les obligations morales les moins discutées. C'est une conscience flottante que celle de l'abbé Prevost. Mais est-ce à lui ou à l'inconsistance morale de son siècle qu'il faut s'en prendre de ces défaillances souvent inattendues ?

En tout cas, il est sincère dans ce qui suit, dans une peinture de son caractère qui s'accorde bien avec les témoignages des contemporains : « J'ai d'ailleurs les manières et l'humeur assez vives ; je rends volontiers service ; je hais les murmures et les détractations ; je suis porté d'inclination au travail et je ne crois pas vous avoir déshonoré dans les petits emplois dont j'ai été chargé. » Impossible de faire plus discrètement allusion aux travaux qu'on avait dû lui imposer à Saint-Germain des Prés. Enfin il demande qu'on lui réponde chez M. d'Ergny, grand pénitencier et chanoine, *son parent* : c'est la dernière flèche qu'il décoche, mais elle est bien lancée. S'abriter ainsi contre les foudres de l'Eglise derrière les remparts mêmes de l'Eglise n'est pas d'un homme inhabile. Sous la protection

de son parent, Prevost se croyait hors d'atteinte : mais il se berçait d'une vaine espérance, car c'était précisément à l'instigation du chanoine, nous l'avons vu, que l'évêque d'Amiens n'avait pas fulminé le bref de translation.

Prevost avait donc l'intention de se réfugier à Amiens, résidence de M. d'Ergny, ou dans les environs. Prévenu des sentiments hostiles de ce dernier, il resta probablement à Paris, puis apprenant qu'une lettre de cachet ¹ était lancée contre lui il se décida à passer en Angleterre.

1. Voici la requête qu'adressèrent à ce sujet les Bénédictins au lieutenant de police Hérault (elle est datée du 30 novembre 1728) : « M. le Lieutenant de police est très humblement supplié par les supérieurs généraux de la Congrégation de Saint-Maur de faire arrêter un religieux fugitif, qui, depuis environ quinze jours, est sorti de la maison de Saint-Germain des Prés, sans raison et sans bref de translation qui au moins ait été signifié. Il était sorti deux fois de chez les Jésuites et était chez les Bénédictins depuis huit ans. Il s'appelle A. Prevost, il est d'Hesdin, fils du procureur du roi de cette ville; c'est un homme d'une taille médiocre, blond, yeux bleus et bien fendus, teint vermeil et visage plein. Ses principales connaissances sont chez les pères Jésuites de la maison professe et du collège (de Clermont). Il se promène dans Paris tous les jours impunément. C'est lui qui est auteur d'un petit roman qui a pour titre : *les Aventures d'un homme de qualité*, qui a fait beaucoup de bruit dans Paris à cause d'une sottise qui s'y trouve sur le grand duc de Toscane. Il est âgé d'environ trente-cinq à trente-six ans. Il s'est vêtu en ecclésiastique. » (Pièce publiée par M. François Ravaisson, dans les *Archives de la Bastille*.)

Qu'est-ce donc que cette « sottise » sur le grand-duc de Toscane à laquelle fait aussi allusion le *Journal de la Cour et de Paris*? (*Revue rétrospective*, seconde série, t. V, p. 410.)

Voici ce que Prevost avait écrit : « Connaissez-vous bien le grand-duc? C'est un homme bien vif sur l'article des femmes. Vous ne sauriez croire tout ce qui lui est arrivé dans les différents âges de sa vie, et à quels périls il ne craint pas de s'exposer pour satisfaire sa passion. » Dans l'édition des œuvres choisies de 1783, la phrase est différente et certainement plus vive : « Vous ne sauriez croire tout ce qui lui est arrivé dans les différents âges de sa vie quoiqu'on ne lui attribue point des qualités trop redoutables pour un mari ». Quoi qu'il en soit, les deux grands-ducs de Toscane qui régnèrent vers cette époque ne pouvaient ni l'un ni l'autre se sentir atteints. En effet, M. HARRISSE nous apprend qu'en 1724, le grand-

duc de Toscane, Cosme III, avait quatre-vingt-deux ans ! Quant à son fils qui lui succéda et pouvait être aussi visé, « il ne sortait presque jamais de sa chambre et était presque toujours ivre », écrit Saint-Simon. Aussi serions-nous disposés à dire comme M. Brunetière, que Prevost eût tout aussi bien mis à la place du grand-duc « le shah de Perse ou le prêtre Jean »... Et cependant Prevost corrigea son texte primitif qu'il ne reprit qu'en 1731 : il avait donc eu des scrupules ou même des inquiétudes. Comme on le voit, la question reste bien obscure.

Plusieurs biographies (en particulier celle qui se trouve en tête du tome XVIII de l'*Histoire des Voyages*) s'accordent à dire que Prevost se rendit d'abord en Hollande : c'est une erreur. D'après son propre témoignage, dans le *Pour et Contre*, il commença par l'Angleterre.

CHAPITRE II

Séjour de Prevost en Angleterre. — État des esprits à son arrivée. — Renouveau dans les idées religieuses, politiques et littéraires. — Voltaire et Prevost : l'Angleterre dans les *Lettres Anglaises* et les *Mémoires d'un homme de qualité*. — Les idées de Montesquieu. — Départ de Prevost pour la Hollande (1729).

On ne s'étonnera point que Prevost ait été chercher en Angleterre plutôt qu'ailleurs un refuge momentané. L'Angleterre attire alors les regards de toute l'Europe, de la France particulièrement. Cent ans plus tôt, nos grands seigneurs avaient imité les modes, nos hommes de lettres la poésie de l'Espagne et de l'Italie ¹. En ce début du

1. Au xviii^e siècle, il semble qu'on ait bien peu connu en France la littérature anglaise, du moins si j'en juge par la lettre que le comte de Comminges, notre ambassadeur, envoyait à Louis XIV qui lui avait demandé si les Anglais avaient une littérature. Elle est citée par M. Jusserand dans sa brochure intitulée : *Le Roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers au XVIII^e siècle*.

La *Bibliothèque anglaise* (1717-1728) ou *Histoire littéraire de la Grande-Bretagne*, fondée par Michel La Roche, un réfugié français, ne contribua pas peu à répandre en France le goût de la littérature anglaise : « C'est un pays, y était-il dit, où les sciences et les arts fleurissent autant qu'en aucun lieu du monde : ils y sont cultivés dans le sein de la liberté. » Plus tard, à la suite d'une brouille avec son éditeur, La Roche fonda à la Haye un journal sous le titre de *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (1720-1724).

Je signalerai aussi parmi ceux qui contribuèrent à faire connaître la Grande-Bretagne sur le continent Beat de Muralt, un gentilhomme

xviii^e siècle, la Grande-Bretagne deviendra notre terre de prédilection. La propagande active, incessante des réfugiés protestants en faveur d'un pays où régnait la liberté de penser et d'écrire, contribua pour une large part à nous le rendre sympathique. Accueillis, protégés par le pouvoir à partir de 1688, ce sont les réfugiés qui nous apprennent à connaître les philosophes, les savants, les politiques anglais, dont les opinions hardies nous étonnent et nous charment ¹. La littérature ne nous séduira pas moins : car elle se distingue par des qualités fortes et originales que la Restauration avait ignorées. Sous Charles II, en effet, les écrivains étaient frivoles et licencieux. Plats courtisans, ils se soumettaient à tous les caprices du monarque. Pour la littérature, ils se contentaient d'imiter la nôtre dont la suprématie s'était peu à peu établie dans l'Europe entière ².

suisse, dont les lettres sur les Anglais et les Français mériteraient d'être plus répandues, et Mme du Bocage qui publia le récit d'un voyage qu'elle fit en Angleterre (voir l'abbé de La Porte et Lacroix, *Histoire littéraire des femmes françaises*, t. IV).

Voir aussi, à ce sujet, J. Texte, *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire*, Paris, Hachette, 1895. M. Texte nous fournit d'amples détails sur la propagande faite par les réfugiés français en faveur de l'Angleterre.

1. Voir J. Texte, *op. cit.*, chap. 1.

2. Wycherley imite Molière, et Waller, Racan, Thomson reproduit la régularité de notre théâtre classique, Davenant introduit dans ses *intertainments* des personnages dans le goût de Corneille, Denham à la façon de Malherbe, discipline la poésie. Chez Dryden se retrouvent l'enthousiasme, la conviction, la flamme généreuse des tragédies cornéliennes. Dans ses *Dialogues sur la poésie dramatique*, Dryden commente et justifie, à la façon de notre grand tragique, les procédés dont il use. Il veut que toute tragédie ait un commencement, un milieu et une fin, que la terreur et la pitié en soient les principaux ressorts. Il proclame que le théâtre doit élever et purifier l'âme, il demande que les caractères n'offrent point de contradictions et que d'un bout à l'autre de la pièce ils soient semblables à eux-mêmes. Que souhaiterait, que dirait de plus un poète du siècle de Louis XIV?

Plusieurs de ces écrivains ont vécu en France, y ont passé une partie de leur jeunesse, comme Roscommon qui termina ses études à l'Académie protestante de Caen, comme Davenant qui fit en

Mais lorsque Prevost arrive en Angleterre, bien des transformations s'y étaient produites. Avec la révolution de 1688 avait passé sur le pays un souffle de rénovation dont les écrivains profitèrent comme les autres. La constitution donnait en effet à chaque citoyen, quelque humble qu'il fût, sa part d'indépendance. Ne possède-t-il qu'une maisonnette précédée d'un étroit jardin, c'en est assez pour lui conférer les mêmes droits qu'au plus riche propriétaire. — Et tandis que naît ainsi le sentiment de la dignité personnelle, disparaissent ces poètes enchaînés à la fortune royale qui, à l'exemple de Waller, ne savaient qu'imaginer pour complaire à un souverain avide de louanges et peu difficile au reste sur la qualité du panégyrique. Les écrivains, une fois délivrés du joug qui les opprimait, gagnent en sérieux et en gravité, ils montrent un dédain même excessif de ce qui est léger et badin, et se préoccupent de donner à leurs œuvres une portée morale ¹. De son côté le public devient plus délicat, plus

France d'assez longs séjours à deux reprises différentes, comme Wycherley qui traversa le détroit, pour échapper à l'influence funeste des doctrines puritaines, comme Vanbrugh enfin qui ne crut pas mieux faire, pour connaître à fond nos auteurs comiques, que d'aller les étudier dans leur propre pays.

Il faudrait cependant se garder de croire que ces écrivains de la restauration n'aient en eux rien qui rappelle leur pays natal. Quelque effort qu'on fasse pour cacher ses origines, il arrive souvent qu'on les laisse voir. Wycherley ajoute à son théâtre les piments que réclamait la grossièreté du public anglais, Waller, l'imitateur de Racan, conserve je ne sais quelle raideur puritaine, Dryden, malgré ses ressemblances avec Corneille, ne craint pas de critiquer les dissertations politiques de *Cinna* et de la *Mort de Pompée*. Il n'admet point que les scènes agitées se passent dans la coulisse, loin des regards du spectateur. Le même Dryden composa en 1687 un poème mystique intitulé *The Hind and The Panther* (la Biche et la Panthère) qui est bien plutôt anglais que français. Dans son *Annus Mirabilis*, s'il sacrifie plus d'une fois à la tradition classique, n'a-t-il pas donné des détails dont la précision technique et la réalité étonneraient chez un disciple aveugle des écrivains du siècle de Louis XIV?

1. Taine l'a dit dans son *Histoire de la littérature anglaise* :

réfif en particulier aux plaisanteries scabreuses de la comédie; et, comme M. Beljame l'a montré avec beaucoup de justesse, les personnages de Congreve par exemple sont plus décents sinon dans le fond, du moins dans la forme¹. Quant à l'imitation de la littérature française, on y renonce presque complètement. On cherche à composer des livres qui soient purement anglais et qui tirent leur intérêt ou leur beauté du fait même qu'ils le sont. On constate que, sans s'éloigner de la terre natale, on fera une ample moisson de documents précis et d'observations originales. Cette influence nouvelle se retrouve en particulier chez les romanciers. Ils rejettent avec mépris les histoires invraisemblables, les contes de nourrice qui avaient enchanté la génération précédente² : en revanche ils étudient et rendent le détail de la vie humaine avec le soin le plus scrupuleux.

Un homme d'une intelligence aussi vive, d'une compréhension aussi souple que l'abbé Prevost, n'est certainement pas resté indifférent à ce rajeunissement, ou si l'on aime mieux, à cette transformation d'une littérature et d'une société longtemps emprisonnées dans le cadre étroit des préjugés et des traditions. Prevost arrivait d'un pays où l'on commençait à prononcer le mot de liberté,

« Avec l'établissement de 1688, un nouvel esprit paraît en Angleterre... L'on voit peu à peu dominer dans les mœurs et dans les lettres l'esprit sérieux, réfléchi, moral, capable de discipline et d'indépendance, qui seul peut soutenir et achever une constitution. »

1. Beljame, *le Public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIII^e siècle*.

2. Pendant tout le XVII^e siècle, les romanciers anglais avaient imité les nôtres, que l'on traduisait sans relâche. *Polixandre* paraît à Londres en 1647, *Ibrahim* en 1652, le *Grand Cyrus* en 1653, la première partie de *Clélie* en 1656. « Tous les romans héroïques français sont traduits; quelques-uns le sont plusieurs fois; tous ont plusieurs éditions; la tempête révolutionnaire qui donna le pouvoir aux puritains, n'arrête aucunement le zèle des traducteurs. » (Jusserand, *le Roman anglais*, Paris, Leroux, 1886.)

mais sans lui attribuer de sens précis, où l'on croyait encore qu'en dehors de la noble littérature du xviii^e siècle, il ne fallait pas chercher la perfection. Et il débarquait dans un pays où un régime nouveau fait à la fois de liberté et de soumission à la discipline, d'indépendance et de respect commençait, après quelques années d'incertitude, à porter ses fruits.

Mais ce qui l'étonna et le charma, je crois, plus que tout le reste, ce fut la libre discussion des doctrines religieuses¹. Certes, lui, le moine défroqué, le bénédictin en rupture de ban, il a dû lire avec passion le *Discours sur la liberté de penser* que Collins avait publié une vingtaine d'années auparavant (1713), et le *Christianisme sans mystère* de Toland, qui, paru à la fin du xviii^e siècle, avait été condamné au feu par le parlement de Dublin. Toland n'admettait point de mystères dans la religion, parce qu'il n'y en avait point dans la nature. Par la hardiesse de ses opinions, il scandalisait ses contemporains et n'en continuait pas moins avec l'assurance tranquille d'un homme qui croit faire œuvre de vérité, à aligner avec une froide logique ses preuves et ses conclusions². Vers le temps même où Voltaire passait en Angleterre, Wolston écrivait ses *Discours contre les miracles de Jésus-Christ* dont le retentissement fut si grand, surtout par les protestations

1. « La religion n'y est pas moins libre, écrit-il.... Les Anglais ont reconnu que la contrainte est un attentat contre l'esprit de l'Evangile. Ils savent que le cœur des hommes est le domaine de Dieu, que la violence ne produit que des changements extérieurs. » (*Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, t. V, liv. II, 1731. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, *Bibl. nat.*, Y² 60, 564-565.) Voltaire, railleur incorrigible, s'amuse de cette foule de sectes qu'engendrait infailliblement la liberté religieuse : « C'est ici le pays des sectes, un Anglais comme homme libre, va au ciel par le chemin qui lui plaît. » (Lettres anglaises, 5^e lettre, *Sur la religion anglicane*.)

2. Ce même Toland, esprit large et tolérant, réclamait pour les Juifs (chose inouïe à cette époque) des droits civils et politiques égaux à ceux dont jouissaient les chrétiens.

qu'il souleva dans la majorité des lecteurs¹. Toutefois, Prevost dut remarquer que l'esprit d'incrédulité né de la complète liberté que la religion protestante laisse à la conscience de l'homme, ne revêtait jamais ce caractère de libertinage déplaisant qu'il prenait en France avec les Vendôme et les Chaulieu. Ici encore se retrouve, comme ailleurs, la marque profonde du génie anglais. Toutes ces questions sérieuses sont traitées avec sérieux. On sait qu'il s'agit de la destinée même de l'homme, de sa raison d'être sur la terre, de ce qui l'attend dans une autre vie, et l'on estime que le badinage est déplacé en pareille matière. D'autre part, tandis qu'en France la religion révélée ne cherchait guère à se défendre, ou du moins n'avait que d'assez ternes défenseurs, au contraire, les Clarke, les Lardner, les Tillotson soutenaient avec talent et conviction, la cause du christianisme traditionnel.

Enfin tous ces poètes, ces philosophes, ces théologiens, ces publicistes étaient de la part du pouvoir, l'objet des plus flatteuses avances. On les employait même dans l'État, on estimait leurs services, on ne les considérait jamais comme placés trop haut. Chez nous, certainement, on aimait les lettres et l'on ne dédaignait point les écrivains : même, à mesure que le siècle avance, leur souveraineté s'affermir de plus en plus. Toutefois on ne les jugeait point dignes des hautes fonctions que leurs confrères remplissaient en Grande-Bretagne. Que de réflexions, que de comparaisons, ce séjour à l'étranger n'a-t-il pas dû suggérer à l'abbé Prevost ! D'ailleurs ses œuvres sont là pour

1. Montesquieu n'observait-il pas que, si quelqu'un en Angleterre parlait de religion, tout le monde se mettait à rire ? Beat de Muralt, dans ses *Lettres sur les Anglais et les Français* parues peut-être dès 1724, notait que les Anglais prennent ouvertement parti pour ou contre la foi, et que chez eux l'incrédulité n'affecte jamais de dehors hypocrites, preuve qu'elle n'y faisait courir aucun risque. (Voir J. Texte, *J.-J. Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, Hachette, 1893, p. 46 et 71.)

nous renseigner sur la vivacité de ses impressions et l'influence qu'elles exercèrent sur son développement intellectuel.

Les romanciers anglais de cette période s'appliquent, avons-nous dit, à faire passer pour vrais les événements et les personnages qu'ils mettent en scène et à bannir de leurs ouvrages les folles inventions et les péripéties chimériques. Defoë a pu écrire dans la préface d'une des premières éditions de son *Robinson*¹ : « L'éditeur croit que l'ouvrage est une histoire exacte des faits, d'ailleurs, il ne s'y trouve aucune apparence de fiction ». Et pour le roman lui-même imaginerait-on fable plus simple, plus dépourvue de fantaisie?? Or Prevost n'a-t-il pas, lui aussi, la prétention, du reste peu justifiée, de ne rapporter que l'exacte vérité? Que de fois ne répète-t-il pas dans ses avant-propos qu'il va conter un récit emprunté à des mémoires, à des souvenirs personnels, que le héros a vécu, qu'il l'a pris lui-même pour confident? Et cette préoccupation n'est-elle point encore visible dans le goût prononcé qu'il manifeste pour le roman historique?

Assurément, la politique reste à peu près étrangère à ses œuvres. — Quel rôle y jouerait-elle? Mais enfin dans le tableau de la république de Sainte-Hélène, de la constitution idéale qui régit ses habitants, de l'accord qui règne

1. *Robinson* a paru une vingtaine d'années avant l'arrivée de Prevost en Angleterre.

2. « Un homme de la vie commune est abandonné dans une île déserte : l'aventure sans doute est extraordinaire. Mais là il vit non pas en héros, en favori ou en ennemi des dieux, mais bien en homme réel de chair et d'os, en Anglais courageux et pratique; tout le long drame qui se déroule en lui-même et autour de lui n'a rien que de naturel : comme lui auraient pensé et agi des milliers de ses semblables dans de pareilles circonstances. Le style est mesuré aux événements, les suit, leur est subordonné, ne les colore point; il n'entre pas plus de féerie dans sa structure que dans la donnée même du récit... » (Jusserand, *le Roman anglais*, Paris, Leroux, 1886.)

entre maîtres et serviteurs, ne retrouve-t-on pas comme le souvenir du temps que Prevost passa en Angleterre? N'est-ce pas lui encore qui, dominé par les vives impressions que lui avait laissées le spectacle d'un peuple où chacun jouissait sans contestation de sa part de liberté; n'est-ce pas lui qui écrit dans les *Mémoires d'un homme de qualité* ces lignes significatives : « Ils (les Anglais) ont su conserver leur liberté contre toutes les atteintes de la tyrannie. Elle est établie sur des fondements qui paraissent inébranlables. Leurs lois sont sages et d'une explication facile. Vous n'en trouverez pas une qui ne se rapporte au bien public; et chez eux le bien public n'est point un vain nom, qui serve de masque à l'injustice et à la violence de ceux qui ont l'autorité en main; chacun y connaît l'étendue de ses droits; le peuple a les siens, dans lesquels il sait se conserver, comme les grands ont leurs bornes au delà desquelles ils n'osent rien entreprendre. » Et ailleurs dans le même ouvrage : « Quelle leçon de voir, dans un café, un ou deux milords, un chevalier baronnet, un cordonnier, un tailleur, un marchand de vin, et quelques autres de même trempe ». Tous sont réunis là en une touchante fraternité, si bien que l'on peut dire que « les cafés sont comme le siège de la liberté anglaise ». Je n'ignore pas — et je le rappellerai à propos de *Cleveland* — que Prevost a subi d'autres influences, et en particulier celle de Fénelon et de son *Télémaque* : cependant ce séjour d'Angleterre n'a pas été sans donner à ses théories une forme plus arrêtée et, j'ajouterai, plus audacieuse.

Dans ce même *Cleveland*, les dogmes de la religion révélée sont, à plusieurs reprises, battus en brèche avec une netteté et une décision d'argumentation qui nous rappellent la froide logique et le rigorisme étroit des théologiens anglais. *Cleveland* ne rêve-t-il pas d'une religion fondée sur la raison, où l'humanité délivrée des puérides croyances et de la foi au surnaturel, viendrait puiser des

leçons de justice, de tolérance et de fraternité? Il admet, il proclame l'existence d'un Être suprême bon et miséricordieux, dont les lois régissent l'humanité, qui veille sur les destinées du monde et préside à son évolution : « Il me parut, dit Cleveland, que le point essentiel de leurs obligations (il s'agit des Abaquis, peuple sauvage de l'Amérique dont il a entrepris la conversion) était de reconnaître un Dieu tout-puissant, leur créateur et leur maître absolu, de l'adorer sans partage, et d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur foi. *Pour le culte, je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles dégénèrent tôt ou tard en superstition.* » Et plus loin : « Je les exhortai surtout à la reconnaissance pour les faveurs continuelles qu'ils recevaient du souverain Être. C'est lui, leur dis-je, qui vous a donné la naissance, qui vous conserve, qui vous fournit libéralement tout ce qui vous plaît et qui vous est utile. Ne sentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainsi de ses bienfaits? » Toutefois, la raison qui nous prouve l'existence de la divinité, ne suffit pas : il faut encore la sensibilité qui nous permettra de l'aimer : « O bons Abaquis, s'écrie Cleveland avec des larmes dans la voix, la nature vous a donné un cœur; apprenez à en faire usage; et si vous êtes sensibles à quelque chose, soyez-le à ses faveurs que vous éprouvez continuellement ». Ce trait-là est plus particulier à l'auteur de *Cleveland* et ne se retrouverait sans doute pas chez les Anglais.

Ainsi donc, il semble que la littérature, la politique, voire même la théologie anglaise n'aient pas laissé Prevost indifférent : il a été d'abord surpris, puis charmé de ces idées nouvelles, et à un tel point qu'il n'a pu résister au désir de les propager par ses romans, dans le public français.

Parler de l'Angleterre à cette époque, c'est forcément parler de Voltaire. Tout frais sorti de la Bastille, ayant

encore au front l'auréole de martyr — de martyr joyeux, il est vrai — que lui avait rapportée son emprisonnement, il débarque en Angleterre, léger de scrupules, amoureux passionné de liberté, ou plutôt de licence (Voltaire n'a jamais nettement distingué les deux mots) et fort bien préparé pour s'intéresser à la révolution littéraire et religieuse qui suivit de près la révolution politique. Les idées neuves et hardies que les publicistes anglais réussissaient à propager jusque dans les classes les plus basses de la société, par la voie des journaux, Voltaire les adopta ou les reconnut comme siennes dès le premier jour, et s'empressa de les importer en France, quand le retour lui fut permis. N'allons pas croire cependant que Voltaire est devenu incrédule à l'école des philosophes anglais. Depuis longtemps, depuis au moins l'époque où il fréquentait les réunions du Temple, il est armé de pied en cap pour l'assaut qu'il livrera à la religion révélée. Ce n'est point à Bacon, à Newton, ou encore à Collins, à Toland ou à Wolston qu'il doit son scepticisme. Le goût de l'indiscipline, aussi bien religieuse que politique, date en France de la Renaissance. Un moment comprimé, et non étouffé sous le règne de Louis XIV, il reparaît et éclate au XVIII^e siècle, ainsi que l'a judicieusement indiqué Sainte-Beuve. Voltaire est un héritier indirect de Montaigne et de Charron. Si son séjour en Angleterre ne fit pas de lui un homme nouveau, il contribua à l'enhardir, à lui enlever ses dernières hésitations, à supposer qu'il en ait jamais eu. Ne voyait-il pas autour de lui les philosophes, les théologiens exprimer hautement leurs opinions, même les plus audacieuses, sans que les pouvoirs établis osassent user de représailles? Pourquoi n'essaierait-il pas, lui aussi, d'attaquer dans son propre pays, l'intolérance? Il s'agissait seulement de se montrer plus prudent, plus ingénieux dans la tactique. Or dans l'art des manœuvres adroites, des mouvements tournants qui déroutent l'adversaire et vous le livrent pieds et poings

liés, sans même qu'il ait vu venir le danger, ai-je besoin de dire que Voltaire était déjà passé maître?

Les *Lettres anglaises* adressées d'abord à Thiériot, publiées ensuite sous le titre de *Lettres philosophiques* avec additions et retouches, nous révèlent l'état d'esprit de Voltaire, après qu'il a mis le pied sur un sol inconnu, tout frémissant de curiosité et d'impatience juvéniles. Il est intéressant de comparer les réflexions de Voltaire, esprit dégagé et j'ajouterai pénétrant, malgré les apparences, avec celles de Prevost dans les *Mémoires d'un homme de qualité*.

Ce dernier juge l'Angleterre et les Anglais en homme qui sait ce dont il parle, en observateur judicieux, parfois en humoriste ¹. Nous n'en sommes pas encore assurément aux descriptions fouillées de nos touristes modernes. L'auteur de *Manon* ne cherche pas la couleur, il laisse de côté les détails extérieurs; c'est l'homme en société qu'il étudie avec justesse et impartialité. Ayant vu les Anglais de près et longtemps, il se prononce sur eux sans parti pris, et si ses appréciations sont à l'ordinaire des plus flatteuses, il sait aussi distinguer les ridicules ou les faiblesses.

Dans les *Lettres anglaises*, nous avons déjà Voltaire tout entier, mais Voltaire en raccourci. C'est déjà ce besoin d'investigation qui s'étend à tout, religion, philosophie, science, littérature ², cette horreur du pédantisme, cette

1. Est-il possible de porter sur les Anglais un jugement plus équitable et plus fin : « L'amour du bien public, le goût des sciences solides, l'horreur de l'esclavage et de la flatterie sont des vertus presque naturelles à ces peuples heureux; elles passent de père en fils comme un héritage. Mais il ne faut chercher les Anglais dont je parle, ni parmi la populace, qui est trop féroce et trop grossière en Angleterre pour être capable de ces grands sentiments, ni parmi la jeunesse, qui y est d'ordinaire extrêmement libertine. Ce n'est que dans un certain âge, et dans une certaine élévation au-dessus du commun, qu'on aperçoit le vrai caractère des Anglais.... »

2. Voir la diversité des titres mis en tête de chaque lettre : *Sur les quaquers, Sur la religion anglicane, Sur le Parlement, Sur*

frivolité calculée qui ne veut traiter aucune question avec sérieux, qui effleure et n'appuie jamais, qui mêle les gamineries aux sujets en apparence les plus austères, qui, par exemple, à propos de petite vérole, nous édifie sur les mœurs des familles circassiennes, où les filles s'exercent à pratiquer l'amour, et « répètent tous les jours leurs leçons avec leurs mères, comme nos petites filles répètent leur catéchisme, sans y rien comprendre ». Tout autre est Prevost : s'il est passionné dans ses romans, il est plus froid et plus raisonneur, quand il s'agit d'émettre une opinion. Il n'a pour lui ni autant de verve, ni autant d'esprit que Voltaire. Jamais il ne s'échaufferait sur le système de Locke, mais il rougirait de nous parler des jeunes Circassiennes et de leur précocité. S'il n'a guère songé à la morale dans sa vie, du moins se ferait-il un scrupule d'y manquer dans ses écrits.

Nous ne serons pas étonnés de voir Voltaire et l'abbé Prevost d'accord sur nombre de points. Sévères tous deux, et trop sévères pour les Français, ils ne tarissent point en éloges sur le peuple anglais. Ce qu'ils admirent surtout, ce sont ses qualités plus solides que brillantes. Chez lui rien d'éclatant, rien qui séduise au premier abord, peu ou point d'esprit, mais un fond de raison et de bon sens qu'on apprécie à la longue. « Dans les Français, écrit Prevost, tous les dehors sont prévenants. Ils ravissent l'estime sans laisser le temps d'examiner s'ils la méritent. Mais savent-ils se la conserver longtemps? La plupart laissent voir bientôt tant de légèreté, tant de présomption, tant d'inconstance, en un mot, tant de vices réels avec un si petit nombre de bonnes qualités surperficielles, qu'on revient à la fin de la première idée qu'elles avaient fait naître. Ils perdent à être trop connus.... Quant aux Anglais, quoique

Descartes et Newton, Sur l'infini et sur la chronologie, Sur la tragédie, Sur la comédie, Sur la considération qu'on doit aux gens de lettres, etc.

leur extérieur simple et modeste ne montre d'abord rien de brillant, il promet beaucoup à des yeux attentifs; c'est une écorce saine, sous laquelle la première chose qu'on est porté à croire, c'est qu'il ne saurait y avoir de pourriture cachée. L'ouvre-t-on? On n'aperçoit que des parties solides et entières, qui plaisent également à la vue et pour l'usage. Plus on pénètre, plus on est satisfait d'y découvrir de nouvelles beautés, qui semblent s'accroître et se développer sans cesse ¹. » La louange tourne assurément au panégyrique. L'Angleterre était alors à la mode, avons-nous dit, et ceux qui la visitaient ne craignaient pas de pousser l'admiration jusqu'à l'engouement. Et puis, n'était-ce point se décerner à soi-même un brevet de sérieux et de gravité que d'opposer à la frivolité française l'austérité de la race anglaise, dont une observation approfondie a d'ailleurs souvent reconnu le caractère superficiel?

Chez Voltaire nous rencontrons plus de clairvoyance. Faisant la part du bon et du mauvais, il constate qu'en Angleterre, malgré le progrès des libertés politiques et religieuses, la routine est souvent aussi puissante que chez nous. « Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que depuis Douvres jusqu'aux îles Orcades, on ne trouve que des philosophes. » Mais aussitôt la comparaison s'impose à lui avec nos préjugés et nos traditions surannées. Un curé s'est avisé de prêcher contre l'inoculation. « Ce prédicateur était fait pour être capucin, insinue Voltaire; il n'était guère digne d'être né en Angleterre. » (*Lettre XI.*)

L'organisation sociale attire également l'attention de nos deux écrivains. Ils s'étonnent de voir un roi respecté par ses sujets, bien qu'il lui soit interdit de prendre aucune décision, sans leur assentiment. Ils remarquent que ni les hommes d'Église, ni les grands seigneurs ne sont

1. *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, t. V, liv. II, 1731. A Amsterdam aux dépens de la Compagnie. Bibl. nat. Y²-60, 564-565.

exempts de certaines taxes. Mais ils concluent qu'il a fallu au peuple anglais des siècles de persévérance pour arriver à fonder « ce gouvernement sage, où le prince tout puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vasaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion » (Voltaire, 8^e lettre, *Sur le Parlement*). Qu'il y ait dans cette admiration un peu de parti pris ou d'aveuglement, que Voltaire et Prevost chantent les louanges de l'Angleterre avec l'arrière-pensée qu'ils dénigrent ainsi le régime dont ils ont subi les rigueurs, nous ne le nions pas, et nous trouvons même fort naturel qu'entre la monarchie française de leur temps, et celle de Georges I^{er} ou de Georges II, malgré même ses imperfections, ils n'aient pas hésité à préférer la seconde. Qu'il reste seulement que les deux peintres, enthousiastes de leur modèle, ont embelli le tableau.

La littérature anglaise est un sujet d'étude et d'observation tout indiqué pour nos deux voyageurs. Élevé à l'école des Jésuites, Voltaire porte des jugements fins, mais un peu timides, et l'idéal qu'il conçoit nous paraît aujourd'hui bien mesquin. Le théâtre anglais le choque par le manque de régularité (c'est un reproche que lui adresse aussi Prevost), par le mélange du tragique et du bouffon, par la hardiesse de certaines scènes, en un mot par le manque d'harmonie et de proportion ¹. Il lui refuse, en véritable

1. Voltaire, 48^e lettre, *Sur la tragédie* : « Shakespeare... avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles ».

« Leurs pièces presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre, de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. » — Après Shakespeare, on a essayé de faire des pièces plus correctes, plus raisonnables, on n'a pas réussi. « Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les *monstres brillants* de Shakespeare plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent, à un arbre touffu

Français, la mesure, le souci des convenances, le don de savoir s'arrêter à temps. Par contre, il lui accorde l'habileté à mener une intrigue, la peinture énergique des passions, la force dans l'expression. Prevost comprend mieux que Voltaire les audacieuses envolées de Shakespeare, il est plus sensible à cette farouche poésie qui fait vibrer les cordes les plus secrètes de l'âme humaine, et va la remuer jusque dans ses intimes profondeurs. Par l'intelligence qu'il a eue de la plupart des beautés shakespeariennes, Prevost a singulièrement devancé les Français de son temps. Du reste, l'homme qui a écrit certaines pages de *Cleveland* ou du *Doyen de Killerine*, où l'horreur des situations donne libre cours au développement des passions les plus intenses, n'était-il pas en état de comprendre *Hamlet*, *Macbeth* ou le *Roi Lear*? Prevost a donc le goût plus large que Voltaire, il est moins pointilleux dans ses critiques et plus enclin à la louange. Il observe que les Anglais ont un amour très vif de la poésie, et y réussissent fort bien, que les Anglaises elles-mêmes ne dédaignent point de s'y exercer ¹, tout en n'affichant pas la réputation

planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux et croissant inégalement avec force. Il meurt si vous voulez forcer sa nature, et le tailler en arbre des jardins de Marly. »

Mettons en regard l'appréciation de Prevost (*Mémoires d'un homme de qualité*, t. V, liv. I, *id.*). « J'ai vu plusieurs de leurs pièces de théâtre qui m'ont paru ne le céder ni aux Grecques, ni aux Françaises. J'ose dire même qu'elles les surpasseraient, si leurs poètes y mettaient un peu plus de *régularité* : mais pour la beauté des sentiments, soit tendres, soit *sublimes*; pour cette force tragique qui remue le fond du cœur, et qui excite infailliblement les passions dans l'âme la plus endormie; pour l'énergie des expressions et l'art de conduire les événements, et de ménager les situations, je n'ai rien lu, ni en grec, ni en français, qui l'emporte sur le théâtre d'Angleterre. » Prevost cite en première ligne, parmi les chefs-d'œuvre, *Hamlet*, dont Voltaire se sert aussi comme exemple : ce qui tiendrait à prouver que cette pièce est l'une des plus accessibles au goût français. Plus tard, dans le *Pour et Contre*, Prevost revient sur Shakespeare qu'il juge avec la plus grande intelligence.

1. Un siècle et demi plus tard, M. Taine remarquera le goût

de bel esprit, et comme avec Prevost la galanterie ne perd jamais ses droits, comme l'amour est la grande affaire, il ajoute que « ce tour d'imagination joint aux autres attraits de ces charmantes insulaires, en fait les plus aimables et, si je puis le dire sans les offenser, les plus dangereuses personnes du monde ».

Montesquieu, qui séjourna en Angleterre du mois d'octobre 1729 au mois d'août 1731, approuve aussi hautement que Voltaire et Prevost l'organisation du régime politique, mais il avait l'œil plus exercé que Voltaire, l'intelligence plus réfléchie que Prevost; il se rend compte que sous le vernis de moralité puritaine, se dissimulent le matérialisme le plus féroce, l'égoïsme le plus enraciné, la jalousie la plus ombrageuse. « L'argent est ici souverainement estimé, l'honneur et la vertu peu. » — « Il me semble qu'il se fait bien des actions extraordinaires en Angleterre; mais elles se font toutes pour avoir de l'argent..., les actions extraordinaires en France, c'est pour dépenser de l'argent; ici, c'est pour en acquérir. » — « L'Angleterre est moins occupée de sa prospérité, que de son envie de la prospérité des autres. » Oui certes, ils chérissent leur liberté, ils y tiennent, ils la considèrent comme une inestimable conquête achetée au prix du sang. Grâce à elle, le roi est incapable de faire tort au moindre de ses sujets (Voltaire le dit aussi), parce que rien dans ses actes ne peut échapper au contrôle vigilant du peuple entier : mais cette liberté « ils la vendent au roi; et si le roi la leur redonnait, ils la lui vendraient encore ». Et puis, toute médaille a son revers. Dans un gouvernement autocratique, que de bassesse de la part des sujets, que de morgue et de dédain chez le roi, par contre dans une monarchie libérale que d'instabilité, de vénalité, que de sujets de révolte ou d'agitation!

qu'ont les femmes en Angleterre pour la littérature et l'instinct naturel qui les pousse à écrire.

La religion, ou plus justement l'esprit religieux, dont se prévalent les Anglais, n'est le plus souvent qu'une odieuse comédie. Allez au fond des choses, faites tomber le masque, voyez l'homme tel qu'il est, et son hypocrisie vous paraîtra d'autant plus odieuse : « Point de religion en Angleterre (Montesquieu entend par là la religion sincère)... Un homme, ayant dit de mon temps : « Je crois cela comme article de « foi », tout le monde se mit à rire. » Et ceux qui rient, vont à l'église chaque dimanche : paroissiens assidus, auditeurs attentifs du sermon, ils édifient le prochain par leur piété et surtout la correction de leur tenue. A vrai dire, ils sont plus méprisables et plus dangereux que les plus obstinés libres penseurs. Voltaire déclare que Tartuffe serait impossible en Angleterre. Combien Montesquieu est plus voisin de la vérité, quand il dénonce cette hypocrisie si redoutable, parce qu'elle se présente sous des dehors moins inquiétants !

Il n'a point parlé de la littérature anglaise dans ses notes si précises, d'un esprit si incisif, d'une forme si achevée, telles enfin qu'on a pu les appeler « du La Rochefoucauld politique », mais dans *l'Esprit des lois*, il remarque chez les poètes une « rudesse originale de l'invention », plutôt « qu'une certaine délicatesse que donne le goût ». C'est plutôt « la force de Michel-Ange que la grâce de Raphaël. » (Chap. xxvii.)

De nos trois écrivains, c'est donc Montesquieu qui a vu le plus juste. Il y a chez lui une netteté de perception, une impartialité d'opinion, un sang-froid dans le discernement qui révèlent le véritable savant, celui qui redoute de faire aucune part à l'entraînement, et craint sans cesse d'en dire trop ou trop peu. Voltaire et Prevost, Prevost plus encore, sont des hommes de lettres, tout entiers livrés à leur impression première et souvent esclaves trop dociles de leur imagination. Ils admirent et restent quelquefois un peu à la surface. Si leur admiration ne les aveugle pas complètement, elle leur dérobe parfois une partie de la vérité.

Ce qui manque à nos trois écrivains, c'est le don du pittoresque, c'est la faculté de rendre en une phrase, en quelques mots, les détails de la nature extérieure. Ici un moderne — nous pouvons le dire sans qu'on nous taxe de prétention — reprendrait certainement le dessus. Voltaire et Prevost, non plus que Montesquieu, ne recherchent la couleur : c'est l'homme et la société, ce sont les mœurs qu'ils étudient.

Prevost a beaucoup voyagé en Angleterre, on le voit par les *Mémoires d'un homme de qualité*, mais si ses descriptions sont précises, si elles nous donnent l'impression que notre auteur n'ignore point ce dont il parle, en revanche elles ne nous font voir, ni saisir, elles ne nous laissent pas dans les yeux le relief et la couleur des objets. Voyez par exemple comme il met en scène les bords de la Tamise si animés, si vivants, où tout un peuple grouille et travaille : « La Tamise, depuis Londres jusqu'à la mer, est non seulement une des plus larges rivières de l'Europe, mais une des plus agréables et des plus propres à la navigation. Les plus grands vaisseaux y entrent avec facilité, et elle en est si couverte, pendant l'espace de plus de vingt-cinq milles, qu'il reste à peine un canal étroit pour le passage de ceux qui arrivent de nouveau. Ses bords sont remplis de magasins, d'arsenaux, et de quantité d'autres édifices qui servent aux usages du commerce et de la navigation. Dans les endroits où la vue peut s'étendre davantage, on aperçoit un grand nombre de belles maisons, répandues de tous côtés dans les plaines ou sur le penchant des collines, des jardins ornés, des villes bien peuplées et bien bâties; enfin l'on ne peut ouvrir les yeux dans cette heureuse île, sans prendre une idée de l'abondance qui y règne et du bonheur de ses habitants ¹. » Nous avons, dans le dernier

1. Comparez cette description qui veut être séduisante, mais qui reste sèche dans sa précision, avec la peinture légèrement surchargée de Taine et, par instants, tournée au noir. Ce dernier procède par

trait, comme un écho du *Télémaque* : Fénelon peignant en termes attendris les innombrables félicités de Salente ne se fût pas autrement exprimé.

Il est naturel que la vie mondaine ait attiré la curiosité de Prevost ; il a soif de société, de conversation, d'intrigues galantes. Aussi consacre-t-il plusieurs pages à nous retracer l'existence qu'on mène à Bath et à Tumbridge, deux stations de bains encore fort à la mode en Angleterre. Il ne nous fait grâce d'aucun détail, et l'insistance qu'il met à ne rien laisser dans l'ombre, nous amène à supposer qu'il se complait dans ses souvenirs, et qu'il a passé là plus d'une agréable journée. La description de Tumbridge n'a pas vieilli, elle est encore pour quiconque a tant soit peu fréquenté les villes d'eaux d'une piquante actualité. Est-ce Tumbridge, est-ce Deauville ou Cauterets que ce rapide croquis nous met sous les yeux ? « Ce n'est ni une

touches redoublées. Chez Prevost au contraire, il n'y a pas de couleur, ce sont de légers coups de crayon : « Le fleuve est énorme, mais sali, assombri de teintes blafardes et fausses. Refoulé par la marée montante, il oscille entre des berges de boue que tour à tour il couvre et quitte : sous la vapeur charbonneuse, ses petits flots hérissés ont un aspect lugubre ; il roule ainsi livide et fangeux, mais utile ; c'est un travailleur et un portefaix unique en son genre. Déjà, sur son dos, les navires commencent à défiler par bandes, la plupart chargés, grands, petits, de toute forme et de toute taille, et les matelots qui grimpent dans les cordages semblent des araignées actives. » (Taine, *Notes sur l'Angleterre*.) — « Nous traversâmes une forêt de vaisseaux, dira simplement Prevost, qui semblaient se multiplier à mesure que nous avançons. » (*Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, t. V, liv. I, *id.*) On peut rapprocher de ces deux passages les quelques lignes suivantes de Voltaire, qui, par le ton et l'allure générale, rappellent les descriptions de Prevost : « Je m'arrêtai près de Greenwich, sur les bords de la Tamise. Cette belle rivière qui ne se déborde jamais, et dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaisseaux marchands durant l'espace de six milles ; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine qui se promenaient sur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de musique, et suivie de mille petites barques à rames.... »

ville, ni un village. C'est une multitude de jolies maisons qui sont répandues sans ordre de côté et d'autre, et qui sont presque toutes séparées, quoiqu'à peu d'éloignement. Il y en a de grandes, de petites, de magnifiques, et d'autres qui ne le sont pas. Les unes sont sur le penchant de plusieurs petites collines, les autres dans le fond, où est le puits des eaux minérales. La plupart sont sans jardin; quelques-unes en ont de fort propres, avec un petit bois qui les fournit d'ombre. » Chaque détail provoque le rapprochement : l'aspect coquet et gai de la petite cité, les cafés, les salles de jeux, les boutiques remplies de bijoux, une galerie couverte où l'on se promène les jours de pluie, et jusqu'à cet orchestre en plein air qui fait entendre depuis le matin jusqu'au soir cinq ou six violons et quelques hautbois (les violons et les hautbois sont bien du XVIII^e siècle, par exemple), et la promenade de quatre heures où l'on vient se montrer, et le théâtre, et le bal où se coudoient les duchesses et les grisettes « sans que personne ait droit de s'informer d'où l'on vient, ni qui l'on est », enfin « les aventures d'amour et de plaisir qui naissent tous les jours dans cet aimable pays ¹ ».

1. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* t. V, liv. I, *id.*
 — A rapprocher ce passage dans le *Pour et Contre* (Nombre XXXVIII) sur les villes d'eaux en Angleterre : « Les eaux en Angleterre sont peut-être les seuls endroits du monde où les plaisirs se rassemblent en plus grand nombre et durent avec moins d'interruption.... On y trouve dans tous les temps des beautés de tous les âges, qui vont y étaler leurs charmes, des jeunes filles et des veuves qui cherchent des maris, des femmes mariées qui se consolent d'en avoir d'incommodes, des joueurs qui sont des dupes, ou qui le deviennent, des musiciens, des danseurs, des comédiens qui s'enrichissent du plaisir que les autres paient, et qui ne laissent pas de le partager avec eux; enfin des marchands de toutes sortes de bijoux, de délicatesses et de galantries, qui profitent d'une espèce d'enchantement qui aveugle tout le monde dans ces lieux de délices, pour vendre, au poids de l'or, des bagatelles qu'on a honte d'avoir achetées lorsqu'on en est sorti. S'il s'y trouve des malades, on n'y voit point de ces maladies qui ôtent le goût de la joie. La pau-

Malheureusement pour Prevost, la vie ne lui fut pas longtemps aussi facile : l'argent qu'il avait retiré de la publication de son premier roman, il l'avait joyeusement et rapidement dépensé : les nécessités de l'existence quotidienne le talonnaient sans cesse et, pour les satisfaire, il avait été obligé de se mettre aux gages d'un grand seigneur, dont il instruisait le fils ¹, triste métier pour un homme qui nourrissait de si beaux projets et des espérances si flatteuses ! Aussi quittait-il l'Angleterre en 1729 accompagné du chevalier de Ravanne, personnage louche et intrigant ², pour gagner Rotterdam et la Haye ³.

vreté n'y paraît jamais non plus, parce qu'on n'y va que pour se faire honneur de sa dépense, et qu'on a grand soin de se retirer lorsqu'on n'est plus en état de la soutenir. »

1. Peut-être le chevalier Robert Eyre. Nos documents sur ce premier séjour de Prevost en Angleterre se réduisent à bien peu de chose. Nous n'avons guère, sans parler d'une simple mention du *Journal de la Cour et de Paris*, que les renseignements tirés des *Mémoires* du chevalier de Ravanne, très défavorable à Prevost, et d'ailleurs fort peu digne de foi. Ravanne est un pseudonyme. Il résulterait d'un passage de *la Critique désintéressée des journaux littéraires*, par Bruys, la Haye, 1730, t. I, p. 232, que l'auteur des *Mémoires* est un certain M. de Varenne (Ravanne étant presque l'anagramme de Varenne). D'autre part, si l'on s'en rapporte au *Catalogue des livres de Jean Neaulme* (la Haye, 1765, 5 vol. in-8°), le chevalier de Ravanne serait un nommé Pavan, autrefois mousquetaire (voir Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*).

2. « Un docteur me dit que le sieur Prev. d'Ex... se trouvoit obligé de quitter la maison du chev. Ey.... Une petite affaire de cœur l'en éloignoit nécessairement. Il ajoutoit que ce savant ne pouvoit se résoudre à vivre dans Londres, après avoir perdu un poste si gracieux. Il m'a demandé, reprit-il, si je ne connoissois point quelque bon cavalier d'esprit, qui voulût le suivre en Hollande... J'acceptai, sans balancer, la proposition du docteur et les offres de Prev.... » (Ravanne, *Mémoires*, 1751, t. III, p. 109.)

3. Ravanne nous montre Prevost trouvant sur la route de « fort aimables dames anglaises et allemandes », souplant avec elles et ne tarissant pas sur des sujets galants et scabreux.

CHAPITRE III

Séjour de Prevost en Hollande. Liberté de penser et d'écrire. — Les réfugiés protestants. L'aventure galante de la Haye et le chevalier de Ravanne. *Manon Lescaut* (1731). — Deuxième séjour en Angleterre (1733). — L'action criminelle de Prevost. — Le *Pour et Contre*. L'originalité et le but du journal.

La Hollande était depuis de longues années, et dès avant la révocation de l'édit de Nantes, l'asile de tous les esprits audacieux, amis de la liberté politique, littéraire ou religieuse. Voltaire, âgé de dix-neuf ans, s'y était fait connaître par une aventure amoureuse, alors qu'il servait en qualité de simple page à l'ambassade de France, à la Haye. Le titulaire en était M. de Châteauneuf, dont Prevost parle précisément au livre IX des *Mémoires d'un homme de qualité*. Voltaire s'était épris d'une aimable fille que la jeunesse dorée de la ville appelait du nom familier de Pimpette. Sa mère, Mme Dunoyer avait la conscience large, mais de maigres revenus. Pour subvenir à leur insuffisance, elle avait jadis fondé une gazette dont la médiocrité ne se rachetait guère par le titre pompeux de « Quintessence des lettres historiques, critiques, politiques, morales et galantes ». Les équipées du petit page firent du bruit, et comme la mère de la jeune Pimpette commençait à attaquer dans son journal l'imprudent Arouet, celui-ci fut gardé à vue à l'ambassade et contraint bientôt après de repasser la fron-

tière. Plus tard Voltaire reparut en Hollande avec Mme de Rupelmonde : il avait alors entre les mains le manuscrit de *la Henriade*, qu'il comptait faire imprimer à la Haye ou à Amsterdam. Si le succès ne répondit pas à son attente, du moins remporta-t-il de ce second séjour, l'impression d'un pays libre et fort, vivant sous de justes lois. En 1736, lors de la publication du *Mondain*, il vint encore se réfugier en Hollande, et c'est à Amsterdam que parurent en 1738 les *Éléments de la philosophie de Newton* ¹.

D'ailleurs Voltaire n'est pas le seul écrivain français qui, au XVIII^e siècle, ait été chercher fortune aux Pays-Bas ². C'est aussi à Amsterdam et par les soins de Rey l'éditeur bien connu que furent livrés pour la première fois au public la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat Social* et l'*Émile*. Rey fut encore l'auxiliaire dévoué de Rousseau, quand celui-ci répondit à l'archevêque de Paris, à propos des objections faites par la Sorbonne aux théories de l'*Émile*.

C'était peut-être en matière religieuse que les pays néerlandais se montraient surtout de bonne composition ³.

1. Les *Éléments de la philosophie de Newton* parurent simultanément à Amsterdam et à Paris (voir lettre à l'abbé Moussinot, Cirey, 4 novembre 1738, et à M. Berger, Cirey, même année). Voltaire vit Prevost à Amsterdam en janvier 1737 (Lettre au marquis d'Argens, Leyde, 20 janvier 1737). Il était parti précipitamment de Cirey en décembre 1736 (Lettre au comte d'Argental, sans doute du 23 décembre), était passé par Givet (Lettre à Mme de Champbonin) et s'était rendu de là à Bruxelles.

2. Il semble que pendant tout le XVIII^e siècle, la Hollande fût devenue le refuge des *irréguliers* de la politique, de la religion, de la littérature... et de l'amour. Mirabeau, dans la seconde moitié du siècle, ira y chercher fortune avec Mme de Mounier, celle à qui il devait plus tard adresser de Vincennes les *Lettres à Sophie*. Comme Prevost, il se mit à Amsterdam au service des libraires.

3. Voir comment le pasteur Claude remerciait les Hollandais d'avoir accueilli leurs coreligionnaires : « Dieu veuille être votre rémunérateur et vous rendre mille et mille fois le bien qu'il vous a mis au cœur de nous faire ! Souffrez pourtant que, pour nous attirer de plus en plus votre affection, nous vous disions à peu près ce que Ruth disait à Noémie : « Nous venons ici pour ne

Spinoza ne fut inquieté dans ses doctrines philosophiques que par les Israélites, et Bayle, le précurseur de la philosophie du XVIII^e siècle, faisait paraître à Rotterdam la ville d'Erasme, ses *Nouvelles de la République des Lettres* qui, par leur influence sur les idées du temps, sont le complément du fameux *Dictionnaire*. Bayle était l'un des nombreux protestants qui, à partir de 1680, vinrent demander à la Hollande un asile et des ressources. Celle-ci devint, selon l'expression du temps, « la grande arche des fugitifs », et les Saurin, les Basnage, les Claude, les Jurieu apportèrent aux Pays-Bas le concours de talents supérieurs qui ne demandaient qu'à se déployer¹. Ce fut comme un nouveau regain de prospérité pour un pays que son activité intellectuelle et commerciale avait déjà mis au premier rang. On peut bien penser que ces réfugiés ne contribuèrent pas médiocrement à entretenir chez ceux qui les avaient accueillis, l'amour de la liberté et la crainte de la servitude. Ils ne se faisaient point faute de leur raconter les misères précédemment endurées, les poursuites des dragons à travers les montagnes du Forez et du Languedoc, les conversions arrachées au prix des plus cruelles tortures, les espionnages, les délations, les emprisonnements, en un mot toutes les angoisses et toutes les hontes de la persécution. Ces récits ne suffisaient pas à satisfaire le ressentiment légitime des huguenots : avec l'aide des imprimeurs hollandais, ils répandaient de droite et de

faire qu'un même corps avec vous; et, comme votre Dieu est notre Dieu, votre peuple sera aussi notre peuple, vos lois seront nos lois, et vos intérêts nos intérêts. Où vous vivrez, nous vivrons; où vous mourrez, nous mourrons, et nous serons ensevelis dans vos tombeaux. »

1. Les protestants de marque qui se réfugièrent en Hollande, obtinrent immédiatement des fonctions aussi brillantes qu'avantageuses. Bayle fut nommé professeur à Rotterdam, Saurin reçut le titre de ministre extraordinaire des nobles à la Haye, Basnage fut pasteur à Rotterdam, puis à la Haye et se signala dans diverses missions que lui avait confiées le gouvernement.

gauche ces milliers de pamphlets politiques et religieux, dont les pages enflammées ou mordantes attisaient dans l'Europe protestante la haine contre Louis XIV et le fanatisme. Ces pamphlets, qu'on laisse aujourd'hui dormir dans la poussière des archives, donnent une idée de ce qu'était la liberté de la presse en Hollande, liberté qui ne tarda pas à dégénérer en licence. C'est en vain que les États essayèrent, à maintes reprises, de contenir par des édits sévères, le flot sans cesse grandissant d'écrits scandaleux, de chansons, d'épigrammes, de libelles diffamatoires. Aucune mesure n'était efficace, et c'est seulement dans les cas très graves, alors qu'il s'agissait du salut même du pays, que le gouvernement parvenait à imposer silence aux gazetiers ¹.

À côté de ces derniers, naissaient en foule et se multipliaient tous les jours les faiseurs de nouvelles et de romans prétendus historiques, où, sous d'anciens noms, on s'amusait à dépeindre, non sans malice, les personnages les plus illustres du temps. Ces écrits, pour la plupart de provenance française, mettaient en scène de grands seigneurs appartenant à la cour de Louis XIV. Destinés à piquer la curiosité, en provoquant le scandale, ils ne tardèrent pas à obtenir un tel succès, que les libraires d'Utrecht et de la Haye s'attachèrent en Hollande même des écrivains peu fortunés, sans grandes prétentions littéraires, mais d'imagination féconde, et qui se chargeaient de fournir aux exigences d'un public avide de nouveautés, une pâture sans cesse renouvelée.

1. Voltaire à Thiériot, Amsterdam, 28 janvier 1737. « Il se fait ici parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de scandales et de mensonges à la main qu'ils débitent chaque semaine dans le nord pour de l'argent. On paye deux, trois cents, quatre cents florins par an à des novellistes obscurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie. Ces messieurs-là sont une engeance à étouffer. »

On comprendra que Prevost avec sa facilité, ses dons d'inépuisable invention, son habileté pour tenir le lecteur en haleine, et reprendre sur nouveaux frais un récit qui paraît terminé, ait rencontré aux Pays-Bas des éditeurs bien disposés. Une lettre qu'il adressait de la Haye à dom de La Rue et que nous avons déjà eu l'occasion de citer, nous le montre tout entier aux travaux importants qu'il a entrepris ¹. S'il cherche du plaisir, c'est dans la meilleure compagnie de la Haye qui le voit « de fort bon œil ». Il revient à plusieurs reprises sur l'accueil qui lui a été fait aussi bien en Hollande qu'en Angleterre : il veut que ses amis de Paris (s'il lui en reste encore) sachent qu'on ne se détourne pas de lui partout, et qu'il est en Europe des pays où l'on ne considère point comme déshonoré l'homme qui a rompu ses vœux monastiques. D'ailleurs, ajoute-t-il, « les hommes en jugent à leur façon, mais ma conscience me répond que le Ciel en juge autrement et cela me suffit.... On sait faire ici quelque distinction entre ceux qui se mettent au large par esprit de débauche et ceux qui ne cherchent qu'à vivre dans une honnête et paisible liberté. » Il aurait fait un très mauvais religieux : mieux vaut pour les autres qu'il ait renoncé à la vie du cloître : « Qu'on me rende un peu de justice, on conviendra que je n'étais nullement propre à l'état monastique, et tous ceux qui ont su le secret de ma vocation n'en ont jamais bien auguré ». S'il ne mène point l'existence d'un dévot, il est réglé dans sa conduite et toujours inviolablement attaché à ses vieilles maximes de droiture et d'honneur. Il semble tenir beaucoup à l'estime de ses anciens compagnons, les Bénédictins,

1. Lettre du 10 novembre 1731. Prevost donne comme adresse : *M. d'Eriles, chez M. Néaulme, sur la place de la Cour, à la Haye.* — Lettre autographe faisant partie des papiers de dom Grenier, *Bibl. nat.*, M. S. S. Picardie, vol. 103, ff. 56-57. Sainte-Beuve a publié le premier cette lettre (*Portraits littéraires*, t. III), mais il y a commis des erreurs de transcription. M. Harisse (*op. cit.*, p. 160) la reproduit textuellement.

et prie le Père de La Rue de saluer humblement de sa part, dom Thuillier, dom Lemerault, dom du Plessis, dom Montfaucon, et tous ceux d'entre les R. R. P. P. qui ne le haïssent point. Il regrette de n'avoir pas vu dom Lemerault lors de son passage à la Haye. J'ai idée que dom Lemerault, non seulement n'a rien fait pour retrouver Prevost, mais qu'il a plutôt cherché à l'éviter pendant son séjour en Hollande. Prevost croit ou feint de croire tout le contraire.

Il est question dans cette lettre du 1^{er} volume de l'*Histoire de de Thou* dont Prevost préparait la traduction ¹. Quant à *Cleveland*, Prevost l'avait commencé en Angleterre ², quoi qu'en écrive Ravanne ³.

1. « Je compte de donner incessamment le 1^{er} tome de *M. de Thou*. Il est fini, mais je suis bien aise d'attendre l'édition latine d'Angleterre. Je suppose néanmoins qu'elle ne tardera pas trop longtemps, car on me presse beaucoup de faire paraître la mienne. J'ai travaillé mes notes avec beaucoup de soin, et je me flatte que cela donnera quelque avantage à ma traduction sur celle dont on nous menace à Paris. » (Lettre du 10 novembre 1731, datée de la Haye et adressée à D. Clément de la Rue.)

Déjà, lorsque Prevost était à Saint-Germain des Prés, il avait proposé à l'éditeur Buckley de faire la traduction de l'*Histoire de de Thou*. « Étant passé ensuite en Angleterre, écrit-il, la proposition de traduire l'*Histoire de M. de Thou* me fut renouvelée presque aussitôt, et je ne sais à quels légers obstacles il tint qu'elle ne fût exécutée. » (*Journal littéraire*, t. XVII, p. 262.)

2. Voir l'abrégé de dom Dupuis. Ce fut Didot qui publia *Cleveland* à Paris en 1731 : mais cette édition parisienne fut précédée d'une édition hollandaise (l'abbé Desfontaines, *Nouvelliste du Parnasse*, t. IV, p. 38).

3. Ravanne prétend dans ses *Mémoires* que quatre volumes de *Cleveland* furent achevés en trois semaines à Amsterdam par Prevost et... lui-même :

« Nous partîmes pour Amsterdam, où nous mêmes aussitôt la main à l'œuvre.

« Nous nous renfermâmes à l'auberge, dans le dessein de ne paraître qu'après avoir fini les *Mémoires de Cleveland* ou le *Philosophe anglais*, que nous commençâmes en arrivant. Je dis nous, quoique je n'aie eu d'autre part à cet ouvrage, que d'avoir donné l'idée de quelques aventures et pris la peine de le mettre au net. Trois semaines de travail assidu nous conduisirent à la fin du quatrième volume. »

M. Harrisse (*op. cit.*, p. 155) a démontré que toutes ces allégations

A la Haye, où l'avaient conduit ses travaux de librairie, Prevost fut le héros d'une aventure galante qui, à l'époque, défraya les gazettes et les nouvelles à la main. Il avait eu le malheur de rencontrer une « demoiselle de mérite et de naissance ¹ » (je cite ses propres expressions), dont il ne tarda pas à devenir ridiculement amoureux. Comme toujours, il fut dupe de sa propre naïveté, ou plutôt n'est-ce point sa trop féconde imagination qui se plaisait à parer de toutes les qualités morales et nobiliaires celle qui semble non sans raison à M. Brunetière une intrigante « de la pire et plus redoutable espèce » ? Ravanne nous montre Prevost complètement dominé par sa maîtresse, ayant oublié ses intentions de travail, ses promesses aux libraires, même ses soucis d'argent, enfin tout entier à l'amour, mais à l'amour de l'espèce la plus vile et la plus répugnante : « Lenki, que tout la Haye connaissait pour une véritable sangsue, qui avait épuisé la plupart de ses amants, se donnait en ma présence des airs qui ne me convenaient point du tout.... Il (Prevost) était si coiffé que pour ne pas la désobliger, il se brouilla avec tous ceux qu'il avait tout lieu d'estimer : il poussa même si loin sa complaisance qu'il n'épargna pas des femmes d'honneur auxquelles il avait de l'obligation. Son amour aveugle pour la Lenki réduisait son esprit à la même condition. » Il y a là de l'exagération, je le veux bien, l'amertume d'un

forment un tissu de mensonges. Ravanne se brouilla avec l'abbé Prevost, et comme jusqu'alors celui-ci l'avait aidé de sa bourse, il fut contraint de se tirer seul d'affaire. Il travailla à différents ouvrages de librairie, entre autres à la traduction de l'ouvrage latin de Scheuchzer, *Physica sacra*. Lui-même s'exprime en ces termes à ce sujet : « Un ami que je m'étais fait à Amsterdam m'avait procuré la traduction d'un ouvrage intitulé : *la Physique sacrée*. »

1. « L'ex-bénédictin Prevost, après avoir donné le premier tome de sa traduction, s'en est allé avec une fille et quatre ou cinq mille florins que les libraires lui avaient avancés. » (Lettre de Marais au président Bouhier, Paris, 7 février 1733.)

homme qui a sans doute rompu avec Prevost pour une affaire d'argent, qui peut-être aussi ne connaissait l'histoire que par ouï-dire, et qui a pris plaisir à l'enjoliver pour satisfaire une rancune personnelle : mais en somme, bien des traits, à lire le passage dans son ensemble, semblent saisis sur le vif, n'avoir rien d'inventé et s'accorder parfaitement avec l'idée que nous nous faisons de Prevost amoureux¹. Lui-même a voulu se défendre dans le *Pour et Contre* (réponse à Lenglet-Dufresnoy). Lenglet (Gordon de Percel) avait fait de Prevost une biographie qui tenait en dix lignes, mais dont on pourrait dire que chacune renferme une injure². On verra par ce très court, mais très significatif morceau, quel était le ton de la polémique littéraire du moment.

« *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, in-12, Paris, 1729, 6 volumes.

« Ce roman, qui est assez bien écrit, vient du P. Prevost alors bénédictin, et depuis prosélite en Angleterre, en Hollande, à Bâle, et partout ailleurs, où il fait de bons tours. — *Le philosophe anglais* ou *Histoire de Madame, de M. de Cleveland, fils naturel de Cromwel*, écrite par lui-même et traduite de l'anglais par M. Prevost, in-12, Utrecht, 1732, 5 volumes, et Paris, 1732, 4 volumes. L'auteur de cet ouvrage était ci-devant Bénédictin; mais ne pouvant pas aisément pratiquer des romans dans son ordre, il a eu la bonté de se retirer en Angleterre, d'où on l'a chassé parce qu'il en pratiquait trop. Il s'est ensuite transporté en Hollande, où il a fait ce livre : il avait aussi entrepris

1. Notons toutefois que les contemporains ne s'entendaient même pas sur le nom de la maîtresse de Prevost. Bois-Jourdain dans ses *Mélanges* lui donne le nom d'Eccard.

2. Voir Bibliothèque des Romans (à Amsterdam, chez la veuve de Poilras, à la Vérité sans fard, 1734), t. II, p. 193, à la table : « Prevost, ci-devant Bénédictin, et depuis bien autre chose ». Ordinairement Lenglet se contente d'indiquer le nom, sans commentaire : pour Prevost, on le voit, il déroge à son habitude.

l'Histoire de M. de Thou. Mais depuis, il a eu l'honneur de faire banqueroute, s'est fait enlever par une jeune fille ou femme, est allé à Basle, en Suisse, et de là, il en est décampé cette année 1733, parce que messieurs les Suisses, quoique bonnes gens, n'aiment pas à être trompés par de pareils personnages, qui ont la simplicité de se laisser attraper par des filles. »

On n'y allait pas de main-morte au XVIII^e siècle. Il est vrai que l'insulte était trop grossière et trop maladroitement lancée pour être dangereuse.

Toutefois Prevost crut devoir au souci de sa dignité et de sa réputation, de répondre à Lenglet-Dufresnoy¹.

Il le fit en termes mesurés, pleins de courtoisie, qui contrastent étrangement avec le fiel débordant de son adversaire. Il commence par déclarer qu'il n'a jamais été en Suisse, qu'il a quitté l'Angleterre de son plein gré « chargé de présents, de faveurs et de caresses » (il y a peut-être là quelque exagération), qu'il a été regretté par vingt seigneurs dont il était l'ami aussi bien que le protégé, sans compter une foule d'honnêtes gens dont il emportait l'estime². A cela rien d'in vraisemblable : Prevost ne fut jamais mis à l'index dans le monde, et les charmes de son esprit lui donnèrent facilement accès dans une société où l'on fermait volontiers les yeux sur les écarts de conduite, pourvu que l'on eût des manières et du savoir-vivre. Cependant, il garde le silence sur les causes de son départ qu'il fera connaître plus tard, s'il le juge à propos. Enfin, il en arrive à sa fameuse liaison de la Haye qu'il juge inutile de contester, mais dont il fait un roman d'amour aussi chaste qu'in vraisemblable.

D'abord la demoiselle n'a rien que de fort honorable :

1. *Pour et Contre*, t. IV, nombre 47.

2. Prevost resta lié avec plusieurs Anglais de distinction, entre autres lord Holderness. (Voir une lettre de Gray du 12 avril 1739, datée de Paris.)

elle a perdu sa fortune, mais c'est « par divers accidents qui n'appartiennent point au sujet » (sa fortune, elle était sans doute éphémère, et quant aux accidents, on devine de quelle nature ils pouvaient être). Cependant, elle n'avait point refusé les secours d'un protecteur qui lui faisait tenir régulièrement « une modique pension, sans autre motif que sa générosité ». L'honnête bienfaiteur ayant dû, après des revers de fortune, retrancher quelque chose de ses libéralités, Prevost, « touché », demande et obtient sans peine, on le comprend, de le remplacer. Quelques mois plus tard, il est obligé « pour diverses raisons » de repasser en Angleterre et son amie demande à l'accompagner. « Elle n'avait aucune raison d'aimer la Haye, où elle ne pouvait vivre que tristement, sans biens de la fortune (lisez qu'elle y était trop connue pour oser y rester encore) : elle me proposa de la faire passer à Londres, dans l'espérance qu'avec toutes les qualités, et tous les petits talents qu'on peut désirer dans une personne bien élevée (est-ce de la naïveté?), je pourrais lui faire trouver par l'entremise de mes amis une retraite honorable et tranquille auprès de quelque dame de distinction. »

Encore une fois, avons-nous affaire à une âme simple et confiante qui se laisse duper par excès d'imagination et de sottise, ou bien à un débauché honteux qui essaye de donner le change à ses lecteurs, ou bien encore à un vicieux raffiné qui s'amuse à faire de ses fredaines une peinture mensongère et séduisante, pour toucher les cœurs sensibles et crédules? J'inclinerais à croire que tout ce récit, pour romanesque qu'il soit, n'en est pas moins sincère, que Prevost a été trompé, grugé, rançonné, qu'il n'a jamais eu conscience de son ingénuité, qu'il appartient à cette classe d'hommes destinés par leur nature même à être éternellement joués, parce qu'ils ont constamment vécu dans le monde des théories chimériques, hommes à qui leurs semblables deviennent comme étrangers, et

j'ajouterai hommes parfaitement heureux, sauf aux très rares moments où ils viennent buter contre les réalités d'une vie qu'ils ignorent¹.

Pendant que Prevost se trouvait encore en Hollande, paraissait à la Haye, dès 1731, l'*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, ainsi que l'a victorieusement démontré M. HARRISSE². Chose curieuse, durant l'année 1732, on imprime et réimprime à l'étranger le chef-d'œuvre du

1. RAVANNE mentionne le départ de Prevost et de sa maîtresse : « Outre l'argent que Lenki coûtait à Prev..., il en perdait beaucoup qu'elle l'empêchait de gagner, en lui prenant plus de temps qu'il n'en employait au travail. C'est ainsi qu'il se dérangea si fort, qu'il se vit forcé de quitter la Haye, et par conséquent, d'abandonner son entreprise, dont la plus grosse partie lui avait été payée d'avance. »

2. M. HARRISSE pense que le « manuscrit de l'*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* se trouvait déjà dans la valise de Prevost lors de son départ de Londres et que, pour se procurer des ressources, il le proposa dès son arrivée à Amsterdam aux éditeurs de cette ville ». Il ajoute que ceux-ci préférèrent sans doute une suite aux *Mémoires d'un homme de qualité*, qui avaient déjà conquis la faveur du public et qu'ainsi Prevost aurait été amené à écrire les tomes V et VI de cet ouvrage. Il est bien difficile d'avoir à ce sujet une opinion arrêtée : d'ailleurs là n'est pas l'intérêt de la question. Ce qui importe, et c'est ce que M. HARRISSE a le premier établi, c'est que *Manon* parut pour la première fois en 1731, comme en fait foi la *Bibliothèque Française* de Camusat (t. XVI, 1731) : « Cet ouvrage est très amusant (il s'agit des t. V, VI et VII des *Mémoires d'un homme de qualité*) et se fait lire avec plaisir, quoique le style ne soit pas également soutenu partout. On y trouve beaucoup de variété, une morale pure, des sentiments fort tendres et des aventures fort extraordinaires. On peut mettre dans ce rang celles de milady R..., de milady d'Av..., de M. Law, de la princesse de R... et surtout celles du chevalier des Grieux, qui paraissent incroyables. » (Cité par M. HARRISSE.)

Ce témoignage est corroboré par celui de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, et celui du *Catalogue des livres imprimés chez Frédéric Bernard*. D'où il ressort que « la *Manon Lescaut* fut livrée à l'impression, pour la première fois, à Amsterdam, avant mars 1731, et mise en vente chez les libraires de cette ville avant juin de la même année ». (Henry HARRISSE, *L'abbé Prevost, Histoire de sa vie et de ses œuvres d'après des documents nouveaux*, p. 168, Paris, C. Lévy, 1896.)

romancier, mais en France on ne lui accorde aucune attention, et ce n'est qu'en 1733 qu'une édition publiée à Rouen provoque enfin l'intérêt et, j'ajouterai, le scandale. Car le 5 octobre de cette même année l'ouvrage était saisi¹. On l'avait lu cependant, et la saisie ne servit qu'à accroître sa vogue. Le public, bon juge, avait reconnu là une œuvre maîtresse, et l'on y courait « comme au feu », pour reprendre l'expression de Mathieu Marais. Je veux bien que le réalisme hardi de certains passages ait contribué dans une certaine mesure au succès : pour la première fois, on osait décrire les bas-fonds de la société parisienne, et ce ragoût nouveau séduisait naturellement les esprits blasés. Cependant, pourquoi ne pas admettre que la force et la vérité des sentiments dans un roman où l'homme plus encore que l'auteur se devinait, l'intérêt si puissamment entretenu, la glorification de l'amour en dépit même de la volonté de l'écrivain, et aussi le grand souffle de pitié généreuse qui anime les dernières pages, n'aient pas servi à consacrer définitivement la renommée de l'abbé Prevost²?

1. « Ce jourd'huy, cinq octobre mil sept cent trente-trois, nous avons dans le cours de nos visites chez les Libraires et Imprimeurs arrêté de l'ordre de M. Roüillé chez le sieur Guillaume David cinq exemplaires brochés de la suite des *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, contenant l'*Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1733, et chez le sr J.-B. Mazuel deux exemplaires brochés du mesme Livre, lesquels ont été transportés à la Chambre syndicale, suivant les procez verbaux que nous avons dressés ledit jour, et nous en avons référé à Monsieur Roüillé.

« Un remis à Monsieur Galliot le 20 novembre 1733. »

(*Estat des livres arrestez dans les visites faites par les syndics et adjoints*. Bibl. nat., ms franç. 21,931, f° 266, verso.) Pièce donnée par M. Harrisse (*op. cit.*, p. 175).

A deux reprises différentes, le *Journal de la Cour et de Paris* avait mentionné l'apparition de *Manon Lescaut* (21 juin et 3 octobre) en termes plutôt favorables : « Cet homme peint à merveille : il est en prose ce que Voltaire est en vers ».

2. Mathieu Marais lui-même, si dur et si injuste pour l'abbé Pre-

Prevost avait quitté la Hollande en compagnie de la demoiselle dont il a pris si éloquemment la défense dans le *Pour et Contre*. Son premier séjour en Angleterre ne lui ayant laissé que de bons souvenirs, il est naturel qu'il ait songé à y retourner. Toutefois, l'accueil qu'il reçut de ses compatriotes, les réfugiés protestants, ne fut pas aussi chaleureux qu'il s'y était probablement attendu. Nous avons dans les *Mémoires de M. de Montcal* d'assez précieuses indications sur le second séjour qu'il fit en Angleterre. L'on sent dans les paroles qu'il prête à son héros une amertume secrète et vivace encore malgré le temps écoulé¹.

vost, est contraint de s'incliner devant les beautés du livre. Son opinion sur *Manon*, si je ne me trompe, doit être celle de la haute bourgeoisie du temps assez éclairée pour découvrir et apprécier les mérites du roman, mais pourtant trop timorée et de conscience trop scrupuleuse pour n'en pas flétrir l'immoralité.

Paris, 1^{er} décembre 1733.

« ... Cet ex-bénédictin est un fou qui vient de faire un livre abominable qu'on appelle *l'Histoire de Manon Lescaut* et cette héroïne est une coureuse sortie de l'hôpital et envoyée au Mississipi à la chaîne. Ce livre s'est vendu à Paris et on y courait comme au feu dans lequel on aurait dû brûler et le livre et l'auteur qui a pour tant du style. »

Paris, 8 décembre 1733.

« Avez-vous lu *Manon Lescaux*, il n'y a là-dedans qu'un mot de bon, qu'elle soit si belle qu'elle aurait pu ramener l'idolâtrie dans l'univers. »

Paris, 15 décembre 1733.

« Voyez donc *Manon Lescaut* et puis la jetez au feu, mais il faut la lire une fois, si mieux n'aimez la mettre dans la classe des Priapées où elle brigue une place. »

(Marais au président Bouhier. Cité par M. HARRISSE, *op. cit.*)

1. « Il y a peu de gens d'un caractère aussi critique que les protestants français d'Angleterre. Le zèle de la religion qui leur a fait quitter leur patrie, les rend impitoyables pour le relâchement de la morale, et, sans m'être jamais donné la peine d'examiner si ceux qui étaient peu capables de supporter le désordre dans autrui en étaient aussi exempts qu'ils exigeaient qu'on le parût dans leur société, j'avais reconnu par quantité d'exemples qu'on s'attirait leur haine en choquant leurs principes. » (*Mémoires de M. de Montcal.*)

Sur l'arrivée de Prevost en Angleterre, nous avons le témoignage

L'avenir ne s'offrait pas à lui sous de bien riantes couleurs, les difficultés surgissaient de nouveau, l'argent manquait au logis, et c'est ainsi qu'on peut expliquer, et même excuser certaine peccadille qu'on lui a reprochée avec véhémence en la dénaturant, en lui donnant un caractère de gravité qu'elle n'avait pas. A ce sujet, nous nous rangeons sans hésiter à l'avis de M. Harrisse, et nous ne pouvons mieux faire que de résumer son argumentation aussi lumineuse qu'abondante en témoignages.

Le pseudo-Ravanne dans ses *Mémoires* se contente de termes vagues et embarrassés¹. Jordan dans son *Voyage littéraire* parle « d'une action criminelle dont Prevost se serait rendu coupable à Londres². » L'abbé Le Blanc et surtout Bois-Jourdain sont plus affirmatifs : ils accusent nettement l'abbé Prevost d'avoir fait de fausses lettres de

de Mathieu Marais qui semble fort mal disposé pour l'auteur de *Cleveland* : « Un certain Prevost, ex-bénédictin, écrit-il à la date du 11 juillet 1733, est arrivé là (à Londres) avec une suivante; il s'est avisé pour gagner du pain de faire un journal qui s'imprime en France sous le nom de *Pour et Contre*. Je ne l'ai pas encore vu; mais j'admire comment un moine défroqué et ravisseur de filles peut trouver le crédit de faire imprimer des bagatelles au milieu de Paris, pendant qu'on refuse des permissions à des écrits savants et utiles. »

Plus tard, il y revient et parle assez dédaigneusement du *Pour et Contre*, « petit journal qui ne vaut rien et que vous pouvez fort bien vous passer de lire, ouvrage d'un moine défroqué, et il faut que nous nourrissions sa défroque ». (Lettre du 20 octobre 1733.)

1. « Prevost s'en alla à Londres avec sa Lenki, où il éprouva les suites de son amour effréné. Ne pouvant fournir aux dépenses de cette créature, il essaya de la soutenir aux dépens d'autrui; mais ce coup d'essai faillit à lui coûter la vie. Elle lui fut conservée par ceux mêmes qu'il avait voulu duper. »

2. « Je ne parlerai point de sa conduite, ni d'une action criminelle dont il s'est rendu coupable à Londres. Cela ne me regarde point. Je ne le considère que par rapport à ses talents. Cela n'est-il pas excusable dans un voyageur? » (Jordan, *Voyage*.)

Jordan, journaliste et voyageur, vécut à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e. Il séjourna de longues années à l'étranger. Il publia l'*Histoire d'un voyage littéraire fait en MDCCXXXIII en France, en Angleterre et en Hollande* (la Haye, 1735).

change ¹. Or que penser de ces différents personnages? Ravanne, notre religion est éclairée sur lui : après avoir avoué que Prevost l'a tiré d'embarras, il ne cesse de le calomnier et de le flétrir. De plus, il n'est pas retourné en Angleterre après 1731, et le fait en question se rapporte à l'année 1733 : donc il se fie à des racontars. Jordan — plus honnête — rencontre Prevost en Angleterre cette année-là, c'est-à-dire lorsqu'il n'était arrivé que depuis six mois, et il le montre reçu dans la meilleure société. Comment donc supposer qu'ayant commis un pareil crime dès les premiers temps de son séjour à Londres, les salons aient consenti à lui ouvrir leurs portes? Jordan, mal renseigné, ne s'aperçoit pas qu'il se contredit lui-même ². L'abbé Le

1. « Je vous dirai que M. Prevost d'Exiles a failli se faire pendre en Angleterre en faisant de fausses lettres de change. Le bel emploi pour un auteur! » (L'abbé Le Blanc, Lettre au Président Bouhier, 4 février 1734.)

« Il s'est avisé de faire une fausse lettre de change vers la fin de l'année 1733, et la chose ayant été découverte, il a été arrêté. »

(*Mélanges historiques, satiriques et anecdotiques*, de M. de B...-Jourdain (de Bois-Jourdain), écuyer de la grande écurie du roi, contenant des détails ignorés ou peu connus, Paris, Chèvre et Chanson, 1807, 3 vol. in-8, t. III, p. 149.)

2. D'ailleurs Jordan se félicite des relations qu'il a eues avec l'abbé Prevost. Il loue les charmes de son esprit, ses talents, ses travaux et entre autres un *Etat des Sciences en Europe* que l'on ne connaît point, et qu'il n'hésite pas à citer en même temps que le *Siècle de Louis XIV*. « ... Je trouvai ce même jour M. Prevost d'Exiles. C'est un homme fin, qui joint à la connaissance des belles-lettres celle de la théologie, de l'histoire et de la philosophie. Il a de l'esprit infiniment, et surtout cet esprit de développement si nécessaire dans les matières métaphysiques. Tout le monde connaît les agréments de son style. » (Jordan, *op. cit.*)

Et un peu plus loin : « J'eus une conversation avec M. Prevost que l'on trouve tous les jours plus aimable, savant et spirituel. Il travaille à l'*Etat des Sciences en Europe*. Il est très capable de réussir dans un pareil ouvrage et de nous donner une belle histoire revêtue de tous les agréments de la diction. M. de Voltaire travaille à l'*Histoire du siècle de Louis XIV*. Voilà deux ouvrages que le public verra sans doute avec beaucoup de plaisir. Mais je souhaiterais à ces deux messieurs, pour que l'exécution fût plus prompte, que l'un eût plus de santé, et que l'autre fût plus à son aise. » (*Id.*, *ibid.*)

Blanc, d'abord très favorable à Prevost, se retourne contre lui parce que le *Pour et Contre* a mal parlé d'un de ses ouvrages. Enfin, Bois-Jourdain est encore plus sujet à caution que les précédents. Il commet plusieurs erreurs sur le père et les frères de Prevost; il prétend à tort que Prevost cessa de diriger le *Pour et Contre* après le tome second; il affirme impudemment qu'il disparut à partir d'une certaine époque, alors qu'il menait ouvertement la vie la plus régulière chez le prince de Conti; il ment aussi quand il le représente « toujours habillé comme un officier de cavalerie »; ce qu'il dit de la suite du *de Thou* et de *Cleveland* est rempli d'inexactitudes. En voilà assez pour rendre plus que suspecte la parole de Bois-Jourdain.

Il est probable, ajoute M. HARRISSE, que Prevost à court d'argent (lui-même déclare que plus d'une fois il fut dans la gêne, mais pour des motifs fort avouables¹) fournit une traite sur son éditeur en prévision de quelque roman qu'il n'avait pas encore écrit ou livré². Tel est le crime abomi-

1. « Il (Lenglet-Dufresnoy) me reproche d'avoir laissé quelques dettes en Hollande. S'il peut prouver que je les aie perdues de vue un seul moment et que mes soins ne se rapportent pas au dessein de les payer, je me reconnais coupable. Mais si les promesses que j'ai faites à mes créanciers sont sincères, que je ne crains pas d'en prendre ici le Ciel et le public à témoins, je ne vois dans mes dettes qu'un accident ordinaire, et dont on n'a jamais fait un crime à personne. Ajoutez qu'elles font honneur à la bonté de mon âme, si elles n'en font point à mon économie; car c'est une chose assez connue, que ma fortune a toujours surpassé mes besoins, et que j'avais peu d'embarras à craindre pour moi-même, si j'eusse été moins sensible à ceux d'autrui. » (Le *Pour et Contre*, t. IV, p. 40.)

2. Vers la même époque courait sur le compte de l'abbé Prevost l'épigramme suivante :

Qu'est devenu l'auteur du *Pour et Contre*,
 Maître Didot? — Messieurs, je n'en sais rien.
 — Nul ne le lit, et nul ne le rencontre;
 So serait-il refait Ignacien?
 Bénédictin? Soldat? Comédien?
 A-t-il enlevé femme ou fille?
 L'a-t-on mis dans quelque Bastille

nable qui pesa si longtemps sur sa mémoire¹. Et puis l'on oublie trop les événements qui suivirent, l'on oublie son séjour à l'hôtel de Conti, ses protecteurs influents, le cardinal de Bissy, l'évêque de Belley, l'abbé de Mathan, ses relations constantes avec la bonne société de Paris, et surtout le désir manifesté par Frédéric II de l'avoir à sa cour.

C'était donc une véritable nécessité de réhabiliter l'abbé Prevost, et nous ne saurions trop féliciter M. Harrisse de l'avoir compris². Nous n'avons qu'un regret, celui de

Pour faux billets au libraire déçu ?
Est-il à Londres ? à Paris ? en Turquie ?
Répondez-donc. — Messieurs, dessus ma vie,
Ce que je sais, c'est qu'il n'est pas pendu.

M. Harrisse retient de cette épigramme deux vers qui donnent un singulier poids à son hypothèse :

L'a-t-on mis dans quelque Bastille
Pour faux billets au libraire déçu ?

On s'étonne d'autant plus de la dureté des contemporains à l'égard de l'abbé Prevost qu'à cette époque les consciences étaient peu scrupuleuses et les remords vite étouffés. N'est-ce pas un peu plus tard que Bernis écrivait à Choiseul (Lettre du 20 janvier 1757) : « Il n'y a peut-être jamais eu beaucoup de vertu dans le monde, mais il y avait plus d'honneur ».

1. Sainte-Beuve espère, lui, que l'action criminelle commise à Londres était un simple délit amoureux, « un de ces crimes qui, après tout, laissent subsister l'honnête homme ».

2. Prevost avait cru de son devoir de répondre à l'accusation portée contre lui (*Pour et Contre*, t. VI, 1735, p. 229), cependant, comme le remarque Sainte-Beuve, avec moins de vivacité que l'année précédente, quand il avait relevé les imputations calomnieuses de Lenglet-Dufresnoy : « Je me suis attendu, depuis mon retour en France, écrit-il, à ces galanteries de messieurs les Protestants, et je ne suis pas fâché d'avoir occasion de m'expliquer sur la seule manière dont je veux répondre. S'ils prétendent décrier mon caractère, je défie la calomnie la plus envenimée de faire impression sur les personnes de bon sens dont j'ai l'honneur d'être connu. S'ils en veulent à mes faiblesses, je leur passe condamnation, et ils me trouveront toujours prêt à renouveler l'aveu que j'ai déjà fait en public. Qu'ils les déguisent après cela sous toutes sortes de formes, je leur en aurai beaucoup d'obligations s'ils peuvent contribuer à augmenter mon repentir. » Pour comprendre cette attaque contre les protestants, il faut se souvenir que Jordan était protestant.

n'avoir pu le devancer : toutefois, nous avons le plaisir de constater qu'avant la lecture de son livre, et sans avoir en mains autant de preuves décisives, nous étions en parfaite communauté d'idées avec lui.

C'est auprès de ce même Jordan, dont nous venons de citer le nom, que Voltaire se plaignait que ses *Lettres sur les Anglais* fussent un peu maltraitées dans le *Pour et Contre* : ce nous est une preuve que le nouveau journal commençait à jouir de la vogue : sinon Voltaire, si préoccupé du soin de sa réputation, fût demeuré indifférent.

Il est donc nécessaire d'indiquer rapidement quelles avaient été les intentions de Prevost en fondant son journal, et en quoi il se distinguait des feuilles nombreuses qu'on voyait alors éclore de toutes parts en France et en Angleterre¹.

Prevost nous a dit lui-même dans les *Mémoires d'un homme de qualité* à quel point les gazettes étaient populaires en Angleterre. Celles qui défrayaient alors la curiosité des habitants de Londres, présentaient à leurs lecteurs

1. Le *Pour et Contre* commence à paraître en 1733 et disparaît après 1740. Le *Journal de la Cour et de Paris* annonce le premier fascicule le 21 juin 1733, et il en parle non sans dédain.

L'abbé Le Blanc dans une lettre au président Bouhier n'est guère favorable non plus à la nouvelle feuille :

« ... Et à ce propos vous ai-je parlé d'un ouvrage périodique le *Pour et Contre*, qui paraît toutes les semaines? Cette publication se fait à Londres, bien qu'en français, et s'imprime à Paris chez Didot. Le titre énonce qu'elle est de l'Auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*. Mais c'est une imposture, il a trop d'esprit pour avoir mis la main à cet ouvrage, et dès la première feuille, je me doutai bien que c'était d'un nommé Thiriot, l'ami, le compagnon d'Alcide, de Voltaire, veux-je dire.... La dernière feuille qui est, je pense, la cinquième, vient de changer mes soupçons en certitude, ce n'est d'un bout à l'autre qu'un éloge fade et impertinent du *Temple du goût* et de son auteur. » De Paris, 26 juin 1733. (Cité par M. HARRISSE, *op. cit.*)

Le journal s'était peu répandu en province, à ce qu'il semble. Le Président Bouhier alors à Montpellier n'en avait pas entendu parler. (Bouhier à Marais, Lettre du 22 juillet 1733.)

un singulier pêle-mêle : on y annonçait à la fois les comédies, les bals, les concerts, les livres nouveaux, les remèdes des charlatans, les banqueroutes, l'arrivée et le départ des vaisseaux, en un mot tout ce qui était de nature à intéresser un public appartenant aux classes diverses de la société.

Ces gazettes qui se répandaient jusque dans les coins les plus retirés de la province, et la mettaient en rapports presque journaliers avec la métropole, nous donnent une idée de ce qu'était déjà chez les Anglais le désir de s'instruire, la crainte de se laisser distancer par des voisins plus habiles ou moins indifférents, et cette universelle curiosité dont ils ont su, en plus d'un cas, faire un élément de succès. Le *Pour et Contre* avait de plus hautes et plus légitimes prétentions que ces gazettes sans valeur. Il était fait sur le modèle du *Spectateur* d'Addison.

Addison ne se proposait pas seulement de renseigner ses lecteurs sur les nouvelles courantes, d'être simplement comme un écho des bruits mondains. Il voulait répandre dans le public le goût des choses de l'esprit et vulgariser les ouvrages de science ou de littérature que la difficulté des communications ou la cherté des livres ne rendaient alors accessibles qu'à un petit nombre de privilégiés ¹.

Le *Spectateur* avait un autre avantage : comme l'a fort bien montré M. Beljame (*le Public et les hommes de lettres en*

1. Une lectrice écrivait à Addison : « Votre journal fait partie intégrante de mon thé, et ma domestique connaît si bien mon goût que, comme je lui demandais mon déjeuner (mon heure habituelle était passée) elle me répondit que le *Spectateur* n'était pas encore arrivé, mais que l'eau bouillait et qu'elle l'attendait d'un moment à l'autre ». — Même enthousiasme chez les lecteurs : l'un d'eux s'exprimait ainsi : « Je lis constamment votre journal en fumant ma pipe du matin (bien que je ne puisse m'empêcher de lire l'épigramme avant de bourrer et d'allumer), et vraiment il donne une délicieuse saveur à chaque bouffée que je tire ». (Voir Beljame, *le Public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIII^e siècle.*)

Montesquieu écrivait : « Un couvreur (à Londres) se fait apporter la gazette sur les toits pour la lire ».

Angleterre au XVIII^e siècle), le nouveau journal rompaît ainsi avec les habitudes des anciennes gazettes qui s'occupaient beaucoup trop de politique et envenimaient encore par leurs articles les fiévreuses discussions du jour ¹. Le *Pour et Contre* vint s'ajouter aux nombreuses feuilles que le succès du *Spectateur* fit éclore de 1709 à 1718 : le *Grondeur*, le *Chuchoteur*, le *Bavard*, la *Babillarde*, le *Rôdeur*, le *Moine laïque*, le *Libre penseur*.

Le titre du journal est tout un programme, à lui seul. Prevost s'érigera en juge impartial et, sans manquer aux règles de la bienséance, il exprimera sincèrement son opinion ².

1. « Ils (les journaux de Londres) sont tellement à la mode que le nombre en augmente tous les jours : et il est déjà si grand qu'il y a quelque chose de risible dans l'affection qui les fait ainsi multiplier. » (*Pour et Contre*, nombre 3.)

2. « J'intitule cet ouvrage le *Pour et Contre*, c'est-à-dire que voulant éviter tout ce qui peut sentir la faveur, la haine, le mépris, l'ironie même, en un mot toute ombre de partialité et de passion; voulant observer toutes les bienséances, remplir tous les devoirs et ne sortir jamais des bornes de la liberté française, je me propose de remarquer avec le même soin, ce que je croirai apercevoir de bien et de mal dans chaque sujet sur lequel j'entreprendrai de m'expliquer. » (*Pour et Contre*, nombre 1.) Il évitera avec soin tout ce qui touche aux intérêts ou aux haines personnelles : son journal n'affectera jamais l'allure du pamphlet, il n'en fera jamais un instrument de polémique : « Je déclare, dit-il, qu'on ne me verra jamais prendre ici les armes ni pour attaquer, ni pour me défendre » (*id.*, p. 9). Il ne tint pas toujours sa promesse.

Prevost ne rédigea pas son journal sans interruption : dès le second volume, il s'en rapportait à une plume étrangère. Mais le public s'irrita de voir qu'on avait voulu lui donner le change. Prevost reprit son travail à la troisième feuille du troisième volume, et le continua jusqu'au dix-septième. Selon Mathieu Marais (Lettre au président Boucher du 9 janvier 1734), il y aurait eu désaccord entre Prevost et Didot. « Le moine renié s'est brouillé avec le libraire de France. »

Lefèvre de Saint-Marc qui lui succéda ne fut point goûté des lecteurs, et Prevost écrivit le dix-neuvième volume pour abandonner ensuite entièrement le journal. Les quatre premiers volumes seulement datent de son séjour à Londres (voir la *Biographie de 1783*).

Ce qu'il veut aussi, et ce qui constitue l'originalité de la nouvelle feuille, c'est faire connaître en France l'Angleterre et les Anglais. Il promet d'insérer chaque fois « quelque particularité intéressante touchant le génie des Anglais, les curiosités de Londres et des autres parties de l'île, les progrès qu'on y fait tous les jours dans les sciences et les arts, et de traduire même quelquefois les plus belles scènes de leurs pièces de théâtre ».

Quand on feuillette le *Pour et Contre*, on est d'abord frappé du mélange bizarre qu'il présente. On y trouve de tout : anecdotes, faits-divers, recettes de charlatans, remèdes de bonnes femmes, critique littéraire, questions sociales, grammaire, archéologie, géographie, que sais-je encore? et l'on ne s'étonne plus que Prevost ait appelé son journal « un Protée » ¹.

On le voit tour à tour prêcher le relèvement de la femme, prendre la défense des enfants naturels qui ne sont point responsables des fautes de leurs parents ², annoncer

1. Voici d'ailleurs les sujets dont il comptait s'occuper : on jugera ainsi de leur étonnante diversité.

1° L'état des sciences et des arts.

2° Les ouvrages nouveaux, dans quelque genre que ce soit, mais plus ordinairement les ouvrages de littérature tant français que latins, anglais, italiens et espagnols.

3° Les journaux et autres mémoires périodiques de la République des Lettres.

4° Les mœurs et les usages du siècle.

5° Les préjugés vulgaires.

6° Le caractère des hommes illustres : j'entends de ceux qui auront fait du bruit dans le monde, à quelque titre que ce soit.

7° La comparaison des grands hommes.

8° Le caractère des dames distinguées par le mérite.

9° Les nouveaux établissements civils, militaires, littéraires, etc.

10° Les médailles nouvelles.

11° Les faits avérés qui paraîtront surpasser le pouvoir de la nature (Prevost triomphe en cette matière; nous retrouvons bien là le romancier épris d'extraordinaire).

12° Les inventions extraordinaires de l'art.

2. « C'est une action également injuste et cruelle que de condamner quelqu'un pour un crime qu'on ne peut raisonnablement

l'arrivée de deux momies d'Égypte que l'on a prises pour les cadavres de Marc-Antoine et de Cléopâtre, la découverte d'un tombeau dans le Yorkshire, contenant un squelette, un casque, et une espèce de livre. Dans un même nombre, il racontera une anecdote « pour les naturalistes » et une autre « pour les cœurs tendres ».

Comme dans ses romans, il ne cache point son goût pour les aventures extraordinaires qu'il relate complaisamment et dont il remet la suite au prochain numéro, en homme qui sait tenir en éveil la curiosité de son public.

Il décrit avec détail certains endroits intéressants d'Angleterre qu'il a visités lui-même, par exemple la caverne de Rumney-Hole (c'est celle de *Cleveland*) et les cataractes de Lidford, à 60 milles de Londres. Il revient à plusieurs reprises sur les eaux de Bath qui lui ont décidément laissé un agréable souvenir.

Nous trouvons aujourd'hui qu'il y a dans le *Pour et Contre* trop de fatras et de puérités, et que Prevost s'est rabaissé lui-même, quand il en a écrit certaines pages. Peut-être avons-nous le tort d'oublier qu'un journal est fait pour un public très varié, qu'il s'agit de contenter à la fois les esprits les plus délicats comme les moins cultivés, et qu'en fin de compte, ce n'est point un talent médiocre que d'arriver à satisfaire tous les goûts. D'autant que le *Pour et Contre* nous offre parfois des observations ingénieuses, de fines pensées, de spirituelles saillies. Ce qui nous arrê-

lui reprocher.... Une naissance illégitime n'empêche point que malgré cette tache prétendue un honnête homme ne soit préférable au fils d'un héros qui n'a que la réputation de ses pères à faire valoir et qui se rend indigne de son origine. » (Nombre 102.) Et ailleurs, montrant que les enfants ne sont point responsables des vices de leurs parents, il écrit : « Ils naissent de parents coupables; le premier air qu'ils respirent est empoisonné; ils sont au fond d'un précipice sans savoir comment s'en tirer et sans y penser peut-être. » (Nombre 18.) — Un philanthrope du xix^e siècle ne dirait pas mieux.

tera davantage, ce sont les différents passages que Prevost a consacrés à la critique littéraire.

Si elle tient trop peu de place dans le journal, du moins n'est-elle pas sans valeur ¹. D'abord il a dit très nettement comment il l'entendait. Il veut qu'elle s'occupe uniquement des bons livres, c'est-à-dire de ceux qui inspirent le goût de la vertu, qu'elle les distingue au milieu des mauvais, et qu'elle leur rende un éclatant hommage. Toutefois, même pour ces bons livres, la critique ne perd pas ses droits, car elle détermine les différents degrés du bien ². On le voit, Prevost appartient à l'école des Marmontel et des La Harpe. Il ne songe pas qu'un mauvais livre tient quelquefois sa place dans l'histoire d'un peuple, parce qu'il est comme pénétré des mœurs et des goûts du temps, ou que l'œuvre d'un grand génie ne s'explique souvent que par celle des méchants écrivains qui l'ont précédé.

La sérénité du style est, selon Prevost, la marque extérieure de l'impartialité : point de termes violents, d'expressions outrées ³. Lui-même a mis son précepte en pratique. Par la courtoisie de ses jugements, il forme un contraste

1. M. Larroumet constate dans sa thèse sur Marivaux que la critique est très mal représentée jusqu'aux environs de 1750, et il ne fait exception que pour l'abbé Prevost.

2. « Il ne faut pas croire qu'en se bornant à rendre justice aux bons livres, on renonce absolument à la critique. Outre que la faiblesse humaine ne permet guère d'espérer des ouvrages sans défaut, la critique la plus difficile n'est pas celle qui fait distinguer le bien du mal ou le bon écrivain du mauvais. Il y a un discernement plus délicat qui consiste à déterminer les différents degrés du bien et qui mesure moins le mérite par la distance où il est du mauvais et du médiocre, que par les heureux traits qui le font approcher plus ou moins de la perfection. » (Nombre 125.)

3. « Je veux qu'en parlant du goût, soit pour en tracer des règles, soit pour en rapporter des exemples, un écrivain se possède et qu'on ne le surprenne point un seul moment hors de cette judicieuse tranquillité qui est nécessaire à l'âme pour voir et pour sentir parfaitement. » — Il dit au nombre 132 qu'il n'aimait pas la satire entre gens de lettres et que c'est un signe de médiocrité que d'y avoir recours.

inattendu avec les Fréron et les Desfontaines, et Voltaire lui a rendu cette justice qu'il était « poli et mesuré dans ses critiques les plus sévères ¹ ». Aussi a-t-il le droit de réclamer pour la critique, du moment qu'elle se renferme dans les bornes de la bienséance, la liberté de dire hautement ce qu'elle pense ². Elle ne sera donc jamais détachée et indifférente, elle servira de guide aux jeunes gens qui débutent, et les préservera des écueils où risquerait de sombrer leur inexpérience.

Bien que Prevost reconnaisse le mérite des écrivains anciens, il ne pense pas que ce mérite soit de nature à décourager les modernes. S'il ne se range pas hardiment sous leur drapeau, c'est que la forte éducation classique dont il est encore tout pénétré laisse en lui des traces ineffaçables, ou plutôt il ne veut s'inféoder à aucun parti et prétend garder son indépendance.

Nous n'avons plus, dira-t-on, ni Corneille, ni Racine : consolons-nous avec les auteurs de *Rhadamiste*, d'*Électre* et de *Brutus*. Il y aurait lieu de se lamenter si notre théâtre était retombé subitement au même état d'où Corneille l'a tiré. Il est vrai que la comédie du xviii^e siècle est inférieure à la tragédie et cependant *le Joueur*, *le Philosophe marié*, *le Préjugé à la mode*, ne sont point méprisables. Quant aux épîtres de Rousseau, elles méritent d'entrer en comparaison avec celles d'Horace. Certains romans contemporains valent bien *Zayde* et *la Princesse de Clèves* :

1. *Mémoire de Voltaire*, au sujet des critiques et libelles de Desfontaines, 1739 (édition Moland, t. XXIII, p. 44).

2. « Il n'y a, ce me semble, aucune loi qui empêche de dire que tel ou tel écrivain donne dans le précieux. D'ailleurs, il est dans l'intérêt du public que cela se dise hautement et librement, de peur que le bon goût ne se perde, de peur que les jeunes gens ne prennent pour modèle des auteurs qui les égareraient. Que tout auteur qui se plaint, se corrige ou n'écrive plus : voilà tout le remède. Si c'est à tort qu'on l'a censuré, tant pis pour le censeur. Le public, qui est juge, le punira de sa critique par le mépris qu'il en fera. »

peut-être même sont-ils supérieurs sinon par l'intérêt, du moins par la valeur morale.

Malgré cette apologie des temps modernes, il avoue que les anciens restent nos maîtres, et qu'il faut marcher sur leurs traces, pour arriver à la perfection dont ils nous ont tracé des modèles ¹. Comme Fénelon, dans la *Lettre à l'Académie*, il les loue d'avoir fait des vers sans rimes. Loin d'être indispensable à la poésie, la rime l'entrave et la gêne. S'il y a chez Racine quelques faiblesses de style, on doit les attribuer à la contrainte de la rime.

En dépit de ces difficultés qui rendent leurs efforts plus méritoires encore, les poètes du temps ont su rester à la hauteur de leurs devanciers. Témoin Voltaire et son *Alzire* que Prevost couvre de fleurs ². Avec cette tragédie Voltaire

1. « Il est constant que les anciens ont découvert les bonnes règles et saisi le vrai goût pour tous les ouvrages de l'esprit. Qu'on dise, si l'on veut, que leur avantage est d'avoir été les premiers; mais, comme les principes du bon goût sont aussi simples et aussi invariables que ceux de la vérité, il faut nécessairement marcher sur leurs traces pour arriver à la perfection dont ils nous ont tracé des modèles. Ce qui n'empêche point qu'on ne puisse s'élever aussi haut qu'eux, car pourquoi dirait-on que le fond de la nature est altéré dans leurs descendants? Mais celui qui se proposerait de les égaler, doit penser d'abord à les imiter.... » (Nombre 135.)

Toutefois nous rencontrerons chez Prevost l'indication des arguments qu'on a fait valoir depuis contre l'enseignement du latin : « Je n'appris point le latin, dit Cleveland. C'est une langue, disait ma mère, qui n'est nécessaire à présent qu'aux critiques ou aux maîtres d'école. Toutes ses beautés ont été transmises dans les langues vivantes par le moyen des traductions. Le temps qu'un enfant perd à l'apprendre peut être employé plus utilement à l'acquisition des connaissances solides.... Cinq ou six années qu'on emploie dans la jeunesse à tourner un peu de latin, ne contribuent que d'une manière bien faible et bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de se rendre sages et heureux. » (*Cleveland*, liv. I.)

2. « J'ai remarqué dans une autre feuille qu'avec quelque distinction que M. de Voltaire eût écrit jusqu'alors pour le théâtre, il n'avait pas désespéré ses rivaux. Mais *Alzire* me fait trembler pour eux. Qui sera le brave à qui nous verrons prendre un vol si sublime? Qui, s'élevant si haut, trouvera assez de force pour s'y

a dépassé, selon lui, et désespéré tous ses rivaux. Il s'est placé hors de pair. Non pas qu'*Alzire* soit exempte de défauts. La composition, les caractères, le style ne sont pas à l'abri de la critique. Mais l'ouvrage le meilleur serait-il impeccable, et Horace n'a-t-il pas dit que le plus parfait est celui qui a le moins d'imperfections ¹?

Pour Marivaux il l'a diversement apprécié. D'abord il traite sévèrement la deuxième partie de *Marianne*, puis il revient sur son jugement, et reconnaît avec franchise que chez Marivaux certaine singularité dans l'expression se trouve amplement rachetée par la vérité d'observation, la finesse du détail et cette manière originale de rendre la pensée qui n'appartient qu'à l'auteur de *Marianne* et du *Paysan parvenu* ². On devine que le tortillage et les subti-

soutenir dans la durée de cinq actes? Qui mettra tant de noblesse et d'harmonie dans le tour de ses vers, tant de force et de tendresse dans l'expression de ses sentiments, tant de vraisemblance et d'intérêt dans un sujet opposé à nos mœurs, tant de vérité naturelle dans des caractères si singuliers? Il semble que M. de Voltaire las de l'incertitude des comparaisons ait voulu se signaler par des traits si éclatants, qu'on ne puisse s'y méprendre et s'élever à une distance où ses concurrents ne soient plus capables de l'incommoder. » (Nombre 107.)

1. « Quel est l'ouvrage où l'on ne trouve pas ce mélange? Le plus parfait, pour me servir des termes d'Horace, est celui qui a le moins d'imperfections. » (Nombre 110.)

Précédemment il s'est montré plus froid pour *Adélaïde du Guesclin*, se contentant d'observations générales et déclarant que, si par hasard un écrivain fait un mauvais ouvrage, le mépris qu'il a pour l'ouvrage ne s'étendra point jusqu'à l'auteur.

2. « Je pardonnerai volontiers un peu de singularité dans le tour de l'expression à tout auteur qui pensera avec autant de finesse et de vérité que l'auteur de *Marianne* : et quand sa manière d'écrire ne pourrait pas passer pour un modèle, j'en croirais le défaut bien compensé par cent détails agréables qui le seraient peut-être moins de quelque manière qu'ils fussent écrits autrement. » (Nombre 132.)

Ailleurs, citant les titres de deux romans nouvellement parus, voici comment il s'exprime au sujet de Marivaux : « On découvre sans peine dans ces deux romans qu'on s'est formé sur les ouvrages de M. de M. (Marivaux), modèle excellent pour la finesse et l'agrément

lités n'étaient point pour charmer Prevost, dont le style ordinairement sain, naturel et coulant de source n'est jamais que l'esclave docile de la pensée.

En somme, Prevost parle peu de la littérature d'imagination : il s'attache de préférence à vulgariser les ouvrages qu'il juge plus sérieux et plus propres à instruire ses lecteurs : travaux historiques, scientifiques, philologiques. Sur le xvii^e siècle rien ou presque rien : à peine un mot sur Molière ¹ et sur Mme de Sévigné qu'il loue avec intelligence et délicatesse ².

Pour ne point faillir à son programme, il a fait surtout la part belle aux ouvrages anglais. Tantôt il rend compte des nouveautés qui paraissent à Londres, tantôt même il les traduit complètement ou par fragments ³. Naturellement,

des pensées, pour la peinture des mœurs, pour la variété des caractères, enfin pour tout ce qui demande de l'élégance et de la délicatesse d'esprit. »

1. Il a lu Molière à l'âge de quinze ans et ne trouve pas que ses comédies puissent exercer une influence fâcheuse sur les mœurs; il est d'avis qu'on applique à Molière les vers de Boileau (*Stances sur l'École des Femmes*) :

Chacun profite à ton école, etc.

(Nombre 151.)

2. En annonçant la publication de deux nouveaux tomes de lettres de Mme de Sévigné, voici de quelle façon il s'exprime sur son compte : « C'est la même élégance, le même feu, la même tendresse, le même art de faire trouver de l'intérêt dans les choses les plus simples, soit par la finesse de réflexions, soit par la force du sentiment; enfin, c'est ce tour inimitable qu'on ne peut attribuer particulièrement ni au goût, ni à l'esprit, et qui est néanmoins un des plus charmants effets de l'un et de l'autre, auquel apparemment l'usage du monde, la tendresse du caractère et d'autres circonstances donnent la perfection. » (Nombre 168.)

Il ne parle de Le Sage qu'en passant et son jugement est bien vague. « Le 4^e tome de *Gil-Blas*, écrit-il, fait regretter qu'il soit donné pour le dernier. Si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de style et de critique morale qui a fait une juste réputation à l'auteur. » (T. V, p. 535.)

3. Il traduit une tragédie entière de Dryden (Nombre 91), une comédie de Steele, *The conscious Lovers* (Nombres 111 et 119), plusieurs scènes d'une pièce de Fielding, imitée de *l'Avare* de Molière

c'est au roi du théâtre anglais, à Shakespeare qu'il accorde la plus large place. Il analyse et apprécie successivement *les Joyeuses Commères*, *Otello* et *Hamlet*. Il admire, mais non sans réserve. Il se demande s'il est possible qu'un nègre soit aimé d'une jolie femme blanche et estime que le fameux mouchoir est une preuve trop faible pour servir de fondement à la jalousie d'*Otello*. Il n'hésite pas à croire qu'*Hamlet* « feint une sorte de folie » et tranche ainsi une difficulté d'interprétation qui a partagé en deux camps les commentateurs et les critiques.

En général il reconnaît que le théâtre anglais admet plus de liberté que le nôtre et il est tout disposé à lui en faire un mérite. Il a bien vu que le drame shakespearien porte, beaucoup plus que notre tragédie classique, la marque des idées et des mœurs contemporaines et l'empreinte du caractère anglais. Aussi faut-il, pour arriver à comprendre les beautés de Shakespeare, une longue éducation et un don particulier d'observation. On objectera peut-être Plaute et Térence, encore plus éloignés de nous : mais l'étude nous accoutume dès notre jeunesse aux mœurs et aux usages des Romains : il y a plus de différence entre les usages de Londres et de Paris qu'on ne peut s'en figurer entre ceux de Paris et de l'ancienne Rome. Ce dont on ne saurait trop se garder, c'est de juger Shakespeare en lui appliquant les règles : « Il y aurait de l'injustice à vouloir le juger par les règles de l'art, puisqu'il ne les a jamais connues ». Qu'on se contente « de cette chaleur, cette impétuosité, de ce délire admirable... qui éclate dans ses moindres productions ».

Ces appréciations si éclairées, ces vues si larges ne

(Nombre 4), fait allusion à l'œuvre d'une dame anglaise, *la Belle pénitente*, dont l'idée, selon lui, est empruntée à *Manon Lescaut*, etc. — Il publia aussi quelques scènes de *Arden-Feversham*, pièce du célèbre écrivain anglais Lillo, dont Diderot s'est fait l'apologiste et l'imitateur.

devançant-elles point la critique moderne, et notre opinion sur Shakespeare n'est-elle pas très voisine de celle de l'abbé Prevost? On sent bien en lui l'homme du XVIII^e siècle, curieux de nouveautés; qui reconnaît au génie le droit de revêtir les formes les plus variées et ne borne pas ses aspirations à un idéal unique : celui de l'antiquité greco-latine.

C'est là véritablement qu'est la note personnelle dans le *Pour et Contre*, c'est là ce qui en fait la valeur. Un journal comme celui-là, n'eût-il contribué qu'à révéler au public français une littérature qu'il ne connaissait guère que de nom, serait encore digne de retenir notre attention. Prevost est un des premiers parmi nos compatriotes qui aient admiré les poètes anglais et su pourquoi il les admirait ¹.

1. Prevost a contribué pour une large part à faire connaître en France l'Angleterre et les Anglais. — Il est au nombre de ces auteurs cosmopolites dont M. Texte, dans son livre sur *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, a si bien défini le rôle et les services.

C'est en 1733 que commence à paraître chez Didot le *Pour et Contre* : c'est aussi en 1733 que Prevost publiait chez Gosse et Neaulme, à la Haye, le tome premier de sa *Traduction de de Thou*, accompagnée de notes historiques, critiques et politiques. Malheureusement l'ouvrage ne nous est pas parvenu : M. Kraeutler, bibliothécaire à la Haye, a trouvé intercalés les feuillets préliminaires dans un exemplaire de la Traduction de Henri Scheurleer, publiée à la Haye en 1740. Au reste il semble acquis que Scheurleer s'est contenté de reproduire la traduction de Prevost, comme en fait foi son *Avertissement*. De son côté Desfontaines avait, lui aussi, donné une traduction de de Thou :

« La traduction de M. de Thou faite par Prevost, auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*, va paraître incessamment. L'abbé Des Fontaines va aussi en donner une pour laquelle il est payé de la cour et qu'il a sous-fermée en habile homme à des auteurs faméliques dont le nombre n'est que trop grand. » (*Journal de la Cour et de Paris*.)

Prevost ne continua pas son travail. Il laisse entendre dans le *Pour et Contre* qu'il ne resta point d'accord avec ses éditeurs.

CHAPITRE IV

Retour de Prevost en France (1734). — Il se retire à l'abbaye de la Croix Saint-Leufroy. Il entre comme aumônier chez le prince de Conti. *Le Doyen de Killerine* (1735). — Embarras pécuniaires. Prevost et Voltaire. — Nouveau départ pour l'étranger (1741). Séjour à Bruxelles et à Francfort. — Nombreux travaux. *Histoire d'une Grecque moderne*. — Traduction de *Pamela* (1742).

Après bien des déboires, Prevost avait réussi à gagner sa vie en Angleterre; c'était déjà beaucoup pour lui. Cet infatigable ouvrier de lettres menait de front toutes les besognes, et tandis que le journaliste assurait la publication régulière du *Pour et Contre*, le romancier travaillait à son interminable *Cleveland*, qu'il avait commencé lors de son premier séjour ¹. Mais ni l'estime que lui témoignaient, à l'en croire, certaines personnes de distinction, ni la certitude du lendemain assuré, ni ce plaisir intime et profond qu'éprouve tout écrivain à se sentir enfin connu du public, ne l'empêchaient de regarder vers la France et d'envier ceux qui avaient permission d'y rentrer, après une simple visite en Angleterre. Il fit donc agir ses protecteurs, le

1. En 1734, Neaulme avait publié un tome V de *Cleveland* fabriqué par lui. Prevost protesta à deux reprises différentes, d'abord dans le *Pour et Contre* (t. IV, 1734, p. 30), puis dans l'introduction du *Doyen de Killerine*. Ce tome qui renfermait des attaques contre les Jésuites fut supprimé : et Prevost à ce propos leur adressa une longue lettre. (Voir Harrisse, *op. cit.*, p. 239.)

prince de Conti tout jeune encore à cette époque, et le cardinal de Bissy, et obtint non sans quelque peine de repaître en France.

D'après Ravanne que nous citons ici pour la dernière fois, et toujours avec les mêmes réserves, c'est à Calais qu'il débarqua... incognito : « Il sortit de Londres pour se retirer à Calais, où il s'arrêta incognito pour employer ses amis à lui ménager sa paix avec l'ordre monastique dont il avait secoué le joug. Ses supérieurs se donnèrent eux-mêmes le soin d'obtenir du Pape ce bref, qui lui permettait d'entrer dans un autre ordre, où chacun mène la vie qui lui convient ¹. »

1. M. le docteur Houzel, descendant de l'abbé Prevost, a entre les mains l'original d'une lettre que son ancêtre écrivit sans doute vers cette époque : il a eu l'obligeance de m'en communiquer une copie dès l'année 1889. Voici cette lettre donnée aussi par M. Harisse : elle est adressée à un cousin, M. Duclai, de Bamières :

« Mon cher cousin,

« C'est premièrement pour vous remercier du cheval que vous et ma tante avez eu la bonté de me prêter. Je l'ai gardé un peu plus longtems que je n'avois pensé. Je fais du votre come du mien en vous invitant à faire du mien come du votre, quand je serai en situation. Secondement c'est pour vous prier de retirer des mains de Villers les deux petits pistolets. S'il fait son devoir, les ayant pris chez vous, il doit les y avoir remis à son arrivée. Je vous supplie de ne pas oublier cet article, je les rapporterai en allant vous voir. J'ai l'honneur d'être avec la plus sincère amitié mon cher cousin v. s. n. o. s et cousin.

« L'ABBÉ PREVOST.

« Mes respects à ma tante. J'ai été à Aire, à Saint-Omer, je n'en fais plus mystère. »

Cette lettre d'intérêt secondaire n'en renferme pas moins certains traits bons à relever : d'abord le ton d'intimité et de franche bonhomie que prend l'abbé Prevost pour s'adresser à son cousin : « Je fais du votre comme du mien en vous invitant à faire du mien comme du votre, quand je serai en situation ». C'est donc que Prevost avait gardé de bonnes relations avec certains membres de sa famille, qui l'auraient assurément renié, s'ils avaient jugé sa conduite déshonorante : cette hypothèse se trouve confirmée par le

C'est tout dernièrement que M. Charles de Beaurepaire a retrouvé dans les archives de la ville de Rouen les pièces ayant trait à la réconciliation de Prevost avec l'Église. Il avait obtenu du pape Clément XII un bref de translation et, le 17 septembre 1734, M. Laurent Vitecoq, procureur, signifiait au supérieur général de la Congrégation la volonté papale. L'année suivante, le bref était entériné en ces termes :

« Nous avons conformément aux conclusions du promoteur général entériné le bref de translation obtenu par frère dom Anthoine Prevost et en conséquence luy avons permis de jouir de l'effet d'iceluy et des grâces à luy accordées par notre Saint-Père le Pape et luy enjoignons de se retirer en l'abbaye de Notre-Dame de la Grennetière ¹, grand ordre de Saint-Benoist où il y a observance régulière et claustralle et où il a obtenu le benevol et place monacale de M. l'evesque du Belley, abbé de ladicte abbaye, luy ordonnons d'y faire une nouvelle année de noviciat et d'y passer le reste de ses jours dans la régularité de son estat et cependant qu'il demeurera suspendu des fonctions de ses ordres et jeûnera tous les vendredis jusqu'à ce qu'il ait commencé son noviciat, et dans un esprit de pénitence il récitera tous les jours à genoux le pseume *Miserere mei Deus* jusqu'à ce que son année de noviciat soit finie ».

Le retour de Prevost nous est signalé par une lettre fort dédaigneuse de Marais au président Bouhier (17 octo-

prêt du cheval et des deux pistolets à lui fait par sa tante et son cousin. De plus cette lettre nous prouve que dans les premiers temps, il a été obligé de tenir caché son retour et que, s'il n'est plus astreint au même « mystère », il le doit sans doute à l'intervention de ses protecteurs.

1. « *L'abbaye de Notre-Dame de Grénetière*, O. S. B., vaut six mille livres, six religieux bénédictins non réformés. » (L'abbé Aillery, *Pouillé de l'évêché de Luçon*, Fontenay-le-Comte, 1860, in-4°.)

M. Harrisse n'a pu relever aucune trace d'un séjour de Prevost dans cette abbaye où il ne résida probablement jamais.

bre 1734) ¹. Marais trouve qu'on s'est montré bien indulgent à l'égard de notre abbé, et bien oublieux de ses fautes passées. Il n'était pas le seul de cet avis; car après deux années écoulées, l'abbé Le Blanc dans une lettre adressée aussi à Bouhier (mai 1736) se plaignait encore qu'on eût trop d'égards pour des écrivains de mœurs aussi douteuses que l'auteur de *Manon* et celui de *Vert-vert*, tandis que les hommes de lettres honnêtes et travailleurs se voyaient oubliés ou rejetés ².

1. « Le Dexilles (ou dom Prevost) est à Paris; il s'est réconcilié avec les Bénédictins qui lui ont laissé prendre un bref de translation dans Cluni et je ne scay s'il se réconciliera avec le Lenglet qui l'a bien marché (marqué) dans sa *Bibliothèque des Romans*. Il est plaisant de voir un duel de ces deux personnages, il n'y faudroit plus que le docteur Courraydo, mais il est docteur d'Oxford et travaille à sa traduction et à ses notes sur fra Paolo qui vont bien réjouir les Anglois. C'est un second Calvin : je croy qu'il en donnera bien à nostre Prevost, qui a voulu critiquer son projet. Ma foy tout cela serait bon à pendre ou a brusler. »

Dès le 11 octobre de la même année il écrivait à Bouhier :

« L'ex-bénédictin Prevost est à Paris. Il a obtenu un bref pour passer dans Cluny. Sa première visite a été chez Mme de Tencin comme de raison. Il continue son *Pour et Contre* qui le fait vivre et son *discernement* et ses *remarques judicieuses* contre le projet du docteur Couraydo sur l'*Histoire du Concile de Trente* sont loués dans le *Trévoux* de septembre (p. 4719). » L'abbé Raynal, *Nouvelles littéraires*, retrace une scène amusante entre Piron et Prevost qui se serait passée chez Mme de Tencin. Le docteur Couraydo, c'est le père Courayer, chanoine régulier de Saint-Augustin et bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris; il s'était réfugié en Angleterre pour échapper aux poursuites de l'archevêque de Paris.

Dans une lettre précédente (9 janvier 1734), Marais parle d'un article écrit par Prevost sur l'échec à l'Académie de l'avocat Normant, qui aurait prétendu ne point faire à ses futurs collègues les visites réglementaires.

2. « Voilà ce maudit Paris où les honnêtes gens mourront toujours de faim, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs; que ne puis-je faire aussi des libelles, j'en serais plus à mon aise, et dans le besoin contre les recherches de la justice, je trouverais des princes pour me protéger; et pour faire fortune ce n'est pas assez que d'avoir du mérite et des talents, il faut... avoir fait un roman dans le cloître (Prevost) ou de petits vers gaillards, étant jésuite (Gresset)... et vous voilà un grand homme, un homme recherché, un homme à faire les délices à tous les petits soupers. »

Nous avons vu qu'on avait exigé de Prevost une nouvelle année de noviciat (à la Grénetière). Cette année passée loin de Paris dans un pays reculé et, pour toute consolation, des jeûnes et des orémus, Prevost n'en souciait guère. Fort heureusement pour lui, on se contenta de quelques mois de retraite (sans doute d'août à décembre 1735) à l'abbaye de la Croix Saint-Leufroy, dans le diocèse d'Évreux ¹. Si l'on en juge par un plan de l'époque, l'abbaye formait tout un groupe de bâtiments avec cloître, jardins, granges, basse-cour, moulin, colombier. Elle s'élevait sur les bords de l'Eure, dans un site pittoresque, et l'on peut croire que Prevost ne s'y ennuya pas, bien qu'il se plaigne... pour la forme ². Le supérieur était alors l'abbé de Mathan, qui avait succédé à l'abbé Pelot en mars 1726 ³.

1. Il passa d'abord quelque temps à Paris.

« Je vis avant-hier M. Prevost (jadis le P. Prevost bénédictin). » (L'abbé Le Blanc au président Bouhier, 3 janvier 1735.)

« Le *Pour et Contre* continue toujours et son auteur est actuellement à Paris.... C'est un homme extrêmement aimable, et dont l'esprit est étonnant, puisque sur quelque matière qu'on le mette, il en raisonne comme les maîtres de l'art les plus consommés et cela avec une simplicité et une modestie peu commune dans les savants. » (*Journal des Nouvelles de Paris*, 18 février 1735.)

« Le fameux dom Prevost est toujours ici.... Tout le monde se bat ici à qui l'aura, et je suis sûr qu'il ferait fortune à se montrer à la foire » (*Id.*, 23 février 1735.)

2. « La Croix-Saint-Leuffroy située dans le bourg du même nom, dans une vallée entre La Boulaye et Heudreville, à deux lieues d'Évreux et à pareille distance de Louviers, de Gaillon et de Vernon, à trois lieues de la Seine, et sur la droite de la rivière d'Eure.... La maison abbatiale est grande, belle et accompagnée d'un parc, de jardins et d'avenues d'arbres. » (*Recueil historique, chronologique et topographique des archevêchés, évêchés, etc.*, par dom Beaunier, Paris, 1736, in-4°.)

Voir aussi sur la Croix-Saint-Leufroy : P. F. Lebeurier (L'abbé), *Notice sur l'abbaye d'Évreux*, 1866, in-8°, *Bibl. nat.*, L⁷K, 12482.

3. L'abbé de Mathan avait eu de graves différends avec ses religieux qui l'accusaient de dilapider les revenus de l'abbaye. Il protesta avec hauteur et obtint gain de cause. Avec son concours l'évêque d'Évreux, Mgr de Rochechouart, établit un petit séminaire dans l'abbaye dont l'église et les bâtiments claustraux devaient être démolis. Il mit beaucoup de zèle à cette opération qui d'ail-

Nous avons deux lettres intéressantes de Prevost datées de la Croix-Saint-Leufroy, adressées l'une à l'abbé Le Blanc ¹ et l'autre, en anglais, à Thiériot, toutes deux sur le ton léger de l'homme du monde. On voit qu'il se tient au courant des nouvelles et des controverses littéraires, aussi des anecdotes qui défrayent les conversations de la cour et de la ville, des mille bruits et propos dont s'occupent les désœuvrés. Aurait-il pu rester si parisien dans le désert de la Grénetière? « Savez-vous, seigneur Abensaïd ², écrit-il à Le Blanc, que c'est une charité digne d'un Mogol que de marquer quelquefois les nouvelles de Paris à un pauvre novice qui n'a plus d'autre amusement que son bréviaire? Sérieusement, cher Abbé, je vous serais très obligé si vous pouviez dérober un quart d'heure par semaine pour m'écrire ce qui se passe autour de vous. J'ai quelques amis qui me rendent aussi ce bon office. Vous aurez la même part à mes prières, dont je crois à la vérité que vous ne vous souciez guère; mais n'avez-vous pas quelque petite sœur religieuse à qui cela fera plaisir? Je me souviens qu'étant dans la Congrégation de Saint-Maur j'avais une vieille tante qui m'écrivait de lui ramasser toutes les parts de messe que je pourrais trouver et de lui faire de cela *un petit paquet spirituel* toutes les semaines.

« Vous me demandez comment se passe le temps. Je crains de vous le dire, de peur que cela ne vous paraisse cadrer assez mal à l'air béat que je viens de prendre. Je vis avec M. l'abbé de Machaux (pour Mathan), qui fait par-

leurs augmenta singulièrement ses revenus personnels. Il mourut le 4 novembre 1769 et fut enterré le 6 dans le chœur de l'église paroissiale.

1. Au début de cette lettre il remercie l'abbé Le Blanc de ses « civilités, assurances d'estime et d'amitié », ce qui donne une singulière idée de la loyauté du personnage toujours prêt à dénigrer Prevost par derrière.

2. L'abbé Le Blanc avait écrit une tragédie, *Aben-Saïd*, aujourd'hui complètement oubliée.

faitement bonne chère. Nous avons belle et bonne compagnie de l'un et l'autre sexe, ducs et duchesses, etc., point tous les jours, mais si souvent qu'on ne sent pas les intervalles. Enfin si je suis dans le chemin du ciel, je trouve la voiture fort douce. Je ne laisse pas de ménager assez mon temps pour donner une grande partie du jour au travail. Tout s'arrange ainsi fort agréablement, et je puis vous assurer sans exagération que vous me trouverez grossi de moitié à mon retour. Je compte que ce sera vers le 12 ou le 15 de novembre. Adieu, cher Abbé. Je suis du fond du cœur et avec une parfaite estime votre très humble et très obéissant serviteur,

« L'ABBÉ PREVOST ¹. »

Dans le post-scriptum il s'informe de Mlle Gaussin, la fameuse actrice, ce qui paraît singulier pour un homme condamné à la retraite. Il est vrai qu'il ajoute aussitôt : « Cette curiosité conviendrait mal à un novice. »

Cependant, à mesure que le temps s'écoule, Prevost trouve son exil moins supportable. Il écrivait à Thiériot un peu plus tard, au mois de novembre : « Vous n'attendrez pas de nouvelles d'un pauvre campagnard qui se croit seul sur la terre, et qui ne voit âme qui vive, homme ni femme, dans le lieu du monde le plus solitaire. Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, ne pourriez-vous pas m'écrire sans gêne ce que vous entendez et voyez chaque jour dans Paris? Je suis condamné à vivre ici jusqu'au 10 de décembre et aucune sollicitation ne pourrait engager le pape à abréger mon exil ². Cleveland et cette chère

1. Une copie de cette lettre, signalée dans le catalogue d'autographes de M. Alfred Bovet, qui se trouvait dans les papiers de Sainte-Beuve, est aujourd'hui entre les mains de M. de Spoelberch de Lovenjoul.

2. Le président Bouhier annonce ainsi à Marais le second noviciat de Prevost :

De Dijon, le 20 décembre 1735.

« Mais j'apprends une autre métamorphose bien plus étrange.

Fanny¹ m'occupent encore. Plusieurs de mes amis, dont je dois croire les conseils et la sagesse, sont d'avis que je ne publie aucun ouvrage d'amour, jusqu'à ce que le temps fixé pour ma retraite soit fini, c'est la seule raison pour laquelle la seconde partie du *Doyen de Killerine* n'a pas encore été imprimée. Point de compliment pour votre Psyché (Mlle Sallé), puisque vous croyez cela si dangereux pour mon repos. Je ne veux non plus la revoir que lorsque j'aurai 100 000 francs de rente; alors je pourrai aimer, le dire, et espérer d'être bien reçu². »

Après Mlle Gaussin, Mlle Sallé, une danseuse après une comédienne : décidément le théâtre exerçait sur l'esprit de l'abbé Prevost une influence irrésistible.

Sa retraite achevée à Gaillon, il entra comme aumônier chez le prince de Conti³. Un de ses biographes

C'est que l'auteur du *Pour et Contre* rentre aux Bénédictins, et qu'il y fait un second noviciat. Je crois qu'il fait bien pour lui. Mais le public en sera fâché. Car il faudra renoncer à tous les ouvrages commencés, ou annoncés, et nous n'aurons plus de jolies nouvelles anglaises. »

Marais lui répond de Paris le 28 décembre suivant :

« Je sais l'histoire de P. Prevost. Il devait entrer dans Cluny, mais il ne se pressait pas, on l'a pressé d'y faire son noviciat. On a obtenu un bref pour l'abrégé, il n'a été que de quinze jours, après quoi il est revenu nouveau profès, et il rentre dans le *Pour et Contre*, dans les ruelles anglaises, dans le *Doyen de Killerine* et dans tous ses romans du passé, ce qui fait son quatrième vœu. »

1. Personnage de *Cleveland*.

2. Lettre faisant partie des papiers de Thiériot. Elle a été acquise par M. HARRISSE à la vente de la collection Sensier, le 14 février 1878.

3. « Le cas de M. Prevost est revenu sur l'horizon, il a fini ses seconds vœux, et il lui est arrivé une bonne fortune, car M. le prince de Conti l'a nommé son aumônier honoraire, mais cependant sans gages, sans logement et sans messe, cela lui servira contre ses moines, contre ses créanciers et quelques ennemis étrangers qui n'osent pas l'attaquer avec ce titre » (Marais au président Boubier, 9 janvier 1736).

On connaît l'anecdote suivante rapportée par La Harpe (*Correspondance littéraire*, Paris, 1801, t. III, lettre 126) :

« Le feu prince de Conti était plus facile à vivre sur cet article : il voulut avoir pour aumônier l'abbé Prevost, le faiseur de romans :

affirme qu'il se défendit quelque temps, avec beaucoup de modestie, d'accepter cette faveur. Ne l'en croyons pas trop : Prevost trouvait enfin un asile assuré contre les menaces et les poursuites. Alors s'écoulèrent pour l'auteur de *Manon* quelques années, sinon plus heureuses (les embarras d'argent renaissaient sans cesse), du moins plus calmes que les précédentes. Ses nouvelles fonctions lui laissant de nombreux loisirs, il entreprend un travail généalogique pour la famille de Rohan, heureux de mettre ainsi à profit les solides études auxquelles il a consacré toute sa vie, et de laisser de côté pour un temps « ce labyrinthe de bagatelles » dont l'état de ses affaires ne lui permettait pas de sortir ¹.

Ces bagatelles, c'est *Cleveland*, c'est le *Doyen de Killerine*, qui commence à paraître en 1735, c'est le *Pour et Contre*, en un mot tous ces travaux qu'il jugeait d'ordre inférieur et peu dignes d'un écrivain sérieux.

Les Rohan ne payaient-ils pas mieux que les Conti ², ou

« Monseigneur, dit l'abbé, je n'ai jamais dit la messe. — Cela ne fait rien, dit le premier, moi je ne l'entends jamais. »

Cette anecdote est plus longuement développée dans la *Chronique scandaleuse* (Paris, 1789, t. IV, p. 64).

1. Prevost à Dom Guillaume Le Sueur. De l'hôtel de Conti, le 8 octobre 1738 : « Outre l'honneur de m'employer pour la maison de Rohan, je considère de quel avantage il serait, pour ma tranquillité et ma réputation, de pouvoir sortir de ce labyrinthe de bagatelles, où l'état de ma fortune me tient renfermé malgré moi. Les études dont je me suis occupé toute ma vie ne devaient pas me conduire à faire des *Clevalands*, etc. » (*Cat. des lettres aut. du cabinet d'un amateur*, 22 mars 1847, Charon, n° 381.) Cette lettre, parue à la vente Chambry le 7 mars 1884, fut achetée par M. Wilfrid Broleman. M. Harisse la donne en entier (*op. cit.*, p. 283).

2. Voici ce que d'Argenson (*Journal et Mémoires*) écrit sur le compte de Louis-François de Bourbon, prince de Conti : « Ses domestiques n'étaient pas payés, chez lui on y mourait de faim et on n'y était pas chauffé l'hiver. » Et ailleurs : « Il se pique d'imiter Philippe d'Orléans, régent du royaume, qui négligeait aussi ses affaires pour ne se mêler que de hautes sciences et de politique. »

Dans la préface du *Doyen de Killerine*, Prevost déjà fort embarrassé écrivait les lignes suivantes : « L'état de ma fortune ne me permet-

notre abbé jetait-il l'argent par les fenêtres? toujours est-il qu'en l'année 1740, il est encore aux abois, et obligé d'avoir recours aux bonnes grâces de Voltaire.

Les deux écrivains avaient des amis communs, ils s'étaient vus à Amsterdam en janvier 1737¹, mais n'entretenaient point de correspondance. Prevost n'aurait certes pas demandé mieux que d'entrer en relations avec Voltaire, et Voltaire, de son côté, ne tenait point pour quantité négligeable l'opinion de Prevost.

Dès l'année 1733 (1^{er} juillet) il écrivit à Cideville : « Avez-vous entendu parler d'une nouvelle brochure périodique (le *Pour et Contre*) que l'abbé Desfontaines donne sous le nom de l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*? Il y dit du mal de *Zaire* : il a cru qu'il lui était permis de me maltraiter et d'en user avec moi avec un peu d'ingratitude, en ne donnant pas les choses sous son nom. » Ainsi Voltaire croyait que Desfontaines rédigeait le *Pour et Contre* sous le nom de Prevost. Quinze jours plus tard il est éclairé, il sait que le journal est « réellement du bénédictin défroqué² ».

tant point de choisir pour sujet de mon travail tout ce qui demande du temps et de la tranquillité, je me réduis à ce qui se présente à ma plume, de plus simple, de plus honnête et de plus agréable. »

1. Voir page 52, note 1. — Nous ne savons rien de plus de ce séjour de Prevost à Amsterdam.

2.

« 14 juillet 1733.

« Le *Pour et Contre* dont je vous ai parlé n'est point de l'abbé Desfontaines, il est réellement du bénédictin défroqué, auteur de *Cleveland* et des *Mémoires d'un homme de qualité*. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de *Zaire*, puisque vous en avez fait l'éloge :

Ne vous étonnez pas que je sache confondre
Un petit mal dans un grand bien. ¶

Comment Prevost avait-il donc jugé *Zaire* dans son journal? — Assez durement, ainsi qu'on peut le voir par la citation suivante : « Des expressions et des sentiments guindés; des O! des Ah! des vers sans âme, et qui feraient quelquefois de fort mauvaise prose, s'ils avaient perdu le petit relief de la cadence. » Cette critique des

Au reste peu lui importe que *Zaïre* ait été critiquée, dès l'instant qu'elle a reçu l'approbation de Cideville. Voltaire fait ici contre mauvaise fortune bon cœur : en effet quelque temps après (24 juillet 1733) il prie Thiériot en séjour à Londres de remercier l'auteur du *Pour et Contre* de certaines louanges dont il l'a honoré.

En 1734 un mot seulement. Voltaire demande à Thiériot si Prevost est toujours à Londres. On le voit, la chose lui tient à cœur. Le journal prend de l'extension, il est nécessaire qu'il disc du bien de Voltaire, autrement le rédacteur en chef saura ce qu'il lui en coûte. Un an plus tard, c'est Prevost qui écrit à Thiériot au sujet de la *Mort de César*¹. Thiériot, à l'instigation de Voltaire, s'était probablement étonné que le *Pour et Contre* eût gardé le silence sur la nouvelle tragédie. Prevost, plein de courtoisie, répond : « Mon cher monsieur, si vous vous rappelez que la même semaine que je reçus votre lettre, une analyse de la tragédie de Voltaire fut imprimée dans les *Observations sur les écrits modernes*, vous ne pouvez nullement trouver mauvais que je n'aie pas voulu être l'écho d'un autre et humblement répéter ce que M. Desfontaines avait dit avant moi. Il ne se présentera aucune occasion où je ne sois prêt à me déclarer un des admirateurs de M. de Voltaire, quoi qu'on m'ait dit dernièrement qu'il n'avait pas parlé de moi dans les meilleurs termes du monde : mais je suis, par mon cœur, si ce n'est par mon mérite, au-dessus de ces bagatelles. »

Thiériot, correspondant scrupuleux, transmet fidèlement

vers de Voltaire est juste en général, mais trop sévère, quand il s'agit du cas particulier de *Zaïre*.

1. Voici en effet ce que Voltaire écrivait à Thiériot de Cirey à la date du 4 octobre 1735 : « Vous êtes un des amis du *Pour et Contre*, engagez-le, je vous prie, à me rendre justice à cette occasion... (Il s'agit de la représentation de la *Mort de César*.) Engagez un peu l'abbé Prevost à entrer sagement dans ce détail en parlant de la *Critique des lettres philosophiques*. »

à Voltaire ce que lui a écrit l'abbé, peut-être la lettre elle-même et Voltaire répondant à son ami, sûr que ces paroles seront répétées à qui de droit, s'empresse de corriger en ces termes la mauvaise impression que des propos lancés par lui à la légère, ou travestis par quelque intermédiaire malveillant, ont produite sur l'esprit de Prevost.

A Thiériot, 28 décembre 1735 : « Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé Prevost que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine honteux pour l'humanité et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies, car il me paraît que *le langage des passions est sa langue naturelle*. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé Desfontaines : celui-ci ne sait parler que de livres; ce n'est qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre *est un homme*. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs.... Si je pouvais rendre service à l'abbé Prevost, du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse : et si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sûreté, je tâcherais de l'y attirer. »

Véritable manège de coquetterie dont nous retrouverons les traces pendant quelques années encore : Voltaire compta même sur l'appui de l'abbé Prevost pour réfuter dans le *Pour et Contre* les outrages qui pleuvaient sur lui et fermer la bouche aux méchants écrivains qui le calomniaient. — A Thiériot, de Cirey, le 26 février 1736 : « Si dom Prevost voulait entrer dans ces détails, dans une feuille consacrée en général à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un service que je n'oublierais de ma vie.... Si donc je suis assuré que le *Pour et Contre* parlera aussi fortement qu'il est nécessaire, je me tairai, et ma cause sera mieux entre ses mains que dans les miennes, mais il faut que j'en sois sûr. » Plus tard, le 4 mars de la même année, Voltaire prie Thiériot de remercier

Prevost du jugement flatteur qu'il a porté sur *Alzire* ¹. Quinze jours plus tard, le 20, reparlant de sa tragédie, il se félicite de la critique très impartiale que l'auteur du *Pour et Contre* en a faite ². Enfin, c'est à deux reprises différentes (juillet et 4 août 1738) des articles que Voltaire envoie au *Pour et Contre* avec prière d'insérer ³.

Les deux écrivains commencent même à échanger régu-

1. « Je viens de voir la feuille de l'abbé Prevost; je vous prie de l'assurer de mon amitié pour le reste de ma vie. Je lui écrirai assurément. »

2. « J'ai lu, mon cher Plénipotentiaire, la critique que fait M. Prevost de nos Américains. Il ne la fait pas assurément en homme de l'autre monde, mais comme un Français très poli. Les Desfontaines doivent dire :

Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.

Je suis encore plus obligé à M. Prevost de ses critiques que de ses louanges. Il ne faut être que le *Mercurie galant* de Visé, pour louer, mais pour critiquer avec finesse et sans blesser, il faut avoir l'esprit bien délicat et bien poli. Je ne suis pas de son avis sur bien des choses, mais mon estime pour lui a redoublé par le même endroit qui rend d'ordinaire les auteurs irréconciliables. »

Comme on le voit, le *Pour et Contre* était un journal sérieux, apprécié, puisque ses jugements préoccupaient un écrivain comme Voltaire; il devait avoir de nombreux lecteurs. Aussi, par jalousie, les ennemis de Prevost annoncèrent-ils à plusieurs reprises que le *Pour et Contre* allait disparaître. L'abbé Le Blanc, dont nous avons déjà signalé la duplicité et l'hypocrisie, écrivait au président Bouhier le 27 août 1736 :

« L'abbé Prevost est las de travailler à son *Pour et Contre*, peut-être parce que le public rebuté s'est lassé de le lire. »

3. A l'abbé Prevost (juillet 1738).

« Je viens, monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des *Éléments* de Newton. Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.... »

A l'abbé Moussinot (4 août, même année) :

« Je serais fort aise que cet abbé à qui j'ai déjà envoyé un de mes livres, fût de mes amis; le meilleur moyen, c'est que vous lui parliez, et que vous l'assuriez de mon estime et de mon envie de l'obliger. Il s'agit qu'il imprime ce manuscrit dans le *Pour et Contre*. »

lièrement des lettres, mais Prevost néglige son nouvel ami et Voltaire s'en plaint au marquis d'Argens (27 novembre 1738). Lorsque Prevost se décida à reprendre la plume, ce fut seulement en 1740 et pour une demande d'argent. Ici se place la lettre qui le montre à bout de ressources et s'adressant, en désespoir de cause, à Voltaire. Celui-ci avait reçu bien des fois des requêtes du même genre. Il énumérait un jour à Mme Denis les noms de ceux qui lui avaient extorqué de l'argent, les d'Arnaud, les Bonneval, les Ravoisier, les Demoulin, « la canaille de la littérature », comme il les appelait non sans raison.

La lettre de Prevost n'est pas aussi plate qu'on pourrait le craindre, elle est même aussi digne que la situation le permettait. Il dit franchement les choses, et on lui sait presque gré d'aller droit à son but, sans détours ni circonlocutions. Il lui faut pour le 1^{er} février (nous sommes au 13 janvier 1740) cinquante louis qu'il n'ose demander aux personnes opulentes qui l'entourent, à Conti sans doute encore moins qu'aux autres. Depuis qu'il est rentré en France et malgré la protection d'un prince du sang qui le loge dans son hôtel, il est encore « sans un bénéfice de cinq sous ». Ses créanciers, des tailleurs, des tapissiers, le menacent d'un décret de prise de corps, et il ne compte plus que sur le ciel ou quelque autre, inspiré de lui, pour se tirer d'affaire. Au reste il s'agit d'un simple emprunt, car il a deux manières de restituer : d'abord la reconnaissance (le bon billet que Voltaire aurait là), si la mort venait à le surprendre, mais il jouit d'une excellente santé et il est encore jeune, ensuite l'argent que lui rapportent ses livres (il était déjà très hypothéqué de ce côté-là). Ce qui, dans la pensée de Prevost, devait surtout tenter Voltaire, c'était un projet d'apologie : « Je ne puis soutenir qu'une infinité de misérables, s'acharnant contre un homme tel que vous, les uns par malignité pure, les autres par un faux air de probité et de justice, s'efforcent de commu-

niquer le poison de leur cœur aux plus honnêtes gens. » Il voudrait donc prendre en main la défense de Voltaire, et il ne dissimule pas qu'il y trouverait autant d'intérêt que de plaisir : « Si je puis servir dans quelque mesure à votre réputation, vous pouvez être aussi utile pour le moins à ma fortune ¹. »

J'aime à croire que Prevost eut la chance de rencontrer des prêteurs plus empressés que Voltaire : car celui-ci ne répondit qu'au mois de juin. En ce qui regarde la fameuse apologie, Voltaire le prend sur le ton de la plaisanterie. On voit bien qu'il n'a guère foi en l'efficacité de ces panégyriques. D'ailleurs, comme il le dit, il est dans sa vie plusieurs traits dont nombre de gens seraient blessés, si on les mettait au jour. N'a-t-il pas été obligé autrefois de rembourser les souscripteurs français de la *Henriade*, lorsque Thiériot dissipa leur argent ! « Serait-il bien agréable pour ces personnes qui, pour la plupart, sont des gens très riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre ? »

Quant à la somme demandée par Prevost, il serait trop heureux de la lui envoyer, si l'état de sa fortune était moins compromis, et il ne manque pas d'ajouter avec une pointe d'ironie : « M. le prince de Conti est à plaindre de ce que ses dépenses le mettent hors d'état de donner à un homme de votre mérite autre chose qu'un logement ². »

Après Voltaire, c'est un certain dom Hourdel que notre malheureux abbé supplie de lui prêter 318 livres : mais dom Hourdel se montre rebelle et se contente de souhaiter que les importunités de ses créanciers ramènent Prevost dans la voie du salut ³. Les créanciers ne furent-ils pas assez

1. Cette lettre est actuellement entre les mains de Mme Laisné, veuve d'un arrière-petit-neveu de l'abbé Prevost.

2. De Bruxelles, juin 1740.

3. Les deux lettres de Prevost et de dom Hourdel n'ont pas été retrouvées. Les originaux passèrent à la vente Laverdet (23 novembre 1861) et à la vente Renouard.

importuns ou les affaires de Prevost étaient-elles en trop mauvaise passe pour qu'on se hasardât à l'aider, il est de fait qu'à la fin de l'année 1740, il eut un moment l'idée de gagner Berlin pour y remplir quelque poste de secrétaire ou de bibliothécaire. Voltaire, que nous voyons de nouveau intervenir, s'était chargé de mettre en relations Frédéric et l'écrivain besogneux. Mais celui-ci ne se décida pas et on le comprend : aucune place ne lui était sérieusement offerte et il n'avait pas à compter sur des travaux de librairie, comme à Paris : « Qu'il est humiliant, pour la philosophie, écrivait-il alors à Voltaire, de ne pouvoir se mettre au-dessus des besoins du corps.... » Et puis ses dettes le retiennent ; où trouver les 4 ou 5 000 francs nécessaires pour entreprendre un pareil voyage, alors surtout qu'au sortir de France, la valeur des espèces diminue de moitié? « Ne serait-il pas ridicule que j'arrivasse à Berlin sans être en état d'y faire du moins le rôle que je fais ici parmi les honnêtes gens ; et ne le serait-il pas encore plus que j'attendisse du roi de France les secours sans lesquels je ne puis entreprendre raisonnablement le voyage?... Voilà, monsieur, les difficultés qui m'arrêtent. Je serais parti si j'avais pu les vaincre, et je vous proteste, comme je le faisais hier à M. de Chambrier ¹, que je prendrai le chemin de la Prusse, lorsque j'en aurai le pouvoir ². » Ainsi donc Prevost avait songé à quitter Paris, et Voltaire

1. Ministre plénipotentiaire de Prusse en France.

2. La lettre était datée de l'hôtel de Conti le 25 novembre 1740. C'est par erreur ou par suite d'une faute d'impression que M. de Montaignon (*Manon Lescaut*, édition Glady frères) date cette lettre de 1742. Elle est bien de 1740, comme en fait foi le catalogue de la vente Renouard (juin 1853) que nous avons consulté. Elle passa aussi à la vente faite par Laverdet le 23 novembre 1861. Enfin on la voit aux ventes Laverdet 30 mars 1863 et 1886.

C'est vers cette époque qu'il faut de même placer une lettre adressée par Bachaumont à Prevost. Elle est donnée par M. Harriette (*op. cit.*, p. 307), qui l'a trouvée dans les portefeuilles de Bachaumont, à l'Arsenal : elle est aussi longue que fastidieuse.

était intervenu pour faciliter son départ. On ne saurait trop insister sur le désir constant que ce dernier manifeste d'obliger ou de ménager l'auteur du *Pour et Contre*. Car il n'était pas homme à prodiguer au hasard ses services et il tenait à être payé de retour. Soyons sûrs que, si Prevost n'avait disposé d'aucune influence sur le public, si ses critiques avaient laissé la foule indifférente, Voltaire l'eût rapidement oublié.

Le séjour à Berlin était resté à l'état de projet. Voici que l'année suivante (1741) Prevost est contraint de passer la frontière. Quelle était la raison de ce départ? Nous ne le savons pas exactement. Prevost adressait de Paris à Bachaumont le billet suivant (25 ou 26 janvier 1741) : « Je me croyais à la veille de surmonter tous mes embarras et de finir toutes mes affaires, de reparaitre dans le monde et de fuir heureusement la malignité en faisant voir à découvert tous les secrets de ma solitude qui consistent en beaucoup de travail, d'innocence, de repos, de simplicité, et *ecce iterum*. Je suis forcé de quitter aujourd'hui le royaume par une aventure sans exemple. Ceux qui douteraient de mon innocence l'apprendront de M. le prince de Conty, de M. de Maurepas et de tous ceux qui sont au fait de mon affaire. Leur protection m'assure que mon absence sera courte. Conservez-moi votre amitié, monsieur, qui m'est plus précieuse que je ne le puis dire, et engagez, s'il vous plaît, madame Doublet et M. le chevalier de Garsault à me regarder toujours comme un homme tout à vous. Je vous donnerai de mes nouvelles ¹. »

On avouera qu'il n'y a rien là de précis. Nous constatons seulement que Prevost se proclame innocent et que, s'il quitte le royaume, c'est « par une aventure sans exemple ». Il se réclame des plus grands personnages : le prince de

1. Lettre publiée par M. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. XII, p. 204. L'original est dans les portefeuilles de Bachaumont.

Conti, son hôte, et M. de Maurepas, dont la protection lui est un sûr garant de son prochain retour. D'autre part, le biographe de 1783 affirme que Prevost s'était contenté de corriger les feuilles d'impression d'une gazette probablement scandaleuse. Dom Dupuis donne encore plus de détails, mais il semble composer à cette occasion tout un petit roman sentimental. Pris de pitié pour un malheureux journaliste chargé de famille, l'écrivain l'aurait aidé, poussant la complaisance jusqu'à corriger le style de ses articles. Le gazetier arrêté déclara que les corrections étaient de la main de Prevost : de là son bannissement ¹. Avouons qu'il eût été bien sévère d'incriminer une part de collaboration si minime. Aussi le bruit courut-il de suite que Prevost avait fait plus que de corriger les articles,

1. Voici ce que nous lisons dans une *Nouvelle à la main* :

17 février 1741.

« L'abbé Prevost écrit à tous ses amis qu'il partait innocent, que M. le prince de Conti et M. de Maurepas en pouvaient répondre. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il n'a pas eu mauvaise intention : il ne voulait qu'obliger un facteur à qui un auteur ne donnait plus de gazette à copier ; il a compté lui donner du pain en lui en faisant à sa guise. Il faut avouer que c'est une pauvre tête. » (Harrisse, *op. cit.*, p. 317.)

M. Harrisse a cherché qui pouvait être ce gazetier auquel s'intéressait l'abbé Prevost, et il a trouvé dans les *Mémoires* du duc de Luynes qu'un certain Gauthier, client du café Procope et grand faiseur de nouvelles à la main, grand colporteur d'anecdotes scandaleuses, avait été mis à la Bastille pour les écrits faits « en 1740 par un nommé l'abbé Prevost ». Les *Archives de la Bastille* signalent en effet un sieur Gauthier comme entretenant des correspondances avec l'étranger et surtout avec la Hollande, mais elles sont muettes sur l'abbé Prevost (*id.*, p. 318).

Si, pour le fait en question, il semble bien que Prevost ne soit pas à l'abri de tout reproche, il faudrait cependant se garder d'accueillir, les yeux fermés, les accusations sans nombre qu'on dirigea contre lui. Ainsi, c'est à tort que dans le *Journal des règnes de Louis XIV et Louis XV*, Paris, 1866, on lui attribue l'ouvrage intitulé : *L'espion turc à Francfort pendant la Diète et le couronnement de l'empereur Charles VII, électeur de Bavière*. L'auteur qui fut poursuivi est sans doute le comte de Vitt (*id.*, p. 327).

qu'il avait lui-même participé à la confection du journal ¹. C'est l'avis de Sainte-Beuve et aussi de M. Brunetière ². Ils ne le croient pas incapable dans un moment difficile (et nous n'ignorons pas qu'il était alors très gêné) d'avoir entrepris le métier lucratif, mais peu recommandable de nouvelliste à la main.

En partant, Prevost s'imaginait que son absence serait de courte durée : elle se prolongea jusqu'au mois de septembre 1742 ³ (il avait quitté Paris au commencement de 1741). Dans l'intervalle il se rendit à Bruxelles ⁴ et de là à Francfort où il assista au sacre de l'électeur de Bavière Charles-Albert, le 21 février 1742. L'exil lui pesait lourdement : pendant les années de sa jeunesse il avait gaîment pris son parti d'un séjour à l'étranger, mais il avait alors dépassé la quarantaine et peut-être lui venait-il un besoin d'apaisement et de repos. Aussi écrivant de Francfort à M. de Maurepas, le 19 octobre 1741, lui demande-t-il en

1. « Depuis quelque temps il se distribue à Paris une gazette à la main remplie de chroniques scandaleuses. Les facteurs ont été arrêtés et mis en prison. Un d'eux a dénoncé l'abbé Prevost pour lui en avoir fourni trois. En conséquence, l'abbé Prevost a reçu ordre de sortir du royaume, et il est parti ce matin pour Bruxelles. »

(*Nouvelle à la main*, 27 janvier 1741.) — (Voir Harrisse, *op. cit.*, p. 317.)

L'abbé Le Blanc, toujours venimeux, écrivait de son côté à Bouhier :

De Paris le 5 février 1741.

« ... L'abbé Prevost est à Bruxelles. Il y avait une lettre de cachet pour le mettre à la Bastille. Monseigneur le prince de Conti qui en a été averti lui a donné vingt-cinq louis pour déguerpir. Il s'est trouvé l'auteur d'une gazette à la main où toutes les aventures de Paris les plus scandaleuses étaient détaillées et où les fausses trouvaient place comme les vraies. » (Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. XII, p. 200.)

2. Ferdinand Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 3^e série, Paris, Hachette, 1887.

3. « M. Prevost est de retour à Paris. » Le Blanc à Bouhier, 2 septembre 1742.

4. C'est sans doute de Bruxelles qu'il écrivit à Baculard d'Arnaud, le 2 juillet 1741.

termes touchants d'intercéder en sa faveur. La sincérité de l'expression, la chaleur du sentiment devaient, semble-t-il, émouvoir le cœur le plus endurci : « Si huit mois d'éloignement et de silence peuvent vous paraître une satisfaction suffisante, je me flatte, monseigneur, que votre bonté achèvera de se laisser toucher, en considérant que mon caractère est tout à fait exempt de malignité; que, dans plus de quarante volumes que j'ai donnés au public, il ne m'est rien échappé qui soit capable d'offenser, et que l'accident même qui fait mon crime n'a été qu'un aveugle sentiment de charité et de compassion pour un malheureux camarade d'école que j'ai voulu secourir dans sa misère, après l'avoir aidé longtemps de ma bourse. » Les marques de déférence qu'il a rencontrées à Bruxelles et à Francfort ne peut-il les alléguer comme témoignages à décharge? « J'ai vécu dans le commerce et avec l'estime de tout ce qu'il y a de personnes de distinction; et si vous permettez cette liberté, je n'aurai point d'embarras à vous fléchir, quand il ne faudra que le témoignage et la protection des ambassadeurs réunis de toute l'Europe ¹. »

Trois semaines après, il entretenait Bachaumont de ses espérances et de ses ennuis, et lui communiquait la supplique envoyée à Maurepas. Il comptait sur ce dernier et sur le maréchal de Belle-Isle, pour fléchir le cardinal de Fleury. S'il réussissait, il était sûr de trouver bon accueil à l'Isle-Adam chez le prince de Conti et même dans sa propre famille : « Je serai fort doucement dans ma famille..... Je suis donc résolu d'aller droit au bon pays d'Artois. » Il renonce définitivement aux offres du roi de Prusse qu'il eût accueillies plutôt par nécessité que par inclination ².

1. Lettre publiée par Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, t. IX). L'original passa dans une vente faite par Laverdet, le 7 décembre 1854, sous le n° 736 : il comprenait trois pages in-folio.

2. Lettre publiée pour la première fois par M. Harrisce (*op. cit.*, p. 323). Un membre de la famille Prevost en avait fourni la

Dans cette lettre, Prevost annonce son retour pour le mois suivant ¹, c'est-à-dire décembre : il se leurrerait, car nous avons vu qu'il revint plus tard. A Francfort, il s'occupait de ses amis parisiens : il n'oubliait pas Mme Doublet, et il cherchait un acheteur pour une série de douze bustes représentant les empereurs romains, que d'Argental l'avait chargé de vendre ². — Ces menus services qu'il rendait de bon cœur ne le détournaient point de ses travaux littéraires. Cette même année (1741), il publiait l'*Histoire de la jeunesse du Commandeur*, une de ses œuvres les plus médiocres, mais qui ne méritait pas les grossières injures dont l'abbé Le Blanc prend plaisir à l'accabler, de nouvelles éditions de *Cleveland* et du *Doyen* et les *Campagnes philosophiques de M. de Montcal*. L'année précédente, il avait donné *Marguerite d'Anjou*, roman historique, et la première partie d'un vrai petit chef-d'œuvre d'émotion délicate, l'*Histoire d'une Grecque moderne*. L'année suivante (1742), c'est *Guillaume le Conquérant* et la traduction de *Paméla*.

copie à Sainte-Beuve : elle est entre les mains de M. de Spoelberch de Lovenjoul.

Dans cette lettre il est question d'une certaine Mme de Chester qui vient de se remarier à un M. Dumas et que Prevost semble avoir soutenue de ses deniers. L'établissement de cette personne lui permettra, dit-il, de réduire ses dépenses, sans qu'il cesse toutefois de s'intéresser à elle. En quittant Paris, il lui a laissé 800 francs à recevoir chez le libraire Prault, et cependant elle s'est plaint à Bachaumont de son ingratitude. Quelle est cette Mme de Chester, dont il n'est pas question ailleurs ? On l'ignore. Prevost dans la lettre en anglais à Thieriot (novembre 1735) parle seulement d'un M. de Chester.

1. « Je ne remettrai pas mon départ plus loin qu'au commencement du mois prochain. »

2. « L'affaire des bustes est en assez bon train ; mais dans la nécessité où tout le monde est ici de faire de la dépense, je doute que cela puisse se conclure avant la fin de la diète d'élection.... Le goût ou pour mieux dire l'envie d'acquiescer ne manque à personne, mais chacun aime son argent par le besoin qu'il en a. Au reste, l'offre de cent pistoles que me fait M. d'Argental ne servira qu'à faire honneur à sa générosité. Je ne mets point à prix un service d'amitié, et le plaisir de le rendre sera mon unique salaire. Comptez que je presserai le succès de cette affaire avant mon départ. »

CHAPITRE V

Les vingt dernières années de la vie de l'abbé Prevost. — Il traduit Richardson. — *L'Histoire des Voyages*. — Prevost à Chaillot. Ses amis. Rousseau et la société du bonhomme Mussard. — Il est nommé prieur de l'abbaye de Saint-Georges de Gesne (1754). — Il prend la direction du *Journal étranger* (1755). — Prevost à Saint-Firmin. Sa mort (1763). — La légende et l'histoire.

Les vingt dernières années de la vie de l'abbé Prevost sont plus tranquilles que les précédentes : elles n'en sont pas moins bien remplies. C'est alors en effet que, sans parler du *Journal étranger* et de nouveaux romans, il publie ses traductions de Richardson. *Pamela*, *Clarisse*, *Grandisson* passant ainsi dans notre langue, obtinrent un vif et prompt succès. Toutefois, Prevost eut cette mauvaise fortune que celui-là même dont il rendit populaires chez nous le nom et l'œuvre, ne tarda pas à balancer d'abord, à éclipser ensuite sa réputation. On fut si enchanté de voir Richardson transporter dans le roman l'étude de la vie poussée jusqu'aux plus minimes, jusqu'aux plus vulgaires détails qu'on se mit à dédaigner les aventures et les intrigues péniblement agencées de *Cleveland* et du *Doyen*. Et puis, ce qui plaisait dans Richardson, c'était la morale, bien qu'elle s'étalât, ou parce qu'elle s'étalait avec plus d'indiscrétion encore que dans Prevost. Le revirement fut rapide et complet. Qu'on se souvienne seulement de l'éloge de l'écrivain anglais par Diderot, et des critiques indirectes

qu'il y insère à l'adresse de *Cleveland* ou du *Doyen de Killerine*.

Prevost lui aussi essaya de flatter le goût du jour. Vers la fin de sa vie, il tente visiblement d'imiter Richardson, non pas en supprimant le romanesque, mais en donnant plus de place qu'il ne l'avait fait encore à la morale. D'ailleurs il y réussit sans peine : car précédemment il avait déclaré qu'à son avis le roman n'était pas seulement destiné à amuser le public, mais qu'il doit avoir de plus hautes et plus nobles aspirations. Nous dirons ailleurs avec plus de détails, en quoi Prevost se distingue de Richardson. Ici nous avons surtout en vue le traducteur.

A parler franc, c'est plutôt une adaptation qu'il a faite. Lisez les pages qui précèdent la traduction de *Grandisson*, et vous y verrez la méthode qu'il a suivie. Il retranche d'abord les détails superflus, les digressions, ce qu'il appelle « les excursions languissantes », et remédie aux défauts du roman anglais par des qualités toutes françaises : la clarté, la précision, la brièveté. Puis il a grand soin (et c'est bien là une idée de l'époque) de « réduire aux usages communs de l'Europe ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour une autre nation », autrement dit, il supprime cette couleur locale dont nous sommes si friands. Négligeant le côté pittoresque, il ne s'attache qu'à la peinture des sentiments. On ne s'attend donc pas à rencontrer en lui un traducteur fidèle, loin de là. Nous donnons en note un passage de *Pamela* traduit par Prevost et par M. Taine : on jugera ainsi des libertés que prend le premier avec le texte anglais ¹. Toutefois, ne

1. Voici d'abord le texte anglais :

« I fear not, Sir, the grace of God supporting me, that any acts of kindness would make me forget what I owe to my virtue; but my nature is too frank and open to make me ungrateful; and if I should be taught a lesson I never yet learnt, with what regret should I descend to the grave, to think that I could not hate my undoer; and that at the last great day, I must stand up as an

soyons pas trop sévères pour lui : personne à cette époque ne sentait encore la nécessité d'une traduction exacte; et qu'il s'agit des anciens ou des modernes, on s'imaginait rendre service à l'écrivain en l'habillant, en le parant à la mode et au goût du jour et du lecteur. Sans l'abbé Prevost, Richardson n'aurait été connu que d'une infime minorité de lecteurs, et quand on songe à l'action prolongée qu'il exerça sur notre littérature romanesque, n'est-il pas équitable de placer le nom de Prevost à côté du sien?

Il ne s'est pas contenté de traduire Richardson, il s'est attaqué à des écrivains anglais, presque ignorés du grand public en France, comme Hume et Middleton. En même

accuser of the poor unhappy soul that I could wish it in my power to save! »

M. Taine a traduit ainsi le passage :

« Oh! monsieur, je ne crains pas, avec le secours de la grâce de Dieu, qu'aucune marque de bonté me fasse jamais oublier ce que je dois à mon honneur; mais ma nature est trop franche et ouverte pour me faire souhaiter d'être ingrate, et si je devais connaître une pensée que je n'aie point encore apprise, avec quel regret descendrais-je dans mon tombeau de penser que je ne saurais haïr l'auteur de ma perte, et qu'au grand dernier jour je dois me lever comme accusatrice de la pauvre malheureuse âme que je souhaiterais pouvoir sauver. »

Mettons en regard la traduction de Prevost :

« Je ne crains pas, monsieur, que si la grâce de Dieu continue à me soutenir, aucune faveur, aucune bonté de votre part me fasse jamais oublier ce que je dois à ma vertu. Mais je trouve, monsieur, que ces actes de bontés pourront me rendre plus misérable que je n'ai pu l'être par la terreur : car je suis naturellement si franche et j'ai le cœur fait d'une certaine manière, que je ne saurais souhaiter d'être ingrate; et si l'on m'enseignait une leçon que je n'ai point encore apprise, avec quelle douleur ne descendrais-je pas au sépulchre, en pensant que je ne saurais haïr celui qui m'aurait ruinée, et en songeant qu'au jour du jugement, je serais obligée de comparaître comme accusatrice d'un pauvre malheureux que je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de sauver. »

Prevost allonge, délaye, ajoute une phrase entière, supprime ce qu'il y a de pittoresque et de précis dans l'expression; en particulier les mots *open*, *the last great day*, *stand*, *soul*, perdent dans sa traduction de leur valeur et de leur exactitude.

temps, il commençait l'*Histoire des Voyages*, vaste entreprise, bien faite pour tenter un esprit audacieux comme le sien¹. Je me garderai de juger l'*Histoire des Voyages* au point de vue scientifique, mais je crois m'apercevoir que, si l'on met à part de lourdes et naïves erreurs, elle témoigne de sérieux et sincères efforts.

Jusqu'alors l'étude de la géographie se trouvait réduite à rien ou presque rien; c'est encore un honneur pour le xviii^e siècle d'avoir voulu débrouiller cette science rudimentaire, la débarrasser des nuages qui l'enveloppaient, de lui avoir enfin marqué sa véritable place. Pour cette seule phrase du *Discours préliminaire* qui ouvre le tome XVIII : « Ce n'est qu'en voyant un autre ciel, d'autres lieux, d'autres hommes, que s'étend la sphère de nos idées », l'*Histoire des Voyages* ne mériterait-elle pas une mention de quiconque étudie le mouvement des idées au xviii^e siècle, et n'est-il pas intéressant de constater de toutes parts à cette époque ce besoin d'élargir le champ de l'investigation, qu'elle fût littéraire ou scientifique?

Un Français, Dupérier de Montfraisier, avait déjà publié une *Histoire universelle des Voyages faits par mer et par terre*. On ignore quelle fut sa destinée : peut-être venait-elle trop tôt dans un siècle où l'homme n'éprouvait guère le besoin de regarder au delà de lui-même et de ceux qui l'entouraient. L'idée parut bonne aux Anglais qui publièrent à Londres une *Histoire des Voyages* en feuilles ou livraisons que le chancelier d'Aguesseau imagina de faire traduire au fur et à mesure par l'abbé Prevost². L'entreprise

1. *Histoire générale des Voyages*, ou *Nouvelle Collection de toutes les Relations de Voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*, Paris, chez Didot, MDCCXLVI.

2. L'ouvrage anglais était intitulé : *New General Collection of Voyages and Travels*. L'auteur était John Green. Par l'intermédiaire du chancelier d'Aguesseau, Prevost recevait les feuilles et les traduisait.

Dans une lettre datée du mois d'avril 1761, le Président de

obtint un succès d'autant plus vif que Prevost, selon sa méthode, adaptait plutôt qu'il ne traduisait, retranchant les digressions, les longueurs et suppléant même les omissions.

Après le septième tome, les Anglais se lassèrent et renoncèrent à la publication : ils n'avaient pas trouvé dans leur gouvernement l'appui sur lequel ils comptaient. Prevost, sans hésiter, prend leur place, et comme ils avaient donné trop d'importance aux explorations de leurs voyageurs, il s'applique à faire à chaque peuple la part qui lui est due. Rendons justice à notre abbé : il dépensa, sans compter, une somme considérable de labeur et d'activité. Certes, les naïves gravures qui ornent l'ouvrage nous font sourire aujourd'hui, mais elles témoignent du moins de ce grand et louable désir qu'on avait alors d'éclairer et de préciser le texte par des plans, des cartes, des perspectives, des planches représentant les animaux et les végétaux des pays « étranges ». Oublions les puérilités, les contes bleus qui jurent avec les hautes prétentions scientifiques de l'*Histoire des Voyages*, et ne voyons que l'énergie persévérante déployée par son auteur. Querlon, qui la dirigea plus tard et publia une biographie de son prédécesseur, souvent consultée, ne lui ménagea pas les éloges. Il ne fit de réserve que sur un seul point : il lui reprochait d'avoir trop sacrifié à ce style « nombreux » qui avait tant contribué au succès de ses romans. Pour Querlon, une relation de voyages exigeait « un style simple, concis, sans redondance ».

Lorsque Prevost commença cette publication, il s'était

Brosses se plaignait à M. de Fargès d'avoir été pillé par l'abbé Prevost : « Si j'avais à me plaindre de plagiat, ce ne serait pas ici, mais bien de ce qu'on vient de faire dans le 17^e tome du grand recueil des *Voyages*, le dernier qui ait été publié par l'abbé Prevost, dont une bonne partie est tirée de mon *Histoire australe*. » L'accusation est d'autant moins justifiée que Prevost s'arrêta après le 15^e tome.

retiré aux environs immédiats de Paris, à Chaillot, dans une maison confortable, louée pour trois ans : « Ma maison est jolie, écrit-il à M. Boucher de l'Estang¹ trois semaines après son arrivée, quoique l'architecture et les meubles n'en soient pas riches. La vue est charmante, les jardins tels que je les aime. Enfin j'y suis le plus content des hommes. » (30 juillet 1746².) N'est-ce pas là le langage d'un bon bourgeois heureux de posséder enfin un chez-soi, et qui ne se souvient du passé que pour savourer avec plus de délices les douceurs du présent? J'ai dit un bon bourgeois, mais encore amoureux, malgré les premiers cheveux blancs (il avait quarante-neuf ans) : la lettre dont je citais tout à l'heure un passage, mentionne certaine petite veuve qu'il est heureux et fier d'avoir pour gouvernante³.

De temps à autre, il allait à Paris, aimant à y retrouver ses amis qu'il recevait aussi chez lui. Alors on fermait soigneusement la porte aux fâcheux et l'on conversait « sur les folies du genre humain ». Prevost a parlé plus d'une fois en termes excellents de l'amitié, il a dit qu'il conservait un « fond inviolable de tendresse et d'attachement » pour ceux qui lui étaient chers. Nous n'en doutons point et nous sommes sûrs aussi que la variété, l'esprit, la vivacité entraînant de sa conversation, non moins que sa gaieté naturelle, lui attiraient toutes les sympathies.

1. Commissaire à la conduite de la première compagnie des mousquetaires du roi : c'était un officier comptable.

2. Cette lettre, qui appartenait autrefois à M. Benjamin Fillon et qui passa ensuite aux mains de M. Meilhac, provient des papiers de Mme de Créquy. Elle a été publiée pour la première fois par M. A. de Montaiglon, dans l'édition de *Manon Lescaut* (Gladys frères, Paris, 1875). M. Harrisse (*op. cit.*, p. 358) en donne une copie prise sur l'original. C'est M. de Montaiglon qui en a ingénieusement rétabli la date.

3. « A cinq cents pas des Tuileries s'élève une petite colline (la colline de Chaillot) aimée de la nature, favorisée des cieux, etc. C'est là que j'ai fixé ma demeure pour trois ans, par un bail en bonne forme, avec la gentille veuve, ma gouvernante, Loulou, une cuisinière et un laquais. »

Qu'avait-on à lui reprocher sinon quelque légèreté, une crédulité excessive, et un défaut absolu de sens pratique? Et ces travers n'arrivait-il pas lui-même, véritable magicien, à en faire de charmantes qualités? Il avait beaucoup lu, beaucoup vu, et beaucoup retenu. Que d'anecdotes, de traits amusants, de curieuses histoires ses nombreuses pérégrinations ne devaient-elles pas lui fournir! Son imagination et sa joyeuse humeur lui permettaient d'oublier les déboires et les difficultés de jadis pour ne se rappeler que les moments trop courts où il avait réellement su profiter de l'existence.

J'aime aussi à me représenter Prevost seul, parcourant les allées de son jardin, dessiné à la mode du XVIII^e siècle, avec des quinconces et des parterres symétriques, j'aime à me le figurer embrassant du regard l'admirable panorama qui se déroulait à ses yeux : à ses pieds la Seine, et vers la gauche Paris avec ses monuments, les clochers de ses églises se dressant dans les airs, ses vieux toits serrés les uns contre les autres, sur la droite, le bois de Boulogne et au loin fermant l'horizon, les collines verdoyantes de Sèvres et de Meudon. A-t-il goûté ce spectacle comme l'auraient fait un Rousseau, un Chateaubriand, une George Sand? Je ne le crois pas; du moins y a-t-il trouvé, j'en suis sûr, un charme apaisant et une douceur réconfortante ¹.

1. Nous avons une lettre de l'abbé Prevost datée du 20 janvier 1746 où il intercède auprès de M. de Marville, en faveur d'un nommé D'Oazan, ou plus justement Dozan, assez triste personnage, s'il faut en croire la note de police adressée par Marville à Maurepas : « C'est un joueur de profession, fréquentant tous les tripots, associé avec les joueurs qui font des dupes et c'est ce qui a déterminé à le faire arrêter. » Il est vrai que Prevost paraît s'intéresser surtout à sa femme, « une malheureuse femme qui se voit réduite à la plus déplorable extrémité, si vous n'avez pitié de sa situation ». — Quoi qu'il en soit, cette intervention prouve sinon la clairvoyance, du moins le bon cœur et la sensibilité de l'abbé Prevost. Voici le passage le plus intéressant de cette lettre : « La philosophie dont je fais profession ne m'a point accoutumé à demander souvent des grâces. Aussi en reçois-je peu, et l'on s'en aperçoit bien à ma for-

Parmi les personnes qu'il fréquentait en ces jours heureux, il faut citer en première ligne la marquise de Créquy, cette femme d'esprit si droit, si raisonnable, si dédaigneuse des caquetages mondains, qui fut l'amie de d'Alembert et que Rousseau consultait sur son *Émile*. Les contemporains signalent avant tout la tolérance de Mme de Créquy : il en fallait bien un peu pour admettre Prevost dans son intimité. A la fin de sa vie, elle versa dans la dévotion pour laquelle J.-Jacques ne la croyait point faite, mais sa piété ne tourna jamais en rigorisme¹. Prevost la connut probablement par son ami, M. Boucher de l'Estang, commissaire de la maison du roi, qui logeait à côté de la marquise, proche Saint-Sulpice et lui servait de « bras droit » (le mot est de Prevost).

Chez Mme Doublet dont le salon lui était aussi ouvert, il rencontrait une société plus mélangée. Le ton était moins sérieux et l'allure générale plus libre que dans l'entourage de Mme de Créquy. Mme Doublet, femme de Doublet de

tune. Mais je me flatte que M. le comte de Maurepas, qui se connaît si bien en caractères et en sentiments, ne me croira pas indigne de la première faveur que je prends la liberté de lui demander. Qui sait même si ce sera la dernière? » L'original de cette lettre a été trouvé par M. Paul d'Estrée dans les papiers de la Bastille. M. Harrisse (*op. cit.*, p. 336) en donne pour la première fois la copie.

1. Voici quelques traits que Senac de Meilhan nous a laissés d'elle, sous le nom d'Arsène : « Elle est tolérante et par ses lumières, et par la modération de son caractère.... Les personnes distinguées par leur esprit dans le monde, les gens de lettres, les orateurs chrétiens forment sa société : personne n'y domine et l'esprit de parti y est inconnu. »

Il ne faudrait pas juger Mme de Créquy d'après ses Lettres à Senac de Meilhan, qu'a publiées M. Edouard Fournier : elles sont tout à fait de la fin de sa vie, et Prevost la connut beaucoup plus jeune. Elle y paraît surtout comme une femme désabusée de la vie, dédaigneuse des gens du monde, comme des gens de lettres. Elle ne fut pas toujours aussi dure pour ces derniers : ceux-ci d'ailleurs lui surent gré de son aimable accueil. Rousseau, chose inouïe, ne dit que du bien d'elle dans ses *Confessions*.

Persan, intendant du commerce, se piquait de littérature et tenait à ne se point ennuyer. Bachaumont était l'oracle de l'Académie qu'elle avait instituée et son frère, l'abbé Legendre, le boute-en-train de ses soupers. Outre ce frère,

Qui siégeait à table
Mieux qu'au jubé,

elle recevait Piron, Lacurne Sainte-Palaye, d'Argental, Voisenon, Falconet, tous gens de commerce agréable et libres de préjugés. Prevost ne dut point faire mauvaise figure dans ces amusantes réunions.

A Passy, il retrouvait Rousseau chez Mussard, l'ancien joaillier devenu sur le tard collectionneur de coquillages et géologue enragé : « Le bonhomme Mussard, écrit Rousseau dans ses *Confessions*, vrai philosophe de pratique, vivait sans souci, dans une maison fort agréable qu'il s'était bâtie et dans un joli jardin qu'il avait planté de ses mains ». Autour de lui, se groupaient de gais épicuriens qui parvenaient à apprivoiser la sauvagerie tenace de J.-Jacques. C'étaient le médecin Procope, « petit Esope à bonnes fortunes », Boulanger, l'auteur du *Despotisme oriental*, Mme Denis « qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisait pas encore de bel-esprit », Mme Vanloo, « non pas belle assurément, mais charmante, qui chantait comme un ange », Mme de Valmalette, la fille même de Mussard, « qui chantait aussi ».

Causeries à bâtons rompus, musique, promenades sous de beaux ombrages, telles étaient les distractions de cette maison où les journées s'écoulaient fugitives et légères. Peut-être Rousseau essayait-il de rompre la gaiété générale par quelque-une de ces sorties, dont il était coutumier, contre les injustices ou les mensonges du genre humain, et peut-être aussi Prevost, de son côté, lui prouvait-il que la vie n'est pas aussi mauvaise qu'elle en a l'air, qu'elle est même douce et bonne pour qui sait la prendre. Son esprit

souple, facile, éveillé, devait lui fournir des arguments en abondance. Ce qui est hors de doute, c'est que Rousseau eut pour l'auteur de *Manon* une estime particulière. Esprit chagrin, morose et compliqué, il savait apprécier toutefois le naturel, la simplicité, la franchise de l'abbé Prevost¹. Il lisait *Cleveland* avec passion et s'intéressait tellement aux malheurs du héros qu'il finissait par les tenir pour véritables, jetait le livre pour se débarrasser de ces ridicules illusions, et le reprenait ensuite involontairement².

Ce temps de repos et de calmes jouissances ne fut pas de longue durée pour l'abbé Prevost. Il abandonna bientôt la petite maison de Passy et avec elle les joyeuses réunions du bonhomme Mussard, pour se replonger dans la mêlée littéraire, bataillant contre la destinée, mais ne repassant plus toutefois par des épreuves aussi rudes que celles dont il venait de sortir. Son ancien métier de journaliste le tenta de nouveau : car il le reprit en janvier 1755, comme directeur du *Journal étranger*.

Cette feuille parut pour la première fois en avril 1754. Elle avait pour principaux rédacteurs La Marche, J.-J. Rousseau, Favier, l'abbé Béraud, l'abbé Arnaud, Fréron. Ses directeurs furent successivement Grimm, l'abbé Prevost, Fréron, Deleyre et Suard. Parmi les souscripteurs dont la liste fut publiée dans le journal, on relevait, après celui du roi, les plus grands noms de France : c'étaient le duc et la duchesse d'Orléans, le prince et la princesse de Condé, le comte de Clermont, le prince et la princesse de Conti, puis des souverains étrangers, le roi et

1. M. Brunetière a fait justice de la citation inexacte donnée par Sainte-Beuve du fameux passage des *Confessions*, où il est question de l'abbé Prevost. Rousseau n'a pas dit : « Un homme... qui n'avait rien dans l'humeur, ni dans la société du coloris qu'il donnait à ses ouvrages », mais bien « du sombre coloris », ce qui est tout différent.

2. « La lecture des malheurs imaginaires de *Cleveland*, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens. » (*Confessions*, part. I, liv. V.)

la reine de Danemark, le roi et le prince de Prusse, toute la famille royale de Pologne. Il y avait aussi de plus humbles adhérents, des médecins, des avocats, des ecclésiastiques, des officiers, des négociants. Dans la foule se détachaient plusieurs célébrités : Grimod de la Reynière, le président Hesnault, Machault, de Malesherbes. Le frère de Prevost, l'abbé de Blanchelande fait aussi partie des premiers souscripteurs. Plus de soixante libraires deviennent les correspondants de la nouvelle feuille. Comme le titre du *Pour et Contre*, celui du *Journal étranger* marquait nettement les intentions des fondateurs. Il s'agissait d'unir plus étroitement les personnes lettrées de l'Europe, de répandre dans chaque pays la connaissance des œuvres étrangères, de « rassembler en une seule confédération toutes les républiques particulières dans lesquelles la République des lettres, divisée jusqu'à ce jour, et resserrée, pour ainsi dire, dans les limites de chaque peuple, reconnaît des bornes que la politique n'a aucun intérêt de lui prescrire, et qu'elle ne doit recevoir que de la mesure de l'esprit humain ».

En outre la France apprendra de l'étranger ces sciences indispensables qu'elle a trop longtemps négligées pour la peinture, la musique et les romans, c'est-à-dire la physique, l'histoire naturelle, la chimie, la philosophie pratique, la politique. Que les Français n'aient pas honte de faire ainsi des emprunts au dehors : car ils sauront renouveler ces découvertes auxquelles ils n'ont point eu de part, en y apportant leurs qualités personnelles : la méthode, la clarté, la précision et le style. Et l'on verra ainsi naître un siècle, le plus brillant de tous, « qui ne sera plus appelé le siècle d'Auguste ou de Louis XIV, la grande époque de la France ou de l'Italie, ni d'aucune autre nation en particulier; ce sera le siècle glorieux de l'Europe entière ¹ ».

1. Quand Fréron prendra la direction du journal en septembre 1755, il tiendra un langage à peu près analogue. « Des seigneurs

On comprend qu'un tel programme ait attiré Prevost. Avec ses goûts cosmopolites, sa connaissance approfondie de la langue anglaise et cette active curiosité qu'avaient encore avivée ses nombreux voyages, il n'est pas étonnant qu'il ait promis son concours au *Journal étranger*. Aussi, bien qu'il s'en défende dans l'avertissement placé en tête de l'année 1755, j'inclinerais à croire qu'il y avait déjà collaboré. Il annonce qu'ayant pris à son tour la tête de l'entreprise, il en profitera pour mieux ordonner les matières, les répartir en un certain nombre de classes, et chercher des liaisons entre elles. Il ne resta directeur que peu de mois et remit ses pouvoirs aux mains de Fréron en août 1755. Les raisons de son départ ne sont qu'imparfaitement indiquées : il allègue en termes vagues des engagements antérieurs, et sentant bien que le public aura de la peine à accepter ces vaines excuses, il prie Fréron de les répéter le mois suivant ¹.

Le *Journal étranger* rappelle beaucoup le *Pour et Contre* : comme lui, il se distingue des autres gazettes en ce qu'il attire l'attention des lecteurs sur les écrivains étrangers, comme lui il présente un singulier amalgame de puérilités

charmants, des femmes adorables s'écriaient sous le règne même de Louis XIV, au rapport d'un de nos plus ingénieux auteurs : Comment peut-on être Persan ? Il est probable qu'on disait ou du moins on pensait avec autant de justesse : comment peut-il y avoir de la prose et des poésies allemandes, danoises, russes, etc. ? On se piquait d'une orgueilleuse ignorance sur les écrits de nos proches voisins : et il n'y a guère plus de quarante ans qu'un homme qui se serait avisé de parler d'une tragédie ou d'une comédie anglaise, se serait fait siffler dans une société de bon ton. »

Fréron passe ensuite en revue les différents pays d'Europe et montre à quel point on ignorait en France leur littérature et leurs mœurs : selon lui, il est bon de connaître les peuples les plus éloignés et jusqu'aux « Tunquinois ».

1. D'après Dupoirier (Gallerie françoise), ce serait le libraire de l'abbé Prevost qui, craignant de le voir abandonner la publication de l'*Histoire des Voyages*, l'aurait contraint, moyennant finances, à renoncer au *Journal étranger*.

et de remarques intéressantes et nouvelles. Ainsi le premier volume, où sont traitées non sans compétence des questions d'art, d'archéologie et d'histoire, se termine par trois airs iroquois, parolé et musique. La littérature est presque complètement négligée : on la trouve assurément trop frivole et incapable de contribuer à l'instruction du public.

Revenons un peu en arrière, à l'année 1754. Prevost reçoit le 20 juillet de Benoît XIV le prieuré de Saint-Georges de Gesne (diocèse du Mans ¹). Mais la tradition voulant que le prieur fût choisi parmi les religieux, ceux-ci s'élevèrent contre la décision papale. La place était enviable, paraît-il. Au prieuré se rattachaient des métairies, un moulin, des prairies, sans compter certaines dîmes et le revenu obligatoire de 2 000 livres. Toutefois il y avait

1. « Le 26 septembre 1754, devant Guillaume Sablé, notaire royal apostolique au Mans, mais transporté *ad hoc* en la paroisse de Gennes, diocèse du Mans, comparait vénérable et discret M^e Jean Chedhomme, prêtre curé de la paroisse de Brée, même diocèse du Mans, comme procureur par procuration passée devant les notaires de Paris, de dom Antoine-François Prevost, prêtre religieux profès de l'abbaye de Notre-Dame de la Grenetière de l'ordre de Saint-Benoist au diocèse de Luçon, aumônier de Son Altesse le prince de Conti, demeurant à Paris, rue Meslé, paroisse de Saint-Nicolas des Champs, et pourvu par le pape Benoist XIV alors séant, du prieuré simple et régulier de Saint-Georges de Gennes par provisions données à Rome à Sainte-Marie-Majeure, le 11 des calendes d'août, l'an quatorzième de son pontificat, sur la résignation faite dudit prieuré en faveur dudit dom Prevost par dom Gilles Le Mesle, prêtre et aussi religieux profès dudit ordre de Saint-Benoist.

Lequel dit sieur Chedhomme, en conséquence desdites provisions et des lettres de visa ainsi accordées sur icelles par l'évêque du Mans, Monseigneur de Froullay, le 23 septembre 1754, au nom dudit dom Prevost, prend possession dudit prieuré de Gennes, avec les solennités accoutumées en pareil cas, en présence de vénérable et discret M^e Mathurin Pantonnier, prêtre curé de la paroisse de Gennes, M^e Pierre Joannaux, prêtre vicaire de ladite paroisse, de François Denis, bourgeois, Sébastin Denis, marchand, François Genisset, tisserant, et de plusieurs autres habitants de Gennes. »

Pièce tirée des archives de la Sarthe et communiquée à M. Harri-
risse par M. Chavanon, archiviste du département.

quelques charges, nous apprend M. Harrisse, comme les appointements du suppléant de l'abbé Prevost, qui ne parut jamais à Saint-Georges. Cette nomination nous prouve que, loin d'avoir rompu avec l'Église, Prevost recevait d'elle des faveurs particulières, que devenu publiciste et romancier réputé, il pouvait encore jouir d'un bénéfice. Et n'est-il pas curieux de voir le pape veiller ainsi aux intérêts temporels de l'auteur de *Manon*, et assurer ses derniers jours?

Les années qui suivent sont peu connues. Il est évident que notre écrivain, calmé par l'âge, ne se risque plus en des aventures compromettantes, que sa situation de fortune s'améliore, et que, touchant à la fin de sa carrière, il lui est enfin permis de prendre un repos mérité ¹. Non que sa plume si active se relâche. Dans ses quatre dernières années, il publie successivement l'*Histoire de la Maison de Stuart*, traduite de Hume, et le *Monde moral* (1760) ², les *Mémoires pour*

1. Il ne faut pas s'en rapporter à ce que nous dit Ambroise Firmin-Didot sur l'abbé Prevost (*Encyclopédie moderne*, Paris, 1851, t. XXVI, p. 836, article TYPOGRAPHIE) : il nous le montre sans cesse aux abois, et vivant au jour le jour : « Souvent il disparaissait pendant plusieurs années, puis il revenait tantôt de Hollande, tantôt de quelque couvent, et rapportait des manuscrits qu'il donnait à imprimer à mon bisaïeul. La feuille d'impression lui était payée un louis, somme considérable alors. Nous possédons des traités signés de lui au cabaret, au coin de la rue de la Huchette, selon l'usage du temps. » Là n'est pas la vérité. Si Prevost passa par des moments difficiles, ce qui n'est pas douteux, s'il n'a pas toujours su compter, s'il était de tempérament plutôt prodigue et imprévoyant, il a pu cependant terminer ses jours en pleine tranquillité, « au sein des lettres et de l'amitié, écrivant toujours par goût et par habitude et jouissant de lui-même », comme l'a fort justement écrit l'académicien Gaillard. D'ailleurs, ce qui nous rend suspect ici le témoignage de Firmin-Didot, c'est qu'il n'a pas dit la vérité, au sujet de la dernière maison habitée par l'abbé Prevost à St-Firmin. Celui-ci n'est pas mort chez la bisaïeule de l'imprimeur, Marguerite Didot, mais bien dans une maison louée à la veuve d'un avocat au parlement, Mme Claude-David de Genty, ainsi que l'acte de décès en fait foi.

2. « *Le monde moral*. Voilà le titre d'un nouveau roman de M. l'abbé Prevost, dont il n'a publié que deux parties, mais qu'il

servir à l'Histoire de la Vertu traduits de Frances Sheridan (1762) ¹, et enfin, l'année même de sa mort, *Almorán et Hamet*, autre traduction de Hawkesworth. Les *Lettres de Mentor à un jeune seigneur* ne parurent qu'en 1764 ², à Londres.

Lors de sa mort, il habitait Saint-Firmin, près de Chantilly, dans « une maison très agréable par elle-même et plus encore par ses entours ³ ». Il avait été chargé par le prince de Condé d'écrire l'histoire de sa maison et il allait chercher dans la bibliothèque du château les documents qui lui étaient nécessaires. Quin, l'intendant des jardins de Chantilly, nous a laissé le récit d'une scène assez amusante, dont Prevost fut vers cette époque le héros involontaire. Au mois de novembre 1762, les habitants ayant voulu fêter dignement le retour de leur seigneur, après la guerre de Sept Ans, s'étaient adressés à l'abbé Prevost. Celui-ci ne crut pas mieux faire que de tourner deux compliments où

continuera aussi longtemps que le public le voudra. C'est une compilation d'historiettes du temps, mais si plates, si mal écrites, qu'on a de la peine à se persuader qu'elles vinssent de l'auteur de *Cleaveland*. » (Grimm, *Correspondance*, 1^{er} avril 1760.)

1. Le titre de l'ouvrage anglais est : *Memoirs of miss Sidney Bidulph*.

« M. l'abbé Prevôt reparoit sur les rangs, il nous donne aujourd'hui *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, tirés du manuscrit d'une dame. C'est une traduction de l'anglois. Ce roman est inférieur aux autres de sa composition, il a pourtant une grande vogue pour les aventures extraordinaires et compliquées dont il est rempli; c'est le livre du jour. » (Bachaumont, *Mémoires secrets*, 30 avril 1762.)

2. L'ouvrage est présenté comme une traduction. En réalité il est de l'abbé Prevost.

Je ne citerai que pour mémoire trois ouvrages que la mort, dit-on, l'empêcha de terminer, et dont on ne connaît que les titres : *La Religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les choses humaines*, une *Exposition de la conduite de Dieu depuis le christianisme*, et un *Esprit de la religion dans l'ordre de la Société*. Voilà des sujets bien sérieux pour l'auteur de *Manon*.

3. Gaillard, de l'Académie française, *Encyclopédie méthodique*, 1790, t. IV, p. 396 du *Dictionnaire historique*.

il célébrait les mérites du prince. Par malheur, celui-ci arriva plus tôt qu'on ne pensait. L'orateur qui demeurait assez loin, se hâta, mais en vain : la cérémonie était presque terminée, lorsqu'il parut. « Il perce la foule déjà fort grossie, il se présente, et n'espérant plus se faire entendre, il exprime respectueusement ses intentions et son regret. Son Altesse répondit obligamment qu'elle ne le tenoit pas quitte, et qu'elle désiroit par écrit ce que les circonstances ne permettoient plus de prononcer. Ce dernier étoit un ordre, auquel il s'empressa d'obéir ¹. » Toutefois il dut regretter son retard, car il n'ignorait pas que la seule excuse d'un compliment est de venir à son heure. N'avait-il pas eu l'intention de s'exprimer aussi en des vers fort mauvais (comme il l'avoue lui-même dans la suite de la *Relation*), mais dont les sentiments sincères compensaient la faiblesse ² ?

Deux lettres de l'abbé Prevost nous restent encore à citer, l'une du 18 décembre 1762, l'autre du 30 avril 1763 (datée par erreur du 30 mai) et toutes deux adressées à son cousin Duclay de Capelle. Dans la première il est question d'un procès, pour lequel Prevost ne compte venir à Paris qu'après la fin de janvier : « On m'écrit qu'en vain me rendrai-je à Paris avant la fin du mois, et que les affaires ne recommencent qu'après la fin de janvier, c'est-à-dire après les Rois. Il en sera de la vôtre comme de la mienne; ainsi prenons la patience qui convient aux malheureux plaigneurs. » Puis il parle d'un remède qu'il destine à son frère Jérôme-Pierre, lieutenant-général civil et criminel près le bailliage d'Hesdin : « S'il a quelque foi dans les recettes de

1. *Le triomphe de Chantilly* ou *Lettre de M. Quin à M....* sur les fêtes qu'on y a données depuis trois mois.

Prevost était fort estimé dans la famille des Condés, comme le prouve une lettre écrite par le prince Louis-Henri-Joseph de Condé, fils de celui dont il est ici question, à un neveu de Prevost. (Voir Harris, *op. cit.*, p. 411.)

2. « Ici le vieil orateur, qui se picquoit autrefois de chanter, auroit entonné gaîment deux ou trois couplets de sa façon, c'est-à-

famille, vous en trouverez une sur les vides de cette lettre dont l'excellence est garantie par le témoignage des plus honnêtes gens. Comme rien n'est plus simple ni moins dangereux dans les circonstances et dans les suites, je ne balancerai pas dans la situation de mon frère et m'en servir (*sic*) promptement. Les ingrédients se trouvent partout, et s'ils manquaient dans votre province, je les ferais passer par le même carrosse au premier avis ¹. »

La seconde lettre revient sur ce frère dont la santé, loin de s'être améliorée, est plus ébranlée que jamais : « Je fus très allarmé, cher cousin, par une lettre qui m'apprenoit que mon Frère a reçu les derniers secours de l'Église, et donne peu d'assurance de guérison. Cependant un peu

dire très mauvais (car la nature ne l'a pas fait poète), mais vrais et naïfs, sur l'air d'un vieux Noël, qui est la gaieté même.

S'étonne-t-on qu'on danse
 Dans l'heureux Chantilly ?
 De nos vœux pour la France
 L'augure est accompli :
 Une double victoire,
 En cinq jours deux combats ;
 C'est marcher à grands pas.

Au héros de sa Race
 Brûlant de ressembler,
 Valeur, prudence, audace,
 Condé fait rassembler :
 Dans son lustre sixième,
 A grand'peine effleuré,
 C'est un Héros lui-même,
 Fait pour être adoré.

Aussi tout rend hommage
 A ses brillants progrès ;
 Mais c'est notre avantage,
 De l'adorer de près ;
 Quand chacun au passage,
 Va, court le regarder,
 Chantilly, ton partage
 Est de le posséder.

M. HARRISSE, citant ces vers, déclare n'en connaître point d'autres de l'abbé Prevost. Nous avons dit, au début de cette étude, que nous avions retrouvé l'Ode à saint François Xavier.

1. Lettre inédite, communiquée à M. HARRISSE par Mme C. LAISNÉ, veuve d'un arrière-petit-neveu de l'abbé Prevost.

plus de réflexion par les termes me persuade que par une louable précaution (*sic*)¹; et que sa situation n'est pas différente de la peinture qu'il m'en fait lui-même dans la dernière lettre, qui n'est pas d'un temps éloigné. Il n'y a pas d'exemple qu'on soit mort d'un asthme simple, quelque fâcheuse que soit cette maladie. » Prevost recommande ensuite la cendre de genêt, comme « un spécifique admirable auquel feu M. le Maréchal de Saxe a dû sa guérison ». Il termine en priant son cousin de lui répondre promptement; car, si la maladie empirait, il partirait sur-le-champ. D'ailleurs, lorsque Prevost écrivit cette lettre, son frère était mort depuis deux jours, le 28 avril 1763².

J'en arrive maintenant à un bruit mensonger, qui trop longtemps courut sur la mort de l'abbé Prevost, qui trouva crédit jusque dans ces dernières années et dont on a fini aujourd'hui par faire justice³. Tous les contemporains qui annoncèrent les premiers la mort de notre écrivain, s'accordent à dire qu'elle fut subite et l'attribuent soit à une attaque d'apoplexie ou coup de sang, soit à une goutte remontée⁴.

1. La phrase ne semble pas terminée.

2. *Isographie des Hommes célèbres*, Paris, 1828-1830, t. II. M. Harrisse a corrigé la date de cette lettre, en établissant, à l'aide des registres de catholicité, que Jérôme-Pierre Prevost mourut le 28 avril. Donc la lettre n'a pu être écrite le 30 mai.

3. Voir Harrisse (*op. cit.*, p. 427). Larousse, par l'article de son *Dictionnaire*, a contribué à propager la légende. M. Morillot (*Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours*, Paris, Masson) admet aussi le récit de La Place.

4. « Il est très vraisemblable que sa mort a été occasionnée par une goutte remontée; ce qu'il y a de certain (et nous en avons nous-mêmes été témoins), c'est que depuis plusieurs mois il souffrait des douleurs de goutte très vives à une jambe, sur laquelle, de l'avis de personnes expérimentées, il avoit appliqué, quelque tems avant sa mort, différentes herbes qui, en soulageant la partie affligée, ont pu faire remonter cette humeur dans la poitrine. » (L'abbé Jean-Louis Aubert, *Affiches, Annonces et Avis divers pour l'année 1763*, Paris, 8 décembre, p. 844, cité par M. Harrisse.)

« A la fin de ses jours, il avoit obtenu un petit bénéfice; il les a abrégés en voulant se faire passer la goutte. Il s'appliqua un

Ce n'est que dix-neuf ans plus tard, en 1782, que la légende est née. Antoine de La Place, directeur du *Mercure*, avait composé pour l'abbé Prevost l'épithaphe suivante :

Ci-git qui, toujours énergique,
Intéressant et pathétique;
Mais toujours sombre, et respirant la mort,
Semble, dans ses Écrits, avoir prévu son sort ¹.

Après l'épithaphe, par elle-même assez obscure, venait un commentaire. La Place racontait que l'auteur de *Cleveland* frappé d'apoplexie dans la forêt de Chantilly, au pied d'un arbre, avait été transporté chez le curé d'un village voisin, que la justice informée fit ouvrir le cadavre avec trop de précipitation, que l'abbé Prevost n'était point mort, qu'il rouvrit les yeux au premier coup de scalpel et qu'il expira aussitôt, sans qu'on ait pu le secourir. « Quel remords pour l'opérateur, s'écrie La Place en terminant, quels regrets pour les amis de sa victime ! » Et il ajoute qu'il tient l'anecdote de la bouche de l'abbé de Blanchelande, frère du défunt ². Pierre-Bernard d'Héry donnait en 1783 une seconde édition du même récit, avec quelques

topique qui l'en délivra effectivement, mais en le faisant mourir subitement. » (*Journal historique*, Paris, Didot, 1868, in-8°, t. II, p. 326, *id.*)

Voir aussi : *Nouvelles à la main*, Bibl. Mazarine, ms 2388 ; Louis Petit de Bachaumont, *Mém. secrets*, Londres, 1777, in-8°, t. I ; *Gazette de France*, 3 décembre 1763 ; Meunier de Querlon, dans le *Mercure de France*, février 1764.

1. *Recueil d'épithaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, par M. D. L. P., Bruxelles, 1782.

2. M. Harrissee fait justement observer que La Place, dans le *Mercure* de 1764, année qui suivit celle où mourut Prevost, se contente de reproduire le récit de la *Gazette de France*, qui s'exprimait en ces termes : « L'abbé Prevost, qui s'est rendu célèbre par un grand nombre d'ouvrages d'esprit et d'imagination, est mort le 23 du mois dernier d'une attaque d'apoplexie, dont il a été frappé en allant à une maison de campagne qu'il avoit à quelques lieues de cette capitale. » (*Gazette de France*, 3 décembre 1763.)

variantes ¹ et en le présentant sous une forme plus dramatique ².

Deux pièces importantes doivent nous enlever toute incertitude, et nous faire passer du roman dans la réalité : d'abord l'acte de décès, ensuite une lettre écrite par l'abbé de Blanchelande, frère de Prevost.

L'acte de décès nous le donnons ici même en note ³.

1. *Œuvres choisies de l'abbé Prevost*, Paris, 1784-1785.

2. « Un cri du malheureux, qui n'était pas mort, glaça d'effroi les assistants. Le chirurgien s'arrêta; il était trop tard; le coup porté était mortel. L'abbé Prevost ne rouvrit plus les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnait, et de quelle manière horrible on lui arrachait la vie. Il expira sous le scalpel au même instant. »

Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, t. IX) a reproduit cette version, en s'appuyant sur une note de Mlle Rosine Prevost qui a bien l'air d'une simple copie du récit de Bernard d'Héry.

Au reste, ce dernier comme celui de La Place fourmille d'erreurs. Détail assez bizarre : lors de l'érection du buste de l'abbé Prevost, dans sa ville natale, alors que l'auteur de la cantate exécutée pour la circonstance se prononçait pour « le coup de scalpel » trop tôt donné, le docteur Danvin, premier adjoint, s'exprimait ainsi : « Nous sommes heureux de pouvoir confirmer qu'il n'y a rien de vrai dans cette histoire. Nous devons ce renseignement à une communication de la famille qui ne peut laisser aucun doute. » (Il s'agit sans doute de la lettre de l'abbé de Blanchelande que nous donnons plus loin.)

3. Acte de décès extrait du registre de catholicité de la commune de Courteuil, arrondissement de Senlis, pour l'année 1763 : « L'an 1763, le vendredi 25 du mois de novembre, a été trouvé au lieu dit La Croix de Courteuil, sur le territoire de cette paroisse, expirant et frappé d'un coup de sang, le corps de D. Antoine-François Prevost, âgé de soixante-trois ans (il y a erreur : il avait alors un peu plus de soixante-six ans et demi), aumônier de S. A. S. Monseigneur le prince de Conti, prieur et seigneur spirituel de Gesne, au bas Maine, diocèse du Mans, demeurant depuis quelques années dans la paroisse de Saint-Firmin, chez dame Catherine Robin, veuve du sieur Claude-David de Genty, avocat en Parlement, lequel ayant expiré dans notre maison presbytérale, a été le lendemain 26 dudit mois visité par les officiers de la justice de Chantilly, d'où cette paroisse dépend. Il a été constaté par ladite visite que ledit D. Prevost était mort d'une apoplexie, lequel a été ce jourd'hui 27 du présent mois transféré et déposé de ce lieu par nous, curé sous-signé, entre les mains des prieur et religieux de Saint-Nicolas-d'Acy-lès-Senlis, ordre de Saint-Benoit, congrégation de Cluny, lesquels, vu que ledit D. Prevost était prêtre et religieux profès de

Bien des points obscurs y sont éclaircis, bien des détails précisés. Surtout il n'est pas question de cette fin romanesque trop souvent racontée par les biographes. Nous voyons que Prevost est tombé au pied de la Croix de Courteuil et non dans la forêt de Chantilly, comme on l'a tant de fois répété, que le cadavre fut visité le lendemain par les officiers de justice et que ceux-ci constatèrent simplement le décès par apoplexie, que le corps fut inhumé dans la chapelle du prieuré de Saint-Nicolas d'Acy et qu'enfin à cette époque Prevost demeurait à Saint-Firmin, dans une maison louée à la veuve de Claude-David de Genty, avocat au Parlement.

La croix du village de Courteuil, qui existe encore, est située à quelques mètres de l'église, sur un petit monticule, au bord de la grande route. Prevost rentrant chez lui à Saint-Firmin la suivait, après avoir dîné chez les religieux de Saint-Nicolas d'Acy ¹. Sur la droite s'étend

l'abbaye de la Grénetière, au diocèse de Luçon, ont demandé que le corps dudit défunt fût inhumé dans leur maison, ce que nous leur avons accordé : le convoi et transport jusqu'audit Saint-Nicolas fait en présence du sieur Alphonse Prevost de Courmière, soussigné, neveu dudit défunt, du sieur Quin, inspecteur des jardins de S. A. S. Monseigneur le prince de Condé, et des curés voisins soussignés.

« Signé au registre : ALPHONSE PREVOST DE COURMIÈRE; QUIN; TANNIER, curé de Saint-Léonard; DIEU, curé de Saint-Firmin; CHOMEL, curé d'Aumont; DE SAINT-LEU, curé de Courteuil.

« Le Maire de Courteuil,

« JACQUES. »

Bachaumont (*Mémoires secrets*, 2 décembre 1763) laisse entendre que la maison où demeurait Prevost lui appartenait. Il ajoute en manière d'oraison funèbre : « On doit regretter cet auteur estimable : ses productions feront longtemps les délices des cœurs sensibles et des belles imaginations ».

1. Trois kilomètres seulement séparent Saint-Nicolas d'Acy de Saint-Firmin. La promenade est donc courte et facile. L'ancien prieuré est aujourd'hui une propriété particulière, appartenant à M. le général Henriot. Le bâtiment principal, d'ailleurs sans aucun caractère architectural, les murs élevés et solides qui entourent le parc, datent certainement de l'époque. — Dans les églises de Cour-

une vaste plaine bordée par des collines boisées, sur la gauche coule la Nonette dans un étroit vallon; au loin se dessine la ligne bleuâtre de la forêt de Chantilly. Ce paysage de l'ancienne Ile-de-France est riant et calme, la vue s'y repose et s'y rafraîchit, et c'est là que, par un étrange contraste, est mort cet homme à l'existence agitée, cet auteur de romans si fertiles en aventures extraordinaires. Peut-être cette journée finissante, le ciel bas et nuageux, les arbres dépouillés de leurs feuilles, tout ce décor mélancolique évoquait-il en son esprit quelqu'un de ces funèbres épisodes, dont il aime à assombrir ses récits, peut-être aussi voyait-il passer devant ses yeux ses tragiques héroïnes, Fanny, Cécile, miss Fidert, le visage farouche ou noyé de larmes, pâles fantômes d'automne, que venait éclairer, comme d'une lueur fugitive, le sourire de sa Manon....

Il était environ quatre heures de l'après-midi, et la nuit tombait déjà, lorsqu'arrivé devant la croix, Prevost s'affaissa tout à coup. Des paysans passaient, il les appela à son aide. Mais il rendait presque aussitôt le dernier soupir, implorant la miséricorde divine pour ses fautes passées. En expirant, il put jeter un dernier regard sur la flèche de la cathédrale de Senlis, dont la fine silhouette se profile à l'horizon.

S'il faut en croire Legat, qui fut curé de Courteuil du 6 janvier 1785 au 23 octobre 1792, il se passa au presbytère une scène étrange, après qu'on y eut transporté le corps de l'abbé Prevost. Dom Preslier, procureur des moines de Saint-Nicolas, serait venu le réclamer au nom des religieux, et l'abbé de Saint-Leu, alors curé de la paroisse, aurait d'abord opposé un refus formel à cette demande : « Vous

teuil et de Saint-Firmin se trouvent plusieurs dalles aux inscriptions à demi effacées : peut-être celle du tombeau de Prevost est-elle parmi. Dans l'église de Courteuil à droite de l'autel, en entrant, est placée la statue d'un religieux couché, provenant sans doute du prieuré. A Saint-Nicolas, il n'y a pas d'église, quoi qu'en pense M. Harrisse.

ne l'aurez pas pour trois raisons, dit-il : 1^o parce qu'il avait jeté le froc aux orties ; 2^o parce qu'il appartenait à une congrégation différente de la vôtre ; 3^o parce qu'il est mort hors de votre couvent. — J'ai prévu, répond le procureur, toutes ces difficultés, et voici de quoi les lever. » En même temps, il jette loin du corps du défunt la poignée d'écus dont il s'était muni. A l'instant le curé saute sur les écus et le moine sur le défunt ; puis, à l'aide d'un domestique, il l'emporte à Saint-Nicolas. C'est l'abbé de Saint-Leu, lui-même, qui a raconté, il y a plus d'un demi-siècle, cette anecdote au soussigné, lequel lui répondit : « Il faut avouer que c'était bien digne de vous deux ¹ ».

Ce récit nous paraît bien peu croyable. N'oublions pas que Legat avait quitté la soutane en 1792, qu'il s'était marié et établi maître de pension à Chantilly. Il était donc sorti de l'église et ne devait négliger aucune occasion de flétrir ses ministres, afin qu'on ne pût le soupçonner d'avoir conservé pour elle le moindre attachement. Certains traits sont même évidemment exagérés et tournent à la caricature la plus grossière (à l'instant le curé saute sur les écus, et le moine sur le défunt). On sent que l'auteur éprouve le besoin de renchérir encore sur une antipathie personnelle. Il ne faut donc accueillir qu'avec une extrême réserve un témoignage aussi suspect. Je remarquerai en outre, avec M. Harrisse, que plusieurs détails sont inexacts. Dom Preslier n'arriva pas sur-le-champ (il serait au moins nécessaire de savoir qui l'avait prévenu), il ne mit pas ainsi la main sur le cadavre le jour même, puisque nous apprenons par l'acte de décès que le transport à Saint-Nicolas eut lieu seulement le 27, il ne put acheter le cadavre de Prevost que le lendemain au plus tôt.

Après l'acte de décès si essentiel à connaître, vient la

1. *Revue de l'Oise*, Paris, t. I, n^o de juillet 1838, p. 131, cité par M. Harrisse. Je suis étonné que ce dernier ait l'air de croire en partie à ce récit invraisemblable.

lettre de l'abbé de Blanchelande, dont nous avons déjà parlé. La voici entièrement reproduite :

à Hesdin, le 1^{er} octobre 1763.

« Quand on réfléchit sur les événemens de ce bas monde, monsieur et cher cousin, on ne doit guerres s'y attacher. Si l'on y respire un instant, il semble que ce ne soit pour se préparer à quelque nouvelle peine. Vous pensés bien que ce prélude est pour vous disposer à une nouvelle que je ne dois pas vous annoncer crument, parceque je connois votre sensibilité et que l'amitié nous a toujours uni plus fortement encore que la proche parenté. Courmières écrit à M. l'avocat Dupond que le 26 de ce mois son oncle fut se promener après midi au prieuré de Saint-Nicolas, qui est une communauté de bénédictins réformés à trois quarts de lieue de chés lui. Il étoit seul. A son retour se trouvant vis-à-vis de quelques hommes qui passoient dans le chemin, il leur cria : à moi, mes amis, je me meurs. Puis il dit : Seigneur pardonnés moi mes fautes et sur le champs il mourut ¹. Je ne crois pas vous devoir laisser apprendre cette affligeante nouvelle par la voix publique. Nos neveux, et surtout Courmières, perdent beaucoup. Cette perte arrivée après celle de leur père ², leur est, par cette raison même ³, plus dommageable. Vous perdés aussi un parent qui vous estimoit, et aimoit beaucoup. La résignation aux volontés du ciel est la source des consolations pour les chrétiens. Joignons-y l'espérance que le ciel lui a fait miséricorde. Ses dernières paroles en donnent la con-

1. On remarquera qu'ici le récit de l'abbé de Blanchelande ne concorde pas avec l'acte de décès. D'après ce dernier, c'est seulement dans la maison presbytérale et non sur la grande route que Prevost aurait rendu le dernier soupir.

2. Jérôme-Pierre Prevost.

3. M. Harris (op. cit., p. 443) donne ici « morne » au lieu de même. Le mot n'offre pas de sens.

fiance. J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait dévouement

« Monsieur et cher cousin, votre très humble et très obéissant serviteur,

« f. PREVOST, abbé de Blanchelande.

« J'ai l'honneur de saluer mon cousin votre fils, et mes cousines. Ma sœur et ma nièce vous présente à tous leurs très humbles civilités ¹. »

Rien de plus précis que cette lettre, rien qui laisse moins subsister l'incertitude et en même temps pas un mot de la scène lugubre, que la tradition ou plutôt la légende a rendue populaire. Antoine La Place raconte en effet ² qu'interrogé par ce même abbé de Blanchelande « sur ce qu'on pouvait faire » après la mort inopinée de l'abbé Prevost, il répondit par ces quatre mots : « gémir et se taire ». Quelle nécessité y avait-il donc de tenir caché un événement assurément épouvantable (à supposer que l'abbé Prevost eût péri de la main du chirurgien), mais sur lequel la famille devait avoir à cœur de jeter, sans tarder, la lumière ? Craignait-on

1. Quand Prevost mourut, il ne lui restait plus que ce frère, Bernard-Joseph, religieux à Dommartin, près Hesdin, connu sous le nom d'abbé de Blanchelande. Les deux femmes qu'il appelle « ma sœur et ma nièce » sont la femme et la fille de Jérôme-Pierre, troisième enfant de la famille, le seul qui ait laissé de la postérité. Il était mort, nous l'avons vu, au commencement de 1763. La mère de l'abbé Prevost était une demoiselle Duclai de Bamières, près Hesdin. Son frère avait eu un fils, à qui cette lettre est adressée. Celui-ci étant mort sans postérité, elle passa entre les mains de M. Liévin Prevost de Courmières, né en 1780, mort lui aussi sans postérité en 1874, qui la laissa à son tour à M. le D^r Houzel, son petit-neveu. Celui-ci a eu l'obligeance de m'en donner une copie, voilà déjà plusieurs années. Elle a paru pour la première fois à ma connaissance, mais en partie seulement, dans la *France du Nord*, journal de Boulogne-sur-Mer, à la date du 7 avril 1893. C'est à elle sans doute que le D^r Darvin faisait allusion, lors de l'inauguration du buste de Prevost à Hesdin, en 1853.

2. *Recueil d'épitaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, déjà cité plus haut.

de provoquer les ressentiments des magistrats trop pressés, dont l'imprudence aurait été ainsi dévoilée, ou d'attirer le châtiment sur la tête du médecin qui avait pris un vivant pour un mort? Non, des considérations de ce genre ne devaient faire reculer personne devant l'impérieuse obligation de mettre au jour la vérité.

Il est beaucoup plus simple de s'en rapporter aux termes mêmes de l'abbé de Blanchelande, qui n'avait aucun intérêt à mentir, puisqu'il s'adressait à un parent très rapproché, dont il eût été étrange de suspecter la discrétion. On me dira que M. de Courmières lui-même dans sa lettre à l'avocat Dupond arrangeait peut-être l'événement à sa guise. Je répéterai : dans quel intérêt? On alléguera encore qu'on ne s'explique pas que l'abbé de Blanchelande n'ait pas reçu directement la nouvelle de la mort : mais rien n'empêche de croire que M. de Courmières voulant ménager la sensibilité de son oncle déjà âgé, se soit adressé à un tiers. Qui sait en outre si les relations ne s'étaient pas légèrement refroidies entre les deux frères (Blanchelande dit « son oncle » et non « mon frère » en parlant de l'abbé Prevost) : la lettre eût alors été délicate à écrire à M. de Courmières. Ajoutez que, si ce dernier avait pris parti pour son oncle Prevost contre son oncle Blanchelande, la missive devenait plus difficile encore à rédiger ¹.

Bien des arguments militent donc en faveur d'une mort naturelle, qui ne rappellerait en rien les sombres épisodes des romans de Prevost.

Qu'il me soit permis d'invoquer aussi le témoignage d'un médecin, M. le Dr Houzel, qui a composé sur la mort de

1. On remarquera que, d'après la lettre de l'abbé de Blanchelande, Prevost est mort le 26 novembre et non le 23, date généralement adoptée. L'acte de décès porte, il est vrai, que le corps a été trouvé le vendredi 23 et visité le 26 par les officiers de justice de Chantilly : le décès ne fut donc officiellement constaté que ce jour-là, et il n'est pas étonnant que le frère de Prevost donne cette date, comme celle de la mort elle-même.

son illustre ancêtre un ingénieux mémoire dont il a eu l'obligeance de me donner communication. Le Dr Houzel, petit-fils d'une petite-nièce de Prevost, commence par déclarer que dans la famille où l'on s'intéressait aux moindres faits de son existence, on n'eût pas manqué de conserver le souvenir d'une pareille fin. Puis, se plaçant sur le terrain scientifique, il démontre que dans les attaques d'apoplexie, la respiration persiste plus apparente encore que dans l'état de santé : « elle va, il est vrai, s'embarrassant, mais elle est bruyante, ronflante, et quand on cesse de l'entendre, tout est fini et bien fini. » Il est alors très peu probable que, dans la circonstance, la justice ait pris un mort pour un vivant et se soit trompée au point d'ordonner immédiatement l'autopsie ¹. Et si elle avait commis cette bétise, comment un opérateur, aussi novice qu'on veuille bien se l'imaginer, aurait-il pu donner « un maître coup de couteau » tranchant la vie en une fois ? Même en allant droit au cœur ou aux poumons, ne lui aurait-il pas fallu traverser d'abord la peau, puis les côtes ? Les blessures ainsi occasionnées, loin de causer la mort, comme on l'a raconté, auraient seulement ramené le cadavre prétendu au sentiment de la vie. Enfin, M. le Dr Houzel nous rappelle que, dans les dernières années du XVIII^e siècle, la médecine avait réalisé de sérieux progrès et que pour les autopsies médico-légales surtout, on procédait avec prudence et méthode.

Concluons donc en deux mots. La mort de l'abbé Prevost est naturelle, qu'elle soit due à une attaque d'apoplexie ou à une rupture d'anévrisme. Elle n'est point, comme on

1. Reste à savoir si Prevost est bien mort d'une attaque d'apoplexie. M. Harisse (*op. cit.*, p. 448), se basant sur un rapport de l'abbé Varnau (*Affiches pour la ville de Senlis*, Compiègne, An. MDCCLXXXV), estime qu'il a succombé à la rupture d'un anévrisme. Dans ce cas, comme dans l'autre, des signes de vie devaient subsister.

l'a cru et dit trop longtemps, une sorte d'épisode dramatique qu'il faille ajouter à ceux, déjà nombreux, que renferment ses romans. L'âge et un tempérament sanguin que les rudes années d'épreuves avaient fini par user, suffisent à expliquer cette fin subite.

DEUXIÈME PARTIE

LES ROMANS

Notre intention n'est point d'analyser successivement tous les romans de l'abbé Prevost. La tâche serait longue certainement, fastidieuse sans doute, en tous cas sans grand avantage pour le lecteur. En effet, les péripéties n'y varient guère, et le procédé reparaît à peu près toujours semblable à lui-même, sans que l'auteur se préoccupe de le dissimuler. Ce que nous voulons, c'est dégager, si possible, les caractères originaux de son œuvre et les éclairer, en les appuyant d'exemples (scènes, incidents, résumés de caractères) empruntés tour à tour aux différents romans. Si l'on nous reproche de ne pas avoir adopté l'ordre chronologique, nous répondrons que l'abbé Prevost n'étant point de ces écrivains dont le génie se développe peu à peu pour arriver à la pleine perfection, mais plutôt de ceux qui sans effort et, d'autre part, sans subir d'influences extérieures, sont arrivés presque du premier coup à réaliser dans une œuvre maîtresse, les qualités qu'on pouvait attendre d'eux, nous avons jugé inutile de le suivre pas à pas dans sa carrière littéraire. Il est évident que le roman d'une Mme Sand, pour ne citer qu'elle, garde profondément l'empreinte des mœurs, des théories, des aspirations ou des rêves de son époque, que

certaines faits d'expérience personnelle, certaines amitiés contractées par elle, y ont laissé une marque ineffaçable, qu'en un mot son œuvre est intimement liée à sa vie, à son temps. Il y a eu chez George Sand une véritable évolution, dont il est intéressant et nécessaire de suivre les différentes phases. Tel n'est pas le cas de l'abbé Prevost.

Ainsi donc, tout d'abord — comme il convient, quand il s'agit d'un romancier — nous rechercherons comment le romanesque fait tort dans son œuvre à l'observation de la réalité. Puis, comme chez lui l'amour domine, absorbe les autres sentiments, nous étudierons de quelle façon naît et se développe dans le cœur de ses personnages cette passion qui les pousse rapidement à la folie et au crime. Nous serons alors amenés à reconnaître que ces mêmes personnages sont pour la plupart atteints d'une incurable tristesse où les plongent les décrets de la fortune, si cruels dans leur aveuglement, que l'existence est pour eux empoisonnée et qu'avant Obermann et René, ils maudissent les hommes et la vie. Enfin nous nous demanderons si Prevost essayant de calmer, à l'aide des raisonnements philosophiques, les révoltes naturelles de l'homme en face des malheurs immérités qui fondent sur lui, n'a pas été ainsi entraîné à élever singulièrement la portée du roman et à traiter les plus hautes questions de religion et de morale. Pour terminer, nous essaierons d'expliquer par quels artifices il cherche à provoquer l'intérêt et comment il réussit à l'entretenir par la vivacité de l'expression et cette sorte de flamme généreuse, dont il réussit plus d'une fois à échauffer ses récits.

De là une série d'observations sur le romanesque, l'amour, le pessimisme, le roman moral et sérieux, la composition et le style. Quant à *Manon*, nous lui réserverons la place d'honneur qui lui est due.

CHAPITRE I

Le romanesque.

Le bon et le mauvais romanesque dans l'abbé Prevost. -- De la vérité et de l'invraisemblance dans les caractères et dans les faits. — Les contrastes. — Le roman historique.

Que faut-il entendre au juste par le roman romanesque? N'est-ce point un récit où le jeu des événements et le caractère des personnages, sans heurter la vraisemblance, nous arrachent cependant à la réalité banale des faits dont se compose la vie courante, nous mettent aussi en présence d'hommes et de femmes supérieurs, dans la vertu ou le vice, à ceux qu'il nous arrive de fréquenter? Ainsi conçu, le roman romanesque n'est point pour déplaire. Mais il ne doit point manquer à la vérité ou du moins à la vraisemblance, et tourner, selon une ingénieuse expression, « à l'exaltation dans la chimère ». Il faut que nous sentions toujours terre. Ces événements (c'est là d'ailleurs pour l'écrivain la difficulté), il faut que nous les admettions sans résistance. Ces hommes, ces femmes, il faut que nous les reconnaissons pour nôtres, que nous ne nous sentions pas incapables d'agir un jour à leur exemple, de penser, d'aimer comme eux, supposant même que l'occasion ne nous soit jamais offerte de les imiter, ou qu'à l'épreuve, nos forces, nos facultés trahissent nos

désirs. Dès que le romanesque verse dans l'invraisemblable et l'artificiel, l'œuvre languit, et malgré les efforts déployés par l'écrivain, il ne nous reste plus qu'une impression de froideur et de monotonie. Or, Prevost n'a pas toujours su éviter cet écueil. Prenons parmi ses romans *le Doyen de Killerine*, comme étant l'un de ceux où les bizarreries de la fiction viennent le plus malheureusement compromettre et gâter le charme du romanesque, tel que nous avons tenté de le définir.

I

La scène se passe à Killerine, en Irlande, et le début est plein de promesses. En général, le tort de Prevost a été de prolonger démesurément ses récits. Les premières pages sont ordinairement les meilleures : on n'y sent pas encore la fatigue, et l'inspiration toute fraîche leur communique une grâce ou une force, que nous cherchons en vain dans la suite. Le personnage du Doyen est très joliment esquissé : il est né fort laid, bossu par devant et par derrière, défiguré par des verrues plantées au-dessus des yeux, sa taille est ramassée et sa tête trop grosse : d'ailleurs, s'il embrasse l'état ecclésiastique, c'est autant par goût que par nécessité ¹. Car, nous dit-il, il n'a jamais aimé le monde; et lorsque son père lui présente une fort belle personne qu'il lui destine comme épouse, il demeure indifférent à ses charmes et se déclare décidé à vivre dans le célibat. En revanche, il forme le projet de marier son père, resté veuf de bonne heure, avec la jeune fille qui l'a laissé lui-même insensible. L'entreprise marche à souhait, et de cette

1. Dans une édition du *Doyen de Killerine*, publiée à Lille en 1771, se trouve une gravure signée Wateau, représentant le héros du roman comme une vraie caricature, mais répondant presque à l'idée qu'on s'en fait d'après la description de Prevost.

union inattendue naissent trois enfants : Georges, Patrice et Rose. Georges est vif, hardi, entreprenant, opiniâtre jusque dans ses erreurs, sans défense contre les écarts de l'imagination, vivant de rêves et plein de mépris pour le monde réel, d'ailleurs sincère et généreux. Patrice forme avec son frère le plus absolu contraste : il est doux, prévenant, indulgent aux autres ; sans affectation ; mais, comme Cleveland, comme plus tard René et Benedict, il est dévoré par la soif de l'inconnu. Toujours à la recherche d'un bonheur impossible, il se consume dans cette recherche : « Il ne trouvait rien qui fût capable de le satisfaire et de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étaient pour lui qu'un amusement qui laissait toujours du vide à remplir au fond de son cœur.... Sous un visage enjoué et tranquille, il portait un fond secret de mélancolie et d'inquiétude qui ne se faisait sentir qu'à lui, et qui l'excitait sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquait. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchaient d'être heureux.... Il suffisait de lui proposer quelque chose sous un tour nouveau pour lui en inspirer le désir ; non qu'il conçût en effet beaucoup de goût pour ce qu'il commençait à désirer, mais parce qu'étant dégoûté de tout ce qu'il possédait, son cœur se promettait plus de satisfaction dans le changement ¹. » Sa seule distraction est dans les livres, sa seule consolation dans la solitude. Si je ne me trompe, il y a là une fine et vraie étude de caractère. Au reste Prevost, poussant le souci de la vérité jusqu'à l'extrême, n'a-t-il pas mis un peu de lui-même dans ces deux personnages qui se font opposition ² ? De Georges

1. *Le Doyen de Killerine*, t. I, liv. 1, Paris, Didot, 1741.

2. D'ailleurs ce n'est pas la première fois que Prevost prête à ses personnages ses propres sentiments. Nous le retrouvons à la fois chez Des Grieux et chez Tiberge, à cause de ses instincts si contradictoires. Parmi les nombreux personnages dont les aventures remplissent la première partie des *Mémoires d'un homme de qualité*,

il a la loyauté, l'imagination, la vivacité, de Patrice, la bienveillance, la douceur naturelle, l'amour des livres, mais aussi l'esprit inquiet et chercheur. Toutefois, je le retrouve plus encore dans le premier que dans le second. Quant à Rose, c'est la femme d'intérieur par excellence, du moins au commencement du roman. Elle est simple, modeste, avenante, et porte son caractère écrit dans ses yeux et sur son visage : « Elle n'avait jamais fait réflexion si une femme est propre à autre chose qu'aux petits soins dont son père la tenait occupée; et j'admiraïs quelquefois qu'avec le fond d'esprit que je lui connaissais, elle pût se contenir si paisiblement dans un cercle d'amusements puérils, et moins convenables à sa raison qu'à son âge.

Prevost s'est aussi placé lui-même. Il s'est peint sous les traits d'un certain religieux entré de bonne heure dans les ordres, mais qui n'étant pas fait pour la vie monastique, ne tarde pas à l'abandonner. Nous voyons là brièvement indiqués les divers incidents que nous avons retracés au début de cet ouvrage; qu'il nous suffise de faire quelques citations pour montrer combien peu Prevost cherche à dissimuler la réalité sous la fiction : « Dès l'âge de quinze ans, j'entrai dans l'ordre des..., mais n'étant pas propre à l'état religieux, je me repens bientôt de cette démarche. Cependant des considérations d'honneur et la crainte de mes parents, me retinrent dans l'état que j'avais embrassé.... Ma conduite qui n'était pas des plus régulières (aveu précieux à recueillir) fit fermer les yeux à mes supérieurs sur les talents que j'avais reçus du ciel. Ils me tinrent dans l'humiliation en refusant de me faire prendre la prêtrise. Ce coup me fut sensible (ici une entorse assez grave à la vérité : tel n'est point le motif qui causa la mauvaise humeur de Prevost).... Je ne pus digérer cette honteuse distinction qui me déshonorait. Au lieu donc d'en prendre occasion de rentrer dans mon devoir, et de mériter l'oubli de mes fautes par une conduite plus réglée, je ne pensai plus qu'à me dédommager par des plaisirs secrets de l'injustice dont je croyais avoir à me plaindre. »

Au début du livre X, l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité* fait de lui-même un joli portrait dont l'original paraît bien être Prevost. Qui donc, sinon l'auteur de *Manon*, montre « une facilité excessive, une complaisance sans réserve en amitié comme en amour » ? Qui donc est « ami de la sévère vertu, mais faible et lent quelquefois à la pratiquer, quoique toujours assez ennemi du vice pour l'éviter avec horreur, aussi bien dans tous ses écrits, que dans toute la conduite de ses actions » ?

Mais cette simplicité venait de l'innocence de tous ses sentiments; elle était belle sans le savoir, elle plaisait sans y penser; et son esprit, quoique supérieur à ses occupations, s'y attachait tout entier, parce qu'il n'en connaissait point d'autres ¹. »

Survient un Français — il a nom des Pesses — qui, par ses descriptions enthousiastes de Paris, de ses habitants

1. *Le Doyen de Killerine*, t. I, liv. 1, Paris, Didot, 1741. Voici l'appréciation de Desfontaines (*Observations sur les écrits modernes*, t. II) sur *le Doyen de Killerine* : « J'avais résolu de vous entretenir une autre fois de l'histoire morale du *Doyen de Killerine* : mais pour ne pas être obligé de relire ce roman, et de vous en parler lorsqu'on n'en parlera plus, je vais vous dire ici ce que j'en pense. Le style de cet ouvrage, comme celui de tous les écrits de M. P., est vif, nombreux et élégant, sans affectation : personne ne peint mieux que lui, mais il invente mal. Il se trompe souvent dans le choix des expressions, et il lui en échappe fréquemment d'impropres et de barbares. » Suit une critique très vive et souvent justifiée des principaux caractères. Le Doyen est un pédant et, malgré ses prétentions à la sagesse, un petit génie aussi insupportable au lecteur qu'à ses deux frères et à sa sœur. Georges, malgré sa science du monde, commet les plus vulgaires bévues. Patrice est fort insipide : il ne renonce à sa mélancolie que pour se jeter dans les aventures les plus extravagantes. Rose dans toute sa conduite ne fait que violer les bienséances. Desfontaines ajoute : « Enfin ce roman est une fiction qui heurte partout la vraisemblance, et qui offre une ignorance absolue des mœurs, des hommes et des usages du monde; c'est un tissu d'imaginations bizarres, qui n'ont rien d'intéressant, rien d'agréable, rien d'utile. Si vous exceptez les agréments du style et la vivacité des peintures où l'auteur excelle, tout l'ouvrage n'est à mon gré qu'une masse informe, où l'on ne trouve pas assurément, comme l'auteur le promet sans façon dans son titre, tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable.... » A Paris, ce 22 juillet 1735.

Prevost répondit en ces termes aux critiques qui lui furent adressées, lors de la publication de la première partie du *Doyen de Killerine* (*Pour et Contre*, Nombre XC) : « On a reproché, dit-il, au Doyen de porter trop loin l'inquiétude et le scrupule : mais on verra dans la suite que c'est un défaut qu'il sentira lui-même et dont il saura se corriger; à ses frères et à sa sœur, qu'ils ne connaissent pas nos mœurs et nos usages, mais ils sortent d'un village d'Irlande, et l'auteur a voulu faire voir par quels degrés ils sont parvenus à d'autres lumières. On se plaint de la singularité de leurs aventures, mais elles sont vraies, et c'est à cause de leur singularité qu'on les publie. »

et de ses mœurs, a bientôt fait de mettre à l'envers cet intérieur patriarcal. Il n'a pas de peine à convaincre les frères et la sœur du Doyen des avantages que leur vaudrait un séjour en France : « Un jour qu'ils (Georges, Patrice et Rose) paraissaient charmés de son entretien, il prit un ton plus grave pour leur dire... qu'il y avait mille chemins de fortune à choisir, tant à la cour qu'à Paris; qu'un étranger bien né et de bonne mine ne manquait jamais de protection à la cour du plus généreux et du plus grand de tous les rois;... que pour ceux qui manquaient leur fortune à la cour, Paris offrait des ressources inépuisables; que le jeu seul y mettait tous les jours dans l'opulence une quantité incroyable de Français et d'étrangers;... qu'un homme bien fait qui était sans goût pour le jeu, pouvait encore, avec moins de hasard, se procurer un établissement par le moyen des femmes; que les vieilles, les jeunes, les veuves et celles qui ne l'étaient pas, étaient également idolâtres de la bonne mine, et qu'un jeune homme, avec cette sorte de mérite, se voyait marié, lorsqu'il y pensait le moins, à la plus riche héritière de Paris; que si les dames françaises avaient tant de faiblesse pour les hommes, les seigneurs et les personnes riches en avaient encore plus pour les femmes ¹.... » Qui pourrait résister à de si séduisants discours? Seul, le brave ecclésiastique hasarde quelques timides objections. Et cependant, il consent bientôt à se mettre en route et à risquer les pires aventures, pour ne point abandonner les jeunes étourdis dont son père, en mourant, lui a confié la garde.

Des Pesses, comme il est naturel, s'est épris de Rose et ne demande qu'à l'épouser. Mais Rose, que la vie de Paris commence à griser, a des vues plus ambitieuses. Un duc fort connu pour ses équipées amoureuses l'a distinguée, et la naïve jeune fille qui se voit déjà duchesse, répond à ses

1. *Le Doyen de Killerine*, t. I, liv. 1, Paris, Didot, 1744.

aveux sans se faire prier. On devine les inquiétudes et le chagrin du Doyen jeté subitement dans un milieu si différent du sien. Depuis qu'il est devenu chef de famille, il ne cesse de se demander s'il pourra accomplir sans faiblesse la tâche qui lui incombe et dont la lourdeur l'effraye : « Je commençai à ouvrir les yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étais chargé, et sur le danger où j'étais de voir mes conseils méprisés par mes frères et par ma sœur; les querelles et la division ne pouvaient manquer d'en être la suite et par une conséquence encore plus triste, je prévoyais qu'ils allaient tomber dans le libertinage, perdre de vue les raisons qui nous avaient amenés en France, oublier qu'ils ne pouvaient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse et leur bonne conduite, dissiper peut-être follement, le peu de bien que nous y avions apporté, et m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Killerine¹, »

Comme on en peut juger par ces quelques citations, il y a là des pages qui mériteraient de reparaître à la lumière et de sortir de cet oubli où on les a trop longtemps laissées. Aussi, notre surprise sera-t-elle d'autant plus désagréable, lorsque nous verrons peu à peu s'effacer ces traits si naturels qui font du Doyen une figure originale et vivante. Bientôt c'est l'auteur qui parlera constamment par sa bouche, c'est l'auteur avec sa thèse (car il en a une)², avec son éternel besoin de moraliser. Comme Rose dédaigne les reproches de son frère, que Georges s'empporte contre eux et soutient qu'un homme d'Église ne saurait juger sainement des choses du siècle, le Doyen met à

1. *Le Doyen de Killerine*, t. I, liv. 1, Paris, Didot, 1741.

2. Ne dit-il pas dans sa *Préface* qu'il montrera comment les règles de la religion peuvent s'accorder avec les usages et les maximes du monde et jusqu'à quel point il est permis à un chrétien de se livrer au monde, sans avoir à redouter les reproches de sa conscience?

profit la circonstance pour démontrer que l'ecclésiastique et l'homme du monde, tous deux chrétiens, sont astreints aux mêmes devoirs, c'est-à-dire obligés de haïr le vice et de pratiquer la vertu ¹. Et plus tard, lorsque Georges et Rose, lassés de ces remontrances interminables, se décident à fuir la maison familiale, que penser de l'idée bizarre qu'a le Doyen d'enlever sa sœur en plein bal masqué, non sans l'avoir au préalable dûment et longuement sermonnée? L'intention est louable, d'accord, mais le procédé maladroit. Autre invraisemblance : si le doyen arrache Rose aux séductions de ce monde qu'il déteste, c'est pour la mettre sous la surveillance de qui? — à peine y peut-on croire, de des Pesses qui l'aime toujours et, plein de patience, ne se laisse point rebuter par ses froideurs, pourtant significatives. Donner comme garde du corps à une jeune fille un amant qu'elle a jadis repoussé, avec le naïf espoir qu'elle écouterà ses conseils, me paraît être d'une diplomatie contestable.

Le Doyen s'y connaît peu aux choses du cœur. Il contraint sa sœur à subir la surveillance d'un homme qui lui est à charge, il imposera à son frère Patrice, un mariage avec une femme qu'il n'aime point. C'est en vain que celui-ci réclame quelques délais, argue de sa violente passion pour une autre femme, de son indifférence pour celle qu'on lui jette si indiscrètement entre les bras. Rien n'y fait. Le Doyen qui ne voit dans l'amour qu'un leurre dan-

1. Parfois cependant sa morale, si elle nous laisse indifférents, nous amuse par sa solennité un peu ridicule : « Je me contentai de leur faire une courte morale sur la superfluité de certains habillements, et sur la puérilité des modes. En France, leur dis-je, il est vrai qu'on se rendrait ridicule en refusant d'observer les modes; mais je sais qu'en France même on fait pitié aux personnes de bon sens, lorsqu'on les suit avec trop d'affectation. Retenez cette règle, ajoutai-je, qui est d'un excellent auteur français : « Les femmes raisonnables reçoivent les modes, et n'y ajoutent rien; elles ne sont jamais les premières à les suivre, ni les dernières à les quitter ».

gereux, songe avant tout à la dot. Il précipite le mariage et unit les deux jeunes gens avec un sans-gêne qui touche au comique. Un ecclésiastique est mandé à la hâte : aidé du Doyen, il procède lestement à la cérémonie : « Une courte prière, leur consentement que je leur fis prononcer en peu de mots, et ma bénédiction que je leur donnai en prenant le témoignage des assistants. firent l'essence de cette cérémonie ¹. » En vérité, nous nous demandons où l'auteur nous conduit et n'était sa gravité ordinaire, nous serions en droit de penser que le roman va tourner au vaudeville, ou même à la fantaisie la plus échevelée. Est-ce vraiment là ce Doyen d'abord si austère, si grave, si réfléchi? N'avons-nous pas désormais affaire à un vain fantoche incapable de nous intéresser?

Et cependant, on dirait par moments que Prévost éprouve le besoin de redonner à son personnage une apparence de réalité : de-ci, de-là, on recueille au passage quelques détails vrais, mais qui, par malheur, contribuent à rendre encore plus choquante l'incohérence du caractère. Ainsi, lorsque le Doyen s'aperçoit que ses sermons, loin de ramener au bien les brebis égarées, ne servent qu'à les en éloigner davantage. C'est un véritable cas de conscience qui se pose là pour lui et qu'il ne sait comment résoudre. Restera-t-il ferme dans ses principes antérieurs, ou bien, usant de compromis, ira-t-il à ce monde qui le dédaigne, mais dont il voudrait assurer pourtant le bonheur : « Je ne pus me trouver si proche du tombeau de mon père (il est alors retourné en Irlande), sans ressentir une mortelle confusion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avait confié à mes soins. Le témoignage de ma fidélité et de mon zèle, que je trouvais

1. *Le Doyen de Killerine*, 2^e partie, liv. III (la Haye, chez Pierre Poppy, 1739). On trouve à la *Bibl. nat.* (Y² 60, 459) cette seconde partie ne formant qu'un seul et même tome avec la première, éditée chez Didot en 1744.

au fond de mon cœur, en écartait bien toute ombre de remords, mais loin d'en bannir le regret et la tristesse, il ne servait qu'à me rappeler l'inutilité de mes peines et les misérables fruits que j'avais recueillis de mes espérances. Je portais ce poids à tous moments et dans toutes sortes de lieux. » Peu à peu, le doute commence à se glisser dans son esprit. N'a-t-il pas poussé trop loin la sévérité, n'a-t-il pas abusé de l'autorité que lui donnait son titre de frère aîné, enfin n'y avait-il pas, chose plus grave, dans son excessive rigueur, le besoin de satisfaire son amour-propre, et l'intime plaisir de se sentir meilleur et plus fort qu'autrui contre les séductions du monde? « En réfléchissant ainsi sur la cause de mes regrets, il me vint un scrupule qui me causa beaucoup d'embarras. L'opinion même que j'avais du jugement et de la probité de Georges, me fit douter si mes délicatesses de religion n'avaient pas été portées trop loin, et si l'idée que je me formais du monde n'était pas fausse ou du moins exagérée.... A la vérité, les livres saints, dont toutes les maximes sont infaillibles, déclarent la guerre en mille endroits au monde et à ses partisans; mais ils expliquent aussi ce qu'il faut entendre par les partisans du monde; ce sont les fourbes, les orgueilleux, les sensuels, les vindicatifs, les ravisseurs du bien d'autrui, etc, toutes qualités qu'on ne peut attribuer raisonnablement à la plupart des personnes qu'on connaît, et qu'on n'attribuerait pas sans une témérité criminelle à ceux qu'on ne connaît point. C'est donc sur cette seule espèce d'hommes, s'il en est beaucoup d'un si affreux caractère, que tombent toutes les malédictions évangéliques, ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux même qui vivent avec eux dans le monde ne puissent être d'un commerce aimable et sans danger; et Georges pouvait l'avoir reconnu par l'expérience¹. »

1. *Le Doyen de Killerine*, 2^e partie, liv. III.

Toutes ces réflexions ne sont-elles pas charmantes, pleines à la fois de sincérité et de naïf bon sens? Il y a dans l'analyse de ces scrupules une foule de traits pris sur le vif, et c'est l'un de ces passages trop rares dans le roman, où l'auteur s'oublie, et laisse ses personnages penser et parler pour leur propre compte. En somme, le Doyen voit très clair en lui-même. Où a-t-il appris le monde sinon dans les livres et les principes d'éducation qu'il a reçus au séminaire? Son école est donc imparfaite et il serait bien hardi de juger de choses qui lui sont restées jusqu'alors étrangères.

On a quelquefois rapproché le Vicaire de Wakefield et le Doyen de Killerine. On a, non sans raison, montré qu'ils ont les mêmes surprises et les mêmes terreurs devant ce monde qui s'ouvre tout à coup à eux avec ses dangers, ses mensonges et ses trahisons. Mais le docteur Primrose n'a pas un moment de faiblesse : le monde l'a trahi, il est devenu sa victime, une victime résignée. Il ne récrimine point, il restera irréprochable au sein de l'infortune la plus imméritée. Un de ses paroissiens a enlevé l'une de ses filles : comment va-t-il parler de lui? « Je n'ai point de ressentiment à présent, se contente-t-il de dire : quoiqu'il m'ait pris ce qui pour moi était plus cher que toutes les richesses, bien qu'il m'ait déchiré le cœur, toutefois il n'y a rien là qui m'inspire jamais un désir de me venger.... Si ma soumission peut lui faire plaisir, qu'il sache que, si je lui ai fait quelque injure, j'en suis fâché.... » Le héros de Goldsmith est un modèle de vertu : à la fin du roman, c'est l'abnégation, c'est la foi inébranlable, c'est l'enthousiasme du martyr qu'il montrera. Je n'en dirai pas autant du Doyen : moins convaincu, moins religieux, et d'une vertu moins absolue, il est par conséquent plus voisin de nous et de nos propres défaillances. Il s'est aperçu qu'il est avec le monde des accommodements et s'il pardonne, ce n'est point simplement par charité chrétienne, comme le

docteur Primrose, c'est parce qu'il a découvert qu'à côté de la morale religieuse, il en existe une autre dont il faut bien admettre la sincérité, quand on s'est donné la mission d'éclairer ses semblables. Or comment les éclairer sans les connaître, et les connaître sans les fréquenter ¹?

J'ai signalé chez notre héros une fâcheuse tendance à moraliser hors de propos, mais voici qui porte autrement atteinte à la vraisemblance. Rose, dont le cœur est volage et l'humeur capricieuse, n'a pas suivi son frère en Irlande. Restée à Paris, où elle vit d'ailleurs fort malheureuse, elle a répondu aux avances empressées d'un gentilhomme. Il est marié, mais marié à une femme âgée et riche dont il attend la mort avec impatience pour épouser la jeune fille, et jouir enfin d'une fortune dont il n'a encore retiré que peu de satisfaction. Le procédé est singulier et ne prouve guère en faveur du personnage, bien que Prevost insiste sur la noblesse de ses goûts, l'élévation de son esprit, la distinction de ses manières. Encore que l'amour excuse tout, nous lui voudrions plus de délicatesse et de dignité : « Mme de S. (c'est le nom de sa femme), dit-il au Doyen rentré en France, est mourante; son âge et ses maladies continuelles ne lui permettent pas six mois de vie. J'ai cru la perdre vingt fois par des accidents qui se renouvellent tous les jours. Sa mort me laissera libre; et quel usage pensez-vous que je ferai aussitôt de ma liberté? J'irai la sacrifier de nouveau aux pieds de votre sœur.... Ah! que je serai dédommagé heureusement de la contrainte où j'ai vécu jusqu'aujourd'hui ²! » En attendant le jour béni où le ciel le délivrera de sa femme, il compte chercher auprès de Rose des consolations qui tromperont son impatience et ses

1. Je comparerais plus volontiers au vicaire de Wakefield les ecclésiastiques de conscience si délicate et si naïve, dont M. Ferdinand Fabre nous a tracé de vivantes et fines peintures.

2. *Le Doyen de Killerine*, 2^e partie, liv. iv, à la Haye, chez Pierre Poppy, 1739.

ennuis. Aucune loi d'honneur ou de religion ne peut le condamner : ses richesses même il en emploiera une partie pour assurer une vie douce et tranquille à celle de qui il attend tout son repos.

On pensera sans doute que le Doyen va fulminer contre cet amant sans vergogne et se récrier devant ces combinaisons aussi ingénieuses que malhonnêtes : ce serait pour lui le moment d'invoquer ces grands principes de vertu et de sagesse dont il fait constamment parade. Il n'en est rien. Séduit par la bonne grâce, l'éloquence persuasive de son interlocuteur, il se contente de sourire — sans le vouloir. Au lieu de s'indigner et de répondre par un refus courroucé aux propositions de M. de S., comme on l'attendrait d'un homme aussi scrupuleux en matière de morale, il avoue simplement que la question lui paraît délicate, et mérite réflexion. Je n'ignore pas que Prevost a pris soin dans la préface de nous avertir que le Doyen, après avoir poussé la rigueur à l'excès, cherche ensuite « tous les tempéraments que la charité demande et que la justice chrétienne tolère ». Cependant je doute fort que la charité et la justice chrétienne aillent jusqu'à nous faire excuser les projets de M. de S. Et puis, le revirement, à supposer qu'on l'admette, ne s'explique pas. Il n'est pas préparé, amené, on n'en devine pas les causes, et Prevost nous montre trop sommairement comment une âme simple, mais sincère, qui ne cherche que l'honnêteté et la vertu, est contrainte par les nécessités de la vie de tempérer les rigueurs de sa morale. Comme le roman développé dans ce sens eût été plus intéressant et varié, et combien d'aventures, de coups de théâtre, de sombres épisodes n'aurions-nous pas donnés pour l'analyse délicate de ces mille sentiments contradictoires qui agitent forcément l'esprit d'un homme placé entre les devoirs que lui impose sa profession d'ecclésiastique et les exigences du siècle !

Le personnage du Doyen ne nous satisfait donc que

médiocrement : nous trouvons singulier qu'après avoir longtemps prêché une morale austère, il se convertisse brusquement aux maximes du monde. Nous ne serons pas moins étonnés que Patrice se révèle tout à coup avec une sécheresse et une dureté de cœur, que nous ne lui connaissons pas. Il n'aime point sa femme, il ne l'aimera jamais, mais sa brusquerie à son égard est telle qu'elle touche parfois à la brutalité. Certes Prevost nous l'a représenté comme une âme faible et rêveuse, mais il ne nous a même pas laissé entrevoir qu'il pourrait un jour briser sans hésitation le cœur d'une femme qui a sacrifié tout ce qu'elle possède pour le sauver. En effet, Patrice a jadis été emprisonné à la suite d'un complot, où l'on croyait faussement qu'il avait trempé, et Sara Fincer — ainsi se nomme cette fille passionnée — qui s'est éprise de lui, après quelques instants de conversation, lui a offert ses bijoux, ses diamants, le peu d'argent dont elle disposait, pour lui permettre de corrompre ses gardiens et de s'évader. Comment va-t-il la traiter? Oublieux de ses serments, sans égard pour une femme qui lui est restée fidèle et dévouée, bien qu'elle eût été excusable de trahir la foi jurée ¹, il la dédaigne et la repousse. Elle a beau le supplier, se contenter de la plus faible marque sinon d'amour, au moins d'estime, Patrice demeure insensible. A peine quelques témoignages de respect, et encore sont-ils destinés à masquer l'impatience de se voir adoré malgré tout. Par contre, lorsqu'il apprend que Mlle de L. (une autre femme, qu'il aime, celle-là, passionnément) est dangereusement malade et couchée (autre étrangeté) dans une chambre contiguë à celle de Sara, que d'inquiétude, que d'angoisse, et, pour le Doyen, quel scandale qu'un amant si ardent, si fougueux, qu'un mari si froid, si récalcitrant! « Que j'appris bien à

1. Nous avons vu précédemment de quelle façon le Doyen marie son frère.

distinguer en un moment les soins et les ardeurs de l'amour, des simples mouvements du devoir ! Que je le trouvais différent de ce qu'il m'avait paru près de son épouse ! La main de son amante était sur le bord du lit : il la prit malgré le mouvement qu'elle sembla faire pour la retirer. Il y colla ses lèvres, en y paraissant réunir tous les sentiments de son âme ; et s'il fut fidèle à la condition qu'on lui avait imposée de garder le silence, mille soupirs qu'il ne pensait pas à contraindre m'apprirent assez quelle avait été mon erreur, lorsque je l'avais cru prêt de vaincre sa passion, ou résolu du moins de la combattre ¹. » On alléguera que Patrice est un caractère faible, irrésolu. Ne l'ai-je pas montré, dit Prevost, plein de mollesse, d'indécision, à la merci des conseils et des avis de chacun ? S'il a épousé Sara Fincer, c'est contre sa volonté, et, mari malgré lui, il ne se croit obligé à aucun des devoirs conjugaux. Je le veux bien, mais pour que Patrice ait pu consentir à s'unir à Sara, il faut donc qu'il n'ait que médiocrement aimé Mlle de L., et alors comment expliquer ce désir invincible, cette sorte de délire qui l'entraîne vers elle ? Il y a là quelque chose de choquant, dont Prevost est seul à ne pas s'apercevoir.

Cette inconséquence ne me frappe pas moins chez Georges. Georges s'est épris de Sara Fincer, si bien que la situation rappelle assez celle d'Andromaque. En fréquentant sa belle-sœur, en écoutant ses tendres plaintes, en voyant couler ses larmes, il s'est senti pénétré de mille sentiments qu'il n'avait jamais encore éprouvés, et dont il ne s'était pas cru capable. La compassion l'a préparé à l'amour. Le feu a longtemps couvé au fond de son cœur, et

1. *Le Doyen de Killerine*, 4^e partie, liv. VII, 1740, sans nom d'éditeur, ni lieu d'impression. Cette 4^e partie fait suite à une 3^e partie qui ne porte, elle non plus, aucune indication et qui vient après la 2^e partie précédemment signalée et publiée par Poppy (*Bibl. nat.*, Y² 60, 459).

lorsqu'il s'est aperçu de sa violence, il était trop tard pour s'en défendre. Il s'offre donc à remplacer Patrice, après le prononcé du divorce : et celui-ci, redevenu libre, épousera Mlle de L. Singulière combinaison, amour plus singulier encore. Le Doyen, que Georges a choisi comme confident, répond avec indignation à cette révélation inattendue : « Affreuse corruption de principes et de sentiments, m'écriai-je, sans lui laisser le temps de se reconnaître ! Par quels degrés êtes-vous donc parvenu à l'excès de la débauche ? On veut excuser l'amour, ajoutai-je, et l'on ose lui donner des noms qui le transforment presque en vertu. Mais quelle horrible et funeste passion, qui fait perdre toute son horreur au crime, et qui porte la hardiesse jusqu'à s'en faire honneur ! » Nous ne protesterons pas comme lui au nom de la morale, mais simplement au nom du bon sens. Georges dit bien que sa passion est irrésistible. Notre surprise est grande, et légitime. Deux ou trois indications données par l'auteur, dans le courant du récit, suffisaient-elles à nous renseigner ? Prevost n'aurait-il pas dû montrer plus complètement les causes de cette passion, en noter les progrès, la dépeindre grandissant dans le cœur du jeune homme, jusqu'à l'explosion finale ? Coup de foudre, répond Prevost. Autant alors supprimer du roman tout ce qui en fait le charme et l'animation, c'est-à-dire l'étude des caractères et des sentiments.

Ce que j'ai dit du Doyen, de Patrice et de Georges, je le répéterais volontiers de Mlle de L. qui nous déconcerte aussi par une rapide métamorphose. Au début, elle semble le modèle des vertus, surtout à en croire son amant. Une fois mariée à Patrice, elle devient « imprudente et voluptueuse » ; si jusqu'alors nous la tenions pour une âme ardente, mais honnête, c'est, paraît-il, qu'elle déguisait ses défauts sous « l'air de modestie qu'elle devait à l'éducation ». Pendant un voyage de son mari en Espagne, elle court les bals et les soupers parisiens, heureuse de recevoir

les flatteries que lui valent sa beauté et son esprit. Elle fréquente une société bruyante où l'on n'a d'autre règle que le plaisir, enfin elle se lie avec une femme justement réputée pour la légèreté de ses mœurs.

On n'aurait qu'à feuilleter l'œuvre entière de Prevost pour rencontrer sans cesse à côté des détails les mieux observés, les plus criantes invraisemblances. Parlerai-je de ce Cleveland qui personnifie, si j'ose dire, l'amour et le célèbre en termes si pénétrants, si enflammés qu'on le dirait en proie à un feu intérieur qui ne s'éteint jamais. A lire ces pages toutes palpitantes de vérité, on reconnaît l'auteur, on sent son expérience personnelle et comme la griffe de celui qui a éprouvé tout ce que l'amour cause d'inoubliables jouissances et de mortelles déceptions. Cleveland, fils naturel de Cromwell, Antony, Didier avant la lettre, sorte de misanthrope marqué au sceau de la plus funeste destinée, s'est réfugié dans une sombre caverne, où il pensait trouver la solitude. Contrairement à son attente, une jeune fille s'y est cachée avec sa famille, pour échapper aux fureurs du Protecteur. Cleveland ne le regrette pas, car sa misanthropie n'est pas intransigeante. D'ailleurs, s'il hait les hommes, n'est-ce point simplement qu'il ignore encore l'amour, et que ce cœur trop sensible est resté vide d'affection? La preuve est qu'il est rapidement conquis par la grâce juvénile de Fanny. Elle n'a que dix ans, mais il le dit : « A dix ans, une fille cesse en quelque sorte d'être un enfant ¹ ». Il y a dans la peinture de cet amour naissant, mais tout aussitôt irrésistible, un charme sensuel d'expression qui nous rappelle les plus brûlants passages de *Manon*. « Je la prenais souvent sur mes genoux, je l'embrassais avec cette innocence ingénue qui ne pense pas même à s'alarmer. Je tins assez longtemps la même conduite sans y avoir fait une seule fois réflexion. Cependant il s'allumait

1. *Cleveland*, t. I, liv. 1, Paris, Didot, 1731.

pendant ce temps-là un feu secret dans mes veines, que je sentis avant que d'en connaître la nature. Les premières lumières que j'en eus me vinrent d'une espèce de frémissement que j'éprouvais à son approche, et qui se changeait ensuite en un sentiment délicieux lorsque je l'avais sur mes genoux.... Bientôt je ne fis plus un pas ni au dehors, ni au dedans de la caverne, sans avoir son image incessamment présente; je la voyais en songe; je me trouvais plein de son idée en m'éveillant, et je brûlais d'impatience de retourner auprès d'elle : là j'écoutais attentivement tout ce qu'elle disait; j'étais ému du son même de sa voix. Tout ce qu'elle avait touché me semblait avoir acquis une qualité nouvelle ¹. » Que d'ardeur et de vie dans ces phrases expressives et pourtant pas un mot qui ne soit de la langue la plus familière et la plus courante. Ne songe-t-on point, en lisant cette page, à certains des plus beaux passages de Racine, dont l'art consiste aussi à rendre de la façon la plus naturelle, les sentiments les plus forts ou les plus complexes? N'est-ce point, de même, un trait bien observé que cette illusion caressée par Cleveland de pouvoir demander à ses livres, à ses réflexions, à la droiture de son cœur un contrepoids à l'amour? Voilà bien l'inexpérience d'une âme encore neuve et qui ne sait que la passion exige qu'on se livre à elle sans réserve. D'autre part, est-ce encore ce Cleveland si vrai, si voisin de nous qui s'en va moraliser les Abaquis, rêve de réformer leurs mœurs, et se fait couronner leur roi? Ici le chimérique reprend ses droits, et nous le déplorons. Et pour le marquis des *Mémoires d'un homme de qualité*, Prevost ne s'est-il pas inspiré de la vie réelle, j'irai plus loin, de ses propres souvenirs, quand il nous a retracé cette soif ardente de solitude, de retraite, au sortir des orages du monde, et ce plaisir inexprimable d'échapper pour un temps aux cruels

1. Cleveland, *ibid.*

caprices de la fortune? Mais, qui ne se passerait volontiers de ces longues considérations philosophiques inspirées du *Télémaque*, que le marquis développe devant son jeune élève? Louable désir que celui de rendre le roman moins frivole et d'y traiter les plus sérieuses questions, mais, sans parler du talent, quelle dextérité de main ne faut-il pas avoir dans cette tâche qu'un Balzac, une George Sand ont rarement menée à bonne fin.

II

Après les caractères, les faits. Cherchons comment le romanesque vient s'y glisser aussi, comment une brillante imagination emportée par ses rêves, arrive à se perdre dans une complication pénible d'événements, comment les situations les plus étranges, les tableaux les plus fantaisistes prennent place à côté des plus heureuses inventions. On sait que Prevost s'évertue à nous affirmer, chaque fois que l'occasion s'en présente, qu'aucun de ses récits n'est mensonger ¹. A l'en croire, il laisse parler les témoins des faits, ou bien il a découvert certains mémoires, certains papiers de famille, certaines vieilles archives qui lui permettent de ne jamais rien tirer de son propre fonds. Naïve précaution et qui ne trompe personne, d'un romancier qui prévoit les objections naturelles auxquelles il s'expose.

Nous avons vu que Cleveland vit au fond d'une caverne où il médite sur les tristesses de sa destinée. Cette caverne existait, paraît-il, et Cleveland la dépeint d'après nature ².

1. L'auteur d'une lettre anonyme (*Amusements du cœur et de l'esprit*, t. XIV, p. 409) se plaint de la manie qu'ont les auteurs contemporains de donner à leurs romans l'apparence de la vérité et de présenter, sous couleur de mémoires, les faits souvent les plus invraisemblables.

2. C'est la caverne de Rumney-Hole (voir le *Pour et Contre*, Nombre 86).

On s'en aperçoit d'ailleurs à la minutie des détails. La première rencontre de Cleveland avec lord Axminster, le père de Fanny, ne manque pas d'une certaine grandeur mystérieuse. Ce bruit confus, ces pas dans le lointain qui attirent l'attention du héros, cette étincelle qui pointe et scintille au milieu des ténèbres, puis qui grandit peu à peu, l'apparition soudaine de cet homme tenant un flambeau à la main, semblable à un fantôme, tout cela est heureusement trouvé et présenté avec pittoresque. Je ne m'arrête point sur cette coïncidence assez curieuse que des victimes de Cromwell soient ainsi réunies par le hasard à trente pieds sous terre. Mais lorsqu'à la suite d'une série d'aventures que je passe sous silence, Prevost nous fait débarquer dans l'île de Sainte-Hélène, nous assistons à des scènes qui relèvent tour à tour de la comédie et du drame et qui soulèveraient les protestations du lecteur le plus bienveillant. Qu'on en juge.

Cleveland a été trompé dans ses plus chères espérances. Au moment d'épouser Fanny, il retrouve son grand-père qui s'oppose à ce mariage et le sépare de sa fiancée. Cleveland, sous le coup du désespoir, s'embarque pour l'Amérique, comptant y retrouver celle qu'il aime, mais en chemin il rencontre un jeune homme, lui aussi fils naturel de Cromwell et victime de ses cruautés. Ce dernier s'intéresse bientôt au sort de Cleveland, le prend pour confident, et lui fait le récit de ses infortunes.

Jeté en prison sur les ordres du Protecteur, puis envoyé dans une colonie pénitentiaire, Bridge — c'est le nom du nouvel ami de Cleveland, — est miraculeusement délivré par une étrangère, une Française, qui l'amène dans l'île de Sainte-Hélène, où vivent à l'écart, d'une vie idéale et merveilleuse, des réfugiés protestants, exilés après le siège de la Rochelle. Le pays dont ils ont fait une seconde patrie ne présente aux regards que des aspects enchanteurs : c'est une plaine immense entourée de rochers qui sem-

blent la séparer du reste du monde, et traversée d'allées ombreuses qui s'étendent à perte de vue. De grasses prairies, des terres cultivées, des maisons qui offrent autant de commodité que d'agrément ajoutent encore au charme du paysage¹. Dans cette Salente transatlantique, l'égalité règne partout, et la vieillesse seule est considérée comme une marque de distinction. Tous les biens sont communs et chacun y a également droit. Les domestiques ne sont jamais rudoyés par leurs maîtres. Quel droit ont en effet ces derniers de les maltraiter? Les domestiques n'auraient-ils pas d'ailleurs celui de se soustraire à d'injustes châtimens? La famille forme donc comme un tout, dont le père fait la première partie, les serviteurs, la troisième.

Bridge n'a plus rien à souhaiter, car, pour mettre le comble à son bonheur, on lui fait des propositions d'hyménée, qui, toutes singulières qu'elles soient, ne laissent pas que de l'enchanter. Ici, nous donnons la parole à la femme qui, l'ayant sauvé dans un but fort intéressé, le renseigne avec complaisance sur la manière dont se font les mariages dans la colonie. « Cette campagne, toute favorisée qu'elle est du ciel et de la nature, a dans l'air ou dans le fond du terroir quelque chose de vicieux qui s'oppose à la propagation de la colonie.... A peine nous est-il né un enfant de votre sexe pour quatre du mien, depuis l'espace de vingt ans. Il est vrai que nos filles sont des créatures toutes parfaites : il semble que la nature, en les formant, mette en charmes tout ce qu'elle aurait dû

1. N'y a-t-il pas comme un écho du *Télémaque* dans cette fin de description de l'île de Madère, que je trouve au 9^e livre de *Cleveland* : « La disposition des collines, la verdure des arbres, l'abondance des fruits les plus délicieux, la multitude des fontaines et la fraîcheur des eaux, enfin la douceur merveilleuse de l'air, qui paraissait composé de parfums que les fleurs et les fruits exhalaient continuellement, formaient tous ensemble un séjour si délicieux, que toute ma tristesse ne put me défendre d'un sentiment de plaisir. »

employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plupart étant sans maris, elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfants ne font que soupirer nuit et jour. Il est trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose.... Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous pussions prendre pour prévenir le dépérissement de la colonie, était de faire venir de France et d'Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m'a chargée de cette commission, parce qu'on m'attribue le mérite d'avoir l'esprit insinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette île avec un de nos hommes qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premièrement en France. J'allai dans toutes les villes, où notre religion est florissante. Mais, malgré tous mes soins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui aient voulu me suivre sur ma parole. Ma conquête s'est réduite à deux. Je n'en ai pu gagner que trois en Angleterre. Il m'aurait peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, si j'eusse été disposée à les recevoir indifféremment; mais il me fallait des jeunes gens sages, doux, vertueux, attachés à leur religion; et Dieu sait qu'il ne s'en trouve guère en Europe. Je vous ai vu sur le vaisseau; votre physionomie m'a attachée, et vous ne m'avez pas fait connaître plutôt votre fortune et vos inclinations, que je vous ai cru propre à augmenter le petit nombre des élus que j'amenais. Vous aurez pu les remarquer dans le vaisseau, quoique vous ignorassiez le dessein de leur voyage. Ils en sortirent il y a trois jours avec moi. Ils sont ici à présent à vous attendre, et ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reste de la colonie¹. »

Le revers de la médaille est que l'union sera le fruit du hasard. Comme les jeunes filles à marier — on pourrait

1. *Cleveland*, t. III, liv. III, Paris, Didot, 1731.

dire les prétendantes — sont près d'une centaine, et qu'on n'a réussi à amener dans l'île que six jeunes gens (Bridge et ses cinq compagnons); on juge de l'inquiétude de ces derniers et plus tard, de leur désappointement, en voyant que le sort ne favorise point leurs espérances, et ne leur accorde point celles qu'ils aiment en secret. En effet, bien qu'à peine arrivés dans l'île, leur cœur s'est déjà fixé, grâce au coup de foudre. Aussi, après avoir demandé six semaines de réflexion, sous prétexte de faire connaissance avec leurs fiancées de hasard, en réalité pour reculer le moment fatal, ils emploient ce temps à vaincre habilement, et sans peine d'ailleurs, les derniers scrupules de celles qu'ils appellent déjà leurs maîtresses; et bientôt Prevost nous montre les six couples tendrement enlacés, dans une prairie déserte, sous les rayons de la lune qui vient éclairer d'une lueur discrète cette première et enivrante nuit d'amour. Il est vrai que, pour donner à ces faciles unions un semblant de légalité, l'un de nos jeunes gens, Gelin — le traître du roman, mais qui ne s'est pas encore révélé — prononce un petit discours préliminaire, où il fait ressortir les obligations du mariage chrétien, puis exige de ses cinq camarades un serment solennel destiné à servir de préservatif contre les dégoûts que peut apporter l'éternité du mariage.

Nous voilà, si je ne me trompe, en pleine fantaisie. Malgré le réel talent déployé par l'auteur, nous ne le suivons pas sans résistance. Ces mœurs invraisemblables, ces institutions étranges des habitants de Sainte-Hélène, en quoi peuvent-elles nous intéresser? Nous savons que Prevost ne connaît pas les pays dont il parle, qu'il ne les a jamais visités, et qu'au reste, c'est à dessein qu'il les choisit fort éloignés. Nous avons alors le sentiment très net qu'il nous décrit une société telle qu'il la souhaiterait lui-même, telle qu'il l'a, sans aucun doute, plus d'une fois rêvée. Nous n'avons plus affaire à un romancier, mais à

une sorte de théoricien politique. Tout ce qui fait le charme et le prestige du roman s'évanouit : car il devient insupportable et même dangereux, quand il se mêle de vouloir régénérer le monde.

On devine l'issue de ces aventures extraordinaires. Les jeunes gens sont jetés en prison pour avoir contrevenu aux lois de la colonie, et la femme de Bridge, dont la grossesse ne tarde pas à révéler la faute, est condamnée au supplice avec son mari¹.

III

En général, les fictions de l'abbé Prevost sont tristes dans leur invraisemblance. Lorsque son imagination secoue le frein qu'il essaie en vain de lui imposer, c'est un tissu d'événements plus effrayants les uns que les autres. C'est bien le « sombre coloris » dont parle Rousseau. A peine le lecteur reprend-il haleine que déjà il est rejeté en pleine tragédie, ou plutôt en plein mélodrame. Qu'on lise les premières pages des *Mémoires d'un homme de qualité* : on y trouvera de suite très marquée la tendance de Prevost à provoquer chez son lecteur l'effroi et même l'horreur. Le héros du livre est en proie aux plus cruels

1. Voici comment Desfontaines, dans son *Journal*, s'exprime sur cet épisode étrange de *Cleveland* : « L'Isle inconnue, habitée par les réfugiés de la Rochelle, est ce qu'il y a de plus singulier et de plus intéressant dans le second volume : les filles de cette Isle, qui sont en grand nombre, qui manquent de maris, et pour lesquelles on fait une lotterie d'hommes, est quelque chose d'assez plaisant : mais cet endroit offre des images un peu trop libres. L'auteur qui, dans une lettre imprimée, vante beaucoup ses mœurs, n'a, ce me semble, d'autre ressource pour sa justification que ce lieu commun :

Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

Cependant la sagesse de l'auteur est peinte dans le reste de l'ouvrage, où il donne d'excellentes leçons de vertu et de philosophie. » (Desfontaines, le *Nouvelliste du Parnasse*, t. III, p. 43, 1731.) Bibl. Maz., 34, 139.

pressentiments, que vient encore confirmer une série de songes affreux : « Je vis une foule de spectres qui m'environnaient. La terre sur laquelle je marchais, était couverte de corps morts et demi-pourris. » Ce n'est pas tout : à ces funèbres tableaux succèdent des images fantastiques : « J'entrai dans une forêt fort sombre, que j'aperçus devant moi tout à coup ; à peine eus-je fait les premiers pas, que mes pieds devinrent immobiles : mes habits se changèrent en écorce, mes mains en branches ; en un mot, je me vis transformé en un grand arbre ». Surviennent des fantômes et tandis qu'ils coupent les branches avec un fer tranchant, il lui semble que sa vie s'échappe par les blessures que reçoit l'arbre. Quelques jours après, se réalisent les événements annoncés par ces funestes présages. Le marquis et sa sœur Julie sont attaqués la nuit par six hommes masqués. Notre héros n'hésite pas, il s'élance hors de son carrosse et s'apprête à vendre chèrement sa vie et celle de sa compagne, lorsque l'un des brigands tire un coup de pistolet qui atteint Julie en pleine poitrine. La gaieté naturelle du caractère de Prevost forme un contraste curieux avec les imaginations lamentables de ses romans, et plus d'une fois l'on s'étonne qu'un homme d'humeur aussi joyeuse ait pris plaisir à retracer tant de complots, de trahisons, de suicides, d'assassinats ¹.

L'amour lui-même naît souvent et se développe au milieu des plus ténébreux mystères. Qu'on lise par exemple la première entrevue de Patrice du *Doyen de Killerine*, avec celle qu'il aime. En rôdant un jour autour de sa demeure, il y voit se glisser successivement plusieurs personnes vêtues de noir. Avec l'audace que donnent la jeunesse et la passion, Patrice entre à la suite de ces étranges visiteurs, suit l'un d'eux à travers

1. Ses portraits nous le représentent la mine ouverte et le sourire aux lèvres. Or, dans le 1^{er} chapitre des *Mémoires*, il n'y a pas moins de trois morts, dont un assassinat.

une cour, un vestibule et un couloir, descend un escalier et se trouve enfin dans une salle vaste et bien voûtée. « ... La suite aurait pu m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle; on l'ouvrit pour en tirer un paquet informe, que je reconnus aussitôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des morts. Le silence continuait de régner dans l'assemblée. Je vis paraître au même moment un cercueil de couleur noire, dans lequel le cadavre fut enfermé; on le mit sans cérémonie au fond d'une fosse qui était préparée dans un coin de la salle même, et que je n'avais point encore aperçue. Elle fut remplie de terre sur-le-champ, avec tant de propreté et de soin, qu'on aurait eu peine à reconnaître la place¹. » La figure de Patrice est nouvelle, on chuchote autour de lui, on le regarde avec méfiance et on s'apprête à lui faire un mauvais parti, quand Mlle de L..., la jeune fille qu'il aime, présente à la funèbre cérémonie, déclare hardiment qu'en l'absence de son père, elle répond de l'étranger, et prie les assistants de s'en rapporter à sa parole. En revanche, elle demande à l'indiscret de lui jurer qu'il ne révélera jamais la scène dont il a été témoin. Elle ajoute que son père est protestant, et que l'exercice de sa religion étant interdit en France, il a fait creuser dans sa maison un caveau destiné à enterrer les morts.

Si la tragique extravagance et l'horreur forcée des situations sont aux yeux du romancier la condition même de l'intérêt, il est juste de reconnaître que, dans la peinture de certaines scènes épisodiques, il se révèle comme un observateur plein de gaieté et de spirituelle bonne humeur. Voici d'abord une dispute de théologiens qu'il nous retrace avec d'autant plus de sincérité qu'il en a vu

1. *Le Doyen de Killerine*, liv. I, Paris, Didot, 1741.

de semblables, lors de son passage au cloître. On la regarde quelquefois comme un hors-d'œuvre dans le *Doyen de Killerine*, dont je la tire. Elle n'en est ni moins piquante, ni moins agréablement présentée. Le Doyen, pour s'éclairer sur un cas de conscience qui l'inquiète, a été consulter un certain nombre d'habiles docteurs qui, eux aussi, demandent à réfléchir : « Je connaissais quelques docteurs, gens sages et éclairés, dont les décisions réunies devaient être une loi pour tous les honnêtes gens. Je pris le parti de les voir successivement, et de leur proposer mes doutes. Ils s'accordèrent à me demander quelques jours, pour s'éclaircir eux-mêmes par de nouvelles études ; et nous convinmes de nous assembler après cet espace pour examiner en commun toutes les opinions. »

Le jour de la conférence arrivé, on commence par se disputer sur une question de préséance : le plus âgé de la troupe qui n'est point le plus raisonnable, s'offense de voir son autorité méconnue, et affecte de ne pas donner son avis. Toutefois, comme un théologien n'est point fait pour garder le silence, il renonce bientôt à son mutisme : « L'ancien qui avait le visage tourné vers une fenêtre et qui ne paraissait plus prendre part à ce qui se disait derrière lui, éleva tout d'un coup la voix : « Plaisantes décisions, « dit-il, en éclatant de rire ! ces gens-là n'ont pas une ombre « de théologie ! — O ! plaisant vous-même, reprit celui qui « avait parlé le dernier. Je suis prêt à prouver mon sentiment par tous les pères et les conciles de l'Eglise ! — Je « vous en défie, répliqua l'ancien, en se tournant brusquement vers l'assemblée ; j'ai ici tous les conciles et tous les « pères. » Ceux qui avaient été à peu près de la même opinion, s'approchèrent de lui pour lui faire comprendre qu'il avait tort, et qu'un seul docteur, fût-il l'ancien, prétendit-il être le chef, ne pouvait l'emporter sur plusieurs docteurs réunis. D'ailleurs, citant divers passages, ils s'efforçaient tous ensemble de lui prouver que le sens naturel était celui

qu'ils en avaient tiré, et qu'il fallait n'avoir aucune connaissance des langues grecque et latine pour s'en imaginer un autre. « Les langues grecque et latine, s'écria le vieux docteur en furie! c'est donc vous qui prétendez me les apprendre? » Et les traitant eux-mêmes d'ignorants, qui avaient besoin tous les jours de recevoir ses leçons, il leur nomma cent traités grecs et latins, sur lesquels il s'offrit de prouver sur le-champ qu'ils n'avaient jamais jeté les yeux ¹. »

Les détails, comme l'ensemble de cette courte scène, ne sont-ils pas excellents? n'y a-t-il pas là des traits qui, par leur vérité, rappellent à la fois les plaisantes contestations théologiques des *Provinciales* et les bouffonnes querelles des médecins de Molière? — Au reste, comme on le devine, la discussion se transforme en bagarre, et le tumulte devenant général, le Doyen prend sa canne, son chapeau, et s'esquive tout heureux d'en être quitte à si bon compte.

A côté de ce petit tableau de mœurs, si allègrement esquissé et d'une si amusante observation, j'en placerai un autre plus risqué, si l'on veut, mais bien vrai, bien du xviii^e siècle par la légèreté et la vivacité du trait. C'est un charmant pastel, un peu osé, un peu scabreux, mais enlevé, à mon avis, de main de maître. Une femme que les scrupules de conscience ne semblent jamais avoir beaucoup gênée et qui ne joue d'ailleurs dans *le Doyen de Killerine* qu'un rôle très effacé, forme le projet, pour ridiculiser le naïf ecclésiastique, de l'attirer un soir dans son appartement, de recourir aux séductions les plus raffinées, puis au moment décisif, de le renvoyer honteux et confus à ses prédications morales. En femme avisée, elle feint d'avoir été touchée par la grâce et demande au Doyen de soutenir ses pas chancelants dans la nouvelle voie où elle s'est engagée. Toutefois le manège de coquetterie auquel elle

1. *Le Doyen de Killerine*, 2^e partie, liv. III, la Haye, Poppy, 1739.

se livre dès l'abord, n'échappe pas au Doyen, malgré son ingénuité : « Il m'était aisé de remarquer dans ses manières et jusque dans ses regards, un air de complaisance et de tendresse que je trouvais poussé quelquefois trop loin; mais, dans une femme qui avait été livrée toute sa vie aux vains amusements du monde, je le regardais comme un reste de ses anciennes habitudes ¹. »

Un rendez-vous est fixé et notre héros qui ne soupçonne rien, qui s'attend même à un édifiant entretien, se présente chez Mme de S. (c'est le nom de la pécheresse convertie). Celle-ci le reçoit « assise négligemment, mais parée avec plus de soin et moins de décence » qu'il ne semble convenable. Ce spectacle n'étonne point le Doyen : au contraire, il y voit une nouvelle preuve de la vanité qui n'abandonne jamais les femmes, même dans « les plus saints exercices de la religion ». Puis la conversation s'engage et il interroge Mme de S. sur les dispositions de son cœur. Feignant de ne pas comprendre le sens de ses paroles, elle répond que jamais elle n'a éprouvé plus d'impatience à satisfaire la vivacité de ses désirs : « Que ne lui en avait-il pas coûté pour différer l'heureux instant où nous touchions, et si mon ardeur était égale à la sienne, que manquait-il à la perfection de son bonheur? En s'expliquant avec ce feu, elle me prit par la main ².... » On devine la suite : les avances de moins en moins déguisées de Mme de S., l'étonnement de son interlocuteur qui ne s'avise que fort tard de la supercherie, enfin son indignation quand la vérité lui apparaît. « Je me hâtai de sortir de ce lieu infecté, en remerciant l'auteur des forces qui soutiennent le chrétien fidèle dans l'amour de la vertu; et si peu sensible à la honte d'avoir été trompé, que, ne craignant point d'abandonner au ciel le jugement de mes intentions, je le priai

1. *Le Doyen de Killerine*, 5^e partie, liv. ix, 1740, sans date, ni lieu d'impression.

2. *Id.*, *ibid.*

de me tenir compte, dans ses miséricordes infinies, de l'ardeur et de la pureté de mon zèle. »

Comme à propos du passage que je citais tout à l'heure, je dirai que celui-ci contraste singulièrement avec le reste et nous repose, avouons-le, des coups de théâtre et des catastrophes, des trahisons et des assassinats. Et l'on regrette que Prevost n'ait pas davantage exploité cette veine heureuse. Il n'aurait certainement jamais renoncé au romanesque extravagant : son tempérament littéraire et ses goûts le lui défendaient, mais il aurait pu restreindre la part qu'il lui a trop généreusement accordée dans son œuvre. S'il y a reproduit les mœurs, le langage, le ton général de la société élégante à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e, donc s'il a subi par ce côté l'influence contemporaine, il préférerait cependant regarder en lui-même qu'autour de lui, quand il prenait la plume. Il n'estimait pas que le roman dût être une imitation exacte de la vie, c'eût été même sans doute à ses yeux le rabaisser et l'amoindrir que de lui imposer ce rôle ¹. Ses lecteurs fort nombreux étaient de son avis ; les nobles sentiments exprimés dans une langue chaude et vibrante, les coups inattendus de la fortune qui permettent à l'homme de déployer les ressources d'énergie et de virilité qu'il porte en lui, par-dessus tout, les événements extraordinaires qui vous arrachent aux platitudes et à la banalité de l'existence, voilà ce que recherchaient les lecteurs de l'abbé Prevost dans ses romans, et voilà ce qu'ils étaient sûrs d'y rencontrer. De toutes ses œuvres — ai-je besoin de le dire? — *Manon* est celle où le mauvais romanesque tient le moins de place, bien qu'on y retrouve parfois encore l'au-

1. « Si l'on trouve dans cette histoire quelques aventures surprenantes, on doit se souvenir que c'est ce qui les rend dignes d'être communiquées au public. Des événements communs intéressent trop peu pour mériter d'être écrits. » (Avis de l'éditeur en tête de *Memoires d'un homme de qualite.*)

teur de *Cleveland* et du *Doyen de Killerinc*. Le décor et les détails matériels, la simplicité de l'intrigue (à part quelques épisodes) et le naturel des sentiments, donnent sans cesse — nous le verrons — l'impression de la réalité.

IV

Nous avons dit le rôle que le romanesque jouait dans les ouvrages de l'abbé Prevost, et nous avons regretté que les moyens employés par l'auteur pour exciter l'intérêt, viennent gâter ses meilleures qualités. Cependant nous lui accordons qu'au XVIII^e siècle il est le premier qui ait réussi à tirer de la combinaison des circonstances d'aussi attachantes péripéties et qu'à condition que son imagination ne l'entraîne pas trop loin, il arrive à passionner son lecteur en l'élevant au-dessus des mesquines préoccupations de la vie quotidienne, ou bien en lui faisant oublier pour quelques heures ses cruelles exigences.

Voyons maintenant jusqu'où dans le roman historique il a porté atteinte, non plus à la vraisemblance, mais à la vérité elle-même. Déjà dans la plupart de ses œuvres de pure invention, Prevost réserve à l'histoire une large place, surtout à l'histoire d'Angleterre. D'ailleurs ce n'était point un genre nouveau que le roman historique. Avant lui il avait été cultivé, en particulier par des femmes. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à feuilleter l'*Histoire littéraire des femmes françaises* de La Porte et Lacroix, où se détachent à côté de noms restés obscurs, ceux de Mlle de Scudéry et de Mme de La Fayette. Durant tout le XVII^e et le XVIII^e siècle, on vit des femmes, pour la plupart sans talent, introduire dans un cadre faussement historique les faits et les caractères les plus étranges. Ce ne sont qu'enlèvements, reconnaissances, déguisements, empoisonnements, grands coups d'épée, surtout aventures galantes : car l'amour, on peut

le croire, remplit du commencement à la fin ces contes à dormir debout ¹. Il y est toujours violent et exagéré : le présenter autrement, ne serait-ce point le rendre vulgaire et bourgeois ? Voici comment la passion se manifeste chez une héroïne de Mme de Lintot. « A peine eut-elle prononcé ces mots que la pâleur qui était sur son visage, fit place au plus beau rouge du monde, auquel succéda une nouvelle pâleur, accompagnée de tremblement. » Ces dames ne craignent point le détail scabreux, mais comme elles sont en général de bonne compagnie et de noble maison, leur langage est élégant, encore que bien fleuri et maniéré. Les personnages qu'elles font revivre appartiennent à l'histoire, si l'on en juge par les titres de leurs romans ² : en réalité, elles les créent de toutes pièces. Si elles s'adressent au passé, c'est qu'elles voient là le moyen de reculer dans un lointain à demi légendaire l'in vraisemblance de leurs

1. Voici le résumé de l'œuvre (le mot n'est-il pas bien gros ?) de Mlle de Lussan (1682-1758) : « Tantôt c'est un amant malheureux, qui voit l'objet de sa tendresse au pouvoir d'un époux respecté, mais peu aimé ; tantôt c'est une maîtresse passionnée, que l'autorité paternelle accable de toutes ses rigueurs et veut forcer de prendre un parti que son cœur réprouve ; ici c'est une mère jalouse dont la tendresse pour une fille aimable, se change en haine et qui lui dispute, par la violence, un cœur où elle veut régner sans partage. Là, c'est une passion toujours heureuse, dont la douceur s'évanouit tout à coup par quelque événement imprévu et funeste. » (*Histoire littéraire* de La Porte et Lacroix.)

2. *Mémoires de la cour d'Espagne* ; *Histoire de Jean de Bourgogne, prince de Carency* ; *Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*, par Mme d'Aulnoy, surtout connue pour ses contes de fées (née vers 1650, morte en 1705) ; *Histoire secrète de Marie de Bourgogne* ; *Gustave Wasa*, par Mlle de La Force (1650-1724), etc.

Il faut mettre au-dessus de ces ouvrages le roman de Mme de Tencin (1681-1749), *Mémoires du comte de Comminges*.

Comme à *la Princesse de Clèves*, il est juste de faire une place à part aux *Mémoires du chevalier de Gramont*. La peinture du héros est exacte : il est, comme a dit Sainte-Beuve, « l'idéal du courtisan français à une époque où la cour était tout, le type de ce personnage léger, brillant, souple, alerte, infatigable, réparant toutes les fautes et les folies par un coup d'épée ou par un bon mot ».

intrigues. Mme de La Fayette elle-même n'a guère visé à l'exactitude. Elle nous a retracé plutôt les mœurs galantes et polies de la seconde moitié du xvii^e siècle que celles de la cour de Henri II. La première — et c'est là son éternel mérite — elle nous a laissé un tableau aux nuances très fines et très justes de la société aristocratique; alors qu'avant elle, les mœurs vulgaires avaient seules été dépeintes dans le *Roman comique* et le *Roman bourgeois*.

Pour en revenir à Prevost, il serait puéril de rechercher en lui un narrateur fidèle et véridique. Du fait même qu'un romancier s'en prend à l'histoire — surtout un romancier livré à tous les rêves de sa fantaisie — il lui sera impossible de la respecter scrupuleusement. N'oublions pas cependant qu'un Walter Scott a pu reconstituer le passé avec sa couleur, chaque siècle avec sa physionomie particulière, même les héros de jadis avec leur grandeur et aussi leur faiblesse. Un autre, comme Alexandre Dumas père, a infligé plus d'une entorse à la vérité. Mais personne ne songe à chicaner l'auteur des *Trois mousquetaires* et de *Vingt ans après*; car lui-même n'a jamais eu les nobles ambitions de Walter Scott et se contentait modestement de rester un grand amuseur. Avec Prevost, il n'en va pas ainsi: il manifeste de plus hautes prétentions. Il écrit l'histoire, si nous l'en croyons, non pas comme un romancier, mais en consciencieux annaliste, non comme ferait un conteur ou un poète, mais en érudit et en homme de science. Voilà qui a lieu de nous étonner et nous donne le droit d'examiner si vraiment il est aussi impeccable qu'il se plaît à l'affirmer.

D'abord avait-il le moyen avec ses multiples besoins, sa vie fiévreuse, ses embarras continuels, de poursuivre, voire de commencer des recherches approfondies? Lui aurait-il été loisible de s'ensevelir pendant de longues heures dans la poussière des bibliothèques et de feuilleter patiemment les chroniques, de fouiller les archives, de déchiffrer les vieux manuscrits? Quoique ancien bénédictin, il n'avait

rien du savant qui consacre son existence à contrôler l'authenticité des documents et que la moindre date retrouvée suffit à remplir de joie. Et puis, à défaut de science et de connaissances techniques, avait-il, ainsi que Walter Scott, l'amour ardent du passé, de ses traditions et de ses légendes?

Cependant il n'hésite pas à se ranger parmi les historiens. La préface de *Marguerite d'Anjou* peut nous renseigner à cet égard. A la lire, on se figurerait que l'auteur s'est imposé les méthodes les plus sévères, les travaux les plus minutieux ¹. Il remarque judicieusement que l'histoire est sujette à caution, que les témoignages auxquels elle a recours portent tous la marque des passions humaines et que les relations d'un même événement sont, pour cette raison, très différentes les unes des autres, qu'en somme l'écrivain n'est jamais parfaitement sûr de ce qu'il avance. Pour mener à bonne fin son œuvre, Prevost a consulté les auteurs anglais, pesé les opinions contradictoires et n'a voulu se prononcer que les preuves en main. Il a même été sur le point de joindre des notes à son ouvrage et la crainte de le grossir du double l'a seule arrêté.

Je le veux bien; j'admets que l'auteur soit sincère, mais d'autre part, je ne saurais m'empêcher d'observer que le romancier se laisse deviner aussi dans cette *Préface*. Prevost déclare en effet que l'historien cherche à plaire autant qu'à instruire, puis que dans une histoire particulière (nous dirions une biographie), il est nécessaire de regrouper les faits qui ne se rapportent pas au caractère dominant du héros ². Autrement dit, il s'agit de mettre en pleine lumière

1. La *Biographie universelle* qualifie *Marguerite d'Anjou*, d'ouvrage rempli d'erreurs, de digressions superflues et de discours supposés, digne d'être rangé dans la classe de ces romans historiques qui font la honte de notre littérature. Le jugement est fort injuste et entaché de partialité.

2. L'historien d'un héros guerrier pourrait trouver dans ses

certaines parties de sa vie, et de laisser les autres dans l'ombre, ou même de les supprimer complètement. Qu'est-ce donc alors sinon dénaturer la vérité elle-même et passer à petit bruit de l'histoire proprement dite au roman historique?

Prevost a vu dans Marguerite d'Anjou la femme de tête aux qualités viriles, jouant son rôle jusqu'au bout avec une infatigable persévérance. Il ne la montrera que sous cet aspect et passera très rapidement par conséquent sur son enfance et sur ses « occupations domestiques ». Si, par ce moyen, il simplifie le caractère de son héroïne, c'est qu'il veut la rendre plus facilement compréhensible pour la masse des lecteurs. Tel était aussi le but de Walter Scott, mais il y arriva par des moyens différents. Tandis que Prevost idéalise en choisissant les faits qui expliquent ou accentuent le trait dominant de ses personnages, Walter Scott généralise en montrant que derrière les mœurs particulières de chaque siècle, il y a une vérité humaine qui ne change point et que le cœur, l'âme de l'homme sont toujours semblables à eux-mêmes ¹. C'est

Mémoires un détail aussi exact et aussi long des soins qu'il aurait employés à bâtir une maison, ou à préparer une fête, que de ceux qu'il aurait apportés à prendre une ville ou à gagner une bataille. S'étendra-t-il également sur l'un et sur l'autre sujet par cette raison que les circonstances en ont la même certitude? »

1. W. Scott dans le 1^{er} chapitre de *Waverley* (Introduction) est d'avis que les passions sont les mêmes dans tous les états de la société. « Elles ont également agité le cœur humain, soit qu'il palpitât sous le corset d'acier du xv^e siècle, sous les habits à brocart du xviii^e, ou sous le frac bleu et le gilet de basin blanc de nos jours. Sans doute ces passions reçoivent une couleur nouvelle de l'état différent des mœurs et des lois.... Le pair orgueilleux qui de nos jours ne peut plus ruiner son voisin que selon la loi par un procès traîné en longueur, est le vrai descendant de ce baron qui livrait aux flammes le château de son rival, et qui l'assommait de sa main, s'il tâchait d'échapper à l'incendie. C'est donc dans le grand livre de la nature, toujours le même, malgré les mille éditions qu'on en a faites, que je me suis hasardé à puiser un chapitre pour le présenter au public. »

ainsi que Racine mettant au théâtre certains personnages historiques, négligeait les traits secondaires fournis par l'histoire, pour faire ressortir les grandes lignes plus propres à intéresser sa génération et celles qui devaient suivre.

On comprend au reste que la vie de Marguerite d'Anjou-Lorraine ait tenté l'abbé Prevost. Il n'est roman si machiné, si rempli d'événements inattendus et de coups du hasard qui ne le soit encore moins que la biographie de cette princesse. Quand on la parcourt, on se prend à regretter d'avoir taxé d'invraisemblance Cleveland ou Montcal.

Fille de René d'Anjou, élevée dans une cour où la poésie régnait en maîtresse, mariée toute jeune encore à un homme qui fait songer au mot de Mirabeau sur Louis XVI : « Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme », elle prend effectivement le pouvoir en main en 1543, et dans la guerre des Deux-Roses défend la cause royale avec une énergie, un courage, une opiniâtreté qui ne se démentiront jamais. Véritable Française par son entrain et son activité toujours en éveil, elle soutient, reconforte, entraîne son trop débonnaire époux, jusqu'au jour où à bout de forces, épuisée, elle succombe à Tewkesbury. On raconte que voyant ses troupes faiblir, elle fut sur le point de se jeter dans la mêlée. Toujours est-il qu'elle n'avait rien négligé pour s'assurer de la victoire et qu'elle se crut bien près de la remporter. Précédemment elle était venue solliciter l'appui de Louis XI qui lui prêta 20 000 livres. Elle avait aussi trouvé en Pierre de Brézé, sénéchal de Normandie, un chevaleresque défenseur. Malheureusement il fut lui-même défait à la bataille d'Hexham. Marguerite, portant son fils entre ses bras, s'était enfoncée dans les forêts de l'Écosse. Elle y rencontra, dit-on, une troupe de brigands qui la dépouillèrent des diamants qu'elle avait réussi à soustraire aux convoitises des vainqueurs. « Tandis que les brigands se querellaient sur le partage de ce riche butin, Marguerite

reprend son fils entre ses bras, et s'enfonce dans un épais fourré où elle se cache en attendant la nuit. Lorsqu'elle se décide à en sortir, elle aperçoit, à la pâle lueur de la lune, un homme d'une taille gigantesque et à l'air farouche, qui s'avanceit sur elle, une épée à la main. Ne pouvant l'éviter, elle s'avance à sa rencontre, et par une inspiration soudaine : « Approchez, mon ami, lui dit-elle, en lui présentant le prince, sauvez le fils unique de votre roi ! » Cette vue d'une reine, ces accents d'une mère, tant d'infortune et tant de majesté touchent le cœur du brigand. Il laisse tomber son arme aux pieds de l'auguste suppliante, puis il la met en sûreté en la conduisant dans la caverne qui lui servait de retraite ¹. »

Que ce soit là une légende — et pourtant nombre d'historiens s'accordent sur ce fait, — il n'en est pas moins naturel que Prevost ait été attiré vers un sujet qui lui offrait de semblables traits.

Il y en a d'autres, aussi romanesques et aussi pathétiques : la captivité de Marguerite dans la Tour de Londres, la mort de son fils, de son mari sans doute assassiné, de son père, sa belle-fille obligée d'épouser en secondes noces un de ses plus cruels ennemis, Richard de Glocester, l'acte de renonciation qui lui enlevait son titre de reine et commençait par ses mots : « Marguerite, autrefois mariée en Angleterre... », enfin sa vieillesse désolée, et sa mort chez un des derniers gentilshommes qui lui fussent restés fidèles, en voilà plus qu'il ne fallait pour séduire une imagination aventureuse.

Comme dans *Marguerite d'Anjou*, Prevost en prend à son aise avec l'histoire dans *Guillaume le Conquérant*. Le bandit farouche et brutal, astucieux et intéressé que nous peint avec tant de vigueur Augustin Thierry, devient, sous la plume de Prevost, un monarque presque civilisé, ami

1. Lallement, *Une héroïne oubliée des biographes lorrains*.

des lettres, plein de grandeur d'âme et de généreux desseins. Le despotisme de Guillaume, sa grossièreté de barbare et de rustre, ce qui donne en un mot au personnage son originalité et je ne sais quelle sauvage grandeur, tout a disparu pour faire place à une image nouvelle qui déroute quiconque a lu l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre* ¹.

Jusque dans les plus petits détails se retrouve cette préoccupation d'arranger l'histoire, de l'adoucir et de rendre ces anciennes époques plus acceptables au public raffiné du XVIII^e siècle. On sait, d'après les vieux chroniqueurs et en particulier Benoît de Sainte-Maure, comment Robert le Diable fit la connaissance de la jeune Arlette. Un jour, au retour de la chasse, il la vit près d'un ruisseau lavant son linge avec ses compagnes. Frappé de sa beauté et sur le consentement des parents, il fit sa maîtresse de celle qui fut la mère de Guillaume le Conquérant. L'anecdote, peut-être fausse, est en tous cas jolie. Prevost qui a lu pourtant l'épisode de Nausicaa dans Homère, la juge trop vulgaire et l'arrange à sa façon : une femme remarquée par le duc Robert, tandis qu'elle lavait son linge, fi donc ! Selon lui, c'est à Falaise, dans un bal « où toute la noblesse voisine s'empresse de paraître » que la rencontre a lieu ; et pendant que les autres jeunes filles s'efforcent d'attirer les regards du tout-puissant seigneur, celui-ci distingue la plus modeste et la plus gracieuse d'entre elles.

1. Voici le portrait que Prevost trace de Guillaume le Conquérant dans sa jeunesse (il est, on en conviendra, singulièrement flatté) : « Sa taille était haute et majestueuse, son visage d'une beauté qui n'est pas commune à son sexe, mais sans que l'air en fût moins ferme et moins martial. Il excellait dans tous les exercices du corps, il avait l'esprit vif et pénétrant, le caractère noble et porté aux grandes entreprises, les manières ouvertes et gracieuses. Il avait une teinture de toutes les sciences qui étaient en honneur dans son siècle, et sa facilité à les apprendre avait causé de l'admiration à ses maîtres. »

On reconnaît bien là l'écrivain qui tenait tant à « la majesté de l'histoire ».

Pour donner au récit la note pathétique, Prevost suppose que Robert s'est rendu dans la ville pour châtier cruellement de certains délits de chasse les pelletiers de Falaise et que l'un d'eux est précisément le père de la jeune fille. Bien entendu, la fureur de Robert s'apaise et les coupables sont sauvés grâce aux beaux yeux d'Arlette.

Je cite cet exemple entre plusieurs qui prouveraient comment Prevost s'entend à dramatiser l'histoire. On m'accuserait cependant de partialité si je n'ajoutais qu'en tirant médiocre parti des vieilles annales, il les a cependant consultées, et qu'il cite avant Augustin Thierry, des auteurs comme Orderic Vital. Il méprise toutefois les chroniques parce qu'elles proviennent des monastères et qu'elles ont été composées par des gens d'Église à qui leur ignorance et leur grossièreté interdisaient tout esprit critique. On reconnaît bien là le préjugé du XVIII^e siècle et sa haine pour le moyen âge qu'il estime une époque enveloppée d'épaisses ténèbres et qu'il a le tort de mépriser, ne le connaissant point. Aussi, au milieu de renseignements souvent contradictoires, de documents entachés de partialité, s'agit-il de trouver un fil conducteur et Prevost se flatte de l'avoir découvert. Il faudra mettre en présence les écrivains d'opinions opposées, les faire comparaître, à la façon des témoins cités devant les tribunaux, et tirer la vérité de la divergence même des dépositions. Il y a là un estimable effort pour frayer une route dans le chaos du moyen âge.

De même, on ne saurait trop le louer d'avoir déclaré que pour les écrivains français, c'est être téméraires que de « parler des affaires étrangères sans s'être familiarisés avec la langue du pays, dont ils ont voulu donner l'histoire », laissant ainsi entendre qu'il était plus qu'un autre, avec sa connaissance de l'anglais, en état d'aborder l'histoire d'Angleterre.

Par contre, lui appartient-il de reprocher aux anciens

chroniqueurs « leur imagination tournée au merveilleux ou au terrible » et leur disposition à inventer, quand le sujet manque de l'un ou de l'autre de ces ornements? et ne voit-on pas que ce sont précisément là les défauts par où il pèche?

S'il a soif de certitude, il est dominé par la tradition et les habitudes de son siècle. Il est plus soucieux de nous montrer des héros que des hommes et des héros au goût et à la mode de son temps. Pour se faire une idée de ce qu'on entendait au XVIII^e siècle par le chevalier du moyen âge, on n'a qu'à regarder les gravures de l'époque. Leur vogue accrue encore par le romantisme naissant dura jusque dans les premières années de ce siècle, et leurs exemplaires se conservent dans les vieux logis provinciaux. Ces Tancrèdes, ces Rolands casqués, empanachés, bardés de fer, aux traits réguliers et fades, à la chevelure artistement bouclée, aux regards profonds, qui ornaient aussi les pendules de nos grand'mères, nous les retrouvons dans tous les romans historiques de jadis, y compris ceux de l'abbé Prevost, bien qu'il se défende de verser dans le romanesque.

Ses *Préfaces* annoncent donc plus que ne tiennent les ouvrages eux-mêmes. Ce fut à Walter Scott que revint cinquante ans plus tard l'honneur de donner au roman historique sa forme définitive.

CHAPITRE II

L'amour.

- I. Comment il naît et se développe. — Sa violence et sa profondeur. — L'amour source de tous les malheurs et considéré comme un sentiment sérieux. — Ses dangers.
- II. Un roman d'amour. — *L'Histoire d'une Grecque moderne*. — Originalité du roman. — Mlle Aïssé et le chevalier d'Aydie.

De toutes les passions qui naissent au cœur de l'homme, il n'en est point que le roman ait plus exploitée que l'amour. Comment s'en étonner? De toutes, c'est la plus touchante, la plus compréhensible, la moins indifférente à la majorité des lecteurs. Et puis, n'inspire-t-elle point les grands dévouements, les coups d'audace et d'éclat? Lors même qu'elle entraîne aux pires bassesses, n'a-t-on point pour elle des réserves inépuisables d'indulgence? A ces différents titres, elle devait séduire l'abbé Prevost. Aussi ses romans sont-ils, de la première à la dernière page, remplis et comme enflammés d'amour. Bien peu d'hommes et de femmes (à moins d'avoir ressenti les atteintes de l'âge) qui, chez lui, n'aiment et ne vivent exclusivement pour l'amour.

I

Cette passion naît brusquement : deux mots échangés, un serrement de mains, moins encore, un simple regard, en

voilà assez pour enchaîner deux cœurs irrévocablement. « La vue de ses charmes, dit l'un des héros en parlant de la femme qu'il aime, le ton animé de sa voix, la chaleur de ses regards firent *en un moment* sur moi des impressions que je n'avais jamais ressenties (*Campagnes philosophiques de M. de Montcal*), et dans les *Mémoires d'un homme de qualité* : « Il l'aborda; et si ses premiers regards lui firent une conquête de la fille du chevalier, il devint lui-même la sienne en un instant. Jamais passion ne fit de plus prompts progrès dans une âme ¹. » — « Une force secrète les entraîne à s'aimer (les cœurs); ils se reconnaissent, pour ainsi dire, aux premières approches; et sans le secours des protestations, des épreuves, des serments, la confiance naît entre eux tout d'un coup, et les porte à se livrer sans réserve. » N'y a-t-il pas là comme un écho des jolis vers de *Rodogune* (I, 5) :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Ainsi donc, une sorte de courant magnétique s'établit entre deux êtres, un « je ne sais quoi » les attire l'un vers l'autre sans cause, sans préparation. — Un jeune homme rencontre dans une des galeries de Versailles une vieille dame dont la figure l'intéresse. Il est curieux, comme en général les héros de Prevost, il la questionne sur sa présence à la cour, apprend qu'elle a une fille, se fait présenter à cette dernière, et le voilà qui ne rêve plus que mariage. « Si la mère m'avait paru agréable, je fus charmé *tout d'un coup* de la figure de son aimable fille ². » La demoiselle ayant fort mal passé la nuit suivante, notre héros se désespère. « ... Je commençai à juger que mon cœur était atteint

1. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (t. I, liv. 1, Paris, Théodore Le Gras, 1729). Bibl. nat., Y² 60, 560, 561.

2. T. I, liv. 1, *id.*

d'une sérieuse passion. Je n'étais pas assez fâché de la sentir pour y résister ! » De Versailles passons en Turquie : les choses iront de même : « Je vis dans Sélîma une des plus charmantes personnes qui aient jamais été sur la terre.... Sélîma avait fait dans mon cœur une impression qui n'en sera jamais effacée. » C'est ainsi que commencent presque toutes les intrigues d'amour dans Prevost. S'il n'a point inventé le coup de foudre, du moins en use-t-il comme d'un moyen commode. Car, pour le dire en passant, n'y a-t-il pas là une échappatoire tentante pour quiconque veut éviter l'étude détaillée et complète des sentiments ? Point n'est besoin de tomber dans l'excès contraire et de pousser, comme Marivaux, l'analyse jusqu'à la dissection, mais enfin nous empêchera-t-on d'observer que l'écrivain esquivé ainsi les plus redoutables difficultés ? J'ajouterai qu'il fait peut-être tort à la vérité elle-même : car rien ne prouve que le coup de foudre soit aussi fréquent que le dit et le croit l'auteur de *Manon*.

Si l'amour prend aisément racine dans le cœur de ses héros, il s'y développe avec une prodigieuse intensité. Celui qui se voit déçu ou trahi ne rêve que la mort ; la mort seule le consolera de ses désillusions : « Il faut que je meure, s'écrie un certain don Alonso, si dona Maria n'est pas mon épouse. » Or qui est dona Maria ? la fille d'un assassin ; bien pire, cet assassin a tué le père même de don Alonso. — Plus tard don Alonso se croyant trompé s'écrie : « Je suis trahi. Dona Maria est une perfide à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir massacré à ses yeux le nouvel amant qu'elle me préfère. » Qui parle ainsi est bien près de la démence. En effet, la folie, une folie « qui vient du cœur » (le mot est de Prevost lui-même) est souvent le fruit de ces passions violentes et contrariées. Voyez les soupirs, les gémissements du marquis des *Mémoires d'un homme de qualité* après la mort de sa

1. *Mém.*, t. I, liv. II.

femme. Incapable de maîtriser sa douleur, nuit et jour il se répand en lamentations et goûte je ne sais quelle funèbre volupté dans les larmes. Mlle Fidert, la sombre et tragique héroïne des *Mémoires de Montcal*, voit son amant tué de la main même de son père. Elle n'hésite pas : arrachant des mains du vieillard le poignard dont il vient de se servir, elle le frappe à coups redoublés. Puis à demi égarée, déchirée à la fois par le remords et le désespoir, elle s'enfuit en pleine nuit, à travers la campagne déserte. Recueillie par Montcal, elle reste sourde à toute consolation : « Elle passait des heures entières à se promener dans sa chambre, et ses plaintes étaient moins des cris que des emportements de désespoir et de fureur. » Elle pleure plus encore son père que son amant. « On ne pouvait entendre distinctement quelques mots mal articulés qui lui échappaient ; mais soit qu'elle se laissât tomber de faiblesse, soit qu'elle se jetât volontairement par terre, on distinguait le bruit de sa chute. Elle demeurait alors comme sans mouvement sur le plancher, et cet état durait des heures entières, jusqu'à ce que s'étant relevée, elle recommençait à marcher avec les mêmes agitations jusqu'au jour » (1^{re} partie). Dans *Cleveland*, Cécile ignorant que Cleveland est son père, n'a pas résisté au plaisir de l'aimer. Quand elle apprend le secret de sa naissance, elle n'essaie point d'arracher de ce cœur cet amour désormais interdit. Une fièvre maligne la dévore, elle dépérit lentement, ses joues perdent leur fraîcheur, ses yeux leur éclat, ses forces diminuent peu à peu, jusqu'au jour où elle succombe au mal qui la consumait. Sur son lit de mort, c'est encore l'amour qu'elle invoque, l'amour divin il est vrai, mais avec une ardeur de passion telle qu'on ne sait si elle a dépouillé tout désir charnel. « Son dernier soupir n'avait été que l'élan passionné d'une amante qui se précipite dans le sein de ce qu'elle aime, pour y rassasier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer et d'être aimée. »

Qui s'étonnerait donc qu'une âme dominée par un sentiment aussi tenace, fasse bon marché de son honneur, de sa dignité, qu'une femme abandonnée, trahie par son mari, comme la Sara Fincer du *Doÿen de Killerine*, vienne encore à lui, le pardon aux lèvres : « N'êtes-vous pas le maître de mon cœur et de mon repos, dit-elle à Patrice, comme le maître de ma fortune et de ma vie?... Vous n'avez jamais perdu un seul moment l'empire que je vous ai donné sur moi. » La passion s'empare de ces hommes, de ces femmes, s'installe chez eux en maîtresse, et leur impose une tyrannie dont le joug leur est d'ailleurs cher. Ce sont de véritables possédés. Écoutez plutôt le jeune marquis de Rosemont : « Je ne suis plus à moi : mon âme ne m'est pas plus nécessaire pour vivre que ma chère Diana. »

J'ajouterai que ces personnages pour désespérés qu'ils sont, n'en comprennent pas moins que le temps est un grand médecin et qu'il guérit les plus cruelles blessures : « Nous sommes tous faits de cette manière, dit l'un d'eux ; notre cœur n'étant point capable d'un sentiment infini, il est certain qu'une peine qui diminue tous les jours dans quelqu'une de ses parties, tend à sa fin et qu'elle s'éteint bientôt tout à fait. »

La passion n'est pas toujours, chez l'abbé Prevost, aussi débordante, aussi furieuse que je l'ai dit. Il arrive que pour certains de ses héros, elle est plus concentrée et s'étale moins au dehors : elle n'en est que plus sérieuse et plus profonde. Le marquis des *Mémoires* voyage en Espagne avec le jeune M. de Rosemont, dont il est devenu le mentor. Son élève a le cœur sensible et il n'a pas tardé à s'éprendre d'une Espagnole de noble naissance, ainsi qu'il convient. Mais il ne s'insurgera point contre la volonté de son père qui souhaite sans doute pour lui un autre mariage. Sans protestation, sans révolte, avec une douceur dans le ton qui rehausse encore la force indomptable de son attachement, il déclare préférer la mort à la perte de ce qu'il

aime : « Mon dessein, monsieur (il s'adresse à son gouverneur), n'est pas, comme vous le disiez tantôt, d'épouser dona Diana malgré mon père ou sans son consentement. Je ne pense pas non plus à faire d'elle une maîtresse. Pourquoi me soupçonnez-vous d'avoir des sentiments dont vous devez me connaître incapable ? Je ne vous demande que la liberté de la voir, parce que je sens que je ne puis vivre sans cette satisfaction. Si vous avez jamais aimé, vous l'avez fait sans doute en honnête homme : m'est-il donc impossible d'aimer de même ? Vous craignez peut-être que je ne m'enflamme davantage en la voyant : non, je ne saurais l'être plus que je le suis. Je la verrai, je lui dirai que je l'aime, je l'aimerai effectivement toute ma vie ; et j'attendrai notre retour à Paris pour obtenir de mon père qu'il me permette de l'épouser. Mais souffrez que je la voie. Accordez-moi une satisfaction si innocente, ou arrachez-moi la vie ; car espérer que je partirai après-demain pour Lisbonne, c'est vous promettre ma mort : je me la donnerais avec mon épée, si mon seul désespoir n'était pas capable de me la procurer¹. » Le passage est charmant et je n'ai pas résisté au plaisir de le citer. Il y a là une élégance d'expression, une courtoisie, une politesse sans affectation qui ne déguise en rien la vivacité du sentiment. Prevost a le talent de faire parler ainsi, dans le style qui leur convient, les personnes de la meilleure compagnie. Ce n'est point un petit mérite et nombreux sont les écrivains qui pourraient le lui envier.

Cet amour qui devrait être une source d'inépuisables jouissances n'est le plus souvent pour ces héros, pour ces héroïnes qu'une occasion d'infortunes sans cesse renouvelées. Bien peu rencontrent dans l'amour les joies qu'ils s'en promettaient. C'est une cruelle désillusion, et cepen-

1. *Mémoires d'un homme de qualité*, t. III, liv. II, Paris, veuve Delaulne, 1730.

dant qui d'entre eux ne la préfère à la douleur de n'avoir jamais aimé? Le marquis des *Mémoires*, Cleveland, Patrice dans *le Doyen de Killerine*, M. de Montcal, Des Grieux, tous enfin sont les victimes plus ou moins résignées de leur passion. Le ciel, comme dirait Prevost, ne souffre point, dans sa jalousie, que leur horizon s'éclaircisse et leur refuse le bonheur dont ils ont soif. Qui plus est, au moment même où ils commencent d'aimer, ils ont comme le pressentiment des calamités qui viendront fondre sur eux. Mais l'amour victorieux les presse, les domine, et les oblige à subir sa loi.

D'ailleurs comment y résister? En venant au monde, ils sont déjà marqués du sceau de la destinée. Une sorte de fatalité héréditaire pèse sur eux : ils sont condamnés à vivre de l'amour, à en souffrir, à en mourir peut-être : « Je sentis, dit l'un d'eux, que mon heure était venue et qu'il fallait suivre la trace de mon père. Je priai le ciel intérieurement de détourner de moi ses malheurs et de ne pas permettre que les miens augmentassent ¹. » Voici, d'autre part, comment une femme explique les entraînements d'une irrésistible passion : « Lorsque je vis pour la première fois celui que le sort avait destiné pour être mon amant, je sentis des mouvements extraordinaires qui semblaient m'avertir que c'était là l'homme que j'aimais depuis quatre ou cinq ans sans le connaître. » Quelque part même, si je ne me trompe, Prevost voit dans l'amour un dérèglement causé par le péché originel : aussi faut-il se montrer indulgent pour une semblable passion, et « au lieu de maltraiter un fils qui se trouve atteint tout à coup d'une passion excessive et de le vouloir guérir par la rigueur, un père devrait recourir à des remèdes plus doux, pour éviter les suites funestes que la violence produit presque toujours ². » Est-ce à dire que Prevost proclame ce

1. *Mémoires d'un homme de qualité.*

2. *Mémoires d'un homme de qualité.*

que l'on a appelé depuis « les droits de la passion »? Non certes, pour lui l'amour est une faiblesse et non une vertu. Il juge seulement l'amour excusable, parce qu'il est inévitable, et que l'homme, coûte que coûte, en ressentira toujours les atteintes¹.

Tout le xviii^e siècle s'était montré singulièrement sévère pour les égarements de la chair. Sorti des bornes étroites de la galanterie, l'amour est alors impitoyablement censuré. Il entraîne aux pires déchéances : par lui se commettent toutes les lâchetés et tous les crimes. Au xviii^e siècle, un grand pas est fait et Prevost est de ceux qui ont le plus contribué, sinon à innocenter l'amour, du moins à l'excuser et à nous apitoyer sur les chagrins dont il est la source. L'amour n'est plus désormais une simple amusette — j'entends chez les romanciers, — un prétexte à dissertations ingénieuses, à déclarations adroitement voilées, à madrigaux et sonnets gentiment tournés, c'est lui qui fait la joie et le tourment de la vie. Il ne donne plus de légères et agréables sensations à fleur d'épiderme, mais il pénètre l'homme jusqu'aux entrailles, le bouleverse, le déchire et le terrasse. En lui toutes les voluptés, mais aussi tous les désespoirs. Si on s'accorde à cette époque sur l'empire irrésistible de la passion, on ne la considère pas encore comme le but de la vie et sa raison d'être. C'est George Sand, en notre siècle, qui lui assignera ce nouveau rôle. En des pages brûlantes de lyrisme, elle a chanté un hymne enthousiaste à l'amour sans frein, délivré des préjugés et des scrupules, s'élevant au-dessus des mesquines réalités de la vie. George Sand exalte l'amour, parce qu'étant d'essence divine, « l'effluve de la divinité », il ins-

1. Cleveland, proclame lui aussi, la force irrésistible de la passion et excuse ainsi l'homme qui a séduit sa femme : « Au fond ce malheureux avait mille qualités excellentes; il avait de l'esprit, de la générosité, de la tendresse, du cœur et tout autre motif qu'une passion amoureuse ne l'aurait jamais rendu coupable d'une telle lâcheté. »

pire les actes les plus nobles, les plus généreuses pensées. En dehors de lui, rien de grand, rien de beau, rien de réellement digne de l'homme ne s'accomplit sur la terre. Telle n'est point l'opinion de Prevost. Son intention est bien de détourner le lecteur de cette funeste erreur, grâce à la peinture saisissante qu'il en fait. A-t-il réussi? C'est ce que nous verrons ailleurs. Il n'en demeure pas moins que son dessein est clair et qu'il n'a jamais eu le désir d'exalter l'amour. Et cependant toutes ses généreuses intentions, toutes ses belles prédications morales ne vont-elles pas rester vaines en présence d'un sentiment qu'il dépeint partout — je l'ai assez montré — comme irrésistible?

II

Je me ferais un reproche, parlant de l'amour dans les romans de Prevost, de sa violence, de ses dérèglements, de ses angoisses et de ses luttes, de passer sous silence l'un de ses meilleurs ouvrages, l'un aussi des moins connus, et dont la lecture serait pourtant abordable, car il est court et même condensé en certains endroits, mérite trop rare chez notre auteur : je veux parler de *l'Histoire d'une Grecque moderne*. Là, pas d'aventures romanesques, point de péripéties invraisemblables, point de fureurs délirantes : une simple idylle délicatement, presque naïvement racontée, avec abandon et sincérité.

L'intrigue se déroule en Turquie, dans cet Orient que Prevost avait déjà donné pour théâtre à plusieurs des scènes des *Mémoires d'un homme de qualité*. Rien d'étonnant d'ailleurs que la Turquie ait alors provoqué la curiosité. Durant toutes ces années (avant et après 1740), le *Mercur* est rempli de nouvelles de ce pays alors en proie aux plus violentes agitations. Le héros du livre a jadis rencontré à Constantinople, dans le harem d'un vieux pacha, au milieu

d'autres « dames turques », une jeune Grecque, dont la grâce décente l'a touché et surpris, surtout en un pareil lieu. Jusqu'alors, il n'a jamais eu d'affection véritable et n'a songé qu'à satisfaire ses caprices et sa fantaisie. Aussi est-il étonné de se sentir profondément atteint et comme enchaîné à une femme qui, pour l'attirer, n'a mis en œuvre aucun artifice de coquetterie. Instinctivement, sans que personne le lui ait enseigné, Théophré (c'est le nom de la jeune Grecque) sait ce qu'elle se doit à elle-même¹. La nature (nous retrouvons bien là le XVIII^e siècle) a été sa seule maîtresse, la nature où elle a puisé toute sa science. Le hasard, les caprices de la destinée ont causé son malheur. Elle est moins tombée dans le désordre qu'elle n'y est née et le goût du plaisir n'a point eu de part à sa mauvaise fortune. Après nombre de voyages, elle a été amenée dans le sérail où notre héros l'a découverte. Elle s'y ennuyait mortellement : plaisirs, fêtes, distractions de tout genre, rien ne la tirait de son indifférence : « Je m'informais quelquefois si dans un lieu où je croyais toute la fortune et tous les biens réunis, il n'y avait pas quelque plaisir que je n'eusse point encore goûté, quelque changement qui pût dissiper l'inquiétude continuelle où j'étais.... Les richesses de mon appartement, la multitude et la beauté de mes bijoux, la somptuosité de mes habits, rien ne se présentait plus à moi sous la forme que j'y avais trouvée d'abord. Dans mille moments où je me sentais à charge à moi-même, j'adressais la parole à tout ce qui m'environnait : « Rendez-moi heureuse, disais-je à l'or et aux diamants. Tout était muet et insensible². » Et voilà qu'un inconnu, un étranger paraît un jour devant ses yeux, il s'approche et aussitôt elle a le pressentiment qu'il

1. Comparez les *Mémoires Turcs* de Godard d'Aucourt, où paraît une certaine Théophré (1743).

2. *Histoire d'une Grecque moderne*, 1^{re} partie (Amsterdam, François Desbordes, 1741), Bibl. nat. Y² 42. 107, 108

lui apporte le bonheur : « J'ignore de quoi j'étais remplie, lorsque vous vous approchâtes de moi, dit-elle en s'adressant à notre héros qui l'a enlevée de son harem. Si vous me fîtes quelque question, mes réponses durent se ressentir de mon trouble. Mais l'ordre d'un discours sensé que je vous entendis prononcer, me rendit d'abord extrêmement attentive. Un agréable instrument que j'aurais entendu pour la première fois, ne m'aurait pas fait une autre impression. » Tout cela n'est-il pas dit d'une façon charmante, et ne repose-t-il pas des tirades enflammées et du pathétique forcé des autres romans ? M. Brunetière regrette de ne pas retrouver là « cette force de sentiment et ce progrès de passion que Prevost, dans ses premiers romans, avait si naturellement rencontrés ¹ ». J'y vois pour ma part, comme une preuve de maturité et d'assagissement dans l'esprit.

Le récit que Théophré fait de ses aventures est long et quelque peu embrouillé. Il prouve qu'elle est pleine à la fois de naïveté et d'expérience, qu'elle a appris la vie sans le vouloir, je dirai presque sans s'en douter. Elle fait des aveux qu'on trouve cyniques au premier abord et qui ne sont que le fruit d'une extrême innocence. Son interlocuteur est fort embarrassé devant ce mélange imprévu de candeur et de précoce débauche : « En examinant l'impression qu'elle prétendait avoir ressentie d'une conversation d'un moment, et les motifs qu'elle avait eus pour souhaiter de m'avoir l'obligation de sa liberté, je ne pus me livrer si crédulement à l'air de naïveté et d'innocence qu'elle avait su mettre dans sa contenance et dans ses regards. Plus je lui avais reconnu d'esprit, plus je lui soupçonnais d'adresse ; et le soin qu'elle avait eu de me faire remarquer plusieurs

1. Brunetière, *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 3^e série, Paris, Hachette, 1887.

fois sa simplicité, était précisément ce qui me la rendait suspecte ¹. »

En dépit de sa méfiance, l'amour a déjà fait de grands progrès dans son cœur et lorsque Théophé l'abandonne sans le prévenir, son inquiétude et ses angoisses en disent long sur la force de sa passion. Nous devinons pourquoi la jeune fille s'est enfuie : c'est excès de délicatesse. Comment supporter désormais la vue d'un homme qu'elle estime et respecte, après lui avoir raconté les hontes de sa vie d'autrefois ! Mais l'amour est né aussi chez Théophé : il se traduit précisément par ces scrupules qui attendrieraient le cœur le plus farouche. Nous concevons alors la joie, les effusions de son amant lorsqu'il la retrouve : « Toute sa figure pour laquelle il m'avait paru jusqu'alors que je n'avais eu qu'une admiration modérée, me touchait jusqu'à me faire avancer ma chaise avec une espèce de transport, pour me placer plus près d'elle ; la crainte que j'avais eue de la perdre semblait augmenter en la retrouvant ². » Désormais il ne la quittera plus, il l'installera dans une maison de campagne proche de la ville, où il essaiera de lui faire oublier par ses complaisances et ses soins la misérable existence qu'elle a menée jusque-là. Et comme elle semble répondre à ses avances, être touchée de ses soupirs, et ne pas dédaigner ses caresses, il s' imagine que la victoire sera facile et par avance, il escompte les plaisirs qui lui sont réservés. Mais à mesure qu'approche le dénouement prévu, Théophé devient de plus en plus sombre et rêveuse. « Elle quitta le miroir devant lequel elle était encore et se jetant languissamment sur un sofa, elle s'y tint penchée, le front appuyé sur la main, comme si elle eût cherché à dérober la vue de son visage ³. » Et lorsque son amant l'interroge sur les causes de sa tris-

1. 1^{re} partie.

2. *Id.*

3. *Id.*

tesse, elle lui répond qu'assurément elle ne refusera rien à un homme à qui elle doit tout, mais qu'elle avait osé espérer de sa part plus de retenue dans l'impatience : « Hélas ! qu'ai-je droit de vous refuser, me répéta-t-elle avec la même langueur, ai-je en mon pouvoir quelque chose qui ne soit pas à vous plus qu'à moi-même ? Mais, non, non, je ne m'y serais jamais attendue. » Ses pleurs commencèrent à couler avec plus d'abondance ¹. » Cette pudeur inopportune surprend et ennue notre héros. Il croit qu'elle veut irriter ses désirs par une défense adroitement préparée, et très grossièrement, il lui rappelle que jadis elle n'hésitait guère à prodiguer ses faveurs. Le mot est cruel pour la jeune fille qui le souligne d'une exclamation pleine d'amertume et s'étonne d'être si mal comprise. La scène est très adroitement traitée par Prevost : tout y est naturel et finement observé. L'idée est heureuse de nous montrer une femme sentant s'éveiller en elle la pudeur parce qu'elle est pour la première fois recherchée par un homme qui ne la méprise point.

Théopbé obtient de son amant qu'il la quitte et lui, rentré dans son appartement solitaire, se repent de n'avoir pas insisté et craint d'avoir été joué. Il éprouve (comme ce trait-là est vrai !) un mouvement de dépit et de confusion, il se moque de sa faiblesse. C'est folie, pense-t-il, que de s'attacher à une coquette plus raffinée que les autres dans ses artifices. Puis, revenant sur le passé, il songe tout à coup qu'il a prêché la sagesse à Théopbé, qu'il a cherché à l'éclairer, à la ramener au bien. Rien d'étonnant qu'elle mette ainsi à profit les leçons qu'elle a reçues. Il ne peut qu'être fier de son élève. Bien plus, il serait coupable s'il la détournait de la bonne voie : « Loin de troubler ses projets de sagesse par des propositions folles et libertines, je devais me faire honneur au

1. 1^{re} partie.

contraire d'une conversion qui était proprement mon ouvrage ¹... »

Aussi, dès le lendemain, va-t-il demander une explication à la jeune fille qui la lui donne, tout en se plaignant d'y être contrainte : « Vous avez besoin d'explication pour concevoir que je suis la plus malheureuse personne de mon sexe? Vous, qui m'avez ouvert les yeux sur ma honte, vous êtes surpris que je sois insupportable à moi-même et que je pense à me cacher aux yeux des autres?... Je vous ai regardé comme mon maître dans la vertu, et vous voulez me rentraîner vers le vice; avec d'autant plus de danger pour ma faiblesse, que, s'il pouvait m'offrir quelque charme, ce serait en se présentant à moi par vos mains ²! »

Notre héros est définitivement éclairé. Dès lors, il n'aura plus qu'un but : compléter et terminer cette conversion dont il a lieu de s'enorgueillir. C'est une cure d'âme qu'il entreprend. Il a l'esprit naturellement sérieux et posé. Ce qui l'a charmé en sa compagne, c'est moins la beauté et les grâces du corps que la finesse et le jugement. Aussi va-t-il mener méthodiquement sa tâche à bonne fin. Il a compté sans la jalousie qui vient plus d'une fois s'insinuer dans son cœur : car cet homme raisonnable et inconséquent aime encore, alors qu'il a décidé de ne plus aimer.

De là bien des froissements, des malentendus, des soupçons plus ou moins vite dissipés, et pour finir, de tendres réconciliations. Le thème est inépuisable et prête à des développements infinis. Toutefois, Théopbé ne cède pas aux nouvelles instances de son protecteur, dont la rigidité n'a pas tardé à fléchir. Après lui avoir mis entre les mains les *Essais* de Nicole et la *Logique de Port-Royal*, il lui a recommandé des lectures moins sérieuses. Ces lectures ont porté leur fruit; et, un jour qu'il l'a surprise en galante

1. 1^{re} partie.

2. *Id.*

compagnie (car elle a eu bien vite assez de son trop raisonnable adorateur), elle lui allègue non sans malice qu'elle suit encore ses préceptes. N'a-t-il pas en effet blâmé sa vertu trop farouche et remplacé les écrits de Port-Royal par des ouvrages d'une morale plus accessible? Ils lui ont appris « qu'il faut s'accommoder aux faiblesses d'autrui, se rendre propre à la société, passer avec indulgence sur les défauts et les passions de ses amis ». Elle proteste d'ailleurs de la pureté de ses intentions, gémit de se voir injustement soupçonnée et demande à entrer au couvent.

Et lui s'attendrit, en voyant les larmes inonder le visage de la jeune fille. Désormais, il ne doutera plus d'elle et ne songera « qu'à jouir de la vue et du commerce de Théophé, sans en prétendre d'autre satisfaction que celle de la voir et de l'entendre ».

Cette rapide analyse nous donne une idée suffisante de la manière de Prevost dans ce petit roman. On est tout étonné de n'y trouver ni meurtres, ni guet-apens, ni débordement de larmes, ni imprécations contre les injustices du sort. Simple étude de sentiments, *l'Histoire d'une Grecque moderne* est peut-être la seule des œuvres de Prevost qui, du commencement à la fin, ne choque ni la vraisemblance, ni la raison. Point d'événements ou juste ce qu'il en faut pour éclairer les deux principaux caractères et les placer sous leurs différents jours. Toutes proportions gardées, je songe ici à l'art délicat et consommé de Racine dans *Bérénice* par exemple, où la seule peinture des états d'âme provoque et maintient l'intérêt.

L'Histoire d'une Grecque moderne n'est pas sans défauts, il y a quelque incertitude dans le dessin des caractères, surtout vers la fin, les inconséquences de l'amant, qui se croit si sage, ne sont pas aussi nettement soulignées que dans l'analyse précédente, l'éveil de la pudeur dans le cœur de Théophé n'est pas décrit avec les précautions et les ménagements que l'on souhaiterait, elle-même,

vers le dénouement, nous semble inconsidérée dans ses démarches et imprudente dans ses revendications. Ce sont taches légères qu'il faut attribuer à certains défauts de l'abbé Prevost qui nous apparaissent comme l'envers de ses qualités : observation superficielle, abus de l'improvisation, travail trop hâtif. Est-ce une raison pour ne pas reconnaître que, dans l'*Histoire d'une Grecque moderne*, nous rencontrons une conception de l'amour autre que dans *Cleveland* ou *le Doyen*? Jusqu'alors nous l'avions vu violent et désordonné, le voilà plein de douceur mélancolique et de grâce voilée.

On a rappelé, à propos du roman de Prevost, la liaison du chevalier d'Aydie et de Mlle Aïssé, l'une des plus sérieuses, des plus nobles, des plus pures de ce XVIII^e siècle qui en compta un si grand nombre où les sens eurent plus de part que le cœur, et les grandes phrases que la passion sincère ¹. Il est vraisemblable que Prevost s'est inspiré des aventures de la jeune Circassienne, de la jeune Grecque, comme on appelait alors Mlle Aïssé. Elle était fort connue dans la société du temps et fréquentait chez Mme de Parabère et chez Mme du Deffand. Son nom revient souvent sous la plume de lord Bolingbroke et de d'Argental. Elle avait été ramenée de Turquie par M. de Ferriol, notre ambassadeur à Constantinople qui, l'ayant remarquée sur un marché d'esclaves pour sa gentillesse et sa mine éveillée, l'acheta 1 500 livres ². Elle n'avait alors que quatre ans. Ferriol ne déguisait point ses intentions : aussi prévoyant qu'Arnolphe, il voulait faire élever son

1. Mme de Staal-Delaunay écrivait à M. d'Héricourt : « J'ai commencé *la Grecque* à cause de ce que vous m'en dites : on croit en effet que Mlle Aïssé en a donné l'idée; mais cela est bien brodé, car elle n'avait que trois ou quatre ans, quand on l'amena en France. »

2. M. de Ferriol fit de fréquents voyages à Constantinople. Il y alla en 1692, en 1696, en 1699, enfin comme ambassadeur en remplacement de M. Castagnères de Châteauneuf. C'est lors de son second voyage qu'il ramena la jeune fille. (Voir, à ce sujet, Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. III.)

Agnès en France, et puis, l'éducation terminée, venir, en maître et selon l'usage oriental, exiger une récompense qui lui semblait due. Ses calculs furent déjoués, s'il faut en croire Sainte-Beuve : Agnès résista et Arnolphe en fut pour ses frais. On a trouvé dans les papiers de d'Argental une lettre à Mlle Aïssé, où Ferriol se montre à nous sous un jour bien déplaisant. Il déclare à sa protégée qu'il se considère à la fois comme son père et son amant, qu'elle, à son tour, doit se féliciter de réunir les noms de fille et d'amante, et qu'enfin il ne faut point désunir ce que le ciel lui-même a pris plaisir à joindre. On ne s'attendait guère à voir intervenir le ciel en une semblable affaire et Tartuffe lui-même n'eût pas mieux dit. Mais jamais le héros de l'abbé Prevost (rendons-lui justice) n'eût tenu pareil langage : s'il est naïf et quelquefois maladroit, jamais il n'est hypocrite.

Mlle Aïssé ne fut point touchée des arguments de son vieil adorateur, et se contenta, dit-on, d'être une fille dévouée. S'il n'est pas exact qu'elle résista aux injonctions de M. de Ferriol, du moins prend-on plaisir à se l'imaginer. En tous cas, elle ne connut l'amour que du jour où elle connut le chevalier d'Aydie.

Elle le rencontra chez Mme du Deffand. Il avait l'âme noble, l'esprit ouvert et distingué. On ne pouvait dire qu'il fût passionné, et selon le mot très juste de la marquise, il paraissait « plus sensible que tendre ». Il avait horreur du mensonge, de la duplicité ; en toute occasion, il agissait comme un vrai gentilhomme de la vieille France. C'est à lui et au chevalier de Froulay que Voltaire avait songé en traçant dans *Adélaïde du Guesclin* le caractère de Couci ¹,

1. « J'ai imaginé un sire de Couci, qui est un très digne homme, comme on n'en voit guère à la cour, un très loyal chevalier comme qui dirait le chevalier d'Aydie ou le chevalier de Froulay. » (Lettre à Thiériot, 24 février 1733.)

Voir à ce sujet l'ouvrage si intéressant et si documenté de M. H. Lion, *Les tragédies et les théories dramatiques de Voltaire*, Paris, Hachette, 1895, p. 37.

c'est lui et Froulay qu'il appelait les deux plus vertueux hommes du royaume. Le chevalier d'Aydie n'a jamais été un mondain, il éprouvait un peu de mépris et beaucoup de méfiance pour la société contemporaine si légère, si peu scrupuleuse, si bien faite pour déconcerter un esprit raisonnable et posé. Comme tous les hommes qui ont longtemps vécu avec eux-mêmes, il devait se donner sans réserve le jour où il rencontrerait une âme faite pour le comprendre.

Nous n'avons malheureusement que deux lettres de lui à Mlle Aïssé, mais il est probable que les autres n'en diffèrent ni comme ton, ni comme sentiments. Il y exprime son amour avec une sincérité, une gravité tendre et respectueuse que nous retrouvons chez le héros de l'abbé Prevost.

Mlle Aïssé n'était pas indigne de son amant. Elle avait la franchise de Théophé, la finesse de son jugement et plus d'élévation dans l'esprit. Elle sentait aussi que l'affection d'un honnête homme peut relever et régénérer la femme qui la mérite. Dans une lettre à Mme de Calandrini elle fait une allusion délicate au sentiment qu'elle éprouve pour le chevalier d'Aydie et lui attribue le désir qu'elle a de connaître la vertu. Dans cette même lettre, elle remercie avec effusion Mme de Calandrini de son amitié qui lui permet de vivre d'une vie nouvelle : « Ce que je vous ai dit cent fois, je le répéterai : dès le moment où je vous ai connue, j'ai senti pour vous la confiance et l'amitié la plus forte.... Vous seule avez développé mon âme : elle était née pour être vertueuse. Sans pédanterie, connaissant le monde, ne le haïssant point, et sachant pardonner suivant les circonstances, vous sûtes mes fautes sans me mésestimer. Je vous parus un objet qui méritait de la compassion, et qui était coupable sans le savoir. » N'est-ce point à peu près le même langage que Théophé tient à son amant et n'est-ce pas ainsi qu'elle lui exprime sa reconnaissance?

La dignité, la réserve dont Mlle Aïssé ne se départit jamais lui attirèrent de nombreuses inimitiés et l'on sait la haine que lui portait Mme de Tencin. A mesure que les années avancèrent, elle se consacra de plus en plus au bonheur du chevalier, et elle ne se trompait point, quand elle écrivait ces lignes que Théophé n'eût certes pas désavouées, mais qu'elle aurait peut-être tracées avec moins de conviction : « C'est un mouvement naturel chez les hommes de se prévaloir de la faiblesse des autres : je ne saurais me servir de cette sorte d'art ; je ne connais que celui de rendre la vie si douce à ce que j'aime qu'il ne trouve rien de préférable : je veux le retenir à moi par la seule douceur de vivre avec moi. »

Elle mourut le 13 mars 1733 et ses touchantes aventures inspiraient à Prevost, quelques années plus tard, l'*Histoire d'une Grecque moderne*.

CHAPITRE III

Le pessimisme et la sensibilité.

- I. Le pessimisme. — Cleveland et l'idée du suicide. — Pessimisme superficiel. — Bridge et Patrice.
- II. Le pessimisme après l'abbé Prevost. — Rousseau, Senancour, Chateaubriand.
- III. La sensibilité, marque d'une aristocratie intellectuelle. Ses avantages et ses effets. L'amour et la sensibilité. L'égoïsme et la sensibilité.

I

A lire les romans de l'abbé Prevost on est frappé de voir quelle funeste idée il nous donne de l'existence : partout ce ne sont que malheurs, accidents imprévus, crimes, suicides. Il jette brusquement ses personnages au milieu de ces calamités et l'on comprend dès lors leur morne tristesse. Prevost en effet est le premier qui ait imaginé le héros fatal, poursuivi par la destinée, qui traverse la vie déçu et désolé, semant la ruine dans les cœurs trop tendres qui l'ont aimé.

Cleveland est le héros sombre et mélancolique par excellence, l'ancêtre de tous ces jeunes hommes au front pâle sur qui plane une fatalité mystérieuse. A seize ans, il est, ou plutôt se dit revenu des funestes chimères d'ici-bas. Mais nous ne sommes guère touchés de ses peines. Et pourquoi? C'est que nous savons, nous devinons qu'il a en

lui assez de confiance et de ressources, malgré certain relâchement apparent, pour tenir tête au malheur et finalement en triompher. Il laisse entendre qu'il est fataliste : gardons-nous de le croire. Un vrai fataliste subit avec résignation les événements, tandis que Cleveland ne désarme jamais ¹.

J'ajouterai qu'il a trop besoin de la société des hommes pour être un véritable pessimiste. Loin de fuir ses semblables, comme les misanthropes du romantisme, il va les trouver, ne serait-ce que pour leur demander de compatir à ses maux. Il éprouve une joie intérieure à obtenir la pitié des cœurs tendres. Quand il s'écrie dans un beau mouvement d'enthousiasme : « Partons pour l'Amérique, si c'est un lieu désert et inhabité, nous y vivrons loin des hommes », nous nous doutons bien qu'il s'arrêtera en route, et en effet nous avons vu qu'il se réfugie tout simplement dans une caverne qu'il croit déserte. Bien mieux, il est très heureux de reconnaître un beau jour qu'il n'y vit point seul.

Néanmoins, déçu dans ses illusions, désabusé de l'amour en qui il avait mis ses dernières espérances, poursuivi même pour cause de religion, il décide de se donner la mort : « Je cherchais, s'écrie-t-il, le remède des maladies de l'âme, le voilà découvert. Il est simple, il est court, il est tel que mes maux le demandent. » Mais il avoue lui-même qu'il est alors en proie à une sorte de délire frénétique et qu'il n'agit pas de sang-froid. Comme il est homme

1. Cleveland est un héros philosophe : c'est la philosophie qui le soutient dans ses infortunes et cependant son cœur n'en est pas moins déchiré : « J'ai tiré en effet de la philosophie tout le secours qu'elle peut donner; elle a éclairé mes entreprises, elle a réglé mes dehors, elle a soutenu ma prudence; elle m'a fourni des consolations contre le désespoir. Mais elle n'a jamais diminué le sentiment intérieur de mes peines, et elle ne m'a point empêché de reconnaître qu'un philosophe est toujours homme par le cœur. » (*Cleveland*, liv. III, Paris, Didot, 1731.)

de lecture, il passe en revue les suicides fameux de Caton, de Démosthène, de Mithridate, de Marc-Antoine. Aucun d'eux n'a hésité à quitter la vie, aucun n'a vu dans le suicide une cause de déshonneur ou une preuve de lâcheté. Cependant il a de la peine à mourir, il emploie quatre jours entiers à refaire son examen de conscience : « Chaque moment que j'ajoutais à ma vie, en différant celui de ma mort, me semblait une espèce de larcin que je faisais à mon repos et à mon bonheur ». Enfin, et tout bien pesé, il ne lui reste plus qu'à choisir le lieu et le moment où il se tuera. Sur ces deux articles il éprouve peu d'embarras, il se donnera la mort en plein jour, dans son jardin.

Il y a là quelques pages qui ne manquent ni de grandeur, ni de sombre beauté et on se prend, en les lisant, à songer à Goethe et à Chateaubriand. « Je tirai mon épée hors du fourreau, et j'en considérai un moment la pointe avec un regard fixe et attentif. Je ne puis cacher que je sentis un léger frémissement qui se répandit dans tous mes membres; mais loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte, il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon âme qui touchait au moment de sa liberté. Je souris même de la faiblesse de mon corps et le regardant avec dédain : « Ton règne est « passé, lui dis-je; rentre dans la poussière dont tu es sorti. » Oui, Cleveland nous rappelle les héros du romantisme, mais avec tout l'attrail philosophique du XVIII^e siècle en plus. Cleveland raisonne en mourant, et malgré son « délire frénétique », il a encore assez de clairvoyance pour se donner à lui-même des arguments convaincants. De là, une certaine froideur générale, un détachement trop complet, un désir trop manifeste d'égaliser l'impassibilité de suicides classiques ¹.

1. Il y aurait un rapprochement à faire entre Cleveland et Saint-Preux hantés tous deux par l'idée du suicide : « L'âme la plus tranquille et la plus heureuse doit gémir dans l'esclavage du corps.

Une heureuse invention, comme Prevost en a quelquefois, amène un dénouement touchant, qui rachète les faiblesses de la scène : les fils de Cleveland viennent le trouver à l'improviste et par leurs caresses, leurs réflexions enfantines, leurs naïves questions, le détournent de ses noirs projets. L'idée est ingénieuse et Prevost en sait tirer habilement parti.

Il est vrai que la mort serait peut-être préférable, pour Cleveland, aux malheurs qui l'attendent. Parmi eux, je n'en

C'est un état violent de pesanteur et d'obscurité qu'elle doit souhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive sont durs, humiliants, injustes et contraires à l'ordre, avec quelle ardeur doit-elle désirer de les rompre? » (*Cleveland*, liv. V, Utrecht, Neaulme, 1734.) Et dans la *Nouvelle Héloïse* :

« Quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.... Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres et de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au dedans de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations? et si nos passions et nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes et des autres? »

« Je considérerais que les plus grands hommes avaient eu recours à cette voie pour se délivrer de leurs peines. Dira-t-on que c'était défaut de sagesse et de vertu dans Caton, défaut d'esprit dans Démosthène, ou de courage dans Mithridate et dans Marc-Antoine? » (*Cleveland*, *id.*)

Rousseau, lui, le prend sur le ton ironique : « O Rome conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Eponine, Lucrèce, soient dans le nombre, elles étaient femmes; mais Brutus, mais Cassius, et toi... grand et divin Caton,... tes fiers admirateurs ne pensaient pas qu'un jour, dans le coin poudreux d'un collège, de vils rhéteurs prouveraient que tu ne fus qu'un lâche pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. »

Personne dans la littérature française, avant l'abbé Prevost, n'avait caractérisé avec autant de force le dégoût de l'existence. Témoin le passage suivant : « Loin de trouver dans la solitude de mon jardin le soulagement que j'y cherchais, ma douleur s'accrut tellement par mes tristes réflexions que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuse et la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connaître qu'en la nommant *une horreur invincible pour la vie.* » (Les mots sont en italique dans le texte.)

retiens qu'un seul, car il est, bien plus que les autres, inattendu et lamentable. Une certaine Mlle de R., que Cleveland voulait épouser, après avoir été trahi par sa femme, est reconnue sa fille. Cleveland retrouvant Fanny, se réconcilie sans peine avec elle, mais Mlle de R. consumée par l'amour que lui inspirait naguère Cleveland, voit peu à peu ses forces diminuer, jusqu'au jour où elle succombe au mal dévorant et fatal qui la mine. Cleveland nous a fait pressentir René, Mlle de R. avec son amour sans espoir, n'est-elle point déjà comme une esquisse d'Amélie? Et dans les deux romans, n'éprouvons-nous point une sorte de malaise en face de ces sentiments hors nature que la violence de la passion peut seule excuser?

Quant à Cleveland, il ignore longtemps quel lien le rattache à Mlle de R. et Prevost nous le montre balancé entre l'amour qui jadis l'unissait à Fanny et le nouveau caprice qui entraîne son cœur. Ces jeux de l'amour et du hasard ne l'empêchent pas de se livrer au plaisir. Pour la première fois Cleveland jouit d'un bonheur qui ne lui laisse aucune arrière-pensée. Oubliant ses souffrances passées, il ne songe qu'à s'organiser une vie toute de distractions et de fêtes. Rentré à Paris, il s'installe dans un hôtel qu'il meuble luxueusement, donne des soupers, des concerts, réunit autour de lui d'aimables compagnons et cherche, en un mot, à rattraper le temps perdu.

L'homme qui, durant tant d'années, avait vu la fortune s'acharner à sa perte, croit enfin au bonheur et de cette mélancolie qui semblait si profonde, il ne reste qu'un souvenir d'ailleurs rapidement effacé. Avais-je tort d'affirmer que Cleveland n'est pessimiste qu'à la surface et que ses tristesses n'ont que lui pour objet? Une fois délivré de ses malheurs, peu lui importent ceux de l'humanité. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il est égoïste, mais il est superficiel et léger, malgré l'étalage qu'il fait de sa philosophie. Il déclare quelque part qu'il a reçu « de la nature un esprit et un

cœur extraordinaire ». J'ai peine à le croire : il est semblable à la plupart d'entre nous, c'est-à-dire qu'il est capable de passer, presque sans transition, de l'extrême tristesse à la joie la plus débordante, quand il voit l'horizon s'éclaircir. Mais s'est-il jamais demandé pourquoi tant de misères et tant d'injustice, pourquoi l'homme est si faible et si lâche devant le malheur, en dépit de ses prétentions et de son orgueil ? En somme, le personnage manque de grandeur et d'envergure, il ne nous laisse pas dans l'esprit une impression définitive et durable, il ne vit pas sous nos yeux. Il est le jouet des événements dont il ne sait que gémir et Prevost a eu le tort de s'imaginer qu'en les entassant, il provoquait l'intérêt.

Bridge, l'ami de Cleveland et son frère (car lui aussi est fils naturel de Cromwell), n'a pas fait de la vie une expérience plus favorable que lui. Nous avons raconté son arrivée dans l'île de Sainte-Hélène et les péripéties romanesques qui la suivent. Ses premières années ont été entourées de mystère et d'horreur. Sa mère a mis fin à ses jours dans des circonstances particulièrement tragiques. Lui-même, dérobé non sans peine aux fureurs du Protecteur, a été élevé au fond de cette caverne où a séjourné Cleveland. Ayant appris le secret de sa naissance et comptant fléchir la rigueur paternelle, il va trouver Cromwell à Londres, mais il est arrêté et jeté dans une sorte de caveau, où la nourriture lui est passée à l'aide d'une corde. Alors, quelles funèbres pensées viennent l'assaillir en foule : « Les animaux, disais-je dans l'amertume de mon cœur, ont de la tendresse pour leurs petits et moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr parce que j'ai osé l'appeler mon père ¹ ! »

Lorsqu'à Sainte-Hélène, Bridge est de nouveau empri-

1. *Cleveland*, liv. III, Paris, Didot, 1731.

sonné pour s'être marié à son gré et avoir ainsi contrevenu aux institutions du pays, il revient tristement sur un passé aussi cruel que le présent, il songe que le destin ne lui a épargné aucune souffrance et que sa vie n'a été qu'un long tissu d'espoirs trompés, de joies entrevues et aussitôt évanouies, de rêves inutilement caressés : « Tout ce qu'on appelle biens naturels, avantage de naissance, tendresse de parents, douceurs de fortune, ce que le ciel accorde presque à tous les hommes, je considérerais qu'il me l'avait refusé ; et la vie telle que je l'avais reçue, était moins une faveur de sa main qu'un don funeste et empoisonné. Les hommes m'avaient-ils traité avec moins de rigueur ? Hélas ! repassez toutes les circonstances de ma triste histoire. Arraché des bras de ma mère presque en naissant, privé d'elle par un accident que je ne puis me rappeler sans honte et sans horreur, élevé ensuite dans l'obscurité d'une affreuse caverne, mes premiers regards ont été lugubres et mes premières idées funestes ¹. »

Ce Bridge est un second Cleveland. Ils sont frères, d'accord, et Prevost ne manquerait pas de nous dire que les liens du sang expliquent la ressemblance des caractères. Assurément, mais encore n'y a-t-il pas dans la nature certains traits délicats, certaines nuances fugitives qui nous différencient les uns des autres ? Or Bridge et Cleveland pensent, agissent, parlent de la même façon. Ils sont taillés sur le même modèle, comme au reste la plupart des personnages de l'abbé Prevost. Qui rappelle davantage Cleveland que Bridge, et Bridge que Patrice ou le marquis des *Mémoires d'un homme de qualité* ?

Patrice, du *Doyen de Killerine*, n'est pas un inconnu pour nous. Nous avons dit ses inconséquences et quelle part le romanesque tient dans la composition de ce caractère. Sa note dominante est une invincible mélancolie, plus péné-

1. *Cleveland*, liv. III, Paris, Didot, 1731.

trante, plus enveloppante encore que celle de Bridge ou de Cleveland.

Patrice est né triste et « aussi insupportable à lui-même qu'il paraissait aimable aux yeux des autres ». Rien ne le guérira de cet ennui. Il remplit exactement ses devoirs mondains, ce qui le distingue d'un René ou d'un Obermann, mais les bienséances le gênent et il ne trouve de vrai plaisir que dans la solitude. Le Doyen conjecture que cette âme inquiète, tourmentée par le désir de l'inconnu, trouvera son repos dans la religion. Patrice résiste à ses exhortations : il lui faudra les rudes épreuves de la vie, pour qu'il aille chercher un suprême refuge dans l'ombre et le silence du cloître. Lorsqu'il se met à aimer, c'est au milieu des plus sombres, des plus mystérieuses conjonctures. Et que de traverses sa passion ne va-t-elle pas rencontrer ! D'autre part ne semble-t-il pas qu'il soit destiné à rendre malheureux ceux-là même qui s'attachent à lui, comme cette Sara Fincer et d'autres encore, qui ne rencontrent dans leur inébranlable amour qu'amertume et déceptions :

Vers la fin du roman, Patrice ayant appris la mort de celle qu'il aimait jadis et qui l'a trahi, est venu s'ensevelir dans une abbaye entourée de forêts. « Tout ce qui était autour de lui semblait avoir été disposé pour favoriser sa tristesse : une tenture d'un violet sombre, qui n'était pas capable de réfléchir les rayons du jour ; quelques chaises sans ordre sur lesquelles ses habits et ses livres étaient confusément dispersés ; des fenêtres à demi fermées, qui interdisaient l'entrée de la chambre au soleil, comme si l'on eût craint qu'il n'en eût dissipé l'obscurité naturelle ; et dans les lieux voisins un silence si profond, qu'on n'y entendait pas même le bruit des oiseaux et du vent ¹. »

1. *Le Doyen de Killerine* (6^e partie, liv. I, 1740, sans lieu d'impression, ni nom d'éditeur). Bibl. nat., Y² 60. 463-464.

S'il se retire du monde, c'est qu'il a pénétré le néant de tout ce qui porte le nom de plaisir et d'amusement. L'amour seul lui a donné la suprême félicité, mais la femme, qu'il se plaisait à parer de toutes les qualités, l'a indignement trompé et s'est fait justice à elle-même : « Après un essai plein de charmes, je me suis privé tout d'un coup de ma félicité, et ma perte est d'autant plus terrible que si l'unique objet auquel je croyais mon bonheur attaché a pu me trahir avec une lâche perfidie, je n'espère plus d'en retrouver jamais à qui mon cœur puisse se livrer avec la même confiance. »

Que lui reste-t-il désormais à faire, sinon à s'enfermer dans la retraite bienfaisante que lui offre la vie monastique : « Mon dégoût pour le monde, lorsque je désespère ainsi d'y trouver le seul bonheur auquel j'attache un prix réel, est monté jusqu'à me faire penser à le quitter, en me liant pour jamais à cette abbaye. Je n'y trouverai point ce que le monde a de plus doux, mais je conçois que j'y puis espérer d'autres biens qu'il ne connaît pas, et je serai délivré du moins de la nécessité que m'impose ma naissance, de me procurer des richesses que je méprise, des honneurs dont je sens la vanité, et de m'assujettir à mille devoirs que je regarde comme le plus puéril et le plus infructueux de tous les esclavages ¹. »

On croirait qu'après de telles déclarations, Patrice est mort définitivement pour le monde. En aucune façon : son pessimisme est d'aussi mauvais teint que celui de Cleveland. Le Doyen en effet arrive à vaincre ses objections et le ramène triomphalement aux pieds de sa femme légitime, Sara Fincer. Voici comment Prevost conclut sur Patrice, sans doute pour rassurer les âmes sensibles :

« A l'égard des trois frères, celui qu'on n'a pas cessé de nommer Patrice, se retira dans le comté d'Antrim, après

1. *Le Doyen de Killerine, id.*

avoir rendu au roi des services signalés, et passa le reste de sa vie avec la tendre Sara, dans le bonheur qui accompagne l'amour, quand il a la vertu pour fondement ¹. »

II

Avant de finir avec ces héros disgraciés de la fortune, serait-ce une digression que de jeter un coup d'œil sur le développement du pessimisme littéraire en France et de ce qu'on a plus récemment appelé « le mal du siècle » ? Je ne le crois pas. Je sais bien que nombre d'ouvrages et d'articles de revues ont étudié la naissance de ce mal, cherché ses causes, et suivi sa croissance à travers les années. Mais Prevost a toujours été mis à l'écart. J'ai dit que son pessimisme n'est pas le même que celui de Chateaubriand, voire de Rousseau qui a vécu en son siècle. Toutefois, il y a chez lui telle page où l'on sent déjà passer comme le souffle de *la Nouvelle Héloïse* et des *Réveries*. Or, René n'est-il pas un descendant de Saint-Preux ² ? Il y a donc là une filière bien établie.

Mais, comme le pessimisme varie selon les âges et le tempérament des écrivains, voyons comment et dans quelles conditions ces modifications se produisent. Ce sera là une occasion de faire ressortir encore davantage un des caractères particuliers du roman dans l'abbé Prevost.

Un fait indéniable est que le pessimisme est moins aigu dans *Cleveland* ou *le Doyen* que dans *Obermann*, *René*, ou *la Nouvelle Héloïse*. A plusieurs reprises, nous avons remarqué avec quelle facilité les *Cleveland*, les *Patrice* se reprennent au

1. *Le Doyen de Killerine*, *id.*

2. Dans sa défense du *Génie du christianisme*, Chateaubriand a bien attaqué Rousseau et Goethe qu'il considère comme des empoisonneurs publics. N'empêche que, dans ses *Mémoires*, il a avoué qu'il se délectait à la lecture d'*Ossian*, de *Werther* et des *Réveries*.

bonheur ou à l'espérance du bonheur. Saint-Preux, René, Obermann et, si nous passons le Rhin, Werther, ne croient plus, se refusent à croire à un avenir moins sombre que le présent. J'irai plus loin : ils seraient très déçus s'ils constataient que la vie leur sourit enfin, ou plutôt ils fermeront les yeux, pour ne point voir le rayon de soleil qui pourrait éclairer l'abîme de noires pensées où ils se plongent avec délices. Qui s'en étonnerait ? La grande occupation de René est de cultiver sa souffrance. Prevost, lui, n'a rien de cette irritabilité nerveuse de tout l'organisme, de cette sensibilité exaspérée jusqu'à la folie, qu'on trouve chez un Rousseau, chez un Chateaubriand. Il n'est pas de plus égale humeur, de tempérament mieux équilibré que le sien. Regardez plutôt ses portraits et dites s'il est des traces de réel chagrin sur cette figure large, au sourire lumineux ? L'amour a passé dans son existence et, sauf une fois peut-être, n'y a laissé que de brefs et joyeux souvenirs ¹.

Le pessimisme naît ou bien du sentiment que l'on a d'être inférieur à la tâche que l'on a cru pouvoir accomplir, ou bien du manque de volonté pour mener à bonne fin cette même tâche, ou bien encore lorsque les instincts

1. « Le seul pessimisme tout à fait conséquent dans la pratique est moins le fruit naturel de telle ou telle doctrine qui a passé dans le sang que le résultat fatal d'un tempérament malheureux. » (Valbert, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1889, *Un plaidoyer anglais contre le pessimisme*.) Or, tous les romanciers qui ont suivi Prevost se sont mis eux-mêmes dans leurs personnages. Leurs ouvrages ne sont jamais de pures fictions et les confessions s'y étalent presque sans voiles. Le moi est haïssable pour les hommes du XVIII^e siècle. Pour ceux du XVIII^e siècle et du nôtre, il devient prétexte à développements infinis. L'écrivain prend plaisir à se contempler, puis à mettre le public au courant de ses plus intimes pensées, de ses aspirations et de ses regrets. Prevost, comme les écrivains de son temps, a laissé dans ses romans des portions d'autobiographie : chez ses personnages, il y a des traits qui le rappellent, mais il ne s'est jamais peint en pied et au complet, et surtout pas dans ses héros mélancoliques.

naturels de l'homme se trouvent gênés dans leur expansion. Je ne vois pas que Prevost ait jamais fait de bien grands rêves, qu'il ait manqué de volonté dans l'action, ou qu'il ait, en quelque occasion, été obligé de mettre la bride à ses désirs : ils n'allaient jamais assez haut pour être irréalisables.

Obermann, René, même Saint-Preux sont en quête d'un bonheur toujours ardemment souhaité, jamais atteint. Leur cœur a soif de nouveau, d'inconnu : le monde n'est pas assez vaste pour satisfaire leur inquiète curiosité. Rousseau écrit dans ses *Réveries du promeneur solitaire* : « Incertain dans mes inquiets désirs, j'espérais peu, j'obtins moins, et je sentis, dans des lueurs même de prospérité, que, quand j'aurais obtenu tout ce que je croyais chercher, je n'y aurais point trouvé ce bonheur dont mon cœur était avide sans en savoir démêler l'objet » (3^e promenade) ¹. La phrase serait de Chateaubriand qu'elle ne nous étonnerait pas, elle surprendrait sous la plume de l'abbé Prevost. Lui-même, comme ses héros, n'allait pas chercher le bonheur bien loin ; s'ils le poursuivent inutilement, la faute en est toute aux caprices de la fortune.

Et puis n'oublions pas que Prevost aimait, désirait la société, qu'il sentait un mortel ennui le pénétrer au fond de ces abbayes où le condamnaient à demeurer les irrégularités de sa conduite. Or l'homme qui ne se décide pas à renoncer au monde au moins pour un temps, et qui ne le fait pas avec plaisir, n'est pas un pessimiste convaincu. Voyez au contraire le besoin de solitude qu'éprouvent Rousseau, René et surtout Obermann, cet Obermann qui ne se

1. Il est aussi de Rousseau cet aveu significatif : « Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élanement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée et dont pourtant je sentais le besoin. » Ces aspirations étaient pour lui « d'une tristesse attirante ».

trouve jamais assez seul, qui ne hait point l'humanité, qui la voudrait meilleure et plus juste, mais pour qui le voisinage de ses semblables et leur contact est une cause de souffrances intolérables. Que dire aussi de Rousseau qui, au début de sa première promenade, proclame, non sans une certaine prétention, qu'il est seul sur la terre : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinements de leur haine, quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux. J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes : ils n'ont pu, qu'en cessant de l'être, se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu. » Les hommes sont-ils les grands coupables, ont-ils vraiment de l'aversion pour Rousseau ? Eh ! non : depuis longtemps il a été reconnu que le vrai misanthrope, c'est Rousseau, et que cette haine des autres, c'est son imagination malade et surchauffée qui l'a forgée tout entière.

Et maintenant, ne faut-il point admettre que, si le tempérament d'un Prevost n'est pas celui d'un J.-Jacques, d'un Senancour ou d'un Chateaubriand, les époques où ils ont vécu sont aussi bien différentes. Les belles années de l'abbé Prevost se sont écoulées dans la première moitié du siècle, ses œuvres les plus importantes datent de ce moment. Tout alors est à la joie, aux plaisirs : rares ils sont ceux qui écriraient comme Mlle de Lespinasse : « La vie me fait mal ». Est-il un homme qui représente mieux son siècle que Voltaire ? en est-il un qui ait mieux réussi à prendre de la vie tout ce qu'elle a de bon, malgré ces plaintes incessantes sur un état de santé déplorable, je le veux bien, mais qui ne l'empêcha point de vivre assez tard, comme chacun sait. On m'alléguera que Rousseau, lui aussi,

a vécu à cette époque. Mais Rousseau est presque isolé dans son temps. Il en annonce un autre et l'on n'ignore pas qu'il y a dans tel de ses livres de singulières prophéties sur les événements qui déchireront la fin du siècle. Aussi je me représente plus facilement Rousseau contemporain de Chateaubriand que de Voltaire.

Quand M. de Senancour, admirateur et disciple de Rousseau, publia ses *Réveries* en 1798, la révolution avait passé sur le monde. Les âmes ébranlées cherchaient, et n'y parvenaient pas toujours, à retrouver leur assiette. La religion n'offrait plus, comme au xvii^e siècle, un asile assuré. De là, chez les plus superficiels un scepticisme frivole, chez les plus sérieux le désenchantement, qui mène à l'inaction. M. de Senancour, dans ses observations en tête d'*Obermann*, a défini son héros et en même temps beaucoup d'hommes de son siècle : « On verra dans ces lettres l'expression d'un homme qui sent et non d'un homme qui travaille ».

Pour le dire en passant, les œuvres de M. de Senancour sont trop oubliées aujourd'hui. Que de belles pages on pourrait extraire d'*Obermann*, et dans ses *Pensées*, dans ses *Lettres*, n'est-il point telle réflexion, telle observation qui nous rappellent le journal du grand penseur Amiel? *Obermann* parut malheureusement à une époque peu propice. George Sand fait remarquer, dans une Préface pour une nouvelle édition du roman, qu'en 1804, on ne rêvait que gloire militaire, actions d'éclat. « Le sentiment de l'énergie extérieure se développait le premier dans la jeunesse : le besoin d'activité virile et martiale bouillonnait dans tous les cœurs. » Comment se serait-on laissé prendre aux charmes d'un livre à la teinte uniformément grise et d'où se dégage cette invincible conviction que la vie est inutile et décevante? Mais le désespoir d'*Obermann* — ou plutôt son découragement — n'est jamais déclamatoire, il ne sollicite pas indécemment la pitié (pourrait-on en dire autant de Cleveland ou du marquis?), il se replie sur lui-même, voyant venir

la mort sans regrets, car elle, du moins, ne trompe pas. *Obermann* passa donc presque inaperçu, et depuis, resta dans l'ombre.

René, qui parut en 1802, c'est-à-dire quatre ans après les *Réveries* de Senancour, première esquisse d'*Obermann*, eut une prodigieuse fortune. Elle s'explique ¹. La couleur neutre de Senancour, son style comme enveloppé de brumes légères et fluides pâlessaient singulièrement à côté de la langue éclatante et somptueuse de Chateaubriand. On l'a remarqué : un homme qui s'exprime aussi poétiquement que *René*, qui prend un plaisir d'artiste à rendre sa pensée sous la forme la plus pittoresque, la plus saisissante, la mieux faite pour charmer les sens et l'intelligence, qui construit sa période de telle sorte qu'elle est une mélodie pour l'oreille, qui déploie enfin un tel luxe, une telle magie d'expressions, cet homme-là n'a pas dit éternellement adieu aux jouissances de la vie. Bien plus pessimiste est *Obermann* qui renonce à tout, même au plaisir de l'expression fastueuse ou vibrante.

Prenons toutefois *René* pour ce qu'il croit être, c'est-à-dire pour un désabusé et alors nous n'oublierons pas que, si Rousseau a exercé sur Chateaubriand une influence incontestable, bien que ce dernier veuille s'en défendre, Werther et la rêveuse Germanie n'ont pas été non plus sans

1. M. de Rémusat dans son livre *Passé et Présent* (t. I) a finement analysé l'état des esprits, lors de la publication de *René* et montré pourquoi le livre était destiné à réussir. « ... Devinant ce qui l'attend et persuadé qu'il ne lui peut rien arriver que de prévu, l'homme est peu tenté de vérifier les faits et ne se soucie guère d'impressions qu'il connaît d'avance, rassasié sans avoir goûté, blasé sans avoir joui. On a vu dans cet état des nations entières. Cette disposition n'est pas rare au siècle où nous sommes. Ceux qui en sont atteints, lassés avant le temps, dégoûtés par prévoyance, sont travaillés d'une secrète et vague inquiétude qui ressemble au regret; on dirait qu'ils pleurent des illusions qu'ils n'ont jamais eues. » Oui, *René* est ainsi : revenu de tout, avant d'avoir rien connu.

communiquer à René une mélancolie que n'ont jamais ressentie à ce point les héros du XVIII^e siècle et je ne dis pas seulement Cleveland ou Patrice, mais aussi Saint-Preux.

Enfin — et c'est là un signe caractéristique, — à partir de Rousseau, la nature sera sans cesse invoquée par ces âmes malades. Elles iront lui demander non pas des consolations (elles ne tiennent pas à être consolées), mais un cadre destiné à rehausser le spectacle de leurs douleurs. Les vastes lignes des paysages qu'elles dépeindront avec éloquence donneront à leur tristesse je ne sais quel air de majestueuse grandeur : si bien même qu'on arrivera à oublier le héros pour ne plus songer qu'au lieu de la scène, et que ce qui devait être l'ornement, deviendra l'essentiel. Pour accompagner ces mornes désespoirs, les paysages mélancoliques (cela va de soi) seront choisis de préférence. Rousseau ne dédaignait point, dans ses promenades, les tranquilles horizons, les grâces discrètes de la campagne qui environne Paris. C'est du côté de Gentilly ou de Charonne, alors en pleins champs, qu'il aime à diriger ses pas. René veut des régions plus étranges, plus lointaines. Avec lui, tantôt nous sommes au sommet des monts de la Calédonie, tandis que le vent des mers siffle au-dessus des champs de bruyère, tantôt nous nous asseyons sur les débris de la Grèce et de Rome, tantôt nous plongeons nos regards dans le cratère enflammé de l'Etna et nous découvrons « ses entrailles brûlantes entre les bouffées d'une noire vapeur ». Bien plus, la nature en tumulte lui inspire les plus nobles entreprises : « La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre, je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes ». Les cheveux au vent, le

visage enflammé, insensible aux coups de la tempête, il marche « tourmenté et comme possédé par le démon de son cœur ». Et lorsqu'il part pour des mondes inconnus, c'est au bruit de l'ouragan qui déchaîne les flots.

Obermann aime surtout la nature, lorsqu'elle se couvre, pour ainsi dire, de lugubres vêtements. La saison qu'il préfère est l'automne, avec ses feuilles mortes qui tombent lentement, ses brouillards qui s'élèvent comme un voile du sein de la terre expirante, et cette impression de mort universelle qui se dégage de tous les objets. Écrivant *Obermann*, Senancour ne fit que développer cette apostrophe de ses *Réveries* si souvent citée : « Douce et mélancolique automne ! Saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés, tu conserves et adoucis le sentiment triste et précieux de nos pertes et de nos douleurs : tu nous fais reposer dans le mal même, en nous apprenant à souffrir facilement sans résistance et sans amertume.... Douce automne, tu es la saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés ! » Comme on sent bien ici la résignation attendrie et non la consolation, que l'on dédaigne et que l'on fuit.

Rien de pareil chez Prevost. Il aurait pu vers la fin de sa vie marcher sur les traces de Rousseau : mais il appartenait à une autre génération, dont il conserve les goûts et les habitudes. Au plus beau moment de sa production littéraire, les âmes peu enclines à la mélancolie rêveuse restent encore indifférentes devant les spectacles de la nature. Ses héros trouvent en eux-mêmes leurs propres remèdes, quand la fortune s'acharne à les frapper.

Le pessimisme n'est point mort avec les derniers romantiques. Il y a vingt ans, on le vit reparaître. De la philosophie il passa dans la poésie et le roman : la musique elle-même cherchait à traduire les mornes désespoirs, et les efforts stériles. Les jeunes écrivains d'alors avaient été, dans leur enfance, les témoins effrayés de tragiques événe-

ments. Devant leurs yeux s'étaient déroulés les sinistres tableaux des champs de bataille, à leurs oreilles avaient retenti les clameurs d'un peuple agonisant sous les coups de l'étranger. Les funèbres images de la défaite s'étaient à jamais gravées dans leur mémoire. Mais, ce qui les avait surtout frappés, c'était l'inutilité de la résistance, même héroïque, la vanité du courage et de l'action. Grandissant et mûris plus rapidement au contact d'une douleur qu'ils avaient éprouvée confusément, ils ne tardèrent pas à maudire la vie, à la proclamer mauvaise, et ces cœurs de vingt ans semblèrent avoir déjà épuisé toutes les misères d'une existence qu'ils commençaient à peine. A mesure que les années avançaient, les souvenirs peu à peu s'effaçaient, et la littérature s'en est ressentie. Elle est aujourd'hui moins cruellement pessimiste. Un souffle de pitié, de charité venu des plaines de la Russie, l'a vivifiée : et l'on comprend, grâce à elle, que les mieux partagés ici-bas, les plus riches et les plus instruits ont au-dessous d'eux des pauvres et des ignorants à secourir, à éclairer, qu'il y a une mission à remplir, un devoir qui s'impose, et que c'est là une raison suffisante de chérir la vie. Voilà ce que nous enseigne notre littérature et surtout notre roman moderne. Prevost sans doute en témoignerait quelque étonnement. Et cependant n'était-ce point une de ses idées favorites que le roman pouvait instruire les hommes et prendre ainsi une haute valeur morale?

III

Il n'est donc point de romancier au XVIII^e siècle qui ait dépeint la vie sous un jour aussi lamentable que l'abbé Prevost, qui ait multiplié à ce point les tragiques péripéties et ouvert sous les pas de ses héros de pareils abîmes de

misères et de souffrances ¹. Ne voyons pas là l'effet du hasard. L'auteur avait son intention : il voulait donner à ces hommes, à ces femmes* si éprouvés par la fortune, l'occasion de montrer la sensibilité dont la nature les a doués. En effet, avant même que La Chaussée eût songé à faire monter sur le théâtre ces personnages capables de verser des larmes durant cinq actes, Prevost les avait introduits dans le roman. Dans ces cœurs atteints au moindre choc, la douleur entre plus aiguë et plus pénétrante, elle y laisse des sillons plus nombreux et plus profonds. Leurs plaies sont longues à se fermer et à peine cicatrisées, quelque nouveau malheur vient les rouvrir.

D'ailleurs ils se complaisent dans ces souffrances, ils y trouvent je ne sais quelle amère jouissance ² : elles ont un

1. Le livre III de *Cleveland* débute par ces mots : « J'entre dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, et qui en fera couler des yeux de mes lecteurs. Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant; j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. » (Paris, Didot, 1731.)

« Je dois avertir ici mes lecteurs, comme j'ai fait au premier volume, qu'ils se doivent bien garder d'ouvrir mon livre, s'ils craignent de ressentir la tristesse et l'attendrissement que produit une suite presque continuelle d'infortunes. » (*Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, t. V, liv. I. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1731.) Bibl. Nat. Y² 60. 564-565.

Prevost a réussi à faire pleurer ses contemporains, si l'on en juge par le mot de Mlle Aïssé sur les *Mémoires d'un homme de qualité* : « Il y a ici, écrivait-elle en 1728 à Mme Calandrini, un nouveau livre intitulé les *Mémoires d'un homme de qualité qui se retire du monde*. Il ne vaut pas grand'chose et cependant on en lit cent quatre-vingt-dix pages en fondant en larmes. » Aujourd'hui nous sommes plus sceptiques ou plus... difficiles : à l'exception de *Manon Lescaut*, les romans de Prevost n'ont plus le don de nous émouvoir.

2. *Cleveland*, même lorsque la fortune a cessé de lui être contraire, ne peut s'empêcher de songer aux peines qu'il a jadis endurées. Il prend plaisir à se les remémorer, non pour goûter plus pleinement les douceurs de sa vie présente en les comparant avec ses anciens malheurs, mais simplement parce que le souvenir de ces derniers lui est cher : « N'est-il pas temps que j'oublie mes

mérite à leurs yeux, elles les distinguent de leurs semblables, les élèvent au-dessus du commun, les rangent dans une sorte d'aristocratie, à laquelle ils sont fiers d'appartenir. Ils sont persuadés que les grandes épreuves ne sont pas réservées aux âmes vulgaires. Et comme Sénèque, ils croient que la fortune s'attaque seulement aux hommes supérieurs, dédaigneuse de se mesurer avec le premier venu ¹. De là ces phrases que je note dans le livre I de *Cleveland* : « Le cœur d'un malheureux est *idolâtre* de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux et satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence et la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille en quelque sorte au

peines, écrit-il au début du livre VIII, et lorsque la fortune m'accorde un peu de repos, aurais-je encore à combattre mon imagination, qui a toujours été ma plus cruelle ennemie après elle? Mais par quel charme se fait-il que le mal qu'elle me cause, et les tourments mêmes dont je me plains, sont devenus ma plus douce et ma plus chère occupation? Un malade peut-il chérir le poison qui le tue? J'aime, je crains, j'espère, je m'afflige et je me trouble encore, dans un temps où j'ai perdu tout ce qui a ouvert l'entrée de mon cœur à ces terribles sentiments. Toute la douceur de ma vie est de les entretenir comme le précieux reste de ce qui les a causés. Je ne me lasse donc pas de répéter mon dessein; je continue d'écrire pour *nourrir ma tristesse*, et pour en inspirer à tous les cœurs sensibles qui sont capables de s'attendrir et de s'affliger avec moi. »

1. « Le gladiateur regarde comme un affront d'être mis aux prises avec un adversaire plus faible : il sait qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Ainsi fait la fortune : elle choisit les plus braves pour antagonistes; devant d'autres elle passe dédaigneusement. Elle s'attaque aux plus opiniâtres, pour déployer contre eux toutes ses forces. Elle éprouve Mucius par le feu, Fabricius par la pauvreté, Regulus par la torture, Socrate par le poison. Les grands exemples ne se rencontrent que dans l'adversité. » (Sénèque, *De la Providence*, 3.)

« Ignominiam judicat gladiator cum inferiore componi, et scit eum sine gloria vinci, qui sine periculo vincitur. Idem facit fortuna : fortissimo sibi pares quaerit; quosdam fastidio transit. Contumacissimum quemque aggreditur, adversus quem vim suam intendat. Ignem experitur in Mucio, paupertatem in Fabricio, tormenta in Regulo, venenum in Socrate. Magna exempla, nisi mala, fortuna non invenit. »

milieu de ses peines, et qu'on y a *la douceur de gémir* sans être interrompu. C'est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentiments par écrit. » Et le papier, le papier lui aussi sera sensible. Ecoutez plutôt : « Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble ; il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste et passionné ; il les conserve fidèlement, au défaut de la mémoire ; il est toujours prêt à les représenter ; et non seulement cette image sert à *nourrir une chère et délicieuse tristesse*, elle sert encore à la justifier. »

Aussi les personnages de Prevost entretiennent-ils avec soin les souvenirs douloureux, car ils sentent leur cœur se fondre mollement en cette « chère et délicieuse tristesse ». Le marquis des *Mémoires* a perdu la plus aimée des femmes : il la pleure en veuf inconsolable et il attise encore son chagrin par mille artifices ingénieux. Il s'assied devant une table qui porte, enfermé dans un coffret, le cœur de celle qui n'est plus : « Aux deux côtés de la table étaient deux guéridons qui soutenaient les flambeaux, dont ce triste lieu devait être sans cesse éclairé. Quelques livres, un lit et une robe de couleur noire, composaient le reste des meubles. Telle était la disposition de cette espèce de tombeau dans lequel j'avais résolu de m'ensevelir tout vivant. Si les pleurs ne peuvent porter le nom de plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une personne mortellement affligée. Tous les moments que je donnais à ma douleur m'étaient si chers, que pour les prolonger je ne prenais presque aucun sommeil. Deux mois se passèrent sans que je pensasse même à me jeter sur mon lit. Ma situation ordinaire était de me tenir assis près de la table sur laquelle reposait mon trésor, de le contempler en soupirant, de lui adresser la parole comme si j'eusse eu Sélima (c'est le nom de sa femme) devant les yeux, et de lui donner souvent mille baisers en l'arrosant de mes larmes.... Quelquefois je penchais ma tête abattue

sur la table, ou sur le dos de ma chaise; et le sommeil fermait mes yeux pendant quelques moments : mais mes gémissements en devenaient plus vifs à mon réveil ¹. »

Le vicomte d'Axminster, père de Fanny, la femme de Cleveland, se croyant trompé par son épouse, tombe aussitôt dans un profond évanouissement. Tel est l'effet d'un malheur imprévu sur ces cœurs trop sensibles. Revenu à lui, il perce de coups l'infortunée qui a cependant la chance de survivre. On suppose que le meurtrier se réjouira de voir ainsi l'innocence miraculeusement épargnée. Point du tout : il ne songera qu'au passé, reviendra obstinément sur sa funeste erreur et se répandra en pleurs rétrospectifs ².

Le funèbre appareil dont le marquis s'entoure si complaisamment n'est pas toujours nécessaire pour raviver chez ces personnages, d'anciennes blessures. Le moindre incident y suffit. La mère de Cleveland verse des larmes en lui racontant la mort de Charles I^{er}. Cela se conçoit, puisque c'est Cromwell le père même de son fils qui l'a fait condamner : mais plus tard, passant avec Cleveland sur la place où s'était dressé l'échafaud, l'image du drame sanglant auquel elle n'a pourtant pas assisté, apparaît devant elle. Il n'en faut pas davantage pour qu'immédiatement la tête lui tourne : elle faiblit, elle a peine à se soutenir : « Elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre

1. *Mémoires d'un homme de qualité*, liv. V.

2. « Je me jetai à genoux en silence auprès de tout ce que j'ai mais le mieux, et, penchant la tête sur ce lit de douleur, je m'enfonçai pendant quelque temps dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai, mais ce fut pour gémir à haute voix, avec aussi peu de ménagement que j'aurais fait en secret.... La tendresse de mon cœur adoucissant peu à peu ce transport, mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer et pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon épouse, tantôt gémissant de son sort et du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité et aussi inconsolable qu'elle. » (*Cleveland*, liv. I.)

qui était au long de la muraille. Elle y demeura longtemps à gémir de l'horrible injustice des hommes, et de la rigueur de son sort. J'entrais dans ses plaintes ¹. »

Un rien déterminera donc dans ces âmes tendres et fragiles les impressions les plus vives. Quelques paroles échappées à Mme de Gien, éclairent enfin Montcal sur la nature des sentiments qu'elle lui inspire. Désormais il ne doute plus, il l'aime; car une commotion soudaine a ébranlé tout son être : « Je l'avais regardée attentivement pendant ce discours. La vue de ses charmes, le ton animé de sa voix, la chaleur de ses regards firent en un moment sur moi des impressions que je n'avais jamais ressenties; ou plutôt mille sentiments qui devaient déjà être dans mon cœur pour y éclater tout d'un coup si impétueusement, m'apprirent sur-le-champ à connaître l'amour. Par un effet du même transport, je me jetai aux genoux de Mme de Gien ². » De son côté, Mlle Fidert aime Montcal qui ne l'aime pas encore. A la seule vue de l'homme qui la dédaigne, quel n'est point l'excès de sa joie : « Celle-ci ne suivant que le mouvement de sa reconnaissance, se précipita vers moi, et les yeux tout en larmes elle me tint longtemps embrassé, sans faire entendre autre chose que ses soupirs ³ ». Comme on le prévoit, les revirements seront brusques chez cette fille passionnée. C'est ainsi que se voyant délaissée par Montcal, elle se livre aux plus farouches emportements : « Je dévoue les traîtres à toute ma haine, s'écrie-t-elle; et cette main qui a percé le sein d'un père me fera justice du plus lâche et du plus perfide de tous les hommes ⁴ ». Puis brusquement ses fureurs s'apaisent et elle implore son pardon. « Étant revenue tout d'un coup à elle-même, elle joignit les mains, elle leva les yeux au ciel, et frémissant

1. *Cleveland*, liv. I.

2. *Mémoires de M. de Montcal*, 1^{re} partie.

3. *Id.*, *id.*

4. *Id.*, 2^e partie.

de l'horrible transport où elle venait de s'abandonner, elle me demanda, avec un torrent de larmes, de finir sa vie par les mêmes fins dont elle m'avait menacé ¹. »

Si l'amour exaspère la sensibilité et la pousse jusqu'au paroxysme, jusqu'au délire parfois, c'est elle en revanche qui donnera naissance à l'amour. Dans *le Doyen de Kilerine*, Georges s'éprend de sa belle-sœur, Sara Fincer, parce qu'elle a été abandonnée par son mari, parce qu'il l'a vue éplorée et gémissante et qu'il n'a pu résister à ses regards noyés de pleurs : « La compassion, nous dit Prevost, avait ainsi préparé son cœur à l'amour » (liv. VII). De même, M. de Rosambert, dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, rencontre à minuit passé, au détour d'une rue, une jeune fille en proie aux plus mortelles angoisses. Aussitôt il lui offre l'hospitalité, car, observe-t-il, si l'inquiétude a un peu obscurci l'éclat de ses yeux, elle y répand une langueur qui les rend infiniment touchants (liv. II). Il n'y a rien là qui doive nous étonner. C'est ainsi qu'en général, les héroïnes de l'abbé Prevost attirent sur elles l'attention de leurs futurs amants, et il en est peu qui se fassent maîtresses d'un cœur à l'aide d'un sourire.

Mais, dira-t-on, cette sensibilité exubérante ne serait-elle point chez ces personnages une des mille formes dont se revêt l'égoïsme? Car enfin, c'est presque toujours sur eux qu'ils se lamentent, sur leur triste destinée, sur les infortunes qui les accablent, et ils ne songent guère à celles des autres. S'ils regardaient davantage autour d'eux, peut-être se trouveraient-ils moins à plaindre. Même lorsqu'il leur arrive de prendre en pitié le sort d'autrui, c'est en réalité sur eux qu'ils s'apitoient encore. Lord Axminster répand « un ruisseau de larmes » au récit des malheurs de Cleveland, et l'on est tenté d'admirer cette âme compatissante. La vérité est que jadis poursuivi et menacé de

1. *Mémoires de M. de Montcal*, 2^e partie.

mort par Cromwell, comme l'est alors Cleveland, il a senti se réveiller en lui le souvenir de ses propres tourments, il a revécu un instant sa vie d'autrefois, grâce à cette vivacité d'imagination dont souffrent et jouissent à la fois tous les héros de l'abbé Prevost.

Nous sommes parfois surpris de ne pas nous intéresser à eux davantage, nous nous demandons pourquoi tant de malheurs souvent immérités nous laissent indifférents. Ne serait-ce point en définitive que cet étalage de la souffrance finit par nous sembler indiscret, que nous souhaitons plus de réserve et de dignité, surtout une préoccupation moins constante de ramener l'attention du lecteur sur des misères assurément dignes de pitié, mais trop complaisamment racontées et avec une abondance de détails fatigants? Nous retrouvons bien là un des plus insupportables défauts du siècle : le développement exagéré de la personnalité humaine. Autant au xvii^e siècle, par un sentiment délicat de pudeur et de tact, on s'appliquait à ne point parler de soi, de ses souffrances et de ses joies, de ses goûts et de ses aspirations, autant, au siècle suivant, l'homme éprouve le besoin d'attirer à lui par tous les moyens, même les plus grossiers, la pitié et la sympathie d'autrui. Je dis la sympathie, car étant ou se jugeant malheureux, il veut être plaint et consolé. Sa crainte est qu'on ne l'oublie et que ses chagrins ne passent inaperçus. De là cette multitude de mémoires, de confessions, d'autobiographies où le xviii^e siècle a laissé pleinement déborder son cœur.

Pour en revenir à Prevost, on voit que chez lui pessimisme et sensibilité sont étroitement unis, que, sans les événements lamentables qu'il a soin d'accumuler dans ses romans, ses personnages n'auraient pas l'occasion de révéler au public combien leurs âmes sont impressionnables, combien elles vibrent douloureusement au moindre choc. Or cette sensibilité est pour eux le signe de la distinction, j'ajouterai aussi, de la vertu.

CHAPITRE IV

La morale.

- I. Les leçons de morale, dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, — Prevost disciple de Fénelon.
- II. La morale d'un philosophe : Cleveland chez les Abaquis. — Les *Incas* de Marmontel. — Prevost précurseur de Rousseau.
- III. La morale d'un homme d'Église : le *Doyen de Killerine*.

I

Dans le premier roman de l'abbé Prevost, nous voyons déjà paraître ce besoin de moraliser qui se retrouvera partout et jusque dans *Manon*, où Tiberge — on sait avec quelle patience et quelle indulgente affection — se charge de rappeler au devoir son coupable et charmant ami. Au livre VI des *Mémoires d'un homme de qualité*, Prevost nous montre le héros de l'histoire se décidant à quitter la vie solitaire et à rentrer dans le monde pour accompagner sur les chemins de l'Europe un jeune seigneur dont il s'est chargé, non sans résistance, de parfaire l'éducation. Les voyages serviront à compléter et à éclairer l'enseignement du maître ¹.

1. Il faut lire le portrait de l'homme de lettres idéal qu'il a tracé au nombre 5 du *Pour et Contre* : c'est un vrai rôle de moralisateur qu'il lui attribue : « Un auteur est un homme qui est entré d'abord dans la carrière de l'étude pour satisfaire son propre goût... et

Aujourd'hui cette partie du roman nous semble froide et languissante. Le marquis joue trop au mentor et nous nous disons qu'il est dangereux de recommencer *Télémaque*, surtout quand on n'a point la souplesse de main de son auteur. Faire la morale avec grâce, sans pédanterie, n'est point un talent accordé à tout le monde. Si Prevost le possède, on ne s'en aperçoit pas toujours. Seulement, il s'agit pour lui de rehausser le roman, de lui donner une portée qu'on lui refusait au XVIII^e siècle¹. C'est une sorte

s'étant enrichi peu à peu l'esprit et le cœur de tout ce qu'il y a d'utile et d'agréable dans les sciences, tourne ensuite un œil de tendresse et de compassion sur toutes les créatures de son espèce qu'il voit privées... des fruits précieux qu'il a recueillis de son travail. Sa générosité s'enflamme. Il entreprend de leur communiquer ses sentiments et ses lumières.... A la vérité en se sacrifiant ainsi pour les autres, un auteur ne se perd pas tout à fait de vue lui-même. Il attend une récompense pour ses peines. Mais quelle est-elle? C'est la gloire. Et quelle gloire? Celle d'avoir bien fait. »

Prevost n'était pas le seul de son temps à penser que le roman pût servir à moraliser. Voici en effet ce que nous trouvons dans les *Lettres amusantes et critiques sur les romans en général, anglais et français, tant anciens que modernes, adressées à milady W.* (Paris, 1743). « Les romans, quand ils sont bien faits et conformes aux règles que le bon sens a dû prescrire, loin d'être l'école du libertinage, font voir la vertu couronnée et le vice puni. Si l'on y traite dans quelques-uns l'amour d'une manière délicate et insinuante, c'est une passion dont la jeunesse doit connaître les dangers pour les éviter. » (C'est la théorie même de Prevost.) — « Je connais en province une dame de la première qualité qui, pour former le cœur et l'esprit de Mlle sa fille, a mis dans ses mains de bons romans. Elle a compté par ces lectures agréables lui donner du dégoût pour le vice et de l'amour pour la vertu. »

L'auteur des *Pensées de M. l'abbé Prevôt, précédées de l'Abrégé de sa vie*, écrit dans son *Avertissement* : « On formerait un traité complet de morale, si on recueillait dans les ouvrages de M. l'abbé Prevôt tous les traits qui ont pour objet de perfectionner le cœur et d'éclairer l'esprit. »

1. Prevost ne veut même pas donner le nom de roman aux *Mémoires d'un homme de qualité*. Le marquis parlant de sa sœur ne s'exprime-t-il pas ainsi : « Je tracerais ici sans peine les charmes de son visage, de sa taille, et de son esprit, si ces sortes de descriptions ne convenaient plus à un roman qu'à une histoire sérieuse. » *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité* (t. I, liv. 1,

de mission qu'il se donne de réhabiliter un genre trop dédaigné. Est-ce vraiment ainsi que le roman pouvait conquérir droit de cité dans ce qu'on était convenu d'appeler la littérature élevée, et ne risque-t-on point, voulant le faire moral, de le rendre ennuyeux? Ennuyeux, il n'a point de lecteurs et l'écrivain prêche dans le désert.

Prevost lui-même a bien senti l'écueil et l'a signalé au passage : « Mon premier dessein, fait-il dire au marquis, en écrivant cette histoire, était de rapporter, dans l'occasion, la plupart des discours que je lui tenais sur les mœurs et sur les sciences : j'espérais rendre ainsi mon

chez Th. Le Gras, Paris, 1729). Bibl. nat., Y² 60. 560-561. On le voit : il attache, comme tout son siècle, au mot de roman une signification légèrement méprisante. Toutefois, si l'on admet (ce qui est vraisemblable) que les idées du marquis sont les siennes, on constatera qu'il a un faible pour les romans héroïques qui commencent à passer de mode, c'est-à-dire *Cassandre*, *Cleopâtre* et *le Grand Cyrus*. Le marquis aime, dans les ouvrages d'imagination, les vertus surnaturelles, les actions d'éclat, les sentiments extraordinaires : « En voulant peindre les hommes au naturel, dit-il à son élève, on y fait des portraits trop charmants de leurs défauts ; et loin que de pareilles images puissent inspirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire aimer. Au lieu que dans les romans héroïques rien n'est appelé vertu que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôles, il y produit du moins des sentiments si nobles et de si grandes actions, qu'un lecteur ne saurait y trouver de quoi justifier ses faiblesses. Au contraire on se sent élevé au-dessus de soi-même, en lisant une suite d'événements produits par les motifs les plus sublimes : et je craindrais moins qu'une telle lecture ne fit des lâches et des voluptueux, que des superbes qui dédaignassent le commun des hommes, et qui n'eussent que du mépris pour tous ceux qui n'auraient pas les grandes qualités des Orondates et des Artamènes. » (*Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, t. III, liv. II, Paris, 1730, chez la veuve Delaulne.)

Le marquis ne conseille que deux romans à son élève : *Télémaque* et *la Princesse de Clèves* et encore fait-il quelques réserves sur le dernier.

L'abbé Prevost, si grand admirateur de Fénelon et de son roman, dut ressentir un vif plaisir en lisant dans la *Bibliothèque Belge* (octobre 1731) qu'on croyait voir revivre dans *Cleveland* l'excellent auteur de *Télémaque*.

ouvrage utile à la jeunesse, qui aurait pu trouver des règles et des exemples de conduite dans un livre assez amusant pour se faire lire avec quelque plaisir. Mais plusieurs amis, que j'ai consultés, m'ont détourné de cette méthode. Le public, m'ont-ils dit, n'aime pas l'air sec et pédant qui accompagne les préceptes.... Je me contenterai donc, comme j'ai fait jusqu'à présent, de mêler à mon récit quelques sentiments, ou quelques réflexions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître; et je tâcherai d'éviter tout ce qui pourrait inspirer le dégoût. Ce n'est point un traité de morale que j'écris; c'est une histoire. »

Pour en revenir à notre marquis, le voilà parti pour l'Espagne avec son élève ignorant tout de la vie, mais plein de saine curiosité et de généreuse ardeur. Son mentor qui a des idées justes sur l'éducation, gagne d'abord la tendresse du jeune homme : le respect viendra plus tard. Car, remarque-t-il finement : « Le passage du respect à la tendresse est moins facile, surtout dans les jeunes gens qui ne s'avisent guère d'aimer ce qu'ils ont appris une fois à craindre ¹ ».

Prevost, ai-je dit, a voulu rivaliser avec Fénelon et rééditer, pour son propre compte, les leçons de vertu que l'auteur de *Télémaque* a mises dans la bouche de Mentor ². Rien ne manque en effet à la comparaison, pas même l'empressement du marquis à éloigner son élève d'une jeune Bordelaise qui joue le rôle d'une véritable Eucharis. Les *Mémoires d'un homme de qualité* se trouvent ainsi placés entre le *Télémaque* et l'*Émile*, à égale distance de l'un et de

1. *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité* (t. III, liv. I, Paris, 1730, chez la veuve Delaulne). Bibl. Nat., Y² 60. 562-563.

2. Ce qui prouve l'admiration que Prevost professait pour Fénelon et son *Télémaque*, c'est la vignette qui décore l'édition de *Manon* de 1733 et qui a été gravée par Pasquier, sans doute sur les indications de l'auteur lui-même. Cette vignette d'un goût médiocre représente Tiberge en Mentor, des Grioux en *Télémaque*, et Manon en Eucharis.

l'autre par la date, mais beaucoup plus rapprochés du premier par les tendances et les idées. Si Prevost tient de Fénelon la méthode persuasive, la grâce conciliante, l'art de s'attirer les cœurs, la finesse perspicace due à un long usage du monde, il a aussi de Rousseau la conviction souvent un peu naïve et le sentiment très vif que la naissance n'est rien où n'est pas le mérite personnel. Ne dirait-on pas échappées à la plume de l'auteur d'*Émile*, ces exhortations que le marquis adresse à son élève : « De quel avantage vous serait-il d'être né au-dessus du commun des hommes, si l'ignorance vous ravalait au-dessous d'eux? Votre naissance ferait votre honte, et l'on ne ferait attention que vous occupez un rang distingué que pour penser en même temps que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un temps où les personnes de qualité, par une pitoyable affectation de grandeur et d'indépendance se faisaient un point d'honneur de ne rien savoir; c'étaient les fausses idées d'un siècle grossier qui jugeait mal du prix des choses, mais tout a changé de face aujourd'hui; le savoir va de pair avec la qualité; il l'emporte même en ce qu'un homme d'esprit sans naissance se fera considérer plus sûrement qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas, mon cher marquis, de quelle indécence il est dans un rang distingué, d'ignorer ce qui est connu du grand nombre dans les conditions les plus communes? Le privilège de l'élévation se réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à se faire traîner dans un carrosse, et à traiter son corps plus délicieusement. Étrange distinction qui ne suppose ni vertu, ni mérite, et qui n'est fondée que sur des biens que la fortune donne et qu'elle peut ôter¹. »

J'ai tenu à citer cette page en entier, parce que, si elle est des mieux pensées, elle est aussi des plus fortement

1. *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, id.*

écrites, et que nous aimons à y retrouver l'écho de la véhémence apostrophe de Géronte dans *le Menteur*, et des nobles paroles que Molière prête à don Louis, le père de don Juan : c'est bien le même mouvement et le même pathétique, mais avec une audace plus ouverte encore, qui semble nous placer déjà au cœur du XVIII^e siècle.

C'est sur l'amour que portent principalement les conseils du marquis à son élève, l'amour, l'ennemi de la raison et de la sagesse, le fléau de l'humanité. Avouons-le, le maître n'a pas l'air suffisamment convaincu en face du disciple, et dans la vivacité qu'il met à peindre les cruels effets de la passion, on sent que ce cœur si prompt à s'enflammer autrefois, ne se souvient pas sans douceur des belles années de la jeunesse.

D'ailleurs, en vrai moraliste du XVIII^e siècle, il admet, ainsi que le ferait Vauvenargues, les passions généreuses : « La grandeur de l'âme suppose de grandes passions; l'importance est de les tourner à la vertu ¹ ». Il appuie son dire sur de nombreuses anecdotes que lui fournit sa longue expérience, et cependant on devine qu'il a besoin de s'encourager, de s'exciter lui-même, en prêchant l'amour raisonnable et que ces fonctions nouvelles ne sont point faites pour une âme aussi ardente.

Les moindres incidents de la route lui donnent matière à moraliser longuement. A la frontière d'Espagne, nos voyageurs sont frappés par la pauvreté des montagnards, et voilà aussitôt un prétexte à rappeler que tous les hommes ont les mêmes droits, et que c'est s'aveugler que de le méconnaître : « Je lui faisais remarquer tous ces pauvres habitants des montagnes, dont la seule vue est capable d'inspirer la compassion. En qualité d'homme, lui disais je, ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos et de l'abondance. C'est le hasard qui vous a fait

1. *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, id.

naître plus heureux : apprenez du moins à les plaindre, et gardez-vous encore plus de les mépriser ¹. »

D'Espagne, le maître et l'élève passent par mer en Hollande et de là en Angleterre. Le marquis renseigne son compagnon sur le caractère du peuple anglais qu'il a déjà été à même d'étudier dans sa jeunesse. Pour lui, le jugement de Guy Patin sur les Anglais est faux ou du moins entaché de partialité. Ce dernier prétend qu'ils sont entre les hommes ce que les loups sont entre les bêtes. Certes, la brutalité se rencontre dans la basse classe, et la jeunesse est ordinairement libertine : mais dans un certain âge et dans une certaine élévation, on aperçoit le vrai caractère des Anglais, leur horreur de l'esclavage et de la flatterie, leur solide bon sens, leur entente pratique de la vie.

La cour d'Angleterre où les basses intrigues, les men songes et les trahisons sont monnaie courante, offre à notre philosophe une source inépuisable d'observations. Il s'afflige par avance à la pensée que son disciple une fois échappé à ses mains sera presque contraint de renier ces préceptes d'honneur et de loyauté qu'il s'efforce de lui inculquer. Hélas ! toutes ces grandes qualités jadis en honneur, l'amour de la vérité, la loyauté, le désintéressement chevaleresque, ne sont-elles point regardées par le courtisan comme vertus de romans ? Au reste, dit-on, à quoi servirait de rester fidèle aux antiques traditions, alors que ceux qui vous entourent y manquent sans cesse ? On s'exposerait à être leur dupe et on serait incapable de se défendre avec des armes égales.

M. de Rosambert — c'est le nom qu'a pris le jeune homme pour voyager — se révolte à l'idée qu'un jour, il pourrait adopter ces détestables principes, et cependant, il avoue qu'il est difficile pour un honnête homme de rester en règle avec sa conscience, quand il vit au milieu des

1. *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, id.*

courtisans. Le marquis lui répond qu'il ne sera jamais embarrassé, s'il se déclare dès le premier jour tel qu'il veut toujours être. D'abord on s'étonnera, on ira jusqu'à le railler. Qu'importe! Le strict exercice de la vertu force le respect : « Les courtisans corrompus qui composent le plus grand nombre, vous regarderont d'abord avec étonnement. Ils seront surpris de voir au milieu d'eux des vertus qu'ils ne connaissent point. Ils riront peut-être du prodige. Mais s'ils vous voient fermes à les pratiquer, ils reviendront de ce premier sentiment, et leur surprise se changera en admiration. Ils commenceront à vous respecter; ils en viendront même à vous craindre : car tel est le pouvoir de la vertu de se rendre redoutable au vice ¹. »

Et là-dessus, il lui cite l'exemple de Montausier qui sut, au sein de la société la plus frivole et la plus licencieuse, arriver aux dignités les plus enviées.

Excellentes leçons, maximes irréprochables! Dans la pratique, le marquis est beaucoup moins rigoriste. Il ferme plus d'une fois les yeux sur les équipées de son élève, bien plus, il l'encourage quand l'aventure ne tire pas à conséquence. Et lui, de son côté, n'est-il pas bien près de céder, malgré ses soixante ans, aux avances séduisantes d'une certaine lady indignement traitée par son mari? Il se ravise à temps et se contente de faciliter le passage en France à cette Circé d'outre-Manche, tout en avouant avec ingénuité qu'il eût sans doute pris moins de peine pour une autre personne aussi malheureuse, mais moins aimable.

Voilà de ces traits qui nous rappellent à qui nous avons affaire avec l'auteur du roman. Que de sérieuses résolutions n'a-t-il pas prises, que de sévères leçons ne s'est-il pas adressées à lui-même, car il jouait les deux

¹ *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, t. V., liv. 1 (A Amsterdam aux dépens de la C^{ie}, 1731). Bibl. Nat. Y² 60. 564-565.

personnages : le maître et le disciple, et puis, une taille élégante, un regard engageant, un minois effronté, c'en était assez pour que la morale fût oubliée : « Tel a toujours été mon caractère, écrit le marquis; une facilité excessive, une complaisance sans réserve en amitié comme en amour. Je suis le même à soixante ans que j'étais à vingt; ami de la sévère vertu, mais faible et lent quelquefois à la pratiquer, quoique toujours assez ennemi du vice pour l'éviter avec horreur, aussi bien dans mes écrits que dans toute la conduite de mes actions¹. » On ne se tromperait guère si l'on voyait dans ces quelques lignes le portrait en raccourci de l'abbé Prevost.

Le marquis, âme sensible, mais scrupuleuse, a donc lutté contre la tentation, et il a vaincu, sans toutefois que la victoire lui ait donné la tranquillité. Le souvenir de celle qui pour lui s'est montrée si accueillante, le poursuit quand même. Il essaie de chasser ces obsédantes visions, d'évoquer l'image d'une autre femme jadis tendrement aimée. Quelle honte pour lui de reconnaître que ses efforts sont vains! Quand on se pique de professer la morale et la sagesse, quelle humiliation de sentir tant de charme aux plus coupables pensées! C'est lui, du moins, qui les juge telles, car nous trouvons, pour notre compte, qu'il a la conscience bien délicate, et que sa fidélité conjugale est excessive. Est-ce donc blesser la morale que de songer à un second mariage, après un veuvage prolongé (l'odieux époux est mort sur ces entrefaites, et la dame n'a que de fort honnêtes intentions)?

S'il est si pointilleux à l'égard de la morale, il l'est tout autant à l'endroit des convenances mondaines. Il est telle page sur la politesse, par exemple, que tout galant homme devrait savoir par cœur : « La politesse consiste proprement dans l'art d'accorder ou de refuser avec grâce; car,

1. *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, id.*

dans la société humaine, tous les discours et toutes les actions se réduisent presque à ces deux choses. La plupart se trompent dans l'idée qu'ils se forment d'un homme poli. Ils donnent le nom de politesse à la bonne grâce des actions et à la disposition extérieure du corps et des manières : c'est une erreur. L'essence de la politesse consiste dans le sentiment de l'âme, et dans les termes par lesquels il s'exprime. Un paralytique peut être souverainement poli, tandis qu'un maître à danser ne sera qu'un homme grossier et brutal ¹. »

Ce n'est plus ici le mentor un peu trop raisonneur, le prédicateur laïque qui croit devoir monter en chaire pour émettre quelque vérité trop souvent banale. C'est le Français bien élevé de la fin du xvii^e siècle, formé aux manières élégantes et aisées.

Cependant le marquis ne se plie pas à tous les usages que la société mondaine impose à ceux qui la fréquentent. Le jeu en particulier, si cher aux gens de qualité de ce temps-là, ne trouve pas grâce devant ses yeux, et provoque même une de ses mercuriales les plus opportunes. Avec un bon sens parfait, il estime que, s'il est bien difficile en certains cas, de se refuser à jouer, il n'est pas impossible de jouer raisonnablement : il faut savoir s'arrêter dans le gain comme dans la perte, et supporter avec constance les faveurs aussi bien que les disgrâces de la fortune ². Excellents conseils... que les joueurs ne suivent jamais ! Qu'on se garde surtout de sacrifier à la mode, à la manie ridicule du jeu, sous prétexte que le monde verrait d'un mauvais œil celui qui tenterait de s'y soustraire.

On s'étonne ensuite qu'un homme assez sensé, assez indépendant pour secouer le joug des préjugés, condamne sans hésiter sa nièce à un mariage qui lui déplaît, sous le prétexte que les convenances le veulent ainsi. Cette jeune

1. *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, id.

2. *Id.*, *ibid.*

filles aime précisément l'élève du marquis dont elle est aimée. Leur union rapprocherait deux familles dont le rang et la fortune ne sont point semblables, et voilà ce que notre marquis ne saurait admettre. Toutefois, sa nièce étant devenue veuve, il se laisse toucher par les larmes de son élève et lui facilite des rendez-vous. Nous le retrouvons bien là : sévère en principes, mais dans l'usage porté à l'indulgence et fermant les yeux, surtout quand il s'agit d'erreurs amoureuses.

Telle est la conclusion qui se dégage de ce roman dont la prétention morale saute aux yeux : l'auteur a des aspirations très élevées, très sincères, le désir de corriger le lecteur sans le fatiguer, de lui donner le goût de la vertu, et en même temps, il nous amène à constater que cette vertu est bien difficile à pratiquer, et qu'en dépit des plus beaux enseignements, des plus éloquents sermons, l'homme le plus intègre, le mieux intentionné, se laisse entraîner à la passion, incapable de résister aux mouvements désordonnés de son cœur.

Cette conclusion-là est-elle bien celle qu'avait rêvée l'abbé Prevost? J'hésiterais à l'affirmer, et c'est, je crois, presque sans s'en douter qu'il y arrive et y mène avec lui son lecteur. Si la morale de ce roman n'est guère propre à satisfaire les philosophes, malgré les leçons humanitaires, du moins les mondains pourraient-ils s'en contenter. Ce qui les charmerait aussi, c'est cet ensemble de préceptes et de maximes pratiques, sorte de code familial de la vie élégante, où Prevost a dû mettre le meilleur de son expérience et de ses observations journalières.

II

Si dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, la morale s'affiche hautement, si l'auteur, loin de la dissimuler, se pique d'en faire l'élément essentiel et original du roman,

il semble que dans *Cleveland*, elle ne vienne que par aventure et sans que Prevost lui ait d'avance assigné sa place. Nous la retrouvons dans les trop longs chapitres que le héros consacre à la peinture de son séjour chez les Abaquis ¹. Ce n'est plus à un jeune noble élevé au sein de la société la plus civilisée, la plus raffinée qui fut jamais, tenant de sa haute naissance l'élégance des manières, la politesse du langage, et l'élévation des sentiments que vont aller les leçons de morale, c'est à un peuple ignorant, grossier, non point méchant de sa nature, mais capable de faire le mal inconsciemment, parce qu'il ne sait pas le distinguer du bien. Cleveland, qui a toutes les audaces et toutes les illusions, se chargera de former à la vertu ces malheureux, de débrouiller ces intelligences rudimentaires, d'éveiller aux généreuses pensées ces cœurs indifférents. La tâche n'est point facile, mais est-il rien d'impossible pour un héros de l'abbé Prevost? Si Cleveland se trompe quelquefois, du moins sa conscience n'aura-t-elle rien à lui reprocher.

1. Les Abaquis sont « de bons sauvages ». Ils habitent une vallée retirée en pleine Amérique, dans une situation géographique qu'il est assez difficile de déterminer. Voici quelques détails que donne sur eux Cleveland, à son arrivée dans leur pays :

« Nous trouvâmes fort peu d'ordre et de netteté dans leurs rues et dans leurs maisons. Leurs rues ne sont nullement pavées; mais le fond en est de sable, ce qui les rend très incommodes en été, à cause de la poussière que le moindre vent agite continuellement. Les maisons sont composées d'un mélange de bois, de terre et de cailloux. Elles n'ont point de double étage; mais en récompense elles sont si larges, qu'une seule suffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux chefs qui en aient de particulières. On en tenait prête pour nous une des plus commodes....

« Nous vîmes notre porte s'ouvrir, et une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes rôties, et des meilleurs fruits du pays. Elles nous servirent, sinon avec magnificence, du moins avec assez de propreté pour ne nous laisser rien apercevoir de dégoûtant.... Les filles sauvages dansèrent pendant notre repas. » (*Cleveland*, liv. IV, Paris, Jacques Guérin, 1732.) Bibl. nat., Y² 6,795.

D'abord il se fait nommer roi, non pour satisfaire son amour-propre, mais afin d'adoucir, d'améliorer l'existence d'un peuple que lui rendent sympathique l'humanité de son caractère et la pureté de ses mœurs. Seulement, après réflexion faite, il conclut que mieux vaut encore laisser les choses à l'état de nature. La civilisation n'est-elle pas en effet l'ennemie de la vertu? Les Abaquis ont un costume plus que sommaire, mais la honte d'être nu n'étant qu'un simple préjugé de l'éducation et non point un sentiment naturel, pourquoi forcer les sauvages à se vêtir? la parure, le luxe, la mode, tous les vices ou les travers de l'ancien monde s'en mêleraient tôt ou tard, et l'odieuse civilisation viendrait jeter le trouble et l'immoralité dans cette vie d'une primitive innocence.

Les Abaquis se nourrissent de mets grossiers, ils ne connaissent point les recherches d'une savante cuisine, mais l'usage des « sauces et des ragoûts » ne peut qu'être funeste à la santé, et d'ailleurs, quel besoin ont les appétits robustes de recourir à de subtils ingrédients, mis en œuvre pour réveiller les estomacs blasés? Les maisons manquent d'élégance, elles ne sont ni belles, ni régulières, elles sont légèrement construites et à peine commodés. Mais un intérieur raffiné n'a sa raison d'être que dans un climat rigoureux, dans un pays où les intempéries de l'air interdisent la vie au dehors : au surplus, pourquoi construire des maisons solides, alors que notre existence est de si brève durée?

Arrivé au terme de ces réflexions qui lui paraissent judicieuses et ne sont que paradoxales, le bon Cleveland décide de ne réformer que deux choses : la religion et les mœurs. Encore, attendra-t-il pour la religion, car « on sait avec quelle force les hommes sont entraînés par les préjugés de la religion qu'ils ont reçue en naissant ». Pour les mœurs, rien n'empêche qu'elles ne soient immédiatement corrigées ou régularisées. Il exigera, par exemple, qu'on ne tue pas

à leur naissance les enfants contrefaits ou d'apparence débile, que les jeunes gens aient du respect pour les vieillards, les pères de la tendresse mêlée de fermeté pour leurs fils, qu'enfin, par la distinction des droits et des devoirs de chacun de ses membres, la famille soit organisée et réglée comme la société, dont elle est l'image. Cleveland, qui est consciencieux et opiniâtre, s'en va, de porte en porte, expliquer lui-même et commenter les principes dont il désire voir l'application. Puis, quand les esprits sont bien pénétrés des nécessités de la réforme et des avantages qu'elle leur apportera, il établit que le plus âgé sera considéré comme le chef de la famille, à moins d'insuffisance notoire, et cela sans distinction de sexe, en accordant aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes. « La nature leur y donne les mêmes prétentions qu'à nous, et le principal fondement de l'autorité des pères sur leurs enfants est le bienfait de la naissance et de l'éducation; il semble qu'une mère y devrait avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coûtent si cher. » Les femmes trouveront aussi place dans une sorte de conseil supérieur, de sénat qui réunira les anciens de la nation ¹. Cette institution a deux objets : d'abord régler les affaires et les intérêts de l'état, ensuite faire des inspec-

1. Prevost n'a-t-il point devancé les revendications féminines de notre siècle quand il a écrit les lignes suivantes :

« Je sais que les mauvais plaisants et les ennemis de cet aimable sexe rejettent sur d'autres causes l'usage presque généralement établi d'éloigner les femmes des affaires; ils l'attribuent à leur faiblesse et à leur ignorance. Mais j'avais un exemple chez les Abaquis qui détruit cette injuste accusation. Les femmes y vivant sans contrainte, et n'y recevant point une autre éducation que celle des hommes, y étaient aussi vigoureuses et aussi prudentes que leurs maris; preuve assez forte que, si elles le sont moins dans la plupart des autres pays du monde, c'est par un effet de l'injustice et de la tyrannie des hommes qui les attachent, contre l'ordre de la nature, à des occupations qui les amollissent, et qui usurpent ainsi sur elles une autorité qu'elles devraient partager avec eux. » (*Cleveland*, liv. IV, Paris, Jacques Guérin, 1732.)

tions morales dans les familles. Quant aux lois, Cleveland trouve celles de la nature suffisantes.

Nous sommes ici en pleine chimère, en pleine fantaisie, et l'on voit que Prevost n'a pas mal profité des leçons de son maître Fénelon, dont il avait pris le *Télémaque* comme livre de chevet. Nous reconnaissons bien l'auteur qui a pu écrire « qu'il n'y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion », et nous constatons que Rousseau, pour sa part, n'a rien fait d'autre, quand il s'est mêlé de moriger ses contemporains et a voulu — lui l'homme de lettres par excellence — s'ériger en philosophe politique ¹.

A l'exemple de Prevost, J.-Jacques s'est plu à créer de toutes pièces une société idéale qu'il croyait parfaite, parce qu'il la voyait conforme à la nature ². On sent chez lui l'amertume de l'homme pauvre et encore ignoré qui maudit la civilisation en général, parce qu'il n'a trouvé dans le monde que déboires et déceptions, tandis que l'auteur de *Cleveland* ne met dans ses peintures ni fiel, ni satire. Il s'amuse lui-même à voir ainsi sa pensée vagabonder au royaume d'Utopie, il s'attarde avec plaisir à ces faciles

1. Voir le début du *Discours sur les Sciences et les Arts* :

« ... Quel parti dois-je prendre dans la question? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne sait rien, et qui ne s'en estime pas moins. »

2. Prevost moins convaincu est, par conséquent, moins radical que J.-Jacques. Au début du livre VI de *Cleveland*, il déclare que l'homme est fait pour la société, et que les premières années d'un enfant ne doivent pas s'écouler dans la solitude. Il fréquentera les écoles publiques où il apprendra à connaître ses semblables et se formera, par la pratique, à la science du monde. Ce ne sont pas là les théories de l'*Émile*. Prevost n'a jamais été misanthrope comme Rousseau, parce que la sensibilité chez lui reste à fleur de peau. Elle est le produit de l'imagination, tandis que chez Rousseau elle tient à la constitution même de l'organisme. — A la fin du roman, il rendra hommage à la civilisation, car c'est grâce à elle que les sauvages ont connu les principes de la vraie religion et les règles de la morale.

rêveries qui l'entraînent, pour un moment, loin d'un siècle et d'une société contre lesquels il n'a jamais eu de griefs aussi violents que le solitaire de Montmorency ¹.

L'idéal politique de l'abbé Prevost, c'est celui du *Discours sur les Sciences et les Arts*. Son idéal religieux, c'est celui du *Vicaire savoyard*. Pour substituer la religion naturelle au culte du soleil, le seul Dieu que révèrent les Abaquis, Cleveland s'y prend de singulière façon. Une boîte de pétards, lancée par la cheminée dans la maison d'un sauvage qui fait mine de se révolter, un coup de pistolet qu'on lui tire ensuite en pleine poitrine, et le tour est joué. La providence divine s'est révélée pour châtier le rebelle, et les Abaquis, terrifiés par le miracle, demandent à grands cris le nom de ce dieu inconnu et redoutable qui sait frapper si juste et si fort. Cleveland, enchanté d'un succès qu'il n'espérait pas aussi rapide, se décide à leur enseigner la religion qu'il croit le mieux convenir à la naïveté de leur intelligence, et cette religion, on le devine, n'est autre que le déisme ¹. « Ils n'avaient que les lumières les plus simples de la nature et je ne les croyais pas capables d'en savoir d'autres. » Il faudra donc bannir du nouveau culte « les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles

1. M. Anatole France (*Manon Lescaut*, édition Lemerre, 1878) estime, comme Sainte-Beuve d'ailleurs, que Prevost n'a rien du philosophe du xviii^e siècle, qu'il n'est pas un adepte de la religion naturelle : « Sa foi, écrit-il, était pleine et d'autant plus solide que la réflexion ne l'avait jamais ébranlée. Avec beaucoup d'imagination, il était le moins réfléchi, le moins philosophe des hommes. Il croyait aux mystères, aux miracles, à l'enfer... » — Tel n'est pas notre avis et le passage de *Cleveland*, que nous citons ici, prouve suffisamment que Prevost est déiste, à la façon de Rousseau. Plusieurs autres pages du même roman ne tendraient qu'à confirmer cette opinion.

Avant Prevost, Defoe avait déjà montré son Robinson faisant l'éducation des sauvages, et avant Defoe, Marivaux dans les *Effets surprenants de la sympathie* (1713) avait mis en scène un Anglais qui essaie de donner l'idée de Dieu aux habitants d'une île déserte où il séjourne pendant quatorze ans. Ses tentatives sont du reste aussi heureuses que celles de Cleveland.

dégénèrent tôt ou tard en superstition », ainsi que les temples dont les statues amèneraient le retour à l'idolâtrie. « Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des temples. Quel usage en eussent-ils fait? Ils les eussent ornés. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, et ne se fussent point élevées plus haut que la voûte. Insensiblement ils y eussent placé des idoles avec un redoublement d'ignorance et de ténèbres. Au lieu qu'en leur faisant envisager tout l'univers comme un temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains... il me sembla qu'une si noble et si respectable idée serait capable de fixer leur attention et de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers d'une manière ineffaçable ¹. » Je faisais allusion tout à l'heure au Vicaire savoyard, il parlerait peut-être mieux, il ne parlerait pas autrement. Les Abaquis sont gens pratiques : ce Dieu nouveau dont l'intervention inattendue les a fait frémir, ils voudraient vérifier son existence, ou du moins, savoir en quel endroit du monde il a établi sa demeure : « Ce Dieu, me dirent-ils, ne se montre donc jamais? — J'avoue que cette nouvelle interrogation m'embarrassa, non par la difficulté d'y répondre, mais par celle que je trouvais à leur persuader que ce qu'ils ne voyaient pas pût exister réellement. Le ciel m'inspira néanmoins le détour qu'il fallait prendre

1. *Cleveland*, liv. IV, *id.*

De son côté une *authoress* anglaise, Mrs Behn, écrivait dans son curieux roman d'*Oroonoko* : « Les sauvages de Surinam me donnèrent la plus parfaite idée de l'état primitif d'innocence où était l'homme avant de connaître le péché. Il est évident et certain que le meilleur, le plus sage, le plus vertueux de tous les maîtres, c'est la simple nature. Elle seule, si on la laissait faire, instruirait mieux le monde que toutes les inventions de l'homme. La religion, pour ces sauvages, ne ferait que détruire la tranquillité où leur ignorance leur permet de vivre, et les lois ne feraient que leur enseigner des offenses dont ils n'ont aucune idée. » J'emprunte la citation à M. Jusserand (*Le Roman anglais. — Origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIII^e siècle*).

pour faire sur eux une forte impression. « Non, leur
 « répondis-je, il ne se montre pas ; mais il se fait connaître
 « par d'autres marques. N'entendez-vous pas souvent le ton-
 « nerre ? — Ils me dirent qu'ils l'entendaient, et qu'ils le
 « craignaient beaucoup. — Hé bien, repris-je, c'est le grand
 « Dieu qui remue ainsi le ciel et qui fait trembler la terre.
 « Vous avez vu la pluie, la grêle, la neige ; vous avez senti
 « l'ardeur du feu, la rigueur du froid ; vous voyez croître vos
 « arbres, vos fruits, tout ce qui sert à votre nourriture, c'est
 « lui qui produit ainsi tout ce qui se passe continuellement
 « à vos yeux ; et vous vous plaignez, ingrats Abaquis, de ce
 « qu'il ne s'est jamais fait connaître à vous ¹ ! » Et comme
 les Abaquis se laissent convaincre par cette argumentation
 que son auteur juge irréfutable, du moins pour des sau-
 vages, Cleveland s'écrie d'un ton attendri : « O bons Aba-
 quis ! la nature vous a donné un cœur ; apprenez à en faire
 usage, et si vous êtes sensibles à quelque chose, soyez-le
 à ses faveurs (celles du souverain Être) que vous éprouvez
 continuellement ² ».

Quarante ans plus tard, Marmontel, dans ses *Incas*, mettra
 aussi en opposition avec les injustices et les cruautés de
 la civilisation que représentent les Espagnols, l'innocence
 et la vertu des peuples de cette Amérique que Chateau-
 briand, à son tour, choisira pour y développer l'intrigue de
 son *Atala*. N'oublions pas toutefois que le *Discours sur les*
Sciences et les Arts étant de 1750, Marmontel ne peut se tar-
 guer d'originalité : il est l'un des nombreux fervents de
 Rousseau qui cherchent, sans y arriver, à égaler le maître
 ou, du moins, à donner l'illusion de son talent. Prevost, au
 contraire, devance Rousseau et lui ouvre, pour ainsi dire,
 la voie. Mais, ce qui dans Prevost n'est que l'accessoire,
 j'entends les attaques contre la civilisation, constitue le

1. *Cleveland, id.*

2. *Cleveland, id.*

fond même du roman de Marmontel, qui s'est placé à un point de vue particulier : ce qu'il reproche aux Européens, ce qu'il considère comme une des hontes de l'Occident, c'est le fanatisme. « Est-il concevable, écrit-il, dans la préface de son livre, que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil si tendre et si touchant qu'ils avaient fait aux Espagnols, ne les eussent point désarmés, si le fanatisme ne fût venu les endurcir et les pousser au crime.... Les forcenés! en égorgeant, en faisant brûler tout un peuple, ils invoquaient Dieu et ses saints! Ils élevaient treize gibets et y attachaient treize Indiens, en l'honneur, disaient-ils, de Jésus-Christ et des douze apôtres!.... J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui. »

Comme Marmontel, Prevost condamne les intempérances de la foi, comme lui, il laisse entrevoir que la superstition est une des conséquences de toute religion révélée, comme lui enfin, il proclame que la nature et la raison sont les vrais guides du genre humain. Quand il touche à la religion, ses déclarations sont moins nettes et ses allusions plus discrètes. De *Cleveland* aux *Incas*, les idées du siècle ont marché, les objections sont devenues des reproches, la retenue du langage qui voilait l'audace de la pensée a fait place à la violence qui la rehausse, et ce qu'on imprimait aux environs de 1730 semble bien pâle à côté de ce qu'on ose écrire en 1779.

III

Dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, dans *Cleveland*, c'est dans la bouche de deux hommes du monde, de deux laïques que l'abbé Prevost a mis ses préceptes de morale. Dans le *Doyen de Killerine*, sans doute pour leur donner plus d'autorité, c'est à un prêtre qu'il confiera le soin de les

développer. Aussi ne nous étonnerons-nous pas que la morale revête ici un caractère tout religieux ¹.

Les ambitions de l'auteur sont très hautes et il ne les a point cachées. Dans sa préface il nous déclare qu'il va traiter une des questions les plus difficiles à résoudre pour la conscience humaine, une de ces questions toujours agitées, jamais résolues, qui provoquent les observations fines, ingénieuses, sans qu'on voie apparaître de solution satisfaisante : je veux parler de la peine qu'éprouve toute âme délicate à concilier les exigences légitimes de la religion et les devoirs mondains. Comment à la fois servir Dieu et ne point aller contre les obligations de la société ? Le Doyen prêchera naturellement la morale austère. Pour lui, la seule, la vraie religion est celle qui, sans admettre de compromis, exige de l'homme qu'il fasse à Dieu l'entier abandon de sa personne. Les autres personnages seront là

1. Dans la *Préface* de son roman, Prevost se plaît à reconnaître que dans les dernières années, le public semble prendre goût aux ouvrages sérieux : « Malgré les déclamations qu'on entend tous les jours contre le goût du siècle, je ne vois pas que les bons écrivains manquent de succès. N'a-t-on pas rendu justice, ces dernières années, aux bons ouvrages dans tous les genres ? Le *Traité des Aurores Boréales*, les *Mémoires sur les Insectes*, le *Spectacle de la Nature*, l'*Histoire des anciennes monarchies*, la *Vie de Julien*, celle du *Vicomte de Turenne* ont-ils à se plaindre de l'accueil que le public leur a fait ? Et si l'on parle de poésie et de spectacles, le *Philosophe marié*, le *Glorieux*, la *Pupille*, le *Préjugé à la mode*, *Gustave*, *Didon*, *Aben-Said*, n'ont-ils pas été glorieusement distingués ? » Et il ajoute plus loin, parlant de son propre livre : « Je n'ai rien épargné avec tant de respect que la morale ».

De son côté, l'un des ennemis les plus acharnés de Prevost, l'abbé Lenglet-Dufresnoy (Gordon de Percel) écrivait dans son ouvrage qui a pour titre *De l'usage des Romans* : « Je marque pour troisième observation la nécessité de répandre des mœurs dans un roman, parce qu'il est fait pour instruire autant que pour récréer. Sans cela il perd la meilleure partie de son mérite. » Mais il s'empresse d'ajouter : « Quand je dis qu'un livre d'amusement doit contenir des mœurs, croyez-vous qu'il faille pour cela que ce soit un *Pédagogue chrétien* ou la *Fleur des exemples*?... Tout cela passait auprès des bonnes gens du xvi^e siècle : mais nous vivons dans le xviii^e, et nous sommes un peu plus rusés. »

seulement pour provoquer ses observations ou ses reproches. Ils représenteront la morale naturelle, la morale insuffisante.

Georges, le plus âgé des deux frères du Doyen, essaie de lui faire comprendre qu'en qualité de prêtre et de théologien, il est astreint à certaines règles, à un joug rigoureux que l'homme du monde n'est pas tenu de subir : « Nous ne considérons pas les choses du même côté. Vous êtes un homme d'Église, un vénérable théologien, et je confesse que, si nous étions destinés au même état, ma sœur et moi, nous ne pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naissance et notre inclination nous destinant au monde, cette vocation demande une conduite toute différente ¹. »

Le Doyen scandalisé d'un tel discours soutient qu'il ne peut y avoir deux religions : l'une exigeante et sévère et réservée à ceux qui vivent dans le sein même de l'Église, l'autre plus souriante, plus relâchée et destinée à ceux qui ne demandent à la vie que le plaisir et la joie. Non sans finesse — et l'on retrouve là dans Prevost l'ancien théologien habitué à soutenir les plus subtiles discussions — il lui prouve que, si les occupations extérieures du mondain et du prêtre diffèrent, du moins leurs devoirs sont égaux, du moins sont-ils obligés tous deux à la haine du vice, à la pratique de la vertu. Georges n'est point convaincu : au fond il ne croit pas, il n'a d'autre religion que l'honneur. Et encore ! Après avoir séduit une jeune fille, il n'hésite pas à l'abandonner, enchaîné qu'il est par une autre passion. Le Doyen a beau l'éclairer sur l'irrégularité de sa conduite, il essaie en vain d'alarmer sa conscience au nom des principes religieux : Georges reste indifférent. Il ne se considère pas comme engagé, bien

1. *Le Doyen de Killerine*, liv. I, Paris, Didot, 1744. Bibl. nat. Y² 60. 459-460.

qu'un enfant né de cette union passagère, soit pour lui un reproche vivant de sa faute.

Prevost a profité de cette occasion pour montrer jusqu'où peut aller en pareille matière l'égoïsme et la dureté du cœur humain. Sur la question de savoir si Georges doit épouser la jeune fille qu'il a rendue mère, le Doyen consultera successivement un ancien officier, un financier, un magistrat, un bon bourgeois. Tous sont unanimes : s'il n'y a point de promesse formelle, le mariage n'est pas nécessaire : « Les femmes seraient trop heureuses, dit le premier, si en oubliant leur devoir, elles pouvaient s'acquérir des droits sur notre liberté et sur notre bien ». Le second : « Vous ne faites pas attention à quoi vous nous réduiriez, si vous nous obligez d'épouser une femme, parce que nous avons pris pour elle une inclination passagère. Eh ! que nous servirait-il que la nature en ait fait un si grand nombre ? » Le troisième, le magistrat, étale la gravité à laquelle le contraint sa profession : et il affirme au Doyen d'un ton sentencieux que la loi ne condamnera son frère qu'à certains dédommagements. Pour le bourgeois, son avis concorde avec celui des autres. « Je ne plains pas autant que vous une fille qui s'oublie jusqu'à perdre le soin de son honneur. A quoi serions-nous exposés dans nos familles, si elles avaient l'espérance de réparer aussitôt leurs fautes par un bon mariage ? Il faut abandonner les coupables à l'ignominie, pour effrayer, par l'exemple, celles qui seraient tentées de les imiter. » Le Doyen s'étonne et s'indigne. Apôtre de la morale stricte (et ici personne ne saurait l'en blâmer), il s'écrie : « Quel étrange accord de tous les états pour blesser ouvertement une loi des plus sacrées de la nature et de la religion ! Quoi ! il faut des promesses à une femme, il les faut même par écrit, pour être obligé de l'épouser après l'avoir engagée dans un précipice, dont elle ne peut sortir que par le mariage ? Les efforts même de la séduction ne sont-ils donc pas autant de promesses, et le sens n'en est-il pas

clair pour les deux sexes? La faiblesse d'une femme à se rendre, et le plaisir qu'un homme trouve à la vaincre, ne sont-ils pas comme le sceau qui doit les confirmer ¹? » Comme on voit, Prevost aborde une des questions les plus agitées en notre siècle. Là encore, il nous apparaît comme un véritable précurseur.

Patrice, le frère cadet de Georges, est moins rebelle, mais il a l'âme faible et inconstante, avons-nous vu. Aussi le Doyen ne s'en rapporte guère à ses promesses. Ses intentions sont bonnes, mais que de fois ses actes les démentent! Il représente, dans le roman, ces chrétiens au caractère irrésolu, chez qui « les nouvelles impressions sont toujours les plus fortes », et à qui la foi semble trop absorbante, le dogme trop impérieux. Rose n'a pas d'initiative : elle suit les conseils des uns et des autres, plus généralement ceux de Patrice et de Georges, car la route qu'ils l'engagent à suivre est facile et semée de fleurs, tandis qu'il n'est rien de séduisant dans les leçons du Doyen.

Celui-ci sera bien obligé de reconnaître, après quelques expériences, qu'il faut céder le plus souvent aux faiblesses d'autrui, et user d'indulgence sinon envers soi-même, du moins envers ses semblables, que se montrer trop rigoureux, c'est effaroucher les esprits timorés, et par conséquent retarder ou même empêcher les conversions, qu'en définitive, on doit considérer la fin, c'est-à-dire le salut des pécheurs, et que la fin justifie les moyens.

Nous ferons deux reproches à l'abbé Prevost. D'abord il accentue de façon déplaisante (nous l'avons déjà montré précédemment) sa tendance à la prédication. Plus encore que dans les *Mémoires* et dans *Cleveland*, ses personnages ne seront que des machines à déclamations et à plaidoyers pour ou contre l'opinion que lui-même soutient. A chaque

1. *Le Doyen de Killerine*, v. XII.

instant, c'est l'auteur ou ses adversaires qui parleront par leurs bouches, et nous ne les verrons que rarement vivre de leur vie propre. Déjà la religion tenait une large place dans le précédent roman. Cleveland est déiste, c'est le déisme qu'il prétend enseigner aux Abaquis. Les divergences entre les religions révélées et l'acrimonie de leurs discussions l'ayant d'abord conduit au scepticisme, il finit par chercher Dieu au sein de la nature et renonce aux pratiques purement formelles qui déshonorent l'homme en l'abaissant. Dans *le Doyen*, le roman affecte une allure plus grave encore. Je ne dis point que l'auteur ait renoncé aux péripéties surprenantes et mystérieuses, aux suicides, aux enlèvements, aux tentatives d'assassinats. C'étaient là des piments qu'exigeaient ses lecteurs ; ne croyons pas que la morale y perde, le Doyen est là qui ne la laisse point oublier.

Si je reproche à Prevost d'avoir fait de ses personnages de simples porte-voix, d'avoir mis en eux trop de ses opinions particulières, je lui reprocherai plus vivement la prétention qu'il a de régler les rapports entre le monde et la religion. Lui appartient-il vraiment à lui qui a si légèrement quitté l'Église, d'élever la voix et de donner son avis sur de pareilles matières ? En vérité, s'il avait renoncé au cloître, en homme qui répugne à monter les degrés de l'autel ou à faire entendre du haut de la chaire chrétienne, la parole de Dieu, quand il n'a plus la foi, si sa résolution avait été la conséquence d'un long débat intérieur et d'un sérieux examen de conscience, nous serions tout disposés à l'écouter, lorsqu'il prononce les grands mots de morale et de religion. Tel n'est point le cas de Prevost : les circonstances dans lesquelles il a dit un adieu définitif à la vie monastique, nous les connaissons. Elles n'ont rien qui nous rappelle ces luttes déchirantes, ces cruelles angoisses par lesquelles ont passé certaines âmes vaillantes, avant de rompre avec des croyances qui bien

longtemps avaient été leurs plus chères, leurs plus précieuses espérances. Avouons-le donc, et sans nous targuer d'ailleurs de sévérité, Prevost n'a point l'autorité nécessaire pour aborder les questions qu'il a précisément traitées dans *le Doyen de Killerine*. Quelles que soient son éloquence et sa conviction (car je me refuse à croire qu'il en soit dépourvu), nous aurons toujours une arrière-pensée en le lisant, et nous songerons que si la cause est habilement défendue, l'avocat est trop sujet à caution.

CHAPITRE V

La composition et le style.

Notre étude sur les romans de l'abbé Prevost resterait incomplète, si nous ne disions au moins quelques mots de la composition et du style.

La composition chez lui est naïve et monotone. A l'en croire, elle est ainsi, parce que telle est son intention. Il juge méprisables l'arrangement ingénieux des faits, les combinaisons adroites, tout ce qui rappelle le procédé. Il a la prétention de donner à son lecteur l'illusion de la vie et la vie n'offrant que des tableaux sans suite et des scènes décousues, une action logique et une intrigue serrée iraient à l'encontre de son dessein. En un mot, à ses yeux, l'art fait tort à la réalité. N'a-t-il pas écrit dans l'un de ses romans : « ... Pourquoi tant d'art pour conduire mes lecteurs au récit que je leur prépare? Est-ce pour leur ménager le plaisir d'une situation imprévue et leur faire un spectacle amusant de ma douleur? (c'est le héros qui parle) Ah! je brise ma plume et j'ensevelis pour jamais au fond de mon cœur le souvenir de mes infortunes et de mes larmes, si j'ai besoin de secours et d'ornement pour les retracer. »

On trouvera que c'est dangereusement simplifier la tâche du romancier et que, s'il suffit pour lui, de laisser parler son cœur, son rôle se trouvera singulièrement amoindri. Nous n'aurons plus alors un roman, mais des mémoires,

des confessions, une autobiographie; et pour l'imagination, quelle part désormais lui sera faite avec une semblable théorie?

A vrai dire, Prevost, dans la pratique, n'est pas aussi dédaigneux de l'artifice qu'il le proclame. Tout comme un autre, il s'applique à soigner ses péripéties, à préparer de longue main ses coups de théâtre, à tenir en suspens l'intérêt. Même, on reconnaît trop souvent la part de l'auteur, nous l'avons assez dit dans un précédent chapitre. Seulement, comme il est pressé, comme, pour subvenir aux réclamations des créanciers qui l'inquiètent ou des éditeurs qui lui rappellent ses engagements, il est obligé d'écrire sans relâche, il n'a pas le loisir de donner à sa composition une forme définitive, il la laisse à l'état d'ébauche. Voilà la vérité. La preuve, c'est que parfois (sans doute quand il n'est pas contraint de se hâter) il laisse de côté les puérils stratagèmes, dont il est ailleurs coutumier. Prevost compose avec art, quand il le veut, ou plus justement, quand il le peut.

Ordinairement, une fois son héros présenté, il le jette de suite dans les complications les plus tragiques. Tantôt nous le verrons lutter avec énergie contre les caprices de la fortune, tantôt, par faiblesse de caractère, il se livrera au découragement et subira, en gémissant, les malheurs qui l'accablent. Au dénouement, lorsque l'âge arrive, la tempête se calme enfin, et il trouve un asile dans quelque paisible retraite, où il méditera longuement sur les vicissitudes étranges dont il a souffert. Ce dénouement, quand il vient, n'a rien de nécessaire. Prevost le précipite ou le retarde à son gré, sans se préoccuper d'amener la suite des faits à une conclusion logique. Dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, le récit s'achève et recommence plusieurs fois : à diverses reprises, le marquis sort de la solitude où il avait juré de s'ensevelir éternellement, pour courir de nouveau le monde. Il en est de ces romans comme des

pièces à tiroirs où l'on peut sans inconvénient ajouter ou supprimer des scènes. Il en est d'eux aussi comme du roman-feuilleton contemporain. Devant les exigences d'un public toujours avide de nouveauté, le feuilletoniste ne connaît pas les scrupules de l'artiste : de composition et de style il n'a cure, son facile génie le pousse à écrire et il écrit le plus souvent à la grâce de Dieu. Mettant à part le très réel mérite de Prevost à qui les fines études de caractères assurent une évidente supériorité, on ne saurait s'empêcher de le considérer comme l'ancêtre de ces grands et naïfs amuseurs dont la race, bien que dégénérée, n'est pas encore près de s'éteindre ¹.

Un procédé familier à l'abbé Prevost (car il a des procédés quoi qu'il en dise) et qu'il paraît emprunter au roman picaresque, c'est d'introduire tout à coup un personnage nouveau, et de lui faire raconter ses aventures durant plusieurs chapitres. Aussi, arrive-t-il plus d'une fois que le hors-d'œuvre, l'accessoire passant ainsi au premier plan, le lecteur perd le fil de l'intrigue et ne le ressaisit point sans difficulté (voir l'histoire de M. de Rosambert dans les *Mémoires d'un homme de qualité* et celle de Bridge dans *Cleveland*). Nous n'avons donc point à chercher, dans ces romans l'éclosion d'une passion ou d'un sentiment, au contact de certains faits, puis son développement, sa marche progres-

1. Ne sont-ce point là de vraies phrases de feuilletoniste, de ces phrases destinées à piquer ou à réveiller la curiosité du lecteur par un coup d'œil jeté sur l'avenir : « Je ne me serais pas tant étendu sur un événement si léger, s'il n'eût produit, peu de temps après, des effets si terribles que mon sang se glace encore de l'obligation où je me suis mis de les raconter ». — « Le hasard ou plutôt la Providence, qui ne voulait plus nous laisser ignorer nos malheurs, et qui nous en préparait encore de plus terribles, avait permis... etc. » Il semble que les romans de l'abbé Prevost aient eu, au xviii^e siècle, une vogue toute populaire. Lorsque Marmontel est enfermé à la Bastille avec son fidèle domestique Bury, ce dernier demande à lire, pour se distraire, les œuvres de Prevost. (Voir les *Mémoires* de Marmontel, t. II, liv. IV, p. 163, Paris, 1804.)

sive jusqu'au moment de la crise suprême, d'où le personnage sortira ennobli ou rabaissé. Rien de tel chez Prevost. Il n'y a pas d'évolution dans l'âme de ses héros, pas de « mobilité intérieure », de là leur peu de variété.

Si dans l'ensemble la composition ne nous satisfait pas, dans le détail on pourrait citer telle ou telle scène heureusement agencée, où l'auteur se montre véritablement habile à associer les divers éléments qui doivent provoquer l'intérêt.

Si Prevost a l'invention abondante, il exprime sans peine ses idées. Pour qui lit, même rapidement, l'un de ses romans, l'impression première qui se dégage, c'est qu'il a le style souple, naturel et facile. Il est encore voisin du *xvii^e* siècle dont il conserve à l'ordinaire le bon goût et le sentiment de la mesure. Rien qui arrête, qui surprenne ou qui détonne¹. Ce n'est point l'art de Rousseau avec ses procédés si sensibles et qu'on voudrait moins sûr de lui, plus abandonné et plus sincère. De même Prevost a moins de sécheresse que Voltaire et plus de simplicité que Marivaux. Il n'a pas de ces trouvailles inattendues, de ces alliances de mots qui attirent l'attention, et qu'on rencontre sous la plume des écrivains de génie, un Bossuet, un Pascal, pour ne citer que ceux-là. Sa phrase se développe avec élégance et d'instinct, il groupe les mots, de façon à les fondre dans un harmonieux ensemble. Quand

1. Voilà comment Prevost lui-même juge le style de *Manon*, dans la préface du roman : « Je ne dis rien du style de cet ouvrage. Il n'y a ni jargon, ni affectation, ni réflexions sophistiques ; c'est la nature même qui écrit. Qu'un auteur empesé et fardé paraît pitoyable en comparaison ! Celui-ci ne court point après l'esprit, ou plutôt après ce qu'on appelle ainsi. Ce n'est point un style laconiquement constipé, mais un style coulant, plein et expressif. » Ne pourrait-on appliquer à Prevost ce que Mlle de Launay a dit, dans ses *Mémoires*, de la duchesse du Maine : « Son esprit n'emploie ni tours, ni figures.... Frappé vivement des objets, il les rend comme la glace d'un miroir les réfléchit, sans ajouter, sans omettre, sans rien changer. »

par hasard elle s'embarrasse et tend à s'alourdir, il sait, par un adroit tour de main, la dégager tout à coup de ses entraves, et la terminer avec aisance, à l'instant même où l'on se demandait si sa facilité ne le trahirait pas.

On lui a fait un grief de cette facilité : « Ce style, a-t-on dit, est agréable et ne décèle point l'effort. Mais qui ne connaît pas l'effort, ne risque-t-il pas de se contenter de l'expression banale, du tour vulgaire, du moule dans lequel tant d'auteurs ont déjà coulé tant d'idées? » — Non, si l'écrivain se surveille, s'il se défie constamment de lui-même, s'il use de sa facilité, sans en abuser. Irions-nous donc affirmer qu'il ne puisse être original qu'à la condition de peiner sur sa tâche, comme un manœuvre? N'admettons-nous pas que certains esprits heureusement doués rencontreront du premier coup le terme juste et précis qu'un autre ne découvrirait qu'au prix de mille recherches? Une phrase cahotée, hérissée d'incidentes, est-elle le signe de la vraie distinction? Au reste, Prevost sait ce qu'il se doit, ce qu'il doit à son lecteur. Certes, il n'a pas « l'écriture artiste », il ne songe à imiter ni le peintre, ni le ciseleur, mais il n'est jamais négligé. A peine serait-on en droit de lui reprocher parfois de ne pas maintenir sa période dans de justes limites, de la laisser aller à la dérive et de la finir trop tard ou trop tôt, pour la satisfaction de l'oreille. Mais soyons justes et reconnaissons que souvent la facilité de Prevost n'est qu'apparente et qu'elle dissimule un très réel labeur. L'édition de *Manon* de 1753 nous en est le sûr garant : n'est-elle point remplie de corrections et de corrections judicieuses?

On devine que Prevost excelle dans l'expression de l'amour et ce n'est point un paradoxe que de l'égaliser à Rousseau, même de le placer au-dessus de lui, quand il parle le langage de la passion. Qu'on relise la *Nouvelle Héloïse* après les *Mémoires d'un homme de qualité*, et aussi après *Cleveland*, et l'on trouvera que Rousseau perd à la

comparaison¹. Dans *Manon* surtout, quel élan, quel emportement, quel frémissement de jeunesse et de vie, et comme c'est merveille de voir exprimer les sensations les plus violentes et les plus fines, les sentiments les plus forts et les plus délicats dans une langue qu'on trouve incolore aujourd'hui, parce qu'elle renferme peu ou point d'images. A plusieurs reprises, les contemporains ont parlé de « l'agrément » du style de Prevost. Qu'entendaient-ils par là, sinon cette grâce naturelle de la phrase qui coule librement, semblable à un fleuve largement épandu, qu'aucun obstacle ne viendrait troubler dans son cours?

J'ajouterai que ce style s'adapte merveilleusement aux différentes formes de la pensée, qu'il est tour à tour vif, coupé, pressant, ou bien d'une lenteur molle et caressante qui enchante l'oreille². Aussi ne perdrait-il rien à être transporté au théâtre, et l'on jugerait telle scène de *Cleaveland* ou du *Doyen* écrite pour le drame, tant il y a de mouvement et de rythme dans le dialogue. Telle répartie, telle tirade entraînant porterait singulièrement sur le spectateur et provoqueraient les applaudissements.

1. Voir en particulier les pages restées fameuses où Rousseau raconte la promenade sentimentale de Saint-Preux et de Julie aux rochers de Meillerie. Le style en paraît aujourd'hui bien vieilli et suranné : « Je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étois en les traçant.... Je lui dis avec un peu de véhémence : « O Julie ! éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde.... Tout « respiroit ici les rigueurs de l'hiver et l'horreur des frimas ; les « feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable.... » etc. (IV^e partie, Lettre xvii, Saint-Preux à Milord Edouard.)

2. On a le tort de croire que le style de Prevost est constamment périodique : cette erreur provient de ce que la ponctuation marquée par l'auteur n'a pas toujours été respectée. Ainsi pour *Manon*, certains éditeurs, en particulier ceux de la Restauration, avaient supprimé ou transformé bien des signes, de façon à rendre les phrases plus longues. La ponctuation conforme au texte original de *Manon* a été rétablie pour la première fois par M. Paul Chéron, dans l'édition Garnier.

Facilité, naturel, clarté, chaleur, harmonie, variété, ne sont-ce point là les qualités qui caractérisent le style français de la belle époque classique? Notre écrivain a publié ses premiers ouvrages au début du xviii^e siècle, mais il n'a pas cessé de tenir la plume jusqu'à la veille de sa mort, et durant cette longue période, son style est demeuré ce qu'il était à l'origine.

Disons-nous qu'il ne porte point la marque du temps et que Prevost soit — j'entends au point de vue de la forme — un écrivain égaré de l'époque précédente. Assurément non. Ainsi, je vois percer en lui quelque chose de cette sensibilité larmoyante, de ce pathétique artificiel et guindé qui fit le succès de certaines pages de l'*Héloïse* et de tous les drames de Diderot. Il a du goût, mais il n'en a pas constamment. Il a aussi ce défaut plus choquant encore chez Rousseau et qui consiste à employer sans discernement et sans utilité les expressions les plus fortes. Il se sert couramment des mots « transport, anxiété, emportement, tragique, horrible ». Ses personnages ne répandront pas des « larmes », mais « un ruisseau », ou « un torrent », ou même « un déluge de larmes ». Le chagrin sera toujours « mortel », et la douleur « cuisante ». Par cet usage inconsidéré, la langue perd peu à peu de son originalité et, si je puis dire, de sa moelle. Enfin, il faudrait signaler quelque incertitude, quelque indécision dans l'expression, quelques impropriétés, mais notre rôle n'est pas celui d'un grammairien et nous croirions nous faire tort par des critiques aussi mesquines ¹.

1. Un des contemporains de l'abbé Prevost, Desfontaines, lui adressa quelques reproches assez vifs, au sujet de son style. Il s'agissait de *Cleveland* qui venait de paraître : « On ne peut s'empêcher, écrit-il, d'être frappé de la féconde imagination de l'auteur, et de son style vif et brillant. Il faut convenir néanmoins qu'il n'écrit pas fort exactement, et qu'il tombe même quelquefois dans un ridicule néologisme. Je vais en rapporter quelques exemples, qui vous surprendront d'autant plus qu'on ne peut nier que l'auteur

Qu'on nous permette, en terminant, de mettre sous les yeux du lecteur quelques échantillons des différentes manières de Prevost. Sans doute, ils ne sont point connus et l'on se prend à regretter qu'on n'ait pas songé à publier de lui des *Pages choisies* qui permettraient de prendre une juste idée de son talent, sans s'imposer la contrainte un peu dure de lire ses œuvres en entier.

Voici d'abord un passage emprunté à *Cleveland*. Il y réussit à saisir et à peindre les nuances de pensée les plus délicates et les plus fugitives. Il s'agit de Cécile la fille de Cleveland qui s'est éprise de lui, avant de connaître le secret de sa naissance et qui, impuissante à maîtriser ce fatal amour, meurt lentement sous les yeux de ses parents désespérés de ne pouvoir lui conserver la vie :

« La santé de notre chère Cécile commençait visiblement à s'altérer de jour en jour.... Sans rien perdre de leur couleur, ses regards devenaient sombres et pensifs. Si sa complaisance lui faisait prêter attention à quelque trait par lequel on s'efforçait de la divertir, elle l'approuvait, par un sourire tendre et gracieux; mais tout le monde s'apercevait que l'impression n'allait pas jusqu'au cœur. Son dégoût pour toutes sortes d'amusements devint si invincible, qu'elle nous conjura à la fin de ne lui en plus proposer. Elle ne se plaisait que dans la solitude; ou si elle cherchait la compagnie de sa mère et la mienne, c'était moins pour nous parler, que pour demeurer assise entre nous, en s'occupant de ses méditations sans ouvrir la

n'ait de l'esprit et du goût, et qu'il ne soit un écrivain au-dessus du commun. » Là-dessus, il le chicane sur l'emploi de certains mots, comme *pardonnable* (avec un nom de personne), *expatriier*, qu'il blâme Prevost d'avoir forgé : « L'auteur qui est bien pis qu'expatrié, chérit ce joli mot qu'il a forgé », sur certaines images et hyperboles outrées : « Ne dirait-on pas que l'auteur *expatrié* auroit longtemps vécu en Orient, et y auroit pris le style asiatique? » Dans le même passage, Desfontaines s'étonne de voir Prevost attaquer, dans *Cleveland*, l'enseignement du latin. (Desfontaines, *le Nouvelliste du Parnasse*, t. III, p. 38, 1731.) Bibl. Maz. 34. 139.

bouche. Elle nous regardait quelquefois l'un après l'autre, et d'un air si tendre, que sa mère, qui étudiait tous ses mouvements, ne pouvait retenir ses larmes. Je l'excitais à parler par diverses questions : une courte réponse était tout ce que je pouvais obtenir d'elle. Je ne réussissais pas mieux, lorsque je l'obligeais à quelque exercice que je croyais capable de lui causer de la dissipation. Elle se soumettait à mes ordres, mais je voyais ce qu'il en coûtait à son cœur; et par pitié autant que par tendresse, je lui laissais la liberté que ses yeux me demandaient ¹. »

Est-il possible maintenant de rendre avec plus de charme et de douceur les plaintes discrètes d'une jeune femme que son mari redoute de trouver un jour moins tendre à son égard. La page qu'on va lire est détachée des *Mémoires d'un homme de qualité*.

« Ingrat ! Qui sait mieux que vous-même l'étendue du pouvoir que vous avez sur moi ? Vous me demandez si mon cœur est encore à vous. C'est de vous-même que je le veux savoir. Ce cœur a-t-il eu quelques désirs, a-t-il formé quelques sentiments que vous n'avez pas fait naître ? Rappelez tous les moments de ma vie, depuis que je me suis donnée à vous : à quoi les ai-je employés qu'à me réjouir de vos plaisirs et m'affliger de vos peines ? Ai-je pu vous aimer à Amasie plus que je ne fais à Rome ? moi qui ne vois que vous dans tout ce qui m'environne, moi qui ne respire et qui ne vis qu'où vous êtes ! Je suis enivrée de mon amour, jusqu'au point de n'avoir pas encore accordé un moment au souvenir de ma mère, de mon frère Amulem, et de mes deux sœurs. La voilà cette tendresse que vous soupçonnez d'être affaiblie, et dont vous appréhendez pour la durée. Que dois-je penser d'un soupçon si nouveau ? N'est-ce pas que vous commencez à

1. *Cleveland*, liv. xv, t. VIII (Utrecht, Neaulme, 1739). Bibl. nat., Y² 60. 631.

vous fatiguer de votre bonheur, et que vous cherchez quelque prétexte à un changement qui vous cause des remords? Cruel! ôtez-moi la vie, si vous songez à m'ôter votre amour ¹. »

Si l'on veut une peinture exquise et complète de l'état d'âme tout particulier où se trouve une femme qui, n'ayant jamais connu que les hontes du sérail, apprend tout à coup qu'au dehors, au grand jour, ses semblables ont le droit de mener une vie honnête et heureuse, que l'amour n'est pas seulement la satisfaction bestiale et momentanée des sens, mais aussi l'union étroite de deux cœurs fondée sur une estime réciproque, si l'on veut cette peinture, on la trouvera dans ce fragment de l'*Histoire d'une Grecque moderne*, où Théophraste raconte à celui qui sera bientôt plus que son ami, les impressions ressenties par elle, lors de leur première entrevue.

« J'ignore de quoi j'étais occupée lorsque vous approchâtes de moi. Si vous me fîtes quelque question, mes réponses durent se ressentir de mon trouble. Mais l'ordre d'un discours sensé que je vous entendis prononcer me rendit d'abord extrêmement attentive. Un agréable instrument, que j'aurais entendu pour la première fois, ne m'aurait pas fait une autre impression. Je ne me souvenais de rien qui se fût jamais si bien accordé avec l'ordre de mes propres idées. Ce sentiment redoubla lorsque, m'apprenant le bonheur des femmes de votre nation, vous m'expliquâtes d'où il peut dépendre, et ce que les hommes font pour y contribuer. Les noms de vertu, d'honneur et de conduite, s'attachèrent à mon esprit, et s'y étendirent en un moment, comme s'ils m'eussent toujours été familiers. Je prêtai l'oreille avec une avidité extrême à tout ce que l'occasion vous fit ajouter. Je ne vous interrompis

1. *Mémoires d'un homme de qualité* (t. II, liv. v, Paris, Théodore Le Gras, 1739). Bibl. nat., Y² 60. 560, 561.

point par mes questions, parce qu'il ne vous échappa rien dont je ne trouvasse aussitôt le témoignage au fond de mon cœur. Cheriber vint finir une conversation si douce; mais je n'en avais pas perdu un seul terme, et vous ne fûtes pas plus tôt sorti que je commençai à m'en rappeler jusqu'aux moindres circonstances. Tout m'en était précieux. J'en fis dès ce moment mon étude continue. Le jour et la nuit ne me présentèrent plus d'autre objet. Il y a donc un pays, disais-je, où l'on trouve un autre bonheur que celui de la fortune et des richesses! Il y a des hommes qui estiment dans une femme d'autres avantages que ceux de la beauté. Il y a pour les femmes un autre mérite à faire valoir, et d'autres biens à obtenir.... L'illusion qui m'avait si longtemps dérobé mon sort, acheva de se dissiper. Je ne sais comment ma raison s'était plus formée depuis le court entretien que j'avais eu avec vous, que par tout l'usage que j'en avais fait jusqu'à l'âge où je suis. Je ne vis plus dans mes aventures passées qu'un sujet de honte, sur lequel je n'osais jeter les yeux; et sans autres principes que ceux dont vous avez jeté la semence dans mon cœur, je me trouvais comme transportée dans un nouveau jour par une infinité de réflexions qui me faisaient tout regarder d'un autre œil. Je me sentis même une fermeté qui me surprenait dans une situation si cruelle; et plus résolue que jamais de m'ouvrir les portes de ma prison, je pensai que, pour chercher les voies du désespoir, il fallait avoir tenté mille moyens que je pouvais encore espérer de l'adresse et de la prudence¹. »

Et dans la page suivante que nous avons remarquée en lisant *le Doyen de Killerine*, dans ces phrases palpitantes et comme enfiévrées d'amour, n'avons-nous pas un écho, un souvenir des plus beaux vers de Racine? Sara Fincer, la

1. *Histoire d'une Grecque moderne*, 1^{re} partie (François Desbordes, Amsterdam, 1741), Bibl. nat. Y² 42. 107, 108.

femme de Patrice, s'adresse à la maîtresse de son mari, à celle qu'il n'a cessé de lui préférer : « Je vous crois digne d'être aimée, puisque vous avez fait des impressions si puissantes sur le cœur de mon mari. Mais si vous l'aimez autant que je l'aime, hélas ! vous comprenez quels doivent être mes tourments. La pitié ne peut-elle pas trouver place avec l'amour ? Abuserez-vous de l'ascendant que vous avez sur mon sort, pour me faire mourir dans un cruel désespoir ? Je vous cède la part que vous méritez à sa tendresse. Qu'il vous aime ; j'y consens.... Ayez pitié d'une femme qui ne vous a jamais offensée. Pourquoi seriez-vous moins généreuse que moi ? Voulez-vous que je me jette à vos pieds ? ma fierté n'en murmurerait point. Je ne suis plus sensible à l'humiliation ; et je n'excepte rien des sacrifices que je suis prête à vous faire¹. »

Seulement, tandis que chez Racine, la jalousie relève la tête et s'emporte, tandis que la femme outragée jette à sa rivale les plus audacieux défis, ici elle cède, elle s'humilie, elle implore une pitié qui adoucira ses tourments.

Les citations que je viens de faire sont-elles assez nombreuses et assez caractéristiques pour révéler les ressources infinies de ce style si plein, si abondant, si délicat et si nuancé aussi ? Je l'espère. Puissent-elles en tous cas tenter le lecteur et le décider à ouvrir l'un au moins de ces romans qu'un dédain injustifié laisse aujourd'hui dans l'ombre. Il y trouvera, sinon l'éclat et les hautes envolées, du moins les qualités caractéristiques et essentielles de notre langue : la souplesse et la précision.

1. *Le Doyen de Killerine*, 4^e partie, liv. VII, 1740, sans nom d'éditeur, ni lieu d'impression, Bibl. nat., Y² 60 461, 462.

CHAPITRE VI

Manon Lescaut.

L'intrigue. — Ses qualités et ses parties faibles. — *Manon Lescaut* et les autres romans de l'abbé Prevost. — La vérité et l'idéal dans les caractères des deux héros.

Manon n'est, selon la volonté de Prevost, qu'un appendice (mais quel appendice!) des *Mémoires d'un homme de qualité*¹. Sur *Manon* ou à propos de *Manon*, que n'a-t-on

1. On a longtemps discuté sur la date de *Manon*. M. Harriette, dans un savant et ingénieux mémoire, est enfin arrivé à la fixer d'une façon précise. *Manon* est de 1731.

M. de Montaiglon signale (*Notice bibliographique* mise à la suite de l'édition Glady frères, avec préface d'Alexandre Dumas) une première édition séparée de *Manon Lescaut*, mais qui n'est sans doute pas due à l'abbé Prevost. Le titre est : *Aventures du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, par M. de *** , auteur des *Mémoires....* (A Londres, chez les frères Constant, à l'enseigne de l'*Inconstance*, 1734, in-12.)

En 1753 paraît une édition publiée par Prevost lui-même, sous la rubrique d'Amsterdam, aux dépens de la Compagnie. L'auteur avait ajouté l'épisode du prince italien, et retouché avec goût nombre de passages. Il y eut une contrefaçon de cette édition. L'édition de 1756 est une reproduction de celle de 1753.

Enfin il faut rappeler pour mémoire des *Suites de Manon* qui parurent en 1762, 1777, 1786.

Les deux premiers volumes des *Mémoires d'un homme de qualité* avaient été édités en 1728 à Paris chez Gabriel Martin, deux autres en 1729 à Paris chez la veuve Delaulne, enfin le cinquième et le sixième en 1731 à Amsterdam aux dépens de la Compagnie. M. Har-

point écrit ! Que de flots d'encre répandus, que de papier noirci ! Jamais livre n'a été aussi loué et aussi critiqué. C'est surtout à notre époque — il est vrai de le dire — que le chef-d'œuvre de l'abbé Prevost a rencontré ses plus chauds admirateurs ou plutôt ses fanatiques¹ : tous les plus illustres critiques du siècle, Gustave Planche, Jules Janin, Sainte-Beuve et de plus modernes encore, ont dit leur mot ou porté un jugement développé sur *Manon Lescaut*. Comment donc espérer faire preuve d'originalité et ne pas rester dans les sentiers battus, après que tant d'hommes à l'esprit ouvert ou pénétrant ont étudié, tourné en tous sens, fouillé le roman et ses personnages ?

Qu'on nous permette cependant d'observer que tous, sans exception, font trop souvent intervenir leur moi, mettent trop d'eux-mêmes dans leur appréciation, ont lu avec des yeux de romantiques ou de naturalistes, c'est-à-dire jugé en hommes du xix^e siècle une œuvre du xviii^e, ont plutôt interprété qu'expliqué, ont voulu trouver, en un mot ont trouvé dans le roman autre chose que le roman lui-même². Je ne parle pas ici des maladroits et des décla-

risse fait remarquer qu'en réalité les deux premiers volumes furent imprimés par la veuve Delaulne et non chez Gabriel Martin.

Nous avons suivi le texte de l'édition Glady frères (Paris, 1875, in-4).

1. N'oublions pas cependant que Voltaire appelle déjà Prevost : « l'auteur de *Manon Lescaut* ». (Lettre à Thiériot du 28 juillet 1733.)

2. Je recommande à cet égard un article de J. Lemoinne paru dans le volume intitulé *Études critiques et biographiques* (Paris, M. Lévy, 1856) où l'auteur prend *Manon Lescaut* comme thème d'une étude sur les causes de la décadence de la grisette. On y trouve des phrases comme celles-ci : « La décadence des grisettes est une des conséquences de la Révolution française. On peut poser en principe que, depuis 1789, il n'y a plus de grisettes. La déclaration des droits les a effacées de la surface du monde. » Que dirait l'abbé Prevost si, revenant sur cette terre, il reconnaissait que son roman donne prétexte à de si beaux axiomes ?

Dans la même étude, J. Lemoinne reproche à Manon d'être trop vraie : « Manon est naturelle, mais d'un naturel un peu cru. Cela est plus exact sans doute ; mais la réalité est-elle toujours bonne

mateurs, de ceux qui, entraînés par une imagination complaisante, ou pour dissimuler la pauvreté de leur critique, ont vu dans le roman un prétexte à belles phrases sonores ou à tirades d'une puérile sentimentalité, je songe à ceux qui ont étudié l'œuvre avec intelligence et en connaissance de cause, aussi bien avec leur esprit qu'avec leur cœur, qui ont cherché à en pénétrer le sens intime et à justifier les causes de son prodigieux succès.

Le mieux est donc, pour être original, de relire *Manon Lescaut*, l'esprit aussi dégagé que possible, de la replacer dans son milieu, et je n'entends pas seulement par là l'époque où elle parut, mais encore l'ensemble des œuvres de Prevost, qui lui serviront de cadre et de commentaire naturel.

En premier lieu, voyons comment l'auteur expose les faits et comment de ces faits si simples, si ordinaires, si vulgaires, oserai-je dire, il a su faire jaillir des sources inépuisables d'intérêt, et cela sans effort, sans rien qui décèle le labeur acharné de l'écrivain qui peine et lutte contre les difficultés de son métier. Tout se suit et s'enchaîne dans un ordre logique et naturel. Il semble au lecteur qu'à la place du romancier, il n'eût pas autrement développé l'intrigue, tant la vraisemblance se dégage de la plupart des épisodes.

Le début, qui ne s'en souvient? C'est l'arrivée du coche d'Arras, dans la vieille auberge d'Amiens, c'est la première apparition de Manon, c'est la passion brûlante qui s'allume au cœur de des Grieux, dès qu'il a vu son joli visage. — A-t-on remarqué que là, pas plus qu'ailleurs, l'abbé Prevost n'a cru devoir donner de Manon (je parle de son extérieur), une peinture détaillée? — Et cependant, comme déjà nous la voyons bien, tandis qu'elle s'avance

et belle? et sans aimer le fard, ne peut-on préférer une vérité bien mise à la vérité toute nue de la Fable? Le portrait de Manon a le défaut des portraits mal faits : il est trop ressemblant. »

seule au milieu de la cour ! Comme son image se grave désormais dans notre souvenir en ineffaçables traits ! C'est que, si la description physique manque presque absolument (nous savons seulement qu'elle est fort jeune), du moins le romancier ne néglige-t-il rien pour nous laisser une idée juste et définitive de son caractère, permettant à chacun d'imaginer à sa guise et à son goût, la séduisante personne de Manon. Elle est moins âgée que des Grieux, et cependant, elle reçoit ses timides politesses avec une aisance aimable. Comprend-elle dès ce moment qu'elle a affaire à un enfant sans expérience, facile à mener, à un jeune homme riche qui, dans l'emportement d'un premier amour, ne refusera rien aux caprices de sa maîtresse ? Rêve-t-elle déjà chevaux, voitures, hôtel à Paris et maison des champs, diamants et loge à l'Opéra ? — Je ne le crois pas. — Elle ne songe qu'au présent : on veut l'enfermer au couvent, et comme elle se sait jolie, qu'elle adore le plaisir, qu'elle n'a pas vingt ans, qu'enfin elle se sent aimée, elle se dit que la vie du cloître est absurde dans ces conditions, et qu'elle serait bien sotte de ne pas profiter de l'occasion, quand un galant homme s'offre à la servir. Ne faisons pas Manon plus rouée qu'elle n'est : l'expérience lui viendra plus tard. Quand elle descend du coche d'Arras, nous ne connaissons rien d'elle, il est vrai, mais nous nous plaçons à croire qu'elle n'a point encore perdu toute sincérité. Par exemple, elle joue déjà la comédie quand elle se déclare résignée à la volonté du ciel et prête à subir sans se plaindre, ses commandements. Ajoutez « la douceur de ses regards, un air charmant de tristesse », qui, accompagnant ses paroles, les rendent encore plus touchantes. A mesure que la scène avance, Manon paraît plus sûre d'elle-même : c'est ainsi que, sans se déconcerter, elle appelle des Grieux son cousin devant le vieil argus qui lui sert de conducteur : « Je fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appela son cousin,

et que, sans paraître déconcertée le moins du monde, elle me dit que, puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remèttait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. » De plus, elle tient à savoir le nom de son interlocuteur, et quand elle l'a appris, elle est fière de sa conquête « parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi ».

En face de cette Manon si adroite, si sensée, qui manœuvre si habilement, avec des apparences de candeur, Prevost a placé des Grioux, l'amant tel que nous l'avons vu dans ses autres romans, chez qui la passion naît brusquement et se développe aussitôt avec impétuosité : « Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention : moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, *je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport*. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté par cette faiblesse, je m'avançai vers *la maîtresse de mon cœur*. » Au reste, c'est sa destinée qui le pousse vers Manon, une puissance mystérieuse qui entraîne les âmes, et dont personne ne peut triompher. L'amour lui donne de l'audace à lui, ce timide. Il aborde « la maîtresse de son cœur », il lui parle, il lui parle encore, et devant cette éloquence ingénue, Manon bien plus expérimentée, Manon comprend de suite qu'elle est aimée, adorée, que désormais elle exercera sur cette âme novice un empire absolu. Dès lors, elle ne demande qu'à suivre des Grioux. Lui qui ne devine point les pensées secrètes de sa maîtresse, s'ingénie à trouver mille bonnes raisons pour la convaincre. Même (et c'est là un détail charmant de vérité), son discours n'est point sans garder les traces de la scolastique dont il est frais émoulu. Pour arracher Manon à la

destinée qui l'attend, il médite les plus folles entreprises. Les moyens, il n'est pas long à les découvrir. Aidé des conseils de sa nouvelle amie qui ne perd point la tête, il décide de l'enlever, dès l'aube du lendemain. A eux deux ne réunissent-ils pas un peu plus de cent écus?... la fortune ! Où ira-t-on ? à Paris ; et le mariage sera la conclusion naturelle de cette jolie aventure.

Je ne vois pas parmi les romans les plus connus, les plus justement illustres d'entrée en matière à la fois plus franche, plus simple et plus intéressante. Les deux principaux personnages, je dirais presque les deux seuls personnages, sont présentés avec une netteté et une précision lumineuses. Tiberge, lui aussi, nous apparaît au second plan, et nous prévoyons déjà le dévouement, la fidélité, la tendresse éclairée que ce nouveau Pylade ne cessera de mettre à la disposition de son malheureux ami. Il pressent quelque fâcheuse équipée, et bien que des Grioux réponde avec rudesse à ses observations, il ne se blesse, ni ne se décourage, et obtient sans peine, une confession en règle que le chevalier regrette aussitôt. Mais l'amour rend avisé, et il répare tant bien que mal la maladresse qu'il vient de commettre. Jusque-là candide et loyal, il commence à mentir et à mentir à l'homme qu'il estime et respecte le plus au monde : « — Voyez, remarquerait Prevost, voyez la première conséquence de la plus funeste des passions. Qui donc serait assez fort désormais pour écarter des Grioux de la voie fatale où l'amour l'a jeté ? » — A ce moment des Grioux se soucie peu de l'avenir, puisque le présent lui sourit. Il aime, il est aimé : que lui faut-il de plus ? Et les voilà tous deux courant sur la route de Paris, Manon dans la chaise de poste, lui à cheval. A Saint-Denis, les projets de mariage sont déjà oubliés : à plus tard l'église et le prêtre ; et tant pis s'ils font la grimace !

Le bonheur parfait n'est pas de ce monde (que de fois

déjà Prevost s'est appliqué à nous le démontrer!) et la perfide Manon le prouvera bientôt au trop confiant des Grioux. L'argent manquait au logis, la table devenait forcément plus frugale, et la vie moins facile. Manon n'est point de la famille des grandes héroïnes qui ignorent les nécessités matérielles et se nourrissent d'idéal : elle a prêté une oreille attentive aux propos galants du riche fermier général, son voisin, et le pauvre des Grioux est trompé une première fois. Hélas ! ce ne sera pas la dernière !

Prevost a dépeint avec une rare sincérité d'expression et un naturel achevé, le désespoir de des Grioux en face de cette trahison inopinée. Bien des fois depuis lors, nos romanciers ont décrit des situations pareilles, les angoisses et les douleurs déchirantes d'un cœur qui, ayant eu foi en la femme aimée, voit tout d'un coup s'évanouir ses illusions les plus chères : souvent ces angoisses, ces douleurs s'étalent trop complaisamment, on voudrait plus de réserve et de discrétion. On se représente moins débordante la véritable affliction. Prevost écrira simplement : « Ma consternation fut si grande que je versai des larmes en descendant l'escalier, sans savoir encore de quel sentiment elles partaient. J'entrai dans le premier café ; et m'y étant assis près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains pour y développer ce qui se passait dans mon cœur. Je n'osais rappeler ce que je venais d'entendre. Je voulais le considérer comme une illusion ; et je fus prêt, deux ou trois fois, de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paraissait si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignais de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorais, cela était sûr ; je ne lui avais pas donné plus de preuves d'amour que je n'en avais reçu d'elle ; pourquoi l'aurais-je accusée d'être moins sincère et moins constante que moi ? Quelle raison aurait-elle eu de me tromper ? Il n'y avait que trois heures qu'elle m'avait

accablé de ses plus tendres caresses, et qu'elle avait reçu les miennes avec transport, je ne connaissais pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas là un sujet de me haïr. » Et cela est suffisant, la peinture est complète : nous y retrouvons même ces retours obstinés à l'espérance, cette touchante opiniâtreté à croire quand même, malgré des preuves criantes, à la fidélité de celle qu'on aime fidèlement. Des Grieux sera bientôt édifié. Enlevé nuitamment et ramené au foyer paternel, c'est de la bouche même de son père qu'il apprendra la trahison de Manon.

Ici se termine ce que je serais tenté d'appeler, non sans raison, le premier acte. Car il y a dans cette succession d'épisodes une vivacité d'exposition toute dramatique qui semblerait prouver que l'abbé Prevost eût fait bonne figure au théâtre, et meilleure sans doute que plus d'un, parmi ses contemporains.

Des Grieux a été éclairé par son père sur la conduite de sa maîtresse, et cependant (à cela d'ailleurs rien d'extraordinaire) il est plus amoureux que jamais. Étroitement gardé par des valets, livré aux plus amères réflexions, aux incertitudes les plus torturantes, il décide qu'il ne peut désormais estimer Manon, mais il la chérit encore : « Il est certain que je ne l'estimais plus. Comment aurais-je estimé la plus volage et la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image, les traits charmants que je portais au fond du cœur, y subsistaient toujours. Je me sentais bien. Je puis mourir, disais-je ; je le devrais même, après tant de honte et de douleur ; mais je souffrirais mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon. » La passion, comme on voit, continue à ravager cruellement cette âme inexpérimentée, le poison s'infiltre et se propage peu à peu. Il y a quelques jours encore, aurait-il conçu l'amour sans

l'estime ? et aujourd'hui, il adore celle qu'il sait coupable.

Prevost se plaît aux contrastes, et comme il a naguère opposé à la naïveté de des Grieux, les adroits manèges de Manon, il met ici plus vivement en lumière les douleurs du jeune homme par les consolations que lui apporte son père, avec une sceptique bonhomie. Des Grieux les repousse avec indignation, ces consolations humiliantes. A grands cris, il réclame sa Manon, il ne souhaite qu'elle, il ira mettre le feu à la maison de son rival et le brûlera tout vif avec l'infidèle.

Six mois s'écoulent et son chagrin paraît s'apaiser : il médite, il lit Horace et le quatrième livre de l'*Énéide* : nombre de passages qu'il trouvait jadis obscurs, il les comprend maintenant, parce qu'il a aimé. Comme il s'associe aux angoisses de Didon abandonnée par Énée, comme il est touché de ses larmes et de son désespoir ! Tandis qu'il atténue ainsi ses propres infortunes, en s'apitoyant sur celles d'autrui, Tiberge vient le visiter. Après lui avoir rappelé comment, tout le premier, il a été renseigné sur l'hypocrisie de Manon, il lui conseille de renoncer au monde, à ce monde que lui, Tiberge, méprise, mais qu'il n'abandonnera qu'après avoir ramené son aveugle ami à la raison. Ses bonnes et sérieuses paroles, surtout cette affection si dévouée, agissent sur le pauvre amoureux ; déjà il se fait un plan de vie solitaire qui l'enchanté par avance et pour commencer, il résout de se retirer avec Tiberge au séminaire de Saint-Sulpice, pour s'y livrer aux études théologiques. Le chevalier des Grieux deviendra l'abbé des Grieux.

Ici se place la célèbre entrevue des deux amants dans le parloir de Saint-Sulpice, cette entrevue qui est dans toutes les mémoires, et a permis au musicien d'écrire une des pages maîtresses de son opéra ; nous ne craignons pas de dire que la force et la vérité des sentiments

exprimés par le romancier ont dû singulièrement aider l'inspiration du compositeur ¹. Et pourquoi cette entrevue de Saint-Sulpice nous émeut-elle, nous trouble-t-elle jusqu'au plus profond de nos entrailles? C'est que des Grieux est ici comme un miroir fidèle de nous-mêmes, c'est que prenant en pitié sa faiblesse et ses inconséquences, c'est encore de nous-mêmes que nous avons pitié, c'est que jamais homme ne fut plus réellement humain. En lui nous reconnaissons un être semblable à nous, pétri de même chair et de même sang, non point certes définitivement corrompu, mais si facile à entraîner, à séduire. Depuis Racine, personne n'avait su, à ce degré, nous donner l'amère et pénétrante sensation de notre impuissance en face des tentations charnelles. Car c'est par un attrait tout sensuel que Manon reprend et reconquiert celui qu'elle a trahi : « C'était elle, mais plus aimable et plus brillante que je ne l'avais jamais vue. Elle était dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassaient tout ce qu'on peut décrire : c'était un air si fin, si doux, si engageant! l'air de l'Amour même. Toute sa figure me parut un enchantement. » Il se trompe! Il n'y a là ni magie, ni ensorcellement. Pendant des mois, il n'a pas vu un visage de femme, et voilà qu'il retrouve la seule qu'il ait jamais aimée! Elle n'aurait pas même besoin de parler : qu'elle se montre et

1. Dans l'opéra de Massenet, cette entrevue de Saint-Sulpice est, à vrai dire, la scène capitale; mais le musicien nous montre une Manon plus pathétique, plus agissante dès le début, si j'ose ainsi dire. Dans Prevost, un sourire, un regard suffissent, des Grieux est subjugué. Cette réserve faite, je ne saurais trop répéter à quel point la musique tour à tour spirituelle et passionnée fait encore ressortir les mérites de l'œuvre dont elle rend si bien toutes les nuances. Quant au livret, il a été habilement découpé dans le roman : peut-être certains épisodes, entre autres celui du prince italien, auraient-ils pu être conservés. — Le compositeur italien Giacomo Puccini a fait représenter en 1893 une *Manon*, dont la fougue emportée contraste avec la tendresse parfois un peu mièvre de l'œuvre de Massenet.

le charme opérera naturellement. Pour perdre ce doux et cruel souvenir, que lui eût-il fallu, sinon les divertissements de ce monde que Tiberge lui a conseillé d'oublier?

Tous deux gardent d'abord le silence, lui ne sachant quel sens donner à cette visite inattendue et essayant de maîtriser le tumulte de son cœur, Manon toujours sûre d'elle-même, émue cependant au souvenir des heures fugitives d'autrefois, et versant quelques larmes sincères. D'un ton timide, elle demande adroitement son pardon, mais elle estime que le chevalier, lui aussi, a eu des torts envers elle. Des torts! et lesquels? — Il n'aurait point dû l'oublier ainsi pendant deux ans. Eh! ne sait-elle point, la perfide, qu'il a sans cesse songé à elle, ne devine-t-elle point à ce visage pâle, à ces traits altérés, à ce regard qui cherche si ardemment ses regards qu'il n'a pas oublié, qu'il n'oubliera jamais! Comme si elle n'était pas suffisamment assurée de la victoire, comme si elle croyait des Grioux capable de résister, elle l'accable tout à coup de caresses passionnées et se plaît à jeter le désordre dans cette âme si faible. Aussi des Grioux est-il en proie à une sorte de démence passagère : « Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente, pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondais encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avais été, aux mouvements tumultueux que je sentais naître! J'en étais épouvanté. Je frémissais, comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée : on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses; on y est saisi d'une horreur secrète, dont on ne se remet qu'après avoir considéré longtemps tous les environs. » Et comme la suite est charmante, comme on sent frémir dans les moindres paroles du jeune homme l'amour blessé et saignant encore, mais tout prêt à naître à la vie, à l'espérance, pour peu qu'on l'y encourage : « Ah! Manon, lui dis-je, en la regardant d'un œil triste, je ne m'étais pas attendu à la

noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il vous était bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la souveraine absolue, et qui mettait toute sa félicité à vous plaire et à vous obéir.... Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous! belle Manon, dites-moi si vous serez plus fidèle? »

Question inutile et pourtant si naturelle, à laquelle Manon répond oui, sans hésiter. Un détail avertirait un homme moins aveugle et moins épris : elle décrit avec une insistance évidemment exagérée l'émotion qu'elle a éprouvée pendant les exercices théologiques. Elle a eu, dit-elle, de la peine à retenir ses larmes; ses gémissements et ses cris ont été plus d'une fois sur le point d'éclater, enfin elle est venue au séminaire avec l'intention de mourir, si elle n'obtenait pas son pardon. Quelle serait la colère de des Grieux, si on lui apprenait qu'une femme, comme Manon, ne pleure point, parce qu'elle craint de gâter le léger nuage de poudre et le doigt de fard qu'elle a mis pour donner encore plus de piquant à sa beauté? Rien ne lui paraît suspect : pourquoi l'a-t-elle abandonné, c'est la seule question qu'il lui pose, non pourquoi elle est venue. Elle-même le sait-elle précisément? Un reste d'amour au fond du cœur (l'étincelle qui jaillit encore du foyer éteint), beaucoup de curiosité, l'ennui de vivre avec M. de B. qui n'a point la même délicatesse dans les sentiments et le même agrément dans les manières que le chevalier : elle est lasse aussi de son vieil amant et n'a point perdu le souvenir des jeunes et tendres élans de des Grieux.

Aussi, quelle joie pour elle de quitter furtivement avec lui Saint-Sulpice, de passer chez le fripier où, de sa propre bourse, elle habille son amant qui ne s'en offusque point! « Nous passâmes à la friperie. Je repris les galons et l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étais sans un sou; et dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma

sortie de Saint-Sulpice, elle n'avait pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs était médiocre, et elle, assez riche des libéralités de B... pour mépriser ce qu'elle me faisait abandonner. » Désormais, des Grioux n'aura plus le sentiment du vilain rôle qu'il joue. Avec une inconscience si complète qu'elle désarmerait le plus sévère censeur, il reçoit de sa maîtresse l'argent qu'elle gagne, on n'ignore pas comment. Plus tard, on le verra s'installér dans une maison louée par elle à Chaillot et payée par elle.

C'en est donc fini des bonnes intentions du chevalier : le voilà replongé dans le monde et quel monde ! Les soixante mille francs que sa maîtresse a « tirés » de M. de B. promettent au couple un avenir tranquille, au moins pour quelque temps, et c'est merveille d'entendre des Grioux faire la peinture de l'existence réglée qu'il se flatte d'imposer à sa compagne. Qu'il la connaît mal encore, pour lui vanter les charmes d'une vie simple et retirée ! à elle qui n'aime que Paris, son mouvement, ses distractions, ses jouissances raffinées. Aussi les beaux projets du jeune homme sont ils bien vite à l'eau : l'argent coule rapidement entre les doigts de la belle, et pour comble de malheur, une cassette contenant leurs dernières ressources, disparaît pendant un incendie.

Lescaut est là pour les tirer d'affaire. Déjà Prevost nous avait présenté le personnage en raccourci. Deux ou trois traits lui ont suffi pour camper ce type de bretteur, de soudard effronté, d'escroc cynique. Nous avons ainsi l'occasion de visiter les bas-fonds de la société parisienne, au XVIII^e siècle, car Lescaut ouvrira à des Grioux les portes des tripots, il lui apprendra à jouer et à triquer¹, il lui conseillera de « se mettre en liaison avec

1. Nous sommes alors au temps de Law. A cette époque, la vie était fort chère à Paris, et si l'on parcourt le *Journal* de Barbier,

quelque dame vieille et libérale », enfin il essaiera de détruire tout ce qui restait en lui d'intact et d'honnête.

on ne s'étonnera plus que l'argent s'écoule si vite entre les mains du chevalier. « Une paire de bas, écrivait Barbier, vaut quarante livres; le beau drap gris vaut soixante-dix ou quatre-vingts livres l'aune; un train de carrosse qui valait cent écus vaut mille livres. »

Aussi des Grieux a-t-il recours aux expédients du jeu pour combler les vides que les dépenses de Manon font dans sa bourse. Non loin de la rue Vivienne, se trouvait l'hôtel de Soissons, que le prince de Carignan, son propriétaire, convertit en 1720 en un vaste tripot. Barbier (avril 1741) après avoir annoncé la mort du prince de Carignan, ajoutait : « Le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, avait un pareil jeu qui lui rapportait cent trente mille livres par an, payées tous les premiers jours du mois. Ces deux jeux étaient la ruine des enfants de famille de Paris, de bourgeois, d'officiers et d'autres. Cela faisait la ressource d'un nombre de *crocs*; cela donnait lieu à des vols au sortir du jeu, à des accidents funestes. » Ce passage ne nous rappelle-t-il pas bien des scènes de *Manon*, que nous devons considérer désormais comme l'image exacte de la réalité? Voici, d'autre part, un curieux passage tiré d'un ouvrage contemporain, qui nous édifiera sur les maisons de jeux au commencement du XVIII^e siècle, et sur leurs tenanciers : « Un homme de qualité qui veut profiter à Paris doit aller en compagnie. Or, il ne la saurait bien fréquenter, à moins que de savoir jouer, d'autant qu'on n'y trouve guère de compagnie qui ne joue. Les Français, et surtout le sexe, aiment fort le jeu. Aussi trouve-t-on certaines maisons où tout le monde peut aller jouer, sans être présenté. Ces maisons tirent annuellement un grand profit du jeu, et même quelques gens de condition n'ont pas honte de tenir de telles assemblées dans leurs maisons.... Le jeu est un moyen de s'introduire jusque dans les premières compagnies (Nemeltz, *Séjour de Paris*, Leyde, 1727). L'auteur ajoute en note : « Comme il s'est fait bien des changements en France, après la mort du roi Louis XIV, il s'en est fait quelques-uns à l'égard du jeu. Le duc Régent n'avait pas seulement permis tous les jeux de hasard, mais aussi on jouait dans l'hôtel de Trèmes publiquement du matin jusqu'à nuit serrée, où chacun pouvait aller tenter sa fortune. » Pour trouver cet hôtel de Trèmes, des Grieux n'aurait eu que deux pas à faire : il était sis en effet rue Neuve-Saint-Augustin, c'est-à-dire proche le quartier Vivienne.

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, fait observer qu'on a essayé de mettre un frein à la funeste passion du jeu, mais qu'on n'y a guère réussi. « On jouait, dit-il, chez les ambassadeurs, c'étaient des maisons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur; mais elle a déjà repris son cours d'un autre côté. » Les plus grands seigneurs ne

Il n'y réussit pas encore : car le chevalier, désespéré, désemparé, sans argent et toujours plus amoureux, se souvient de Tiberge et implore ses conseils et son appui. L'amitié ne peut, ne doit pas le trahir, quand tout paraît s'effondrer autour de lui. A ce propos, Prevost a exprimé en termes délicats et sentis comment l'amitié d'un homme réellement vertueux est incapable d'oubli et même de défaillance. « Rien n'est plus admirable et ne fait plus d'honneur à la vertu que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connaît parfaitement la probité. On sent qu'il n'y a point de risque à courir. Si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté et de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence. » La conversation des deux amis dans le jardin du Palais-Royal laisse dans

craignaient donc point de se compromettre en patronnant des tri-pots. Au reste, on faisait fortune, non pas en jouant, mais en tenant une maison de jeu. On citait l'exemple d'une dame qui s'étant enrichie dans ce métier, avait réussi à marier sa fille au fils du lieutenant de police M. de Sartine, celui-là même qui poursuivait avec le plus d'acharnement les maisons de jeux. On jouait et on trichait, et personne ne songeait à s'en offusquer. Le chevalier de Gramont, « cet idéal du courtisan français », volait au lansquenet ses camarades et le cardinal Mazarin. Mlle de Launay raconte dans ses *Mémoires* pourquoi la duchesse de la Ferté trichait, quand elle daignait jouer avec ses gens : « Elle poussait la familiarité si loin qu'elle assemblait non seulement ses domestiques, mais tous les gens qui fournissaient sa maison, comme boucher, boulanger, etc., les mettait autour d'une grande table et jouait avec eux une espèce de lansquenet. Elle me disait à l'oreille : « Je les triche, mais c'est qu'ils me volent. »

Qu'on s'étonne après cela que des Grieux se justifie ainsi devant son père : « J'ai usé de quelque supercherie au jeu : M. le marquis... et le comte de... n'ont point d'autres revenus. M. le prince de... et le duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. »

l'esprit une impression saine et reposante. Quel contraste avec la scène de Saint-Sulpice ! D'un côté, la passion dans toute sa fougue, avec son ardeur débordante et l'enivrement de ses caresses, de l'autre l'affection la plus tendre, la plus éclairée, et la plus profonde. Nul en effet, mieux que Tiberge, ne s'entendrait à réconforter la pauvre âme inquiète de des Grieux. Dès l'abord, il se tait et se contente de l'embrasser longuement, puis devant les larmes et l'abattement du jeune homme, il s'ingénie à le consoler, l'assure de son zèle, de la constance de son attachement et, bien qu'il lui en coûte, lui promet l'argent dont il a besoin. Quand il le jugera irrémédiablement perdu, et devenu sourd à ses remontrances, alors seulement il l'abandonnera, quitte... à le retrouver plus tard, lorsque la fortune trahira de nouveau le chevalier.

Le malheur en effet ne tarde pas à fondre encore sur lui. Ses valets le volent et Manon cède aux propositions du vieux G. M., après avoir adressé à des Grieux la lettre dont chacun se souvient. Tout dans cette lettre, depuis les premiers mots jusqu'aux derniers, est à retenir pour qui veut se faire une idée juste du caractère de Manon. Elle aime des Grieux, mais elle aime encore plus ses aises. Elle prend un amant pour elle et pour..... lui ; elle n'est point égoïste et songe aux autres comme à elle : « Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi, pour quelque temps, le ménage de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ! Je travaille pour rendre mon chevalier riche et heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon ; il te dira qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter. »

Des Grieux, à la lecture de cette lettre, est en proie aux mêmes douleurs qu'après la première trahison. Qu'on ne dise pas cependant que Prevost se répète et son héros avec lui. Non, certes. La première fois, des Grieux ne se console qu'avec peine de l'infidélité de sa maîtresse.

Maintenant, il s'accommodera vite d'un partage avec G. M., que je ne sais comment qualifier; et cela, sur les perfides conseils de Lescaut. L'auteur, avec un art infini, suit admirablement bien (je l'ai déjà indiqué) le développement graduel du vice dans l'âme du chevalier, il en marque les différentes étapes et les note de traits brefs et caractéristiques. Des Grieux essaie bien de lutter encore : la délicatesse, l'honnêteté, la loyauté qu'il tient de son éducation première, lui font entendre leur voix; et dans la peinture de ces sentiments contradictoires, Prevost, selon son habitude dans *Manon*, a mis autant de sobriété que d'exactitude. Quant aux bons tours que jouent au naïf G. M. les trois acolytes, ils seraient sans excuse, si G. M. lui-même ne méritait d'être berné comme il l'est. Des Grieux déploie une rouerie spirituelle que nous ne lui connaissions pas. Avec Manon et le garde du corps, il est à bonne école et profite, en élève intelligent, des leçons qu'ils lui prodiguent.

Mais G. M. détrompé se venge cruellement : des Grieux est enfermé à Saint-Lazare et Manon à l'Hôpital¹. A Saint-Lazare, des Grieux reçoit la visite de Tiberge, avec qui il

1. L'Hôpital général (aujourd'hui la Salpêtrière) où des Grieux vient si audacieusement retrouver Manon, avait été ouvert le 7 mai 1657. Avant la Révolution, se trouvait au centre de l'Hôpital une maison de force divisée en quatre prisons : elle comprenait le *commun* destiné aux filles les plus dissolues, la *correction* pour celles qui paraissaient accessibles au repentir, la *prison* réservée aux détenues de par le roi, la *grande force* aux femmes flétries par arrêt (Béraud et Dufey, *Dict. hist. de Paris*). Les filles ordinairement au nombre de plus de 3 000 travaillaient à des ouvrages de dentelle, de tapisserie, de broderie et autres. « L'Hôpital, c'étaient les rigueurs d'un autre siècle; la femme y était rasée, et en cas de récidive, elle était soumise à des châtimens corporels » (E. et J. de Goncourt, *La femme au XVIII^e siècle*). Dans le volume de MM. de Goncourt, on pourra voir la description de deux gravures qui confirment les faits en question. Ces deux gravures sont à comparer avec le *Transport des filles de joie à l'Hôpital* de Jeaurat, gravé par Le Vasseur. On comprendra mieux alors le désespoir de des Grieux en apprenant que sa maîtresse est à l'Hôpital.

s'entretient longuement. Il commence par lui déclarer qu'entre la vertu et l'amour, son choix depuis longtemps est fait : « Toutes choses me paraissent donc égales de votre côté et du mien ; ou, s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, et l'autre est éloigné ; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps ; et l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certaine que par la foi..... Combien trouve-t-on de déserteurs de la sévère vertu, et combien en trouverez-vous peu de l'amour ? Répondrez-vous encore que, s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infaillibles et nécessaires ; qu'on ne trouve plus de tyrans, ni de croix, et qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce et tranquille ? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paisibles et fortunés ; et, ce qui fait encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajouterai que l'amour, quoiqu'il trompe assez souvent, ne promet du moins que des satisfactions et des joies, au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triste et mortifiante. Ne vous alarmez pas, ajoutai-je, en voyant son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs, et de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée : or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que, de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'aperçoit bientôt qu'on le trompe, lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmants ; et cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. »

A ces accents chaleureux et convaincus, ne croirait-on pas entendre Prevost lui-même, et plus loin, lorsque le jeune

homme avoue qu'il connaît son devoir, sans avoir assez de force pour le pratiquer, qu'au reste il ne sait trop ce qu'il est lui-même et ne voit pas clairement ce qu'il doit être, n'avons-nous pas l'impression que le romancier fait ici sa propre confession?

Des Grieux s'évadant de Saint-Lazare nous rappelle les passages les plus romanesques de *Cleveland* et du *Doyen de Killerine*. Dans *Manon Lescaut*, celui de ses ouvrages où l'étude des sentiments tient le plus de place, au détriment des péripéties dramatiques, Prevost n'a pas complètement renoncé à sa manière habituelle. Un roman sans aventures serait-il à ses yeux un véritable roman? Si des Grieux s'est évadé, s'il s'est mis sur la conscience la mort d'un homme, c'est moins pour lui qu'il a agi que pour sa maîtresse. Il brûle de la sauver, car c'est de ses souffrances qu'il souffre. Mais les murailles de la prison sont bien hautes et les détenues bien gardées. Heureusement que l'amour rend ingénieux! Il a l'idée de s'adresser au fils d'un administrateur de l'Hôpital, comptant bien rencontrer chez un homme jeune, un cœur compatissant à ses infortunes. Il ne s'est point trompé et grâce à l'appui secourable de M. de T., il lui est enfin donné de revoir sa chère Manon. Et dès lors, il n'a point de cesse qu'il n'ait trouvé moyen de la délivrer. Le moyen est simple : elle sortira de la prison déguisée en homme et voilà nos deux amants de nouveau réunis. Des Grieux souhaite-t-il un autre bonheur? « Je la tiens du moins, disais-je; elle m'aime, elle est à moi. Tiberge a beau dire, ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrais périr tout l'univers sans y prendre intérêt; pourquoi? parce que je n'ai plus d'affection de reste. »

Éphémère est ce bonheur tant désiré : la mort inopinée de Lescaut assassiné par un inconnu, au détour d'une rue, met encore des Grieux dans le plus cruel embarras. Qui lui indiquera désormais le chemin de ces maisons

louches où l'on trouve à plumer des joueurs inexpérimentés? Qui donc lui prêterait de l'argent gagné, Dieu sait comme, mais cependant bon à prendre dans les passes difficiles? Le fidèle Tiberge le tirera encore d'affaire. C'est sous les ombrages discrets du Luxembourg, en quelque coin retiré du vieux jardin (témoin d'un des actes décisifs de la vie de Prevost), que des Grieux a fixé le rendez-vous. Sans hésitation, « avec cet air ouvert et ce plaisir à donner qui n'est connu que de l'amour et de la véritable amitié », Tiberge remet à des Grieux cent pistoles et dans les sages conseils dont il les accompagne, rien ne paraît de cette humeur morose et chagrine qu'on a le tort de lui attribuer quelquefois. Chez lui tout est empreint de gravité, de sérieux et de raison. Et pourtant il ferme les yeux sur le passé de des Grieux, qu'il doit blâmer au fond du cœur. Comme il ignore que Manon a quitté l'Hôpital et rejoint son chevalier, il conjure ce dernier de rentrer en grâce auprès de son père. Des Grieux a bien d'autres idées en tête, maintenant qu'il est en possession de son argent. Tiberge lui parle et il écoute d'un air distrait : ses pensées sont à Chaillot, dans la petite maison rustique où il a installé sa maîtresse.

Prevost clôt ici la première partie de son récit. Est-ce à dire qu'il y ait là comme un arrêt dans les événements, une sorte de tournant dans la vie des deux héros, qu'une nouvelle ère commence dans leur orageuse existence? En aucune façon. Cette division est toute factice et on l'eût attendue plutôt ailleurs. Chez des Grieux c'est la même crédulité, la même confiance en l'avenir, chez Manon la même légèreté, les mêmes caprices que jadis. Rien n'est changé dans leurs caractères, rien par conséquent dans leurs actes. L'épisode du prince italien, si délicieusement raconté, ne nous rassure guère sur la fidélité de Manon, bien au contraire. Il s'en est encore fallu de peu que des Grieux ne fût trompé, et rien ne prouve que Manon a joué

la comédie, comme elle le dit, pour le plaisir de duper un soupirant naïf. Une fois de plus, l'argent et tous les avantages, toutes les aises de la vie qu'il apporte avec lui allaient peut-être faire échec à la jeunesse de des Grieux, à sa bonne mine, à sa tendresse, en un mot à tout ce qui captive et enchaîne Manon : au dernier moment, l'amour a été le plus fort et Manon, présentant au prince un miroir, s'écrie dans un élan sincère d'amour juvénile : « Voyez, monsieur... regardez-vous bien, et rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime, et que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement ; car je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très humble, tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens ¹. » Prevost dans cette scène déploie une vivacité et un esprit qui contrastent singulièrement avec le ton ordinairement pathétique de ses récits. J'ajouterai qu'il y a là de quoi tenter le

1. L'épisode du prince italien fut ajouté par Prevost dans l'édition de 1753 parce qu'il le jugeait nécessaire « à la plénitude d'un des principaux caractères » : c'est de Manon qu'il s'agit, bien entendu. — M. de Montaignon s'exprime ainsi au sujet de cette addition : « C'est le seul sacrifice que Manon fasse à des Grieux. Toutes les fois qu'il n'est plus trop riche ou qu'il peut cesser de l'être un moment, Manon, qui l'aime pourtant à sa façon, s'empresait toujours de le quitter pour de l'argent. En la faisant, même dans cette forme folle et presque involontaire, préférer son amant à beaucoup d'argent, Prevost a certainement ajouté, comme il le dit « à la plénitude d'un des principaux caractères », et, sans qu'on s'en aperçoive, rendu Manon plus sympathique qu'elle ne le serait sans cela ». — Notre opinion, à nous, est que précisément on sent trop, dans l'épisode en question, le morceau rapporté après coup : cette conduite exceptionnelle d'une fille ordinairement si pratique nous étonne. On peut à la rigueur l'expliquer, ainsi que nous le faisons, en reconnaissant que l'amour l'emporte quelquefois brusquement sur l'intérêt (même chez la femme la moins sensible), mais il est bien difficile d'admettre qu'elle ait réellement joué la comédie, quand elle répondait aux avances du prince.

pinceau d'un peintre. Nous voyons les personnages comme dans un tableau : gestes, poses, attitudes, physionomies, tout s'enlève avec un relief extraordinaire. Manon s'amusant à coiffer son chevalier et, de temps à autre, interrompant cette grave occupation pour le regarder, penchée sur son épaule, imagine-t-on pour un artiste plus séduisant motif? Aussi a-t-il été reproduit par tous les illustrateurs, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

Pour une fois, Manon n'a pas cédé aux tentations : à la première occasion — qui ne se fera pas attendre — elle se laissera de nouveau aller à son goût naturel pour le luxe et les jouissances matérielles. Son cœur, elle le conserve à des Grieux, car elle préfère un amant jeune et bien fait aux plus opulents financiers : mais décidément avec l'amour, elle veut autre chose qu'une chambre d'auberge et un ordinaire frugal. Aussi le fils du vieux G. M. n'a-t-il pas de peine à l'éblouir; il lui offre un hôtel, des laquais, un cuisinier et de fort bonnes rentes. Ce troisième abandon est plus dur encore pour des Grieux que les deux autres, parce que Manon a la cruauté de lui envoyer une jolie fille au minois piquant, aux yeux caressants, chargée de le consoler. Cruauté, disons-nous : est-ce bien, en y réfléchissant, de la cruauté? Manon a trouvé des compensations : elle tient à en fournir une aussi à son chevalier. Le malheur est qu'elle ne comprend point l'amour comme des Grieux. Lui le rêve absolu, éternel; elle, le considère comme un aimable passe-temps, et la satisfaction passagère des sens. Un malentendu sépare ces deux êtres, qui se dissipera seulement à la fin. On devine comment des Grieux reçoit la messagère, dont la vue lui retourne le fer dans la plaie. Toutes ses pareilles lui sont en abomination, elle plus encore que les autres; et la pauvre fille se retire confondue de l'accueil qu'elle a reçu. Cependant des Grieux réfléchit. Puisque déjà deux fois il a pris patience, pourquoi donc s'indigner et se désespérer à la troisième?

Manon lui reviendra, quand elle sera lasse de son nouvel amant. Peu à peu il s'habitue à son odieuse ou ridicule situation, comme on voudra. Au reste il a raison de ne pas perdre courage : car il arrive à tromper le fils aussi bien que le père : et n'était un incident imprévu, il le remplacerait auprès de Manon à table et... ailleurs. En effet les deux amants n'ont pas été longs à se réconcilier. Manon demande son pardon, mais ne l'implore pas. Quant au chevalier, après avoir traité sa maîtresse de coquine et de perfide, et juré qu'il ne la reverrait de sa vie, à peine s'est-il éloigné de quelques pas, qu'il revient, se jette à ses pieds et par un de ces revirements (qu'explique sa grande jeunesse) il serre entre ses bras celle qu'il couvrait d'injures tout à l'heure. Le vieux G. M. prévenu que son fils a été séquestré, et se doutant bien que le coupable est des Grioux dont il a déjà éprouvé la fourbe, vient interrompre les épanchements du couple trop confiant, qui se voit arrêté et bientôt emprisonné.

On remarquera que Prevost ne varie guère ses incidents et ses péripéties. Après l'incarcération à Saint-Lazare et à l'Hôpital, voici maintenant le Châtelet qui dresse ses tours menaçantes aux yeux de nos jeunes gens désolés. Et des Grioux se lamente, accuse le ciel et maudit le destin : « Pourquoi, s'écrie-t-il, ne sommes-nous pas nés l'un et l'autre avec des qualités conformes à notre misère? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentiments. Hélas! quel triste usage en faisons-nous, tandis que tant d'âmes basses et dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune! » Il ne se doute pas, le malheureux, que sa conduite mérite bien quelques représailles et trouve très naturel au contraire de s'être joué du jeune G. M., de l'avoir enfermé pour manger son souper et tenter de faire mieux encore. Et pourquoi? parce que G. M. lui a volé sa maîtresse. Il oublie que celle-ci n'a pas demandé mieux que de se laisser prendre.

Un personnage que nous n'avons qu'entrevu et sous un jour peu favorable, intervient alors : c'est le père de des Grieux. Mandé à Paris par son fils lui-même qui espère le fléchir, sa honte et sa colère n'ont plus de bornes, lorsqu'il le retrouve entre les quatre murs du Châtelet. Mais le coupable sait plaider sa cause avec tant de chaleur et de conviction, l'amour le rend si éloquent que le vieillard se laisse toucher et qu'oubliant ses griefs, il n'a plus qu'un but : obtenir l'élargissement de son fils. Lui, de son côté, n'a pas d'inquiétude : il est sûr de recouvrer la liberté. Est-il plus répréhensible que les trois quarts des grands seigneurs du temps ? Qui d'entre eux n'a point une ou deux maîtresses ? qui même n'use pas de supercherie au jeu ?

A voir son père favorablement disposé pour lui, des Grieux s'est imaginé qu'il envelopperait Manon dans son pardon et interviendrait aussi en sa faveur. Il est bientôt désabusé, car les portes de la prison qui se sont ouvertes pour lui, restent fermées devant elle. Bien plus, elle sera chassée de Paris, de France et envoyée en Amérique avec un convoi de filles perdues. A cette horrible nouvelle que des Grieux apprend dans la loge du concierge du Châtelet, il s'en faut de peu que sa raison ne l'abandonne. Voilà à quoi ont abouti toutes ses espérances et tous ses efforts ! L'objet de sa tendresse si souvent perdu et retrouvé va donc lui être brutalement arraché : « Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit et plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant je perdis la connaissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée, lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre et sur moi-même, pour m'assurer si je portais encore la malheureuse qualité d'homme vivant. » Mais non, des Grieux ne veut pas mourir. Tant qu'il lui restera un souffle de vie, il l'emploiera à sauver sa maîtresse : « Ma mort n'eût été utile qu'à moi. Manon avait

besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer sans ménagement. » Avec sa violence habituelle, il décide d'abord de tuer les deux G. M. et le lieutenant de police, de fondre à main armée sur l'hôpital où Manon à son insu avait été menée pour la seconde fois. Même son père qui a contribué à l'infortune de sa maîtresse ne sera pas épargné. Heureusement pour lui qu'en circulant dans les rues, la raison lui revient et qu'il adopte de plus sages projets. Tiberge est, comme de juste, mis à contribution, ainsi que M. de T., et des Grioux, grâce à l'argent qu'il a reçu d'eux, entre aussitôt en campagne. Sur les conseils de M. de T., il tentera d'enlever Manon aux archers qui la conduiront au Havre; mais auparavant, il essaiera de fléchir son père à l'endroit de celle qu'il aime. Ses prières sont touchantes et propres à émouvoir le cœur le plus insensible : « Ah ! monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G. M. Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant, c'est la plus douce et la plus aimable créature qui fut jamais. Que n'a-t-il plu au ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment ! Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante que je le suis qu'elle vous l'aurait paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez détesté les noirs artifices de G. M. Vous auriez eu compassion d'elle et de moi. Hélas ! j'en suis sûr. Votre cœur n'est pas insensible. Vous vous seriez laissé attendrir. » Peine perdue ! le nom de sa mère maladroitement invoqué par des Grioux ne sert qu'à exaspérer davantage le vieux gentilhomme : « Ne me parle pas davan-
« tage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir
« échauffe mon indignation. Tes désordres la feraient
« mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir.
« Finissons cet entretien, ajouta-t-il ; il m'importune, et ne

« me fera point changer de résolution. Je retourne au logis.
 « Je t'ordonne de me suivre. » Le ton sec et dur, avec lequel il m'intima cet ordre, m'e fit trop comprendre que son cœur était inflexible. »

Dès lors, un coup de force devient indispensable et quatre hommes résolus seront choisis par des Grieux pour l'accomplir. Lui cinquième, la petite troupe sera assez forte pour lutter contre les six archers chargés de surveiller les prisonnières. Rendez-vous est pris à la porte Saint-Honoré, à l'extrémité du faubourg. — Déjà les voitures paraissent au loin et des Grieux va s'élancer à leur rencontre, lorsque la fortune le trahit encore : trois de ses compagnons affolés de terreur à la vue des gardes qui se mettent sur la défensive, tournent bride et piquent des deux vers Paris. Qu'importe ! des Grieux se contentera de l'homme qui lui reste : il marcherait même seul. En cet instant décisif, une armée entière ne l'arrêterait pas. Il réfléchit cependant, et prend un parti plus sûr : il priera, suppliera les archers de le laisser suivre Manon jusqu'au Havre, puis il s'embarquera avec elle pour l'Amérique ¹.

1. Manon est transportée au Havre en compagnie d'autres filles sur une charrette escortée par la maréchaussée. Voici quelques fragments d'un petit poème d'ailleurs fort plat intitulé : *La déroute et l'adieu des filles de joye de la ville et fauxbourgs de Paris*. Ils serviront à préciser la scène retracée par Prevost. L'auteur qui a des prétentions morales commence par quelques réflexions philosophiques :

Voilà ce que c'est d'écouter
 Un sexe qui nous veut tenter,
 Qui nous fait croire qu'il nous aime,
 Et puis nous perd comme lui-même.

Ensuite il félicite le gouvernement des mesures sévères prises contre les filles :

La prudente politique
 En va faire une République
 Que l'on veut envoyer à l'eau,
 S'entend pourtant dans un vaisseau.
 Alors toute personne sage
 Fera des vœux pour leur passage,
 Priera les flots, Neptune aussi
 De les porter bien loin d'ici.

Qui ne se souvient des pages immortelles qui suivent, du désespoir de des Grieux, au spectacle de Manon montée sur la charrette infamante, de ses larmes, de ses réflexions déchirantes? « Ah! les expressions ne rendent jamais qu'à

.....
 Pourtant dans ce fâcheux départ
 On voit blêmir un pauvre drôle,
 Quand il entend lire le rôle,
 Où des premières est Fanchon,
 Qui de ses deux yeux de cochon
 Lui vient percer le cœur et l'âme,
 Alors il ne peut qu'il ne blâme
 Et polices et magistrats :
 O, dit-il, en parlant tout bas,
 Quelle injustice, quel dommage
 De faire à Fanchon cet outrage.

 Enfin nos pies dénichées,
 De leur départ assez fâchées
 De tous côtés d'un œil hagard
 Regardent le tiers et le quart :
 Mais tiers ni quart tel qu'il puisse être
 Ne fait semblant de les connaître,
 L'une soupire, l'autre rit,
 L'une pleure, une autre maudit.

 Adieu promenades de Seine,
 Chaliot, Saint-Cloud, Ruel, Surenne,
 Ha! que nous allons loin d'Issy,
 De Vaugirard et de Passy.

 Adieu Pont-Neuf, Samaritaine,
 Butte Saint-Roch, petits Carneaux,
 Où nous passions des jours si beaux;
 Nous allons en passer aux Isles,
 Puisqu'on ne nous veut plus aux villes,
 Il nous faut aller au désert.
 Combien de galands ébahis,
 Par elles se sont vus trahis.
 Et combien de lâches querelles
 Se sont faites pour l'amour d'elles,
 De mauvais coups, d'assassinats,
 De vols qu'elles ne disent pas.

 Combien de jeunes gens enfin
 Ont fait par là mauvaise fin,
 Combien de désordre aux familles.

A la fin du siècle, Mercier représentait aussi les filles dans le chariot « toutes debout et pressées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci se cache le visage; les plus effrontées soutiennent les regards de la populace qui les apostrophe; elles ripostent indé-

de mi les sentiments du cœur : mais figurez-vous ma pauvre maîtresse enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un ruisseau de larmes, qui se faisaient un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avait pas même eu la curiosité de les ouvrir lorsqu'elle avait entendu le bruit de ses gardes, qui craignaient d'être attaqués. Son linge était sale et dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air; enfin, tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paraissait dans un désordre et un abattement inexprimable. » Cette route de Paris au Havre sera le calvaire de des Grieux. Ah! s'il a été faible et coupable, s'il a méconnu ses devoirs d'honnête homme et de fils, quel dur châtiment est le sien, et comme nous le trouvons même disproportionné à la faute. Quelle impression de pathétique nous laisse ce voyage lamentable où les deux héros prennent une sorte de grandeur tragique! Quel sombre dénouement à cette histoire restée jusqu'alors plutôt légère et plaisante! « Mes soupirs et mes exclamations fréquentes m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, et je remarquai que, dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi; mais étant retenue par sa chaîne, elle retomba

cemment et bravent les huées qui s'élèvent sur leur passage. Ce char scandaleux traverse une partie de la ville en plein jour; les propos que cette marche occasionne sont encore une atteinte à l'honnêteté publique. » Ailleurs il écrit : « On enlève tous les mois, sans beaucoup de façons et sur le simple ordre d'un commissaire, trois à quatre cents femmes publiques; on met les unes à Bicêtre pour les guérir, les autres à l'hôpital, pour les corriger. Celles qui ont quelque argent se tirent d'affaire. » On embarquait pour le Mississipi des filles que l'on mariait à des voleurs. Le *Journal manuscrit de la Régence* dit qu'en une seule fois on mariait, dans l'église du prieuré de Saint-Martin des Champs, 180 filles avec autant de voleurs tirés des prisons.

dans sa première attitude. » Ce qui rend cette fin si belle, c'est la pureté, l'intégrité des sentiments. Rien d'apprêté, ni de faux. Cet élan spontané de Manon vers son chevalier, qu'il est touchant et naturel ! Elle oublie qu'elle est captive, impuissante et veut aller droit à celui qui demeure son unique soutien. Voilà de ces détails qui donnent à une scène un relief saisissant et la gravent définitivement dans la mémoire. La simplicité de la forme est d'ailleurs en parfaite concordance avec la vérité du fond, le cœur de l'écrivain déborde et sa plume suit sans peine les mouvements de son cœur.

Manon parle peu, mais ses regards, ses gestes, son silence même est éloquent : « Il semblait que la honte et la douleur eussent altéré les organes de sa voix : le son en était faible et tremblant.... Tous les mouvements de son âme semblaient se réunir dans ses yeux. Elle les tenait fixés sur moi. » Si parfois sa bouche laisse échapper quelques mots, ce sont des mots de reconnaissance et de joie, oui de joie ; car elle ne se croyait pas digne d'inspirer un amour si opiniâtre. L'espoir renaît dès lors au cœur de des Grieux : en cette crise suprême, il ne doute plus de l'affection de celle qui l'a si souvent trahi. Pour la première fois depuis longtemps, il n'a plus ni crainte, ni soupçon et sa félicité est sans mélange : « J'avais perdu, à la vérité, tout ce que le reste des hommes estime ; mais j'étais maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimais. Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m'importait-il en quel endroit vivre, si j'étais sûr d'y vivre, si j'étais sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse ? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amants fidèles ? Ne trouvent-ils pas, l'un dans l'autre, père, mère, parents, amis, richesses et félicité ? » Si bien que sur cette route déserte, au milieu de ces archers qui les guettent et sans doute les raillent, lorsque de nouvelles calamités les menacent peut-être, les deux amants goûtent le bonheur le

plus profond et le plus pur qui fut jamais. Les hommes civilisés ne leur ont ménagé aucune torture : qu'ont-ils donc à redouter des pays sauvages où leur sort ne saurait être plus cruel qu'en Europe? Au sein de la nature, dans ces régions solitaires, loin des injustes lois humaines, ils se consacreront l'un à l'autre et le monde pour eux n'existera plus.

Prevost, par une antithèse saisissante, a opposé aux entretiens si émouvants de Manon et de des Grieux, la brutalité et les exigences de leurs gardiens, qui escomptent la violente passion du jeune homme pour lui extorquer ses dernières ressources. Dès qu'il s'approche de sa maîtresse, il est obligé de vider sa bourse. Ces traits réalistes placés comme au second plan du tableau en soulignent la vigueur et rehaussent les deux figures principales. Mais le lugubre voyage est terminé, ou du moins le voyage sur terre : car la traversée va commencer. Notons ici qu'un écrivain moderne n'eût pas manqué de donner libre carrière à son imagination, en dépeignant le spectacle imposant de la mer et du ciel, sans doute même celui d'une tempête : orage dans les cœurs, orage sur les flots, le rapprochement est indiqué. Qu'on se représente un Chateaubriand, par exemple, en face d'un pareil sujet et la différence sautera aux yeux, lorsqu'on lira ces simples lignes de l'abbé Prevost. « Nous mîmes à la voile. Le vent ne cessa point de nous être favorable. »

Disons-le franchement : ce qui suit est froid et languissant auprès de ce que nous venons de lire : l'installation du couple à la Nouvelle-Orléans, la vie bourgeoise qu'il y mène quelque temps, les scrupules religieux de des Grieux qui tient à régulariser son union avec Manon¹ (il est vrai

1. « L'innocence de nos occupations, et la tranquillité où nous étions continuellement, servirent à nous faire rappeler insensiblement des idées de religion. Manon n'avait jamais été une fille impie. Je n'étais pas non plus de ces libertins outrés, qui font

que l'auteur voulait ainsi innocenter son ouvrage), la satisfaction de Manon à la pensée qu'elle va être épousée, tout cela n'est-il pas bien vulgaire et hors de propos? C'est l'infériorité de l'abbé Prevost de ne pas savoir prolonger une veine heureuse et féconde, de l'abandonner trop tôt, ou mieux, de ne pas s'arrêter quand il le faudrait, quand le lecteur réclame impérieusement une conclusion : au lieu de la lui donner, il se perd en de longs détails filandreux qui nous impatientent et nous énervent. Heureusement qu'ici Prevost ne tarde pas trop à reprendre pied et que les dix pages finales rachètent la médiocrité de celles qui précèdent.

Synnelet, le neveu du gouverneur, a vu Manon et n'a pu la voir sans l'aimer. L'enchanteresse exerce partout son sortilège, il faut que le pauvre des Grieux en fasse l'épreuve jusque dans le Nouveau Monde. Synnelet intrigue auprès de son oncle pour empêcher le mariage et il y réussit. On juge des inquiétudes de des Grieux : « Je prenais un parti; je le rejetais pour en prendre un autre. Je parlais seul, je répondais tout haut à mes pensées; enfin j'étais dans une agitation que je ne saurais comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avait les yeux sur moi. Elle jugeait, par mon trouble, de la grandeur du péril; et, tremblant pour moi, plus que pour elle-même, cette tendre fille n'osait pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ses craintes. Après une infinité de reflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des consi-

gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour et la jeunesse avaient causé tous nos désordres. L'expérience commençait à nous tenir lieu d'âge; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étaient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon.... Je lui fis comprendre qu'il manquait une chose à notre bonheur : « C'est, lui dis-je, de le faire approuver du ciel... »

dérations d'honneur, et par le souvenir de mon respect et de son affection. Manon voulut s'opposer à ma sortie. Elle me disait, les larmes aux yeux : « Vous allez à la mort. Ils vont vous tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. » Des Grieux triomphe cependant des efforts de Manon. Il essaie d'attendrir le cœur du gouverneur, mais en vain : celui-ci reste inflexible : « Manon dépendait de lui. Il avait donné sa parole à son neveu. » Puis, c'est le duel avec Synnelet et la fuite fiévreuse, éperdue des deux amants, jusqu'au moment où Manon, à bout de forces, demande à prendre quelques instants de repos, et meurt épuisée de terreur et de fatigue entre les bras de son chevalier.

Voilà l'œuvre qui, à elle seule, suffit à rendre immortel le nom de l'abbé Prevost. Tranche-t-elle absolument sur les autres et doit-on la considérer comme étrange et surprenante? Non certes. D'ailleurs, les contemporains ne lui accordaient pas une place à part et ne s'intéressaient pas moins aux infortunes de Cleveland qu'à celles de des Grieux : c'est depuis, c'est dans notre siècle que *Manon* a obtenu une faveur marquée, au détriment du reste. Au cours de cette analyse, on a pu relever les traits qui se retrouvent à la fois dans *Manon* et les autres romans : je les rappelle brièvement.

D'abord, l'amour dans *Manon* est bien tel que le conçoit généralement Prevost : une passion qui se révèle soudainement et dont on chercherait bien inutilement à triompher. Qu'on se souvienne de la rencontre des deux héros à l'arrivée du coche d'Arras, de la fascination que les regards, le sourire de Manon exercent sur l'esprit de des Grieux, de cet entraînement irrésistible, fatal, qu'on a quelquefois trouvé invraisemblable et peu expliqué, mais qui est, on ne le niera point, dans le goût et les habitudes de l'auteur. Qu'on se souvienne aussi de cet amour insensé qui corrompt et avilit des Grieux, et l'on songera aussitôt

à mille passages des *Mémoires d'un homme de qualité* ou du *Doyen de Killerine*, où la peinture est moins vive sans doute, mais qui sont bien écrits de la même main. La passion exerce sur des Gricux un empire si tyrannique que cet homme ou plutôt cet enfant, naturellement doux et sensible, pour employer l'expression du temps, se laisse aller à tous les emportements, quand il s'agit de la femme qui l'a ensorcelé. Lorsqu'il apprend de la bouche du vieux G. M. qu'elle a été enfermée par ses soins à l'Hôpital général, il se jette sur lui, le renverse à terre et le prend à la gorge. Quand il est trompé par le jeune G. M., il déclare qu'il poignardera de sa propre main le père et le fils. Et plus tard, on sait de quelle façon il accueille le père, au moment où celui-ci le menace de la potence : « Infâme, ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet. Apprends que je suis d'un sang plus noble et plus pur que le tien ! Oui, ajoutai-je, je sais ce qui est arrivé à ton fils, et si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, et te promets le même sort après lui. » Des Gricux a perdu la tête, il délire, il se compromet et son amour qui l'aveugle le conduit à sa perte. Aussi comprend-on que, dans cet entretien avec Tiberge où l'amour et la théologie forment un si singulier mélange, il affirme, en vrai janséniste, que l'homme n'a pas la liberté d'agir à sa guise, et qu'en dépit de ses bonnes intentions, il est incapable, avec ses seules ressources, de pratiquer la vertu.

Nous avons souvent observé que, dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, Prevost s'ingéniait à faire naître sous les pas de son héros les malheurs les plus inattendus et les plus lamentables. Dans *Manon*, c'est toujours au moment où des Gricux se prépare à jouir des bienfaits de la fortune qu'un événement inopiné vient s'opposer à sa félicité : c'est l'incendie de la petite maison de Chaillot et le vol du coffre-fort, c'est la trahison des domestiques qui s'enfuient

avec l'argent et les habits de leur maître, ce sont aussi les infidélités successives de Manon, si bien que son amant peut dire avec raison comme Cleveland ou le Marquis : « J'étais né pour les courtes joies et les longues douleurs ». De même, les incidents romanesques fourmillent dans *Manon*, qu'on aurait tort de se représenter comme une simple étude de sentiments : ces évasions successives de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, de l'Hôpital général, la mort de Lescaut, les aventures de Tiberge, avant de retrouver des Grioux à la Nouvelle-Orléans, nous rappellent que nous avons affaire au plus inventif des narrateurs.

Je n'insiste pas sur le besoin intempestif de moraliser qui s'étale ici aussi bien qu'ailleurs. La préface destinée à expliquer la raison d'être de l'œuvre nous éclaire assez sur le dessein de l'auteur¹. Mais craignant qu'il ne soit pas

1. « ... Chaque fait qu'on y rapporte (dans les ouvrages comme *Manon Lescaut*) est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice. » (Avis de l'auteur.) A propos des intentions morales de Prevost, dans *Manon Lescaut*, il faut citer la page suivante empruntée au *Pour et Contre* (t. III, n. 36, p. 137). L'auteur y fait naïvement l'apologie de son œuvre. « On y voit, écrit-il, un jeune homme, avec des qualités brillantes et infiniment aimables, qui, entraîné par une folle passion pour une jeune fille qui lui plaît, préfère une vie libertine et vagabonde à tous les avantages que ses talents et sa condition pouvaient lui promettre; un malheureux esclave de l'amour, qui prévoit ses malheurs sans avoir la force de prendre quelques mesures pour les éviter, qui sent vivement, qui y est plongé, et qui néglige les moyens de se procurer un état plus heureux, enfin un jeune homme vicieux et vertueux tout ensemble, pensant bien et agissant mal, aimable par ses sentiments, détestable par ses actions. Voilà un caractère bien singulier. Celui de Manon Lescaut l'est encore plus. Elle connaît la vertu, elle la goûte même et cependant elle commet les actions les plus indignes. Elle aime le chevalier des Grioux avec une passion extrême; cependant le désir qu'elle a de vivre dans l'abondance et de briller, lui fait trahir ses sentiments pour le chevalier, auquel elle préfère un riche financier. Quel art n'a-

encore assez manifeste, c'est Tiberge, l'Ariste du roman, qu'il charge de parler en son nom, Tiberge qui adresse à des Grioux les reproches que Prevost devait s'adresser à lui-même, en ses jours de remords et de repentance.

Je remarque aussi cette échappée sur le Nouveau Monde qui déjà nous annonce les descriptions si longues de Cleveland sur les mœurs des Abaquis et son enthousiaste admiration pour les peuples d'outre-Mer qui, restés à l'écart et n'ayant suivi que les inspirations de la nature, ignorent le vice et ses dangereuses séductions. Des Grioux en route pour la Nouvelle-Orléans avec sa maîtresse, se dit que les sauvages seront moins barbares à son égard que ne l'ont été les hommes civilisés : « Si les relations qu'on en fait sont fidèles, ils suivent les lois de la nature. Ils ne connaissent ni les fureurs de l'avarice qui possèdent G. M., ni les idées fantastiques de l'honneur qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amants qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. »

J'irai plus loin : l'intrigue languissante à la fin, certains épisodes rajoutés après coup, comme celui du prince italien, le silence gardé sur les antécédents de Manon, sur ses origines, sa famille, la façon dont elle a été élevée et

t-il pas fallu pour intéresser le lecteur et lui inspirer de la compassion, par rapport aux funestes disgrâces qui arrivent à cette fille corrompue ! Quoique l'un et l'autre soient très libertins, on les plaint, parce que l'on voit que leurs dérèglements viennent de leur faiblesse et de l'ardeur de leur passion et que d'ailleurs ils condamnent eux-mêmes leur conduite et conviennent qu'elle est très criminelle. De cette manière, l'auteur, en représentant le vice, ne l'enseigne point. Il peint les effets d'une passion violente qui rend la raison inutile, lorsqu'on a le malheur de s'y livrer entièrement ; d'une passion qui n'étant pas capable d'étouffer entièrement dans le cœur les sentiments de la vertu, empêche de la pratiquer. En un mot, cet ouvrage découvre tous les dangers du dérèglement. Il n'y a point de jeune homme, point de jeune fille, qui voulût ressembler au chevalier et à sa maîtresse. S'ils sont vicieux, ils sont accablés de remords et de malheurs. »

dont elle a vécu, voilà certes des défauts, mais qui sont bien de l'abbé Prevost. Et si, d'aventure, *Manon Lescaut* était arrivée jusqu'à nous sans le nom de son auteur, on n'eût pas été embarrassé, je gage, pour le découvrir.

Mais alors, d'où vient que *Manon* soit encore lue, tandis que *Cleveland* ou *le Doyen* ne le sont plus? D'où vient que ce livre nous attache si fortement et nous remue jusqu'aux fibres les plus profondes de notre cœur? C'est que, dans aucun autre roman, Prevost n'a su aussi bien allier la notation exacte des faits et la poésie qui les transfigure, l'expérience personnelle¹, et l'étude générale de l'âme humaine, mieux satisfaire notre intelligence et notre imagination, mieux combiner et d'une main à la fois plus ferme et plus souple, deux éléments qu'on ne rencontre pas toujours ensemble : l'idéal et la réalité.

Le souci de la réalité y éclate à chaque page et dans les plus petits détails de mise en scène, nous l'avons constaté². Ici, pas de ces personnages qui ressemblent plus à

1. Prevost a dit de *Manon*, dans le *Pour et Contre* : « Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. Je ne dis rien du style de cet ouvrage, c'est la nature même qui parle. »

Voir à ce sujet un article de M. Arsène Houssaye dans ses *Portraits historiques du XVIII^e siècle*.

2. Dans *Manon* plus qu'ailleurs, Prevost semble avoir eu le désir de nous mettre sous les yeux des tableaux aussi réels que possible. C'est tout le décor du XVIII^e siècle qu'il évoque devant nous : c'est le pont Saint-Michel avec le café de Féré, c'est la porte Saint-Honoré; c'est, dans un autre ordre d'idées, l'Hôpital général, Saint-Lazare et le Châtelet. Prevost a logé à dessein Manon et des Grieux dans le quartier Vivienne : il était alors fort à la mode, très fréquenté du public élégant, et rempli de boutiques achalandées par les grands seigneurs et la haute bourgeoisie. On y remarquait de nombreux et magnifiques hôtels dont les parcs immenses touchaient aux boulevards et aux remparts. Quelque ancienne demeure de la rue de Richelieu, encore debout aujourd'hui (voir en particulier le n^o 21), avec ses hautes fenêtres à petits carreaux, son large escalier de fer à la rampe délicatement ouvragée, ses dessus de portes sculptés, ses vastes et clairs appartements, nous rappellerait sans peine la résidence luxueuse que le jeune G. M. offre à Manon éblouie. Dans

des mannequins qu'à des hommes, véritables machines à discours et à froides sentences, que le romancier essaie en vain de réchauffer, pas de ces aventures extraordinaires dont la puérilité n'a d'égal que la monotonie. Dans *Manon*, les événements sont quelquefois romanesques, ils ne sont jamais invraisemblables. Les sentiments ne dépassent

la rue Vivienne même se trouvaient les hôtels de Talaru et de Colbert; dans la rue Neuve-Saint-Augustin, l'hôtel de Gesvres, rue de Richelieu, les hôtels de Bérulle et de Miromesnil. La banque royale, que dirigeait Law, était installée à l'ancien hôtel de Nevers (aujourd'hui Bibliothèque nationale) et devait contribuer singulièrement à l'animation du quartier.

Le Luxembourg, dont il est question à diverses reprises, était, au début du siècle, moins fréquenté que les Tuileries. Toutefois un voyageur le trouvait « plus champêtre »; rien d'étonnant que Tiberge et des Grieux s'y donnent rendez-vous, pour causer plus à l'aise.

La petite maison de Chaillot qu'habitent les deux amants, devait se trouver au bout de l'avenue des Tuileries qui commençait (on peut le voir sur les plans de l'époque) à l'extrémité du jardin, pour aboutir à l'Etoile. De là vient que Prevost, parlant de la demeure qu'il a lui-même occupée à Chaillot, écrit, dans une de ses lettres, qu'elle est distante de cinq cents pas des Tuileries. On allait se divertir à Auteuil, à Boulogne, à Chaillot, villages renommés pour l'agrément des promenades, et la bonne chère. On s'y rendait en petits bateaux qui transportaient pour 2, 3 et 4 sols. *Manon*, parisienne dans l'âme, ne devait aimer la campagne qu'à proximité de la capitale et avec toutes les distractions possibles.

Ce souci du détail exact, nous le constatons jusque dans les noms des personnages. Des Grieux, Tiberge ne sont pas des noms de fantaisie. On trouve dans le registre de la paroisse de Notre-Dame, à Montreuil-sur-Mer (ville voisine d'Hesdin), l'acte de décès de Charles des Grieux, écuyer, chevalier de Saint-Louis et lieutenant de carabiniers, mort le 25 mars 1723, et dans le registre de la paroisse Saint-Pierre, son acte de naissance, du 23 août 1709. Dans la même année 1723, vivait à Montreuil une Madeleine des Grieux. Un Charles Alexandre de Grieu faisait partie en 1741 de la Commanderie de Saint-Maulvis (Somme). (Voir comte de Marsy, *Études historiques de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*.) Un Louis Tiberge, prêtre du diocèse de Rouen, abbé d'Andres (canton de Guines, près de Boulogne-sur-Mer), était supérieur du séminaire des missions étrangères à Paris, rue du Bac; il se démit de ses fonctions en 1722 et mourut en 1730. Toutefois, je crois qu'il est difficile d'établir un rapprochement entre ce personnage et celui de Prevost, comme l'a fait M. de Montaiglon.

point la commune mesure, nous sommes capables de les comprendre et de les partager. Un jour, Prevost a choisi l'un des nombreux incidents de sa vie, et cherchant l'inspiration dans ses souvenirs, il a laissé aller sa plume et ressuscité avec une admirable netteté les émotions jadis ressenties. Oui certes, des Griex c'est l'auteur lui-même avec ses défaillances, ses étranges compromis de conscience et ses scrupules trop facilement apaisés. Que d'allusions Prevost ne fait-il pas dans son chef-d'œuvre aux débuts de son existence ! Des Griex a l'humeur douce et tranquille, comme l'avait Prevost. Il s'applique à l'étude par inclination, comme Prevost. Sans être un modèle de vertu, il a cependant une aversion naturelle pour le vice, comme encore Prevost. Enfin, il est sur le point d'entrer dans la carrière ecclésiastique, quand il rencontre Manon, et comme chez Prevost, la vocation chez lui n'est pas très arrêtée. Après la première trahison de sa maîtresse, le projet de des Griex n'est-il pas de renoncer aux plaisirs de l'amour, de ne songer plus qu'à son salut : « Je mènerai une vie sage et chrétienne, disais-je ; je m'occuperai de l'étude et de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour.... Je formai là-dessus, d'avance, un système de vie paisible et solitaire. J'y faisais entrer une maison écartée, avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin ; une bibliothèque composée de livres choisis, un petit nombre d'amis vertueux, et de bon sens, une table propre, mais frugale et modérée. J'y joignais un commerce de lettres avec un ami qui ferait son séjour à Paris, et qui m'informerait des nouvelles publiques, moins pour satisfaire ma curiosité que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. » Que de fois Prevost n'a-t-il pas dû tenir ce langage, et que de fois aussi n'a-t-il pas reconnu avec effroi que les plus belles résolutions s'évanouissent devant le regard d'une femme !

Mais cette flamme ardente qui consume des Grioux, mais cette unique passion que sa violence même arrive sinon à purifier, du moins à excuser, mais cette constance opiniâtre, qui s'attache aux pas de l'amante sur le bord même de la tombe, cela Prevost ne l'a pas connu : en revanche, voilà ce qui préserve son roman de la vulgarité, ce qui le vivifie, l'ennoblit, l'élève au-dessus des vulgaires histoires d'amour, et voilà aussi pourquoi ce roman est un chef-d'œuvre. J'ajouterai, à l'honneur de l'écrivain, qu'il n'a jamais eu le cynisme de des Grioux¹, non plus que son incroyable naïveté². Avec son héros, Prevost voulait et a réalisé plus qu'un portrait.

J'en dirai autant de Manon. Manon est bien l'une de ces aimables et rieuses filles que notre abbé ne dédaigna point, sans jamais s'astreindre à une liaison définitive. Elle est bien de son temps, très profondément débauchée,

1. Voir en particulier la scène où des Grioux s'amuse à berner le vieux G. M. « Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il nie donna deux ou trois petits coups sur la joue en me disant que j'étais un joli garçon, mais qu'il fallait être sur mes gardes à Paris, où les jeunes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étais naturellement si sage que je ne parlais que de me faire prêtre, et que tout mon plaisir était à faire de petites chapelles : « Je lui trouve l'air de Manon », reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : « Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent « de bien proche ; aussi j'aime ma sœur Manon comme un autre moi-même » (on sait que des Grioux se fait passer pour le frère de sa maîtresse). « L'entendez-vous ? » dit-il à Lescaut. « Il a de l'esprit. « C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. « — Ho, monsieur, repris-je ; j'en ai vu beaucoup chez nous dans « les églises, et je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus sots « que moi. — Voyez, ajouta-t-il, cela est admirable pour un enfant « de province. »

2. Des Grioux, qui songe à épouser Manon, dit quelque part : « Ah ! mon père l'aurait chérie lui-même, comme une fille charmante, trop digne d'être la femme de son fils ; je serais heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune, et la tranquillité de la vertu. » Prevost a quelquefois fait preuve de naïveté (voir son aventure de Hollande), mais jamais à ce point.

mais inconsciente dans sa débauche et gardant un semblant de décence dans les chutes les plus honteuses. Si elle n'est pas de ces courtisanes lettrées comme la Dervieux, la Duthé, la Guimard, qui aimaient à s'entourer de philosophes et de poètes, elle a la répartie fine et l'esprit avisé. Mais je n'oublie pas qu'ayant vécu comme une grisette, elle meurt comme une amante et qu'on a pu comparer sa fin tragique à celle d'Atala, sans faire tort à la pureté de l'héroïne de Chateaubriand. MM. de Goncourt, qui ont écrit de charmantes pages sur la femme au XVIII^e siècle, n'ont pas manqué de montrer que ç'avait été un des grands mérites de Prevost de transfigurer son héroïne au dénouement à ce point que nous oublions les flétrissures de la courtisane, pour ne plus songer qu'à la tendresse émouvante de la femme.

Ce qui fait donc le charme et la beauté de ces deux caractères — j'entends au point de vue littéraire, ce qui les rend bien supérieurs aux autres personnages du romancier, c'est que, touchant de très près la réalité, ils s'élèvent au-dessus d'elle par la force même de leur amour. Non, ce ne sont plus les premiers venus, ce n'est plus le couple banal et traditionnel que met en scène la comédie : ils deviennent comme la personnification l'un de l'amour fatal et misérable, l'autre de l'amour inconstant et frivole qui, sous le coup du malheur, se transforme en un sentiment sincère et profond. Toutefois, chez Manon, la passion n'a qu'un éclair, à l'heure de la mort. Et ceci m'amène à observer que Manon n'est pas, ne peut pas être le personnage principal¹. A ses yeux, en effet, qu'est-ce en général que la

1. Je n'irai pas cependant jusqu'à dire que Manon n'est qu'une simple utilité, on ne me le pardonnerait point. On me ferait très justement observer qu'il n'y en a pas une parmi les héroïnes de Prevost qui puisse lui être comparée, et j'ajouterais pour ma part que, s'il n'accorde aux femmes qu'une place insignifiante, s'il les a reléguées dans l'ombre, c'est d'abord que la femme par son caractère, ses goûts, sa situation ordinairement dépendante, n'est pas faite pour

passion, sinon un enfantillage ou une duperie? L'argent fait sa grande préoccupation : elle l'avoue d'ailleurs avec franchise et c'est là son excuse. Sauf en une seule occasion, elle va sans hésiter à l'amant qui la paie grassement : l'intérêt la guide, beaucoup plus que le plaisir des sens. Oui, elle commence par aimer des Grioux, quelques jours, pour sa bonne mine, pour son esprit, pour sa jeunesse. Les ressources épuisées, elle n'hésite pas à le trahir avec M. de B., dont la fortune est solide et rassurante. Des Grioux qui croit avoir pénétré le caractère de sa maîtresse (ce n'est là qu'une de ses moindres naïvetés) s' imagine que les passe-temps lui suffisent, que l'argent lui importe peu. Par malheur, il est difficile de s'amuser, à peu de frais, quand on est Manon et les plaisirs simples ne sont pas son fait. A chaque minute, la pénurie de des Grioux le plonge dans les plus mortelles angoisses. Il le sent bien, quoiqu'il ait de la peine à se l'avouer : il n'a pour ramener celle qu'il aime qu'un seul moyen, l'argent, un seul argument décisif, l'argent. S'il triche au jeu, c'est pour le gagner, ce misérable argent, qui lui rendra ce cœur si léger. Triste spectacle que de voir ainsi l'amour rabaissé et réduit à n'être plus qu'une sorte de marchandise vendue au plus offrant!

La Marguerite Gautier, de M. Alexandre Dumas, est moins vivante et moins vraie que Manon, car elle est moins intéressée. Elle répand l'argent à profusion et elle le dédaigne. Dans le mouvement de passion qui l'entraîne vers Armand

les aventures extraordinaires dont il a coutume de corser ses récits, c'est qu'ensuite n'ayant bien connu qu'une certaine catégorie de femmes et jugeant de toutes par celles-là, il les croit indignes de figurer dans des œuvres de haute prétention morale, comme les siennes. Il les représente comme des êtres faibles devant la douleur ou l'infortune, livrés aux caprices de leur imagination et de leurs sens, facilement accessibles à l'amour. Et Manon, malgré sa mort qui jette un rayon de pure lumière sur un triste passé, nous donne une idée juste de l'opinion peu flatteuse que Prevost avait de la femme.

Duval, il n'entre rien que de très noble, j'allais dire de très pur, et l'on sait que l'auteur veut nous montrer précisément la femme perdue, un moment régénérée par l'amour. N'est-ce point une manière de conversion, une cure d'âme qu'Armand se met en tête d'accomplir, quand il prend Marguerite pour maîtresse? Il a été frappé de ces accès de mélancolie qui suivaient de si près des éclats de gaieté factice, il a senti le vide de cette âme, compris l'ennui qui la dévorait; il a été aussi touché, à la vue du corps si frêle et si jeune ravagé par la maladie, et il a essayé de lui rendre la santé par des soins constants, empressés. Il a pour Marguerite autant de pitié que d'amour. Que nous voilà loin de Prevost, de Manon Lescaut, du XVIII^e siècle! Des Grieux aime au contraire Manon pour sa gaieté, pour la vivacité de ses regards, pour sa beauté physique et n'exige d'elle que le don de sa personne. De plus, Armand veut Marguerite tout entière à lui et n'admet point de partage. Des Grieux a moins de scrupules; pourvu qu'il ait son tour, sans trop attendre, et le voilà satisfait.

Aussi, que de reproches la critique austère n'a-t-elle pas adressés au malheureux des Grieux, combien souvent ne s'est-on pas indigné de ses faiblesses, de ses lâchetés de conscience! Sans être assez hardi pour justifier la conduite du personnage, je tâcherai cependant de plaider les circonstances atténuantes. — Je ne le nie pas, des Grieux est coupable : la délicatesse, l'honneur, la dignité ne sont pour lui que de vains mots, mais il est encore si jeune, si plein d'inexpérience, si maladroit. A-t-on songé qu'il ne connaît rien de la vie et que, pour ses débuts, il tombe dans les plus dangereux filets? On traite des Grieux comme un homme de vingt-cinq ans, et il en a dix-sept! Ajoutez que son père, en dépit d'excellentes intentions, s'y prend fort gauchement avec lui. Il lui annonce en éclatant de rire, la trahison de Manon, et il oublie que ce cœur de

dix-sept ans va éprouver l'une de ces douloureuses déceptions que des hommes même plus âgés et mieux armés contre la souffrance, ne supportent pas sans révolte. Lorsque des Grioux, fort de ses illusions, déclare qu'il croit en l'amour sincère, qu'il refuse d'admettre le mensonge et la duplicité, voyez comment il est accueilli par son père : « Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, et j'aime à te voir dans ces sentiments-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'Ordre de Malte, puisque tu as tant de disposition à faire un mari patient et commode. » Il ajouta mille railleries de cette sorte, sur ce qu'il appelait ma sottise et ma crédulité. Enfin, comme je demeurais dans le silence, il continua de me dire que, suivant le calcul qu'il pouvait faire du temps, depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avait aimé environ douze jours : « Car, ajouta-t-il, je sais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois ; nous sommes au 29 du présent : il y en a onze que M. B. m'a écrit ; je suppose qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connaissance avec ta maîtresse ; ainsi qui ôte onze et huit de trente et un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. » Là-dessus les éclats de rire recommencèrent. J'écoutais tout avec un saisissement de cœur.... » Ce père si plein d'esprit ne trouve rien de mieux pour consoler son fils que de lui proposer une nouvelle liaison plus durable. L'excellent Tiberge a plus de tact, il n'excuse pas la grande passion de des Grioux, du moins la comprend-il un peu, mais il n'est pas plus adroit, lorsqu'il engage son ami à renoncer au siècle, pour embrasser l'état ecclésiastique.

Il est vrai, à mesure que le roman avance, des Grioux se perd de plus en plus, il triche au jeu pour sa maîtresse, il n'a pas honte de recevoir de ses mains l'argent qu'elle a gagné, et dont lui-même n'ignore point la provenance.

Au milieu de ces turpitudes, l'amour du chevalier reste intact. Rien ne vient en altérer la force et la juvénile sincérité, et par ce fait, il garde encore un peu de sa fraîcheur, de son innocence des premiers jours. Il a foi en sa Manon et cette foi est touchante. L'homme trompé est rarement ridicule, si l'amour est le maître unique de son cœur. Des Grieux n'aime, n'a jamais aimé Manon que pour elle seule, et Manon dénuée de tout, sans ressources, emprisonnée lui est plus chère que jamais. Quand elle est emmenée par les archers sur la route du Havre, confondue avec les plus viles prostituées, il ne craint point de la suivre et de lui prodiguer les marques les plus vives de son affection. Il ne voit là aucun déshonneur, et puis, que lui importent les préjugés du monde?

Toutefois, je ne comprends guère qu'une femme telle que Manon ait pu captiver à ce point des Grieux. Je ne vois rien en elle qui puisse légitimer les jugements couramment exprimés sur son compte : on a parlé de sa grâce perverse, de ses dangereuses séductions, on a dit qu'elle était adorable et détestable à la fois; on a même insisté sur son caractère énigmatique, on en a fait, Dieu me pardonne, une sorte de sphinx, plus attirante encore par ce qu'il y avait en elle de mystérieux et d'inexplicable. Le sphinx est d'invention moderne, le XVIII^e siècle ne le connaissait pas. Je ne veux pas dire par là que Manon n'est pas artificieuse et rusée : seulement, ses ruses sont grossières et ses artifices enfantins, et il faut être des Grieux pour s'y laisser prendre. Elle ne se met pas en frais d'imagination : à quoi bon pour un amoureux aussi naïf? Si elle use de détours, elle a parfois des accès de franchise, de franchise grossière et brutale. Marguerite Gautier, elle aussi, se plaît à dire la vérité : du moins, sait-elle l'art de rendre ses aveux moins déplaisants. Manon, elle, dédaigne les précautions et des Grieux ne se trompe pas, quand il la déclare « droite et sincère ». Elle ne l'est pas toujours,

mais souvent. Aussi, n'avons-nous qu'à la prendre telle qu'elle est et à la juger par ses actes. Très pratique, très positive et très sensée, elle fait commerce de sa personne avec une merveilleuse insouciance. Elle a son personnage à tenir dans le monde et le tient parfaitement, et des Grieux a tort d'espérer, d'exiger d'elle autre chose.

Prevost a placé au second plan les autres figures, mais il a su donner à ces simples ébauches un saisissant caractère de réalité. Tiberge, Tiberge lui-même, en dépit de la boutade célèbre de Musset, n'est-il pas resté comme le type accompli de l'ami ? Malgré les ingénieuses trouvailles de M. de Montaiglon, j'inclinerais plutôt à croire que, s'il a jamais existé, c'est seulement dans l'imagination de l'abbé Prevost. On l'a fait remarquer : il y a dans l'auteur de *Manon* quelque chose à la fois de Tiberge et de des Grieux. Quand il était las des vaines distractions du monde, et qu'il aspirait à séjourner dans quelque paisible retraite, il devait s'adresser les sages admonestations que Tiberge prodigue à son coupable ami. Prevost a introduit ainsi dans la plupart de ses romans, une sorte de mentor chargé de prêcher la morale et de flétrir le vice. Sans doute était-il convaincu qu'il atténuait ainsi la frivolité inhérente, selon les idées du temps, au genre romanesque. Tiberge est le Cléante, l'Ariste de *Manon Lescaut*. Prevost semble implicitement reconnaître que les sermons des Cléante, des Ariste, des Tiberge demeurent lettre morte, puisque des Grieux ferme l'oreille aux avis, comme aux prières de son Pylade. Il est difficile qu'un personnage de raisonneur ne soit pas ennuyeux. Tiberge ne l'est jamais, parce que ses remontrances viennent toujours à leur heure. Nous l'admirons aussi pour l'affection sincèrement désintéressée qu'il porte à des Grieux. Il n'est pas de ces égoïstes qui, ramenant tout à eux-mêmes, ne cherchent dans l'ami et l'amitié que leur satisfaction personnelle. Ce qu'il voit en des Grieux, c'est le chrétien à sauver : une âme se perd, il s'agit de la

ramener dans le bon chemin. De là, cette bienveillance qui ne se décourage pas, cette touchante opiniâtreté à laquelle des Grieux ne resterait pas insensible, n'était sa folie. Il faut la piété, la foi de Tiberge pour mener jusqu'au bout la tâche qu'il s'est imposée et dont les difficultés mêmes l'aiguillonnent. Un détail bien vrai, c'est que plus d'une fois toute sa morale est mise en défaut par le chevalier. Il a fait provision de bonnes et infaillibles raisons théologiques, et l'autre, sans nier leur valeur, répond seulement : « L'amour est blâmable, certes ; il est coupable et digne des plus cruels supplices dans la vie future, je ne le nie point, mais ceci importe peu. Ce que je vous demande, c'est s'il existe dans le présent quelque jouissance comparable à celle que nous procure l'amour. » Que rétorquer à un homme qui se dérobe ainsi et qui, ayant profondément souffert de l'amour, entonne encore un hymne enthousiaste à l'amour, surtout lorsqu'on est incapable, comme l'excellent Tiberge, d'alléguer son expérience particulière ?

Si Tiberge ne néglige rien pour arracher des Grieux à la débauche, il n'est moyen que n'emploie Lescaut pour faire de sa sœur la plus misérable des femmes. E. Augier s'est probablement souvenu de lui, quand il a tracé d'une main si nerveuse, le caractère de son Annibal dans *l'Aventurière*. Chez E. Augier, dona Clorinde dirige l'association : Annibal, qu'elle domine de toute la hauteur de son intelligence, est plus souvent pour elle un embarras qu'un auxiliaire. Manon est aux ordres de son frère, dont elle n'essaie pas de secouer l'odieuse tyrannie. En revanche, Annibal, véritable émule de Lescaut, ne cherche point à dissimuler le plaisir qu'il éprouve à partager les profits. Des deux côtés, même effronterie, même franchise cynique. Cette déclaration sans ambages ne pourrait-elle sortir des lèvres du garde du corps :

Certes, je ne suis pas pour te le disputer.
Ton hymen a de quoi tous deux nous contenter ;
Car, à toi, s'il assure une belle retraite

Et le droit de jouer à la madame... honnête,
Il me met à l'abri, moi qui veux mourir gras,
Des caprices du sort à l'heure des repas.

Somme toute, Lescaut est un coquin d'une plus belle envergure; il a, jusque dans le vice, une crânerie, une désinvolture courageuse que n'a jamais connue don Annibal. Prevost a campé hardiment le personnage. Dès sa première apparition, il a pris soin de nous éclairer sur la grossièreté de ses mœurs, sa brutalité, ses vices qu'il ne cherche pas à dissimuler. Il jure, il accable Manon de reproches, parce qu'elle paraît négliger ses intérêts. Puis, renseignements pris auprès des domestiques (que cela est bien trouvé!), il conclut que sa sœur a plus de finesse qu'il ne le pensait et que des Grieux est un pauvre jouvenceau que l'on va plumer de la belle manière. Et le voilà qui reparaît, le visage riant et des excuses plein la bouche. La volte-face est aussi rapide que complète. Désormais Lescaut fera partie de la maison. Il appelle des Grieux son frère, amène ses amis à Chaillot, se commande de somptueux vêtements et exploite en règle les deux amants. Lorsque le chevalier, à court d'argent, vient lui demander conseil : Eh ! quoi, lui dit-il, n'avez-vous point Manon, Manon qui doit vous tirer d'affaire ? « Une fille comme elle devrait nous entretenir, vous, elle et moi. » Le mot est d'une crudité telle que le naturalisme le plus avancé pourrait, je crois, s'en faire gloire : il a du moins l'avantage de fixer à jamais dans le souvenir la caractéristique d'un personnage. Qui sait si Prevost ne l'a point entendu prononcer ? Souvenons-nous qu'il a commencé par être soldat, qu'il a ensuite fréquenté dans un monde où l'esprit ne revêtait pas toujours la forme la plus délicate, et la supposition n'aura plus rien alors d'in vraisemblable. Lescaut, nous le savons, va plus loin encore. Il précise, il connaît tel seigneur « si libéral sur le chapitre des plaisirs que mille écus ne lui coûteraient rien pour obtenir les faveurs

d'une fille telle que Manon ». Malgré les protestations indignées de des Grieux, ne mèt-il point son projet à exécution, quand il va offrir sa sœur au vieux G. M. ? — C'est au détour d'une rue borgne de l'ancien Paris, après une discussion avec un cocher de fiacre, que Lescaut trouve la mort, digne couronnement d'une si belle existence.

Dans cette étude spéciale de *Manon Lescaut*, nous avons essayé de montrer les liens qui l'unissent aux autres romans, de faire observer que, malgré ses mérites, ces autres romans ne lui sont point tellement inférieurs qu'il faille les dédaigner ou les ignorer, qu'on y rencontre de fort belles pages malheureusement noyées dans de fort médiocres développements, et que le grand succès de *Manon* est dû surtout à ce que Prevost y a été bref, concis et lumineux, qu'il y a réuni et concentré ses qualités de style et d'invention, que nous y trouvons, en un mot, comme la moelle et le suc de son génie. Ajoutons que cette alliance heureuse d'idéal et de réalité, ce mélange dont l'écrivain lui-même n'a sans doute pas conscience, d'observation directe et d'imagination, ce coup d'œil si sûr à qui vient en aide la faculté de créer des personnages et de les faire vivre, ont contribué à préserver de l'oubli les aventures tour à tour plaisantes et lamentables, amusantes et tragiques du chevalier des Grieux et de sa trop capricieuse maîtresse; que de plus, l'art de tenir l'intérêt éveillé par un enchaînement habile et calculé des faits, celui non moins difficile de grouper autour des deux héros les personnages secondaires, sans les réduire à l'état de comparses, ni leur donner une importance, une valeur qui seraient au détriment de ces deux héros, ne sont point une des moindres causes de la fortune durable de *Manon*. N'oublions pas enfin que dans ce livre si sincère, on reconnaît à chaque page la présence même de l'abbé Prevost, on y voit évoquée l'image d'une femme dont le sou-

venir amena au bord de ses paupières quelques larmes de regret, plus encore que de remords. Il a écrit *Manon* moins en romancier, en homme de lettres, qu'en amant ému et reconnaissant, il y a mis quelque chose de son cœur et de sa vie; et n'est-ce point là une des conditions essentielles d'immortalité pour toute œuvre d'art?

(Gautier!)
(L'art pour l'art!)

CHAPITRE VII

L'abbé Prevost et les romanciers de son temps. Son originalité.

- I. L'abbé Prevost et Fénelon.
- II. Les romanciers français du commencement du siècle. — Le Sage et Marivaux. — La composition. — La condition des personnages, leur caractère. — La morale.
- III. Les romanciers anglais. — Daniel Defoe et le *Robinson*. — Samuel Richardson. — Ce qui les distingue, ce qui les rapproche de l'abbé Prevost.
- IV. Rousseau. — La *Nouvelle Héloïse* et la *Profession de foi du Vicaire savoyard*.
- V. Conclusion.

Dans les précédents chapitres nous avons fixé les caractères généraux du roman dans l'abbé Prevost. Essayons maintenant de replacer notre écrivain parmi les autres romanciers du siècle, de distinguer les liens de parenté qui peuvent, qui doivent l'unir avec les Le Sage, les Marivaux, les Rousseau en France, les Defoe, les Richardson en Angleterre : une étude comparative, comme celle-là, permettra d'apprécier encore mieux ses mérites, de toucher du doigt ses défauts, de nous faire en un mot une idée à la fois plus exacte et plus complète de son œuvre.

I

Avant de parler de ses glorieux contemporains, les romanciers français, il est bon de jeter un coup d'œil en

arrière et de rechercher les influences qu'il a subies. Nous avons déjà eu l'occasion de le dire : un de ses ancêtres directs est l'auteur de *Télémaque*. A l'exemple de ce dernier, Prevost ne considère pas le roman comme simplement destiné à charmer les oisifs, à captiver leur curiosité par l'habile agencement de l'intrigue, à les transporter dans une région idéale où ils oublieront, pour un instant, les platitudes de la vie réelle. Non, le roman se proposera un plus noble but, et ce n'est pas sans raison que Voltaire a rangé le *Télémaque* parmi les productions d'un genre unique. Avant Fénelon, le roman était purement psychologique ou fabuleux. Ou bien, il peignait des sentiments et se complaisait à montrer l'âme humaine sous les faces les plus différentes, c'est le cas de Mlle de Scudéry et plus tard de Mme de La Fayette, ou bien, moins ambitieux et plus frivole, il se contentait de relater des aventures merveilleuses et multipliait les faits, sans aucun souci de la vraisemblance. La Calprenède et Gomberville sont passés maîtres dans ce dernier genre, tandis que l'auteur de l'*Astrée* semble tenir à la fois du premier et du second. Fénelon faisant œuvre de pédagogue, s'est trouvé naturellement amené, et peut-être sans se douter de la révolution qu'il opérait, à détourner le roman de la voie où l'avait maintenu généralement le xvii^e siècle. Pour lui, le roman est destiné à améliorer le cœur humain, à l'éclairer sur ses défauts, à lui rendre le vice détestable, au même titre qu'un ouvrage de morale. C'est ainsi que Fénelon se rattache à notre abbé. Qu'on se souvienne des leçons du marquis à son élève dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, des longues prédications adressées par le Doyen de Killerine à ses frères et à sa sœur, des interminables réflexions de Cleveland sur les sujets les plus sérieux, qu'on en rapproche la préface de *Manon* et l'on conclura que le dessein de l'abbé Prevost est d'instruire, en distrayant, de corriger, en charmant l'imagination et en piquant la curiosité.

A côté de cette influence incontestable, il convient d'en signaler une autre : je songe aux idées philosophiques et religieuses dont Prévost a aussi emprunté une bonne part à l'auteur de *Télémaque*.

Nous avons vu qu'en matière théologique (et sa conduite envers l'Église le prouverait suffisamment) l'abbé Prevost se montrait d'une tolérance singulière, sans tomber toutefois dans le matérialisme. Il est déiste et déiste sincère. Sa religion, il la fonde sur le raisonnement. Il cherche et il trouve les preuves dont il est avide. Mais cette piété d'un nouveau genre qui rejette les vaines pratiques parce qu'elles abaissent l'homme et le rendent aveugle sur sa véritable destinée, mais cette croyance en Dieu toute philosophique et raisonnante, mais cette tendance à substituer l'enseignement de la morale à celui du dogme, en donnant, il est vrai, plus de place aux effusions du cœur, ne les retrouvons-nous pas chez l'ami de Mme Guyon, chez l'auteur des *Maximes des Saints*, dont Saint-Simon disait qu'il n'importunait personne sur la doctrine? et Bossuet n'a-t-il pas précisément reproché au quiétisme la suppression de certains « actes essentiels à la piété et expressément commandés de Dieu, par exemple, les actes de foi explicites, contenus dans le symbole des apôtres; toutes les demandes et même celles de l'oraison dominicale, les réflexions, les actions de grâce, et les autres actes de cette nature qu'on trouve commandés et pratiqués dans toutes les pages de l'Écriture et dans tous les ouvrages des saints? » Fénelon n'a pas été aussi loin que Mme Guyon et son quiétisme est mitigé. Me tromperais-je en disant que, s'il a été timide, l'envie ne lui a pas manqué de devenir audacieux et que la crainte de se brouiller ouvertement avec l'Église, et aussi avec des traditions qui lui étaient chères, l'a empêché de s'affirmer plus hardiment. Et de même, que penser du *Traité de l'existence de Dieu*, sinon qu'il y a là comme un désir de rompre avec la sécheresse

de la théologie, et un acheminement discret, mais indéniable vers cette religion de la nature, dont Prevost sera l'un des premiers adeptes? On se rappelle de quelle façon Cleveland amène les Abaquis à reconnaître que les phénomènes naturels prouvent l'intervention d'un être supérieur et tout-puissant. Fénelon déclarera, de son côté, que les preuves métaphysiques sont pour les hommes d'esprit subtil et pénétrant, tandis que les preuves physiques qui frappent davantage l'imagination sont bien appropriées à l'intelligence « des hommes les moins exercés au raisonnement et les plus attachés aux préjugés sensibles ». (*Traité de l'existence de Dieu.*)

Cette nature qui nous parle de Dieu, comment ne pas l'admirer, ne pas l'aimer, comment n'y pas voir une sorte de refuge pour l'âme inquiète ou blessée, comment ne pas se la représenter telle qu'elle était dans sa pureté primitive? Aussi Fénelon et Prevost, l'auteur de *Télémaque*, comme celui de *Cleveland*, se sentent-ils attirés vers les mœurs simples et naïves de l'antiquité ou des peuples sauvages, se plaisent-ils à évoquer l'image des sociétés bienheureuses, dont l'odieuse civilisation n'a pas gâté l'innocence. De là, les nombreuses descriptions champêtres du *Télémaque*, de là cet éloge enthousiaste de la vie que mènent le guerrier Melesichton et ses enfants, retirés à la campagne, après avoir perdu tous leurs biens : « Ils s'aimaient tous : ils vivaient loin des palais des rois et des plaisirs qu'on achète si cher : les leurs étaient doux, innocents, simples, faciles à trouver et sans aucune suite dangereuse. » De là aussi, dans *Cleveland*, la peinture de Sainte-Hélène et du bonheur dont y jouissent les réfugiés protestants.

Si l'on voulait pousser encore plus loin la comparaison, on rappellerait que par le caractère, les deux écrivains se ressemblent singulièrement : même sensibilité, même imagination souple et mobile, même désir de l'inconnu,

même entraînement spontané vers ces pays qui paraissent d'autant plus merveilleux qu'ils sont plus éloignés (l'intention de Fenelon n'avait-elle pas été de se consacrer aux missions de Levant?), même penchant à la fantaisie et au chimérique. Qui donc s'étonnera ensuite que *Télémaque* ait été un des ouvrages favoris de Prevost, un de ceux qui, avec les tragédies de Racine et les *Caractères* de La Bruyère, lui pénétrèrent le plus profondément le cœur et l'imagination ¹?

II

Arrivons maintenant aux romanciers contemporains de l'abbé Prevost, à Le Sage et à Marivaux. Il est, semble-t-il, un certain nombre de traits communs que nous pourrions signaler chez eux : et d'abord, la maladresse de la composition. Chez Le Sage, aucun effort pour ordonner un plan, pour combiner les situations, pour arriver, par une série d'étapes, à une conclusion logique. Voyez, par exemple, *la Valise trouvée*. Un courrier a été assassiné, puis dépouillé sur une grande route. Les lettres contenues dans le sac aux dépêches sont apportées par des paysans au château voisin, où les dames s'amuseront à les feuilleter, divertissement d'un nouveau genre qui va jeter un peu de variété dans l'existence monotone que mènent nos citadins à la campagne. Chacune des cinquante lettres contient un récit

1. « On n'a pas assez dit à ce propos, et c'est une occasion de le dire, l'espèce de royauté littéraire que Racine a exercée, pendant près d'un demi-siècle, non seulement en France, mais vraiment en Europe, depuis la disparition des Corneille, des La Fontaine et des Molière, jusqu'à l'avènement des Montesquieu, des Voltaire, des Rousseau. De 1680 ou 1690, en effet, jusqu'à 1725 ou 1730 environ, ni en France, ni en Angleterre, et bien moins encore sans doute en Allemagne, il n'a existé de réputation littéraire que l'on pût opposer à celle de l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre*. » (F. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, troisième série, Paris, Hachette, 1887, p. 212.)

ou une ébauche de récit, et ce sera là tout le plan de l'ouvrage : les tableaux se succéderont sous nos yeux, comme sur l'écran d'une lanterne magique ¹. Dans *le Diable boiteux*, n'est-il pas bien naïf le procédé qui consiste à nous montrer, l'une après l'autre, les scènes qui se passent la nuit, derrière les murs des habitations, alors que chacun rentré chez soi, rejette le masque et le costume que les conventions et les préjugés du monde lui imposent, pour revenir à sa nature, à son égoïsme? Quant aux aventures du *Bachelier de Salamanque* et à celles de *Robert de Beauchêne* ², il est loi-

1. *Lettre d'un acteur dramatique qui a donné une pièce nouvelle au Théâtre-Français et qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.* — *Lettre d'une fille des chœurs de l'Opéra, à Paris, à sa mère, qui demeure en province.* — *Lettre d'un militaire qui mande à une dame de ses amies comment une maîtresse infidèle s'est raccommodée à son amant qui ne voulait plus la voir*, etc. — Voir L. Claretie, *Essai sur Lesage*, Paris, Colin, 1890, p. 314.

2. *Les Aventures du chevalier de Beauchêne*, un roman de Le Sage paru en 1732 et qui n'a plus aujourd'hui de lecteurs, ne sont point sans offrir quelque ressemblance avec *Cleveland*. C'est chez les Iroquois que se développe une bonne partie de l'intrigue de Le Sage. Son Robert Beauchêne est une sorte d'aventurier, amoureux fou d'explorations et de voyages, ne rêvant que la vie sauvage, sans aucune des contraintes qu'impose la civilisation. Plus même encore que Cleveland, il a soif d'indépendance et de solitude. L'ouvrage est bien de Le Sage par ces peintures si nettes de la réalité, par cette ironie sans amertume, par ce scepticisme léger et bon enfant, par ce raffinement de libertinage qui font à la fois le charme et l'infériorité de *Gil Blas*. Les détails humoristiques y abondent, et les sauvages n'y ont rien que de fort amusant. On chercherait en vain dans ce roman la conviction, le sérieux, la gravité soutenue de l'abbé Prevost : en revanche, on y trouve je ne sais quelle préention à l'érudition géographique, et à côté de données précises sur les mœurs et les institutions des pays différents que le héros traverse (Canada, Antilles, Brésil, Islande), l'emploi de certaines expressions techniques qui nécessitent des notes et des renvois au bas des pages. Prevost, il est vrai, se soucie beaucoup moins de couleur locale : tout entier au romanesque du récit, il réservera, non sans raison, pour *l'Histoire des Voyages* les curiosités d'ordre purement scientifique. Le Sage a ceci de commun avec Prevost, qu'il aime à parler des pays lointains et mystérieux, à y transporter ses personnages, à éveiller chez le lecteur des sensations nouvelles par la peinture des mondes inconnus.

sible à l'auteur de les réduire ou de les multiplier à son gré. Le livre sera plus ou moins long, il n'en sera ni mieux, ni plus mal composé. Et que penser de *Gil Blas*, le chef-d'œuvre lui-même? Comme l'a montré M. Brunetière, en une page définitive, les épisodes se succèdent, les événements s'enchaînent, ou plutôt se juxtaposent : l'intrigue, s'il y en a une, est une suite de faits qui permettent au valet de s'élever peu à peu de son humble condition première « au lieu dominant d'où il voit s'agiter sans repos l'active fourmilière humaine ¹ ». On l'a remarqué, si les aventures de *Gil Blas* avaient pris fin avec le tome III, qui parut en 1724, aucun lecteur ne s'en fût étonné ² : et cependant Le Sage ne s'arrête point, sa plume féconde court sans trêve sur le papier et sa verve est inépuisable. Jamais il n'a l'air de se lasser : en sera-t-il de même du public, si complaisant qu'il soit à la fertile imagination du conteur? Ainsi composé, *Gil Blas* reste le triomphe du roman à tiroirs : heureusement, ce n'est pas le plus bel éloge qu'on ait à lui adresser.

Cette indécision dans la marche de l'intrigue qui révèle une main peu habile, ou peut-être je ne sais quelle indifférence et quel mépris des règles de la composition, elle nous frappe encore plus chez Marivaux. Lui qui, à la scène, savait et par des moyens si simples, entretenir et renouveler l'intérêt, comme il paraît embarrassé et gauche, lorsqu'il passe au roman! D'abord, il s'essaie à des fictions presque enfantines, comme *Pharsamon* et les *Effets surprenants de la sympathie*, où l'invraisemblance des aventures le dispute au décousu de l'intrigue ³. Les incidents et les épi-

1. Brunetière, *op. cit.*, p. 110. — M. Faguet, *XVIII^e siècle, Études littéraires* (p. 73), est d'un avis contraire : pour lui *Gil Blas* est bien composé. Son opinion est tout à fait la nôtre, lorsqu'il observe que « l'impression générale est d'une grande unité », mais est-ce là « art de composition supérieure »?

2. Claretie, *op. cit.*, p. 314.

3. « Les *Effets surprenants de la sympathie*, qu'il écrivit à vingt-cinq ans, sont un des ouvrages les plus étranges de notre litté-
ra-

sodes, les imbroglios et les coups de théâtre, les meurtres, les empoisonnements, les enlèvements, les reconnaissances, voire même les résurrections, se mêlent, se confondent, s'enchevêtrent si bien que le lecteur d'abord surpris, puis exaspéré, se refuse à suivre le romancier dans le dédale inextricable où sa fantaisie échevelée se plaît à le conduire. On jugera du procédé par l'analyse de *Pharsamon* que M. Larroumet nous donne dans son ouvrage ¹. Dans *la Voiture embourbée*, si l'intrigue est plus simple, la composition est si naïve qu'elle touche à la puérité. Une diligence est restée embourbée la nuit : les voyageurs, réfugiés dans une auberge, imaginent, pour tuer le temps, de composer une histoire à laquelle chacun, tour à tour, apportera sa part de collaboration. — *La Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu* témoignent de la même insuffisance. L'action y chemine avec une lenteur désespérante : à chaque instant, et dans *Marianne* surtout, survient une petite dissertation morale, une réflexion ou une maxime que Marivaux, avec son esprit délicat et subtil, s'ingénie à retourner et à commenter de cent façons différentes, ou bien c'est la fine, mais interminable analyse d'une passion ou d'un sentiment. Dans la première partie, l'héroïne qui a ses théories sur toutes choses, ne cesse de les exposer et de les expliquer, et rien à la longue n'est plus fatigant ². Ajoutons que les

ture; on ne les lit plus, mais ils seraient encore amusants à parcourir : on y retrouverait avec surprise la profusion de personnages, l'abondance de crimes et de moyens violents, l'imprévu de traves-tissements, de disparitions, de résurrections même, les passions foudroyantes et fatales auxquels le roman feuilleton doit une partie de son succès. Cela rappelle à la fois l'*Astrée*, *Polexandre*, les premières comédies de Corneille, les *Nouvelles* de Cervantès. » (*Marivaux, sa vie et ses œuvres*, par G. Larroumet, Hachette, 1882, p. 328.)

Pharsamon ou *les Folies romanesques*, parodie de l'amour chevaleresque, fut écrit avant les *Effets surprenants* et *la Voiture embourbée*, mais publié seulement après *la Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*.

1. *Id.*, p. 330.

2. Je relève les phrases suivantes, dans *la Vie de Marianne* : « Souffrez mes petites réflexions; j'en ferai toujours quelque une en

portraits abondent et que Marivaux ouvre nombre de parenthèses, pour nous dépeindre, par le menu, le caractère et le physique des personnages importants et secondaires. En une série de médaillons d'une touche singulièrement juste, je l'accorde, mais qui manquent d'ampleur ¹, il fera passer sous nos yeux Valville, l'amant de Marianne, le comte de Dorsan, Mme de Ferval, Mme de Fécour, Mme Dorsin, Mme de Miran, mère de Valville. C'est l'art du moraliste, avec sa profondeur et son souci du détail, que nous retrouvons ici (certaines pages ne seraient pas indignes de La Bruyère), et non celui du romancier : nous oublions le récit et nous finissons par ne plus songer qu'à admirer la clairvoyance avisée de l'observateur. Grâce à son talent de moraliste pénétrant, Marivaux nous a fait oublier qu'une des qualités essentielles du roman, c'est la progression continue et régulière des faits, qui seule donne à la narration son mouvement et sa vie.

Prevost, nous l'avons vu, pèche aussi plus d'une fois contre les règles de la composition. Ame ardente et pas-

passant; mes foiblesses m'ont bien acquis le droit d'en faire : poursuivons. » (*La Vie de Marianne, Œuvres complètes de Marivaux*, Paris, 1781, t. VI, p. 276.) — « Mais reprenons vite mon récit : je suis toute honteuse du raisonnement que je viens de faire, et j'étois toute glorieuse en le faisant : vous verrez que j'y prendrai goût; car dans tout il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Hé! pourquoi n'y reviendrois-je pas? Est-ce à cause que je ne suis qu'une femme, et que je ne sais rien? Le bon sens est de tout sexe. » (*Id.*, p. 278.) Et la voilà qui reprend de plus belle! — « Mais m'écarterai-je toujours? Je crois qu'oui; je ne sçaurois m'en empêcher : les idées me gagnent; je suis femme et je conte mon histoire : pesez ce que je vous dis là, et vous verrez, qu'en vérité, je n'use presque pas des privilèges que cela me donne » (*id.*, p. 339).

L'abbé Prevost, dans le *Pour et Contre* (t. II, p. 345), reproche à Marivaux la longueur de ses dissertations morales : « Qu'est-ce qu'une personne qui s'interrompt à chaque instant elle-même, sur la plus petite circonstance, pour moraliser sans nécessité? N'est-il pas contre l'essence de la narration de faire ainsi à chaque instant de longues réflexions? »

1. Le Sage a, lui aussi, usé et abusé du portrait, comme, au reste, Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*.

sionnée, il dédaigne toute discipline et n'écoute que son caprice. Il ignore l'art de grouper les faits, de les précipiter ou de les ralentir à propos, il allonge et délaie. Après s'être perdu en mille digressions, il reprend aussi péniblement le fil de son récit que Le Sage et Marivaux. Les épisodes intercalés sans discernement dans la trame du roman, en alourdissent la marche, en compromettent l'intérêt¹. Je n'insiste pas : souvent, au cours de cette étude, nous avons relevé ces fâcheux défauts. Et cependant Prevost n'a-t-il pas donné la preuve qu'il était capable, quand il le voulait et quand il n'était pas pressé par le temps, de tenir l'attention en suspens, jusqu'au dénouement? Les *Mémoires de Montcal* sont remplis d'in vraisemblables atrocités, et de péripéties presque ridicules dans leur candide naïveté, les sentiments y sont exagérés, le langage emphatique et boursoufflé, toutefois, on ne saurait le nier, Prevost y montre qu'il sait nous arracher à nos banales préoccupations, pour nous entraîner par des moyens un peu gros, je le confesse, dans une région de fantaisie et de rêve, provoquer et soutenir l'intérêt, en un mot qu'il connaît, mieux que Le Sage et Marivaux, son métier de romancier. Ce que je dis ici de *Montcal*, je le répéterais avec plus de conviction pour l'*Histoire d'une Grecque moderne* et surtout (qui ne serait de mon avis?) pour *Manon Lescaut*. L'analyse que nous avons donnée de ces deux ouvrages, ne nous a-t-elle pas permis d'observer que Prevost dans le premier, par des moyens si peu recherchés qu'ils nous rappellent la manière de Racine, dans le second par des artifices plus romanesques, est arrivé à ne lasser jamais la patience de

1. C'est à l'Espagne, aux romans picaresques que nous devons cette habitude de greffer ainsi à l'intrigue principale des épisodes secondaires, d'une longueur souvent démesurée. Dans *la Vie de Marianne*, *la Religieuse*, simple épisode, comprend trois parties, sur onze que renferme le roman. Rousseau, lui-même, n'a pas dédaigné ce procédé par trop simple, dans sa *Nouvelle Héloïse*. D'Alembert le critiquait en termes vifs et spirituels.

son lecteur? Serions-nous aussi affirmatifs, s'il s'agissait même du meilleur ouvrage de Le Sage ou de Marivaux?

Au milieu de ces intrigues dont la trame se relâche si facilement, nos trois écrivains ont placé des personnages de condition moyenne, parfois même de très humble naissance ¹. Désormais le roman n'ira plus chercher ses héros (si le mot n'est pas trop ambitieux) exclusivement dans la haute société : c'est le peuple, la bourgeoisie, la petite noblesse provinciale (surtout chez Prevost) qui va lui fournir ses modèles, et plus tard Richardson, en Angleterre, ne craindra pas de mettre au premier rang, dans l'un de ses ouvrages, non une princesse ou une grande dame, mais une servante d'auberge. Auparavant Scarron et Furetière ² avaient déjà essayé de donner au roman un

1. Marivaux nous fait pénétrer dans de modestes et calmes intérieurs qui semblent aussi avoir inspiré le pinceau de Chardin, vers le même temps, ainsi que l'a finement observé M. Larroumet. — Un professeur du collège du Plessis adressant des vers à l'auteur du *Benedicite*, le louait d'avoir cherché l'originalité dans l'étude de la nature elle-même :

Sage rival de la nature,
Par quel heureux talent sais-tu plaire à nos yeux?
Chardin, tout vit dans ta peinture,
Tout est riant, ingénieux.
D'un nouveau goût inventeur et modèle,
Tu montres la carrière et remportes le prix.
(*Mercure de France.*)

Ce « nouveau goût », on le voyait poindre aussi dans la littérature romanesque.

« Les grands, dit Cleveland, ne connaissent point les effets des passions violentes, soit que la facilité qu'ils ont à les satisfaire les empêche d'en ressentir jamais toute la force, soit que leur dissipation continuelle serve à les adoucir. »

2. Voilà ce qu'écrivait Furetière en tête du *Roman bourgeois* : « Je vous montrerai sincèrement et avec fidélité plusieurs historiettes et galanteries arrivées entre des personnes ni héros, ni héroïnes,... mais qui seront de ces bonnes gens de médiocre condition, qui vont tout doucement leur grand chemin, dont les uns seront beaux et les autres laids, les uns sages et les autres sots; et ceux-ci ont bien la mine de composer le plus grand nombre »

tour plus familier et plus populaire : mais, outre que leur tentative ne réussit pas toujours, le monde des comédiens et celui de la chicane, beaucoup plus fermés et inconnus de la foule qu'ils ne le sont aujourd'hui, ne devaient que médiocrement attirer le public, peu au courant de leurs ridicules et de leur langage très particuliers. Ce qu'il lui fallait, c'était la peinture des sentiments généraux dans un milieu qui ne lui fût pas étranger, avec cette part d'imagination et de chimère indispensable à tout roman vraiment digne de ce nom.

Dans *Gil Blas*, en effet, qu'est-ce que Fabrice, l'ami et le confident du héros? Un type admirablement rendu de bohème, apte à tous les métiers et vivant au jour le jour, d'ailleurs peu soucieux du lendemain, et mourant à l'hôpital ¹. Et Rafaël? un aventurier. Et Scipion? un escroc qui s'est rangé et mourra dans la peau d'un honnête homme, ou peu s'en faut ². Parmi les femmes, celle qui se détache au milieu des autres par sa piquante et spirituelle originalité, c'est Laure, la séduisante actrice, qui joue aussi bien la comédie au théâtre qu'à la ville ³. Si nous passons aux comparses, que d'amusantes esquisses croquées sur le vif dans la classe populaire, et même plus bas encore ⁴. Le héros lui-même, Gil Blas, est un simple laquais, son père un pauvre écuyer, sa mère une femme de chambre, « n'ayant

(*le Roman bourgeois*, éd. Jannet, t. I, p. 6). Et Marivaux, cent ans plus tard : « Donnez-leur (aux lecteurs) l'histoire du cœur humain dans les grandes conditions, ce devient là pour eux un objet important; mais ne leur parlez pas des états médiocres; ils ne veulent voir agir que des seigneurs, des princes, des rois, ou du moins des personnes qui aient fait une grande figure. Il n'y a que cela qui existe pour la noblesse de leur goût. Laissez le reste des hommes : qu'ils vivent; mais qu'il n'en soit pas question. » (*La Vie de Marianne*, *Œuvres complètes de Marivaux*, Paris, 1781, t. VI, p. 330.)

1. Voir Claretie, *op. cit.*, p. 347.

2. *Id.*, *id.*

3. *Id.*, p. 330.

4. *Id.*, p. 354 et suiv.

pour tout bien que leurs gages ¹ ». D'ailleurs n'était-ce pas se conformer à la vérité historique que de représenter ainsi un homme de la plus humble condition arrivant par son savoir-faire plus encore que par son intelligence, aux charges les plus considérables? c'est alors, ne l'oublions pas, l'époque des Alberoni, des Dubois, des frères Pâris, de tous ces grands et cyniques aventuriers, dont l'extraordinaire fortune étonne encore aujourd'hui ².

Si de Le Sage, nous passons à Marivaux, de *Gil Blas* à *Marianne* et au *Paysan parvenu*, c'est encore de bien petites gens que nous allons rencontrer. Marianne est une enfant trouvée, Mme d'Alain une bourgeoise, Mme Dutour, une femme du peuple. Et Jacob? Une sorte de valet de ferme, pourvu d'une figure avantageuse et, ce qui est une force, très convaincu de ses mérites : d'abord laquais à Paris, il finira fermier général. Les nobles qui paraissent au fond du tableau, ne sont pas de bien haute lignée. Marivaux a voulu prendre le peuple de Paris, avec ses traits caractéristiques, son parler familier et pittoresque, et particuliè-

1. *Gil Blas*, t. I, p. 2 (Paris, 1768). — Voir Faguet, *XVIII^e siècle. Études littéraires*, p. 59.

2. M. Claretie (*op. cit.*, p. 31, 57, 99, 197) nous a conté l'histoire de l'étonnant parvenu que fut l'évêque Henriau « parti des plus noirs bas-fonds pour s'éveiller un matin mitré, crossé et encensé ». Le Sage l'avait connu chez son protecteur, de Lyonne.

« L'auteur de *Gil Blas* n'avait-il pas vu, comme toute la France, le fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde, pour avoir joué jadis auprès du jeune duc de Chartres le rôle qu'il allait faire jouer à *Gil Blas* auprès du futur Philippe IV, devenir successivement archevêque de Cambrai, cardinal et premier ministre? N'avait-il pas vu, comme toute l'Europe, le fils d'un jardinier des environs de Plaisance, pour des bassesses auxquelles on ne saurait comparer aucune de celles du fils de l'écuyer d'Oviedo, revêtir, lui aussi, la pourpre, et gouverner l'Espagne? Et ne les avait-il pas vus enfin, eux deux, Dubois et Alberoni, le valet insolent et le bouffon cynique, Mascari et Sbrigani, sous le nom de leurs maîtres, par goût naturel de l'intrigue et par amour de l'art, brouiller un moment la paix de l'Europe et du monde? » (Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, troisième série, p. 94.)

rement la bourgeoisie de son temps, avec ses préjugés et ses travers, mais aussi l'intégrité de ses mœurs, qui tranche alors sur le dévergondage général et conserve à la France un fond de vigoureuse et robuste santé.

Prevost, lui, s'élève dans l'échelle sociale. Hommes du peuple et bourgeois ne tiennent pas chez lui les premiers rôles : à peine relèverait-on quelques types de valets ou de vieux intendants, entièrement dévoués à leurs maîtres, dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune. Le plus généralement ses personnages appartiennent à la petite noblesse de province, et c'est dans *Manon* seulement, et par exception, qu'il s'est hasardé dans les bas-fonds de la société parisienne. Si la conduite de ses gentilshommes nous étonne quelquefois, si leurs grands coups d'épée, leurs audacieuses équipées, leur mépris de la mort nous laissent un peu défiants, en revanche les manières, les sentiments et le langage qu'il leur prête, sont empreints d'un cachet indéniable de vérité. Sainte-Beuve l'a jadis finement remarqué, Prevost a bien reproduit dans ses romans, où l'imagination semble devoir fausser l'observation, les mœurs de la société polie à la fin du *xvii^e* siècle. Nous n'avons plus ici les peintures grossières et souvent licencieuses de *Le Sage*, nous n'avons plus la psychologie trop compliquée de *Marivaux*, mais un tableau fort exact de la vie mondaine, en ces dernières années du règne de Louis XIV, où l'honnêteté, la courtoisie, la galanterie respectueuse envers les femmes jettent sur la vie quotidienne un reflet d'idéal chevaleresque ¹. Ce monde-là n'est pas celui

1. « Dans ses *Mémoires* (*Les Mémoires d'un homme de qualité*), écrit Sainte-Beuve, il nous retrace en perfection, et sans y songer, les manières et les sentiments de la bonne société vers la fin du règne de Louis XIV.... J'omets toujours *Manon* et son Paris du temps du système, son Paris de vice et de boue, où toutes les ordures sont entassées, quoique d'occasion seulement, remarquez-le bien, quoique jetées là sans dessein de les faire ressortir, et d'un bout à l'autre éclairées d'un même reflet sentimental. Mais le monde

de la cour, c'est hors Versailles qu'il le faut aller chercher : ses traditions il les a maintenues, grâce à la saine atmosphère de la province, et s'il a emprunté à la cour la délicatesse et l'élégance de ses manières, il ne s'est pas départi de la gravité sans raideur que lui ont léguée ses ancêtres. Certes l'amour remplit l'existence de ces hommes et de ces femmes, mais il n'est point pour eux matière à badinage ou à plaisanterie. ils ne le traitent point en sceptiques et en blasés, comme ferait un des frivoles habitués de l'OEil-de-Bœuf : ils aiment sincèrement, profondément, de toute leur âme, nous l'avons vu ; et c'est par là qu'ils restent sympathiques, même quand la passion les entraîne dans les plus coupables égarements.

Le public contemporain, las des fantaisies romanesques ¹,

habituel de Prevost, c'est le monde honnête et poli, vu d'un peu loin par un homme qui, après l'avoir certainement pratiqué, l'a regretté beaucoup du fond de la province et des cloîtres ; c'est le monde délicat, galant et plein d'honneur, tel que Louis XIV aurait voulu le fixer, comme Boileau et Racine nous en ont décoré l'idéal ; qui est à la portée de la cour, mais qui s'en abstient souvent ; où Montausier a passé, où la Régence n'est point parvenue. »

Et un peu plus loin : « C'est l'espèce du gentilhomme poli de ce temps-là que le romancier nous a quelque peu arrangée à sa manière. Le jeune Rosemont, dans le plus haut rang, le chevalier des Grieux jusque dans la dernière abjection, conservent les caractères essentiels de ce type, et le réalisent également sous ses revers le plus opposés. Le premier, malgré ses emportements de passion et deux ou trois meurtres bien involontaires, prélude déjà à tous les honneurs de la vertu d'un Grandisson ; le chevalier, après quelques escroqueries et un assassinat de peu de conséquence, demeure sans contredit le plus prévenant par sa bonne mine et le plus honnête des infortunés. »

1. Dans le *Pour et Contre* (nombre XVII) Prevost constate que les Français n'ont plus comme autrefois, le goût de ces romans qui les transportaient dans un monde impossible, de « ces agréables chimères que l'esprit humain enfanta dans un de ces accès où l'imagination prenant le dessus, le force à quitter le vrai et le vraisemblable, pour se livrer à des idées d'un merveilleux outré qui le transporte hors de lui-même,... ces composés d'enchantements et de Géants, d'intrigues galantes et de combats, d'amants aimés et malheureux, et d'amantes toujours si merveilleusement fidèles ». Ce

se montrait aussi soucieux de vérité que nos trois écrivains, si l'on en juge par leur continuelle préoccupation de rappeler que leurs histoires ne sont point œuvres d'imagination, que l'invention n'y a aucune part, qu'ils se contentent de rapporter les aventures que leur a jadis contées tel ou tel inconnu : ou bien encore (c'est le procédé cher à Prevost), en fouillant de vieux manuscrits, d'antiques archives de famille dans quelque château solitaire, on y a découvert certains documents capables de piquer la curiosité du lecteur ¹. Assurément, ces naïfs expédients ne faisaient illusion à personne, pas même au plus crédule : toutefois ne sont-ils pas les indices d'un état d'esprit particulier, d'un besoin nouveau, d'un effort incontestable vers l'observation directe des faits, sans l'intervention d'un

n'est pas que les Français aient renoncé à « la bagatelle », mais ils veulent du nouveau, ils veulent que l'on se préoccupe plutôt de toucher leur cœur que de charmer leur esprit. C'est ce que Prevost a prétendu faire. Ailleurs (*Pour et Contre*, nombre XXXVI), à propos du livre de Gordon de Percel, *De l'Usage des romans*, il écrit : « Je ne sais si l'auteur a raison, lorsqu'il veut que les héros d'un roman soient toujours des princes, ou des personnes d'une grande naissance. Il me semble qu'il peut y avoir de bons romans dont les héros ne soient pas d'un si haut rang. Sans parler de *Don Quichotte*, nous en avons un grand nombre de cette espèce qui sont très estimés. »

4. La forme de l'autobiographie, celle qui donne le plus complètement l'illusion de la vérité, qu'a choisie Le Sage, n'est-elle pas significative? — Voir aussi le début de *la Vie de Marianne* : « Il y a six mois que j'achetai une maison de campagne à quelques lieues de Rennes, qui depuis trente ans a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement, et dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un manuscrit en plusieurs cahiers contenant l'histoire qu'on va lire, et le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta, je le lus avec deux de mes amis qui étoient chez moi, et qui depuis ce jour-là n'ont cessé de me dire qu'il falloit le faire imprimer : je le veux bien, d'autant plus que cette histoire n'intéresse personne.... Voilà tout ce que j'avois à dire : ce petit préambule m'a paru nécessaire, et je l'ai fait du mieux que j'ai pu ; car je ne suis point auteur, et jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci. »

auteur? Ce n'était plus un romancier qui écrivait, mais un homme.

Ces personnages plus voisins de la commune nature que les héros fiers-à-bras, délices de Mme de Sévigné; ces personnages qui, par leurs actes et leurs sentiments, s'éloignent moins de nous, pauvres mortels que nous sommes, et bien peu aptes aux mirifiques exploits, voyons comment Le Sage, Marivaux et Prevost les ont étudiés et traités, s'ils sont arrivés par le minutieux travail de l'observation extérieure et personnelle, à leur communiquer cette vie de l'âme et de l'esprit dont le romancier, grâce au genre même qu'il a choisi, réussit à donner plus véritablement l'illusion que l'auteur dramatique.

La psychologie de Le Sage, a-t-on dit, est « un peu courte », les mobiles qui nous dirigent y sont trop sommairement analysés, il n'y a là ni profondeur ni pénétration ¹. Les événements ont passé sur *Gil Blas*, sans laisser en lui de traces bien profondes; il est à la fin ce qu'il était au début, et devenu seigneur de village, il reste « le petit écervelé qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros ». On ajoute : le talent de Le Sage s'accommodait mieux aux nécessités du théâtre qu'à celles du roman. Le théâtre, par les lois mêmes qui le régissent, se contente d'une psychologie superficielle qui reste à fleur de peau. Contraint de se renfermer dans un espace de temps très court, il marque seulement les traits les plus significatifs. Le dramaturge n'a pas, comme le romancier, le loisir d'énumérer, par le détail, les influences diverses qui contribuèrent à façonner un caractère, d'exposer les événements antérieurs qui ont pu le modifier et l'amener peu à peu à l'état particulier et parfois à la crise qu'il subit, au moment où le roman commence. Nous touchons là, en somme, à une cause d'infériorité réelle pour le théâtre. Borné, enserré, étouffé en d'étroites limites, il

1. Brunetière, *op. cit.*, p. 114.

court au plus pressé, comprenant que toute étude un peu prolongée du cœur humain lui est interdite ¹. De là, cette peinture très générale que le théâtre nous offre de ce même cœur humain, de là aussi la pauvreté psychologique de *Gil Blas*, dont l'auteur trouva son véritable champ d'action littéraire non pas dans le roman, mais à la scène.

Je ne nierai point la justesse relative de l'argumentation : je dis relative, car personne n'ignore que, si notre roman psychologique, adapté à la scène, perd beaucoup de son charme original, on sait aussi que d'excellents auteurs dramatiques furent d'excellents analystes du cœur humain. Qui ne songe ici à Racine et à Marivaux? Mais ceci nous entraînerait hors de notre sujet. Nous parlons de Le Sage et de sa psychologie, dont personne ne conteste l'insuffisance. Or, nous inclinons à croire, comme M. Faguet, que *Gil Blas* et tous les héros de Le Sage sont tels, parce que tels il les a voulus : « Il n'y a pas à « faire la psychologie » d'un intrigant, d'une rouée et de son associé, d'un garçon de lettres moitié valet, moitié truand, d'un archevêque beau diseur, d'un ministre, qui n'est qu'un « politicien » et un faiseur d'affaires. Les âmes moyennes, voilà encore un coup ce qu'étudie Le Sage; et les âmes moyennes sont, de toutes les âmes, celles qui sont le moins des âmes. » Le Sage est un réaliste qui observe l'humanité dans ces régions intermédiaires, où le vice, ni la vertu ne remportent de victoires complètes. « L'art qui veut donner la sensation du réel ne donne que la sensation de la médio-

1. « Si le roman, comme genre, a une raison d'être, et dans presque toutes les littératures, une origine historique certaine, c'est que la comédie ne peut pas enfoncer très profondément dans les caractères particuliers, qu'elle est même obligée, par la nature de ses moyens, de se contenter le plus souvent d'indications générales et sommaires. » — « *Gil Blas* est un héros de comédie plutôt que de roman, et non pas tant un caractère qu'un type, et une personne qu'un emploi. » (Brunetière, *op. cit.*, p. 114 et 118.)

crité ¹. » Toutefois, il n'est pas que le roman réaliste, et nous verrons bientôt que l'abbé Prevost a précisément cherché et trouvé une autre voie, celle où s'engageront après lui l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* et celui de *René*.

Si la psychologie de Le Sage est trop simple, celle de Marivaux ne l'est pas assez, ou plutôt, il ignore l'art de mettre en pleine lumière les traits importants et de laisser les autres dans l'ombre. Voyez plutôt ses portraits. Chaque détail est minutieusement choisi, noté, catalogué : quand il s'agit de les réunir et d'en composer un tout, Marivaux semble se dérober ². Prises l'une après l'autre, les touches sont justes et bien placées, l'ensemble échappe et l'impression générale est vague et confuse. Marivaux avoue son incapacité, quand il écrit les lignes suivantes : « On ne saurait rendre en entier ce que sont les personnes; du moins cela ne me serait pas possible; je connais bien mieux celles avec qui je vis que je ne les définirais; il y a des choses en elles que je ne saisis point assez pour les dire, et que je n'aperçois que pour moi, et non pas pour les autres; ou, si je les disais, je les dirais mal; ce sont des objets de sentiment si compliqués, et d'une netteté si délicate, qu'ils se brouillent dès que ma réflexion s'en mêle; je ne sais plus par où les prendre pour les exprimer; de sorte qu'ils sont en moi, et non pas à moi ³. » Il en résulte qu'une certaine froideur se dégage de ces peintures : oui, ce sont bien des portraits, et non des personnages vivants. Une autre cause de froideur est que Marivaux paraît comme détaché de ses héros et indifférent à leurs aventures ; il ne pleure pas sur leurs infortunes, il ne se réjouit pas de leur bonheur. On ne dirait pas qu'ils sont nés de son cerveau, des êtres

1. Faguet, *op. cit.*, p. 73.

2. Voir Larroumet, *op. cit.*, p. 388, 389.

3. *Id.*, p. 497.

créés par lui, chez lesquels a passé un peu de son sang et de sa vie.

Quelle différence avec Prevost ! Lui, au contraire, s'est mis tout entier dans ses personnages. Que de fois nous avons eu l'occasion d'observer que, si plusieurs épisodes de ses romans sont de véritables portions d'autobiographie, certains de ses personnages sont les interprètes fidèles de ses idées, vivent, pensent et parlent comme lui-même devait vivre, penser et parler. Au fond, voilà le secret de ce pathétique, de cette émotion, de cette sensibilité parfois débordante, mais toujours sincère. L'auteur n'a pas craint de livrer à son lecteur le secret de son âme, de le prendre pour confident de ses goûts, de ses opinions et... de ses rêves aussi. Dans la poitrine de ces héros qui lui sont si chers, on sent battre et palpiter le cœur d'un homme. Comme nous sommes loin avec eux de cette « préparation anatomique » dont parle Sainte-Beuve, à propos de *Marianne* ¹.

L'abondance, la plénitude, le mouvement du style n'ont point d'autre cause que cette sympathie de l'écrivain pour ses héros. La sincérité du fond communique à la forme le feu et l'animation. Comme pour George Sand, les mots viennent en foule d'eux-mêmes sous la plume de l'abbé Prevost, tandis qu'il écoute « la voix intérieure » ².

Le style de Marivaux, avec sa grâce subtile et travaillée, manque de naturel, et l'art ne s'y dissimule pas assez. Son tempérament le portait à décomposer patiemment l'idée, à raffiner sur chacune de ses parties et l'ayant retournée en tous sens, à la fausser en définitive par l'abus de la quintessence. Il s'ensuit que l'expression sera trop souvent entortillée, alambiquée et que nous nous croirons revenus au beau temps de la préciosité ³. Son

1. *Causeries du lundi*, t. IX, p. 367.

2. Voir Caro, *George Sand*, Paris, Hachette, 1887, p. 144.

3. « Il fera dire par exemple à un amant qui rend à sa maîtresse dédain pour dédain : « Je ne suis point de caractère à persécuter

esprit est vif, délicat, réellement français : personne ne lance un trait d'une main plus sûre et plus légère, et jamais le badinage n'a pris, dans notre littérature, un tour plus élégant et plus poli. Malheureusement, s'il a de l'esprit, il n'ignore pas assez qu'il en a, et tient trop à ce que les autres le sachent comme lui. Il le prodigue et il l'étale. « Ces scintillements de l'expression, ces jeux coquets de la pensée fatiguent, comme une lumière trop vive promenée et agitée devant les yeux¹. » On ne s'étonnera point que Prevost, dont le style coule de source, ait vertement critiqué celui de Marivaux dans le *Pour et Contre*.

Le Sage, de son côté, aurait-il créé cette forme définitive qui convient au roman ? A le lire, il semble bien que son style soit plutôt celui de la comédie². On n'aurait qu'à feuilleter *Gil Blas* ou le *Diable boiteux* pour rencontrer dialogues et monologues tout prêts pour la scène : jusque dans l'indication des gestes et des attitudes, on saisirait l'art d'un dramaturge consommé. De plus, ce style alerte, aisé et simple en bien des passages, s'empâte, se guinde ailleurs et tourne au pédantisme³ : il n'a point cette har-

« les dispositions où je vous vois. » Il appellera le silence « l'abstinence de paroles » ; au lieu de « parler familièrement » il dira parler « à rez-de-chaussée » ; etc. — Il appellera un cœur sans amour « un cœur qui reste garçon » ; il tournera bien des phrases galantes dans le goût de celle-ci : « Vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de sa guérison. J'attendrai ; je suis accommodant ; le vôtre me servira de nantissement ; je m'en contente. » (Larroumet, *op. cit.*, p. 548-549.)

1. Larroumet, *op. cit.*, p. 553.

2. Voir Brunetière, *op. cit.*, p. 406 ; Claretie, *op. cit.*, p. 285.

3. « Quand ils ne parlent pas comme des portefaix qu'ils sont presque tous, ils parlent comme des héros d'Homère ou des académiciens. Le Sage s'exprime indifféremment en faubourien de Saint-Jacques du Haut-Pas ou en bachelier tout frais émoulu de l'Université.... Mythologie, religions anciennes, légendes de la Grèce primitive, histoire grecque, histoire romaine, histoire du moyen âge même, il sait tout, et il le montre. De ses entretiens, on pourrait à la rigueur extraire une histoire universelle depuis la haute antiquité. » (L. Claretie, *op. cit.*, p. 275.)

monieuse cadence, cet ample et facile déroulement de la période, ces ondulations et comme ces caresses de la phrase qui seront, après l'abbé Prevost, le triomphe de Rousseau, de Chateaubriand et de George Sand¹.

Les procédés de *Le Sage* sont ceux de l'auteur comique, Marivaux emprunte les siens à l'art du moraliste. Serait ce trop s'avancer que d'attribuer à Prevost le mérite de s'exprimer en véritable romancier?

Nous avons dit précédemment la part considérable que l'auteur de *Cleveland* réserve à la morale dans ses écrits, la fin élevée qu'il propose au roman et le désir qu'il a d'ennoblir un genre réputé inférieur, et destiné, de l'aveu général, plutôt à charmer qu'à instruire. Non moins généreuses sont les ambitions de *Le Sage* et de Marivaux. Est-il besoin de rappeler le prologue de *Gil Blas*, et les phrases qui lui servent de conclusion : « Si tu lis mes aventures, sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable² ». Qu'on rapproche ces derniers mots des avant-propos de *Guzman Alfarache* et d'*Estebanille Gonzalès* : « Ce n'est point un tissu de fictions en pure perte pour les mœurs, on y trouve des caractères et des leçons de morale ». Enfin les contemporains eux-mêmes jugeaient que la

1. « Dans la manière d'écrire de l'auteur de *Gil Blas* naturelle, si l'on veut, mais d'un naturel savant, on sent la prétention comique; dans celle de l'auteur de *Marianne*, beaucoup moins naturelle, on sent la prétention d'étonner; mais ici (chez Prevost), sous la transparence inimitable des mots, de même que l'on chercherait inutilement l'auteur, on s'efforcerait en vain de noter ou de définir le procédé. Nulle trace d'affectation, pas ombre de rhétorique, aucun tour de métier, les plus grands effets obtenus par les moyens les plus simples, ou quelquefois les plus vulgaires, et ce que l'on pourrait enfin appeler l'évanouissement du style dans la sincérité du fond. » (Brunetière. *op. cit.*, p. 331.)

2. *Gil Blas*, Prologue.

lecture de *Gil Blas* contribuait à former les mœurs et à donner le goût de la vertu ¹. Je ne suis point tout à fait de leur avis et je ne pense pas que *Gil Blas*, pas plus que *Le Sage* d'ailleurs, place bien haut son idéal ². Toutefois, évitons l'autre excès qui consiste à proclamer, avec Paul de Saint-Victor, que *Gil Blas* est un escroc, un fourbe cynique, un détrousseur de grand chemin, sans foi, ni loi ³. Gardons-nous aussi d'adopter l'opinion trop indulgente de Sainte-Beuve ⁴. Avant tout, *Gil Blas* est un égoïste, il ne songe qu'à lui, à ses intérêts; aux moyens de se pousser dans le monde. Peu lui importent les autres : qu'il atteigne son but, et le voilà content. Ne lui demandez ni scrupules, ni ménagements, ni délicatesse. Ce n'est pas un fripon endurci, il deviendra honnête au premier jour, si l'occasion s'en présente et s'il lui est permis de jouer ce nouveau rôle, sans qu'il lui en coûte rien. En attendant,

1. Voyez le permis d'imprimer : « J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*. J'ai trouvé dans cet ouvrage des peintures agréables qui peuvent égayer l'esprit et des traits propres à corriger les mœurs. » « DANCHET. »

Le *Mercur de France* y relève des « préceptes très utiles et d'une saine morale » (juin 1724).

2. Voici comment M. Nisard, très justement, à mon avis, apprécie le roman de *Gil Blas* : « Il ne manquerait rien à *Gil Blas*, pour être un livre de premier ordre, si à la peinture de l'homme tel qu'il est se joignait l'élévation morale. Il est très vrai qu'après l'avoir lu, les gens de bien ont plus de plaisir à rester honnêtes; mais aux malhonnêtes gens, il ne fait pas assez honte de ce qui leur manque. »

3. « On a dit de Panurge qu'il semble né des amours d'un jambon et d'une bouteille, tant il est dénué de tendresse humaine; *Gil Blas* n'est guère plus sensible. Il a l'allure oblique, les instincts pillards, il sent l'office et la valetaille; quand ses vices se sont décrassés, il apprend à doubler la rhétorique de l'escroquerie et de l'impudence, il sait la pratique et la théorie du pillage... ce n'est qu'un intrigant médiocre, à la fois actif et borné, malléable aux vices, un fils dénaturé, un sans-cœur qui échaude en riant ses malades, un fripon qui prête son écriture pour confectionner des billets galants, ou son crédit en échange de honteux pots-de-vin. »

4. Voir *Causeries du Lundi*, t. II, p. 361, et Larroumet, *Marivaux*, p. 356.

comme il faut lutter pour vivre et que la victoire reste au plus habile, il n'est pas difficile sur le choix des moyens qu'il emploie. Bonté, compassion, charité, belles qualités assurément,... qu'il ignore ou plutôt (ce qui n'est guère à sa louange) qu'il se refuse à pratiquer.

Cet égoïsme peu dissimulé chez Gil Blas, nous le retrouvons non moins fort, non moins envahissant chez Marianne et Jacob. Cependant Marivaux, comme Le Sage, a la prétention à la fois d'observer et de corriger les travers et les vices de ses semblables. L'intention morale éclate dans ses romans et dans ses comédies¹. Reste à savoir si leurs personnages nous donneront le goût de la vertu : ils nous apprendront plutôt, je crois, à nous tirer d'affaire en ce monde, au mieux de nos intérêts, et à ne voir dans le prochain qu'un auxiliaire ou un instrument. Insisterai-je longuement sur *le Paysan parvenu*, sorte de Gil Blas, plus lourd, moins spirituel, plus aveugle sur lui-même ? Jacob séduit une jeune femme de chambre, dès son arrivée à Paris, conquiert ensuite par son assurance et sa jolie tournure, les bonnes grâces d'une vieille fille, qu'il épouse d'ailleurs sans vergogne. Il se console par des réflexions de ce genre : « La vie se passe, et plus on va, plus on se crotte ». Ne croyez pas qu'il soit fidèle à l'infortunée quinquagénaire et qu'il consente à passer sa jeunesse dans l'étouffante atmosphère d'une rigoureuse dévotion. Non, il s'amuse hors du logis conjugal, et lorsque

1. Parlant du théâtre de Marivaux, Desfontaines s'exprime ainsi : « Ce sont des idées philosophiques, présentées d'une façon neuve, singulière, agréable, et qui développent, en même temps, avec beaucoup de finesse, les replis les plus cachés du cœur humain. Voilà ce qui forme ordinairement le fond des comédies de M. de Marivaux. Il a moins cherché à peindre les ridicules de ses compatriotes qu'à leur inspirer l'humanité. » (*Observations sur la littérature moderne*, t. V, p. 9.) — Un écrivain moderne, M. Gosset, dans un livre intitulé *Marivaux moraliste*, a réuni un certain nombre de passages extraits de ses œuvres, où la morale se déguise sous la finesse aimable de l'observation. (Voir Larroumet, *op. cit.*, p. 443.)

l'âge vient, il aspire aux grasses sinécures, fait antichambre dans les ministères, passe de l'antichambre au cabinet, et meurt, avons-nous vu, contrôleur général des finances. Digne couronnement d'une si belle existence! — Et Marianne, la fine mouche? elle est pleine de grâce et de piquants attrait. Discrète dans la joie et la tristesse, elle tempère d'un sourire les larmes qui lui montent aux yeux. Vaillante et forte, quand le malheur l'accable, elle s'abandonne gaîment au plaisir de la réussite. Mais sous ses qualités charmantes quel amour de soi elle dissimule! Comme sa petite personne l'occupe et la préoccupe, comme elle en fait l'objet de ses plus chères attentions, comme elle sait attirer les prévenances, les soins, les faveurs, comme elle ramène tout à elle, cela au reste avec une entière bonne grâce, et si adroitement que personne ne songe à s'en froisser. Délicieux égoïsme qu'on n'aurait pas le courage de lui reprocher durement. A force de vouloir à tout prix le succès, elle va parfois bien loin et oublie ses vertueux principes : souvenons-nous de quelle manière elle nous dévoile le secret de ses victoires : « Je me jouais de toutes les façons de plaire; je savais être plusieurs femmes en une. Quand je voulais avoir un air fripon, j'avais un maintien et une parure qui faisaient mon affaire; le lendemain, on me trouvait avec des grâces tendres; ensuite j'étais une beauté modeste, sérieuse, nonchalante. Je fixais l'homme le plus volage, je dupais son inconstance, parce que tous les jours je lui renouvelais sa maîtresse; et c'était comme s'il avait changé. » Le passage est exquis, mais quelle étrange confiance chez un auteur qui vise à enseigner la morale!

Bien différents sont les personnages de l'abbé Prevost, bien différents les Cleveland, les Patrice, le marquis des *Mémoires*. On blâmerait plutôt en eux une effusion trop grande, une excessive philanthropie, une confiance puérile en la vertu d'autrui. Presque toujours dupes des men-

songes de leur imagination et de leur cœur, ils ne jugent guère la société que par eux-mêmes, c'est-à-dire incomplètement. Leurs yeux une fois dessillés, ils jurent de se montrer moins crédules et... ne tardent pas à retomber dans cette aveugle indulgence qui fait le fond de leur caractère. Des Grieux lui-même n'est pas un égoïste : il se donne tout entier à celle qu'il aime, et ne vit, ne respire que par elle. Voilà son excuse et la cause de la sympathie qu'il nous inspire. Gil Blas, Marianne, Jacob provoquent notre défiance et l'admiration que nous éprouvons pour l'ingéniosité de leurs expédients, se mélange de scrupule et d'inquiétude¹. L'amour, quand il pénètre dans ces cœurs si sûrs d'eux-mêmes, n'a jamais rien de dramatique; ils le considèrent comme un agréable passe-temps qui charme nos heures de loisir, mais ne doit pas nous détourner des réalités et des exigences de la vie. En un mot, il ne faut pas que le cœur fasse tort à l'intelligence, l'imagination à la raison, la sensibilité à la clairvoyance.

Si, laissant de côté les personnages, nous nous demandons quelle impression se dégage pour nous de la lecture des *Mémoires*, de *Cleveland*, du *Doyen de Killerine*, je ne crois pas que nous la jugions défavorable. Bien au contraire : nous sortirons de cette lecture, je ne dirai pas

1. Si les héros de Le Sage et de Marivaux ont à lutter contre les mille caprices de la fortune qui détruit leurs espérances et entrave leurs desseins, du moins le font-ils avec un entrain et une vivacité d'humeur qu'on chercherait en vain chez les *Cleveland* et les *Patrice*. *Gil Blas* n'est guère mieux partagé que *Cleveland*, la destinée souvent ne lui sourit pas davantage : en est-il moins gai, moins hardi, moins entreprenant? Bien au contraire, on dirait que l'insuccès et la malchance redoublent sa bonne humeur et raniment son courage. Toujours sur la brèche, il a foi en son étoile. Si le présent est maussade, il est sûr de l'avenir. D'ailleurs, il ne compte que sur lui et de là viennent sa force et son invincible assurance. Il ne se regarde pas comme un être unique parmi ses semblables, comme un homme qu'une divinité implacable a marqué d'avance pour le malheur. Aussi, la lecture de *Gil Blas* ne peut-elle que nous rassurer et nous consoler.

meilleurs et plus vertueux, du moins avec des aspirations plus nobles et plus élevées, une âme plus compatissante, et une sévérité moins implacable pour les défaillances d'autrui. Lorsqu'un écrivain fait ainsi passer sur nos cœurs desséchés un souffle généreux, sera-t-il possible de reprocher à ses œuvres leur immoralité? On allègue *Manon Lescaut*. Ne sait-on pas que Prevost appelait son roman « un traité de morale réduit en exercice »? Selon lui, en effet, ce serait folie que d'imiter des Grioux, après avoir lu l'histoire de ses amours. Tracer du vice une image aussi saisissante, par conséquent aussi réelle que possible, n'est-ce pas le meilleur moyen de le rendre haïssable? Si je ne suis pas sûr que la théorie soit juste, on ne peut nier toutefois la conviction de l'auteur et la pureté de ses intentions. La préface de *Manon* n'est donc pas simplement, comme on l'a répété, un voile destiné à masquer les impudeurs du roman : Prevost a cru sincèrement s'être rangé parmi les moralistes. Plus on le pratique, plus on se convainc que, là et ailleurs, il s'est appliqué à instruire son lecteur en l'amusant ¹.

Nous sera-t-il permis d'insister quelque peu? Pour n'avoir lu que *Manon Lescaut* et ne connaître *Cleveland* et *le Doyen de Killerine* que par leurs titres, on a si légèrement taxé d'immoralité notre écrivain qu'il semble juste de

1. Voir (*Pour et Contre*, nombre XXXVI) la façon dont Prevost juge lui-même *Manon*. Il y a là un passage que l'on pourrait utilement rapprocher de la préface du roman. Au reste, il semble que lui-même ait eu des scrupules et qu'il ne soit pas resté très convaincu que le vice dépeint avec exactitude et vérité devient, par ce fait même, odieux. N'écrivit-il pas dans le même *Pour et Contre* (nombre CXXV) : « S'il arrive que par corruption du cœur, ou par faiblesse d'esprit, un lecteur s'attache moins au côté instructif qu'aux traits séduisants du tableau, il est à craindre que ce qui était destiné à le rendre meilleur ne produise des effets tout opposés. » Impossible de formuler plus nettement l'objection qu'on est en droit de faire aussi bien à Prevost qu'à tous ceux qui, après lui, ont soutenu sa thèse.

tenter ici sa défense. Au XVIII^e siècle, les opinions se partageaient, et le public, si l'on en juge par les critiques, ne paraît pas s'être fermement prononcé : les uns tenaient pour la parfaite innocence de ses romans, les autres se montraient moins indulgents. Tandis que le *Nécrologe*, dans son article, est tout à la louange de Prevost, dont il considère les ouvrages comme « précieux aux yeux mêmes de la philosophie », Marmontel¹ le blâme d'avoir oublié que le roman est destiné à corriger les mœurs, et à nous prémunir contre les entraînements de l'imagination². Abordant ensuite *Manon Lescaut*, dont il fait comme le centre même de ses critiques, il se demande si la lecture de ce roman suffit à dégoûter du vice, et si les calamités qui accablent des Grioux n'excitent pas en nous une dangereuse compassion³. De même, il voit dans le Gelin de *Cleveland* le modèle du scélérat intéressant, orné de toutes

1. Marmontel, *Essai sur les romans*.

2. Diderot, lui, n'a que des éloges pour les ouvrages de Prevost dont il a certainement exagéré la portée morale : « Chaque ligne de *l'Homme de qualité* retiré du monde, du *Doyen de Killerine* et de *Cleveland*, excite en moi un mouvement d'intérêt sur les malheurs de la vertu et me coûte des larmes. Quel art serait plus funeste que celui qui me rendrait complice du vicieux ? Mais aussi quel art plus précieux que celui qui m'attache imperceptiblement au sort de l'homme de bien, qui me tire de la situation tranquille et douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes, où il se réfugie, et m'associer à toutes les traverses par lesquelles il plaît au poète d'éprouver sa constance ? » (*De la poésie dramatique*.)

3. « Après avoir arrosé de mes larmes ce roman où l'amour le plus tendre est prostitué à rendre intéressants les vices les plus bas, et dans lequel ce qu'il y a de plus sacré au monde après la vertu, le malheur, n'est qu'un moyen de séduction que l'on emploie pour m'attacher à un jeune escroc et à une jeune prostituée ; après cette lecture, en suis-je plus sévère ou plus indulgent pour les vices que l'on m'a peints ? et si, avec des mœurs déjà trop décidées pour craindre la séduction, je puis impunément m'y laisser attendrir, suis-je également sûr que mes enfants, après avoir associé leur âme à celle de Manon Lescaut et du chevalier des Grioux, l'en retireront aussi pure qu'elle l'était avant cette liaison que produit un vif intérêt ? » (*Essai sur les romans*.)

les qualités, au début du roman, et plus tard avili et dégradé par la violence de sa passion¹.

Quoi qu'il en soit, et tout en tenant compte des observations de Marmontel, il semble qu'il y aurait injustice et dérision à juger nuisible l'œuvre de l'abbé Prevost, prise dans son ensemble, surtout lorsqu'on voit, à ses côtés ou après lui, éclore la multitude de ces petits romans d'un cynisme libertin qui n'ont pas même pour eux l'excuse d'une passion sincèrement dépeinte, où le scepticisme grossier est de bon ton, l'intérêt, le mobile unique, la délicatesse envisagée comme un leurre, l'honnêteté méconnue ou raillée. Que l'on fasse la comparaison, que l'on mette, par exemple, en face de *Cleveland*, du *Doyen de Killerine* et même de *Manon*, les *Enchaînements de l'Amour et de la Fortune* du marquis d'Argens, dont le titre semble annoncer une intrigue analogue à celles où se complait l'abbé Prevost. L'on y verra une coquette sur le retour qui a successivement entretenu plusieurs amants, et qui, toujours délaissée après quelques mois, reste toujours inassouvie, on la verra s'attacher enfin un jeune et naïf provincial qui, bientôt déniaisé par la vie parisienne, abandonne une maîtresse dont l'amour importun le fatigue, s'éprend à Cambrai d'une « dame de garnison », en quête d'un mari sans scrupules, tue en duel un de ses

1. « Le même écrivain, dans un autre roman, a su nous attacher au caractère d'un scélérat : je parle de Gelin, personnage vraiment tragique, mais qu'il eût fallu faire expirer sur la roue, et qu'il fallait surtout ne rendre jamais intéressant. Il est bon de prouver sans doute qu'un amour violent peut dénaturer l'homme, le dépraver et l'avilir; mais il est un degré de perversité que ne doit plus admettre ni l'estime, ni la pitié; et il n'est pas bon de donner un caractère qui commence par gagner tous les cœurs, une âme noble, tendre, courageuse à celui qui bientôt n'étant plus qu'un homme vil, un fourbe, un scélérat profond, appliquera tout son génie à séduire la femme de son ami, à le calomnier près d'elle, à le désespérer l'un et l'autre, et finira par se couvrir du manteau de l'hypocrisie pour exécuter plus sûrement le plus lâche des attentats. » (*Essai sur les romans.*)

nombreux rivaux, puis obligé de s'enfuir à Bruxelles, à la suite de cet esclandre, y fait la connaissance d'une princesse de théâtre et ne se décide à la quitter qu'après avoir reçu cent louis des mains d'un baron riche et sexagénaire qui lui succède auprès de la belle.

Et les romans de Duclos, quelle opinion en aurons-nous donc, si nous reprochons à ceux de Prevost leur immoralité? Saurait-on imaginer rien de plus platement licencieux que les *Confessions du comte de ****? De banales aventures d'amour, toujours les mêmes, et que terminent avec une fastidieuse régularité des chutes toujours prévues, un héros bellâtre fort content de sa personne et très dédaigneux des infortunées dont il tourne successivement les têtes, une série de portraits de femmes où se retrouvent les défauts et les qualités des portraits, c'est-à-dire le mérite de la facture, la virtuosité, l'habileté technique, mais aussi l'absence de vie et de mouvement : voilà en deux mots tout le roman. L'ennui s'en dégage vite, et on le ferme, avant qu'il ait eu le temps d'exercer sur le lecteur une fâcheuse influence. L'amour y est traité comme chose légère et sans conséquence : c'est le caprice d'un moment, un passe-temps, une fantaisie. Nous sommes loin de Prevost qui voit en lui la plus tragique, la plus sérieuse des passions, celle qui, pénétrant dans un cœur, y sème d'effroyables ravages, celle aussi que sa sincérité et son intensité excusent et purifient.

Il y a, je le sais, chez Duclos, de jolis détails et même d'intéressantes peintures de mœurs, mais combien de froids développements ne faut-il point sauter pour arriver à ces passages trop rares? Ce qui contribue encore à rendre ces *Confessions* déplaisantes, c'est que l'auteur y étale je ne sais quelle fâcheuse sensiblerie. Le héros verse des larmes en unissant deux vertueux jeunes gens qui s'aiment et ne peuvent s'épouser, faute d'argent : il avait commencé par refuser héroïquement la jeune fille que sa

mère, à bout de ressources, était venue lui offrir : « Je n'ai jamais senti dans ma vie, s'écrie-t-il, de plaisir plus pur que celui d'avoir fait leur bonheur. L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. Il semblait que leur état se réfléchît sur moi. Tous les plaisirs des sens n'approchent pas de celui que j'éprouvais. Il faut qu'il y ait dans le cœur un sens particulier et supérieur à tous les autres. » La conclusion, elle aussi, a des prétentions morales. Le comte, après ses nombreuses expériences, finit par épouser une de ses maîtresses, femme de sens et de raison, qu'il a d'ailleurs trompée sans scrupule, et le roman dont l'allure générale est plus que libre, se termine par de graves réflexions sur l'éducation des femmes et son insuffisance, à cette époque. Quelle exacte image du siècle renferment ces quelques pages avec leur audace de libertinage, leurs peintures sensuelles, leur mépris de la femme, le tout relevé d'une pointe de sentimentalisme et de morale pour la satisfaction des cœurs ingénus !

Je le répète : qu'on lise Duclos, et alors, on donnera à l'abbé Prevost sa véritable place, on sera contraint de reconnaître que ses romans se distinguent par leur honnêteté, leur pureté, leur belle santé morale. Rien chez eux de ces piments, de ces ingrédients malsains que prodiguent à plaisir les mille petits conteurs de l'époque¹. Chez l'abbé

1. Voici comment Marmontel caractérise les romans qui fleurirent à l'époque de la Régence : « On sait quelles furent les mœurs de la régence. Du long ennui qu'avait causé la dignité d'une cour vieille et triste, on se précipita dans tous les excès du dérèglement et de la licence. Le vertige et l'ivresse d'une fausse opulence avait gagné tous les esprits, la masse des mœurs était corrompue dans toutes les classes de l'état.... Nous avons vu le temps où le personnage d'homme à bonnes fortunes, de tous les genres de fatuité le plus offensant pour les femmes, ne laissait pas d'être à la mode, et en grand honneur auprès d'elles. Il était du bel-air et presque de la bienséance pour un homme aimable, ou qui prétendait l'être, d'avoir ce qu'on appelait une petite maison, afin de se donner, dans ses galanteries, une mystérieuse publicité ; nous avons vu la fleur des

Prevost coule une belle et noble sève, c'est le vrai romancier français qui accorde à l'amour le premier rôle, parce qu'il le considère comme le plus touchant et le plus naturel des sentiments.

III

Il ne suffit pas de rapprocher l'abbé Prevost des romanciers français, ses contemporains, il faut encore se souvenir qu'il a vécu en Angleterre, qu'il éprouvait pour ce pays une sympathie éclairée, qu'il a fondé le *Pour et Contre*, afin de le faire connaître en France, qu'il choisit ordinairement l'Angleterre et l'Irlande, pour y dérouler l'intrigue de ses récits, qu'enfin il a contribué pour une large part à rendre populaire chez nous, par ses traductions, le nom de Richardson.

Nous avons précédemment esquissé l'état des esprits en Angleterre, lorsque Prevost y arriva, nous avons montré combien on y était avide d'indépendance et de nouveauté, et qu'en morale, en religion, en littérature, un souffle puissant commençait à circuler, les uns secouant le joug des anciennes doctrines et proclamant hautement la force de la raison opposée à la foi, les autres descendant d'un monde de chimères et de rêveries, pour observer de près la

jolies femmes se disputer la gloire d'aller souper en tête à tête, ou en quadrille, dans ces asiles du plaisir. Tous les romans de ce temps-là copiaient les scènes qui s'y passaient, mais de manière à inspirer pour la licence de ces mœurs bien moins de mépris que d'envie. L'enjouement qui les animait avait tout l'esprit de l'auteur. La coquetterie y était vive et piquante, le libertinage y était du meilleur ton; et si quelqu'un, dans ces intrigues, jouait un rôle ridicule, c'était l'amant trompé ou le mari jaloux. » (*Essai sur les romans*.) Cette époque est aussi celle où paraissent ces pamphlets sur la vie monacale, dont on est heureux de ne retrouver aucune trace dans l'œuvre de Prevost : *la Galanterie monachale*, Neufchâtel (Hollande); *les Jésuites et les moines en belle humeur* (1725), Cologne; — *les Nonnes galantes*, la Haye (1740).

vérité et traduire en langage précis les mille petits faits de la vie quotidienne.

Defoe, dont le *Robinson* parut en 1719, est parmi les littérateurs, celui qui représente le mieux les idées nouvelles. Il rompt avec la tradition, renonce à mettre encore une fois en scène ces héros toujours irréprochables, ces princesses au cœur sensible, à l'imagination vagabonde, ces amants et ces amantes dont on aurait vainement cherché l'exemple autour de soi et qui, avant lui, remplissaient de leurs interminables aventures les romans à la mode¹. Robinson au contraire est un être réel, il vit sous nos yeux, c'est le type même de l'Anglais, avec toutes les qualités et tous les défauts de sa race : persévérance énergique que le malheur fortifie, vaillante obstination, sang-froid, bon sens et aussi puritanisme qui va jusqu'à la superstition, clairvoyance qui mène à la sécheresse et à l'indifférence, égoïsme candide et enraciné².

En outre, Robinson ressemble au premier venu d'entre nous, il n'a rien du héros, du fier-à-bras qui sans cesse réclame l'occasion d'exercer un courage invincible et ne connaît ni peurs ni défaillances. Non que Defoe ait com-

1. Toutefois, les romans dits de chevalerie continuèrent à jouir d'une certaine vogue, jusqu'à l'époque même de Richardson. Le *Spectateur* constatait qu'ils avaient la faveur des dames : c'étaient pour la plupart des romans copiés sur ceux de d'Urfé et de Mlle de Scudéry. (Voir Jusserand, *le Roman anglais et la réforme littéraire de Daniel Defoe*.)

2. « Un homme est abandonné dans une île déserte : l'aventure sans doute est extraordinaire ; mais là il ne vit pas en héros, en géant, en ennemi ou en favori des dieux, comme dans les romans du xvii^e siècle, ni en poète rustique pleurant les nymphes lointaines, comme dans les nouvelles du temps de Shakespeare ; il vit en homme réel de chair et d'os, en Anglais courageux et pratique ; tout le long drame qui se déroule en lui-même et autour de lui n'a rien que de naturel ; comme lui auraient pensé et agi une multitude de ses compatriotes dans de semblables circonstances. Robinson marque, chez nos voisins, la fin d'une période et le commencement d'un âge nouveau. » (Jusserand, *id.*)

plètement renoncé au roman d'aventures. Nous avons de lui, à côté de *Robinson*, *Moll Flanders*, le *Colonel Jacques*, *Roxana* : mais, là même où son imagination se plaît à vagabonder, nous saisissons encore des expressions vives et originales, des observations bien personnelles, l'indication d'un geste, une attitude, un mot qui nous rejettent dans la vie réelle.

Il y a encore un autre trait à noter dans *Robinson* : c'est qu'on peut tirer de ce récit une morale claire et pratique¹. Je ne parle point des dernières pages où sont entassées, comme à plaisir, les dissertations religieuses ou plutôt philosophiques. Non, mais le roman nous apprend qu'avec de la patience, de la bonne humeur, de l'ingéniosité, on arrive à sortir des situations les plus critiques et que point n'est besoin, pour se tirer d'un mauvais pas, de ces extraordinaires qualités dont les héros d'autrefois se targuaient si fort. Les anciens romans n'avaient d'ailleurs qu'un but : arracher le lecteur à ses mesquines préoccupations et lui donner, ne fût-ce qu'une minute, la sensation d'une société idéale. Autre était le dessein de Defoe, autre surtout celui de Richardson.

Prevost a dû lire *Robinson*². Dès l'année 1720, *Robinson* était traduit en français, en italien, en allemand. On com-

1. « La morale du livre est facile à résumer : si un homme livré à la solitude avec quelques débris sauvés d'un naufrage et un domestique que lui fournit le hasard, un chat et un chien pour l'aider, peut mener une vie aussi régulière, que ne peut-on attendre des gens honnêtes en Angleterre, dans un pays civilisé? C'est même cette morale qui fait le mérite de *Robinson Crusoe*, comme moyen d'éducation chez les enfants. » (Perry, *la Littérature anglaise au XVIII^e siècle*, traduit et adapté de l'anglais par Lemarquis, Paris, Cerf, 1885.)

2. Après 1760 parurent vingt et un *Robinsons* et encore ne faut-il pas compter parmi eux ceux qui étaient spécialement destinés aux enfants. Rousseau recommandait à son Emile la lecture de *Robinson* et Bernardin de Saint-Pierre l'eut entre ses mains dès l'enfance. *Robinson* fut donc un des livres les plus lus au XVIII^e siècle, et il s'en fait encore aujourd'hui des éditions nouvelles.

posa une foule de Robinsonades dans tous les pays de l'Europe : il y eut un Robinson médecin, un Robinson prêtre, un autre libraire : on vit même un Robinson féminin. C'est dire la vogue qu'obtint l'ouvrage, et Prevost n'eût-il pas su l'anglais, aurait, comme tout le monde, pris connaissance de ce roman si fort à la mode. Cleveland chez les Abaquis rappelle souvent Robinson dans son île, et les deux écrivains se font de la vie et des mœurs sauvages une idée analogue. Comme Defoe, Prevost est convaincu (et plus encore que lui) que le roman doit se proposer le bien du lecteur, et que celui-ci, à condition que l'auteur ne soit pas indigne de sa tâche, y puisera des enseignements salutaires.

Il y a chez les personnages de Defoe (et je ne songe point ici à Robinson) une sécheresse d'âme qui ne se rencontre point, bien au contraire, chez ceux de l'abbé Prevost. Ils éprouvent comme une joie malsaine à faire l'étalage de leurs turpitudes et l'on jurerait que, par dédain des conventions et des préjugés, par scepticisme, par crainte sans doute de verser dans le sentiment, Defoe s'applique à montrer le vice poussé jusqu'au dernier degré de l'inconscience ou de la forfanterie. Prevost rougirait d'initier son lecteur à de semblables turpitudes : il est trop heureux de montrer que la bonté, la générosité, l'amour de la vertu naissent et se développent dans le cœur de l'homme, quand il se laisse guider par la nature.

Prevost, lui aussi, n'accorde que peu de place à la convention matérielle, c'est-à-dire à celle qui porte sur les lieux et les personnes. Encore que les aventures dont il nous entretient, soient bien souvent en dehors de l'ordre commun, il est constamment préoccupé sinon de la vérité, du moins de la vraisemblance. Ses romans sont presque tous composés sous forme de Mémoires et il a soin de nous répéter dans ses avant-propos qu'il raconte les faits, en les altérant le moins possible.

Cette impression de réalité que Prevost cherche à nous donner, souvent sans y réussir, se dégagera bien autrement des romans de Richardson¹. Defoe avait indiqué la voie, Richardson s'y est engagé après lui et l'a frayée pour ses successeurs. Aujourd'hui *Paméla* n'a plus de lecteurs, et l'on oublie que peu d'écrivains ont obtenu un succès plus retentissant que Richardson. En France, comme en Angleterre, il eut ses dévots. On finit par oublier les œuvres originales de Prevost qui cependant, avant l'auteur anglais, avait fait descendre le roman du ciel sur la terre, et on ne lut plus que ses traductions de *Paméla*, de *Clarisse* et de *Grandisson*. L'apostrophe enthousiaste de Diderot est devenue célèbre : « O Richardson, Richardson ! homme unique à mes yeux, tu seras ma lecture dans tous les temps ! Forcé par des besoins pressants, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfants les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres ; mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon, avec Moïse, Homère, Euripide, et je vous lirai tour à tour² ! » Notons

1. « Ce genre nouveau (inauguré par Defoe et continué par Richardson) exclut toutes les machines du merveilleux : les antiques châteaux se changèrent en modestes habitations, les princesses en simples dames, les pages et les suivantes en domestiques ordinaires, non plus faits pour exciter l'admiration par des événements incroyables, mais pour produire des passions naturelles, pour imprimer de salutaires maximes. » (Mrs Barbauld, *Vie de Richardson*.)

2. « Je me rappelle, écrit Mrs Barbauld, que des Français vinrent à Hampstead, dans la seule intention de voir la maison où logeait Clarisse. » D'ailleurs tous les romans anglais ne tardèrent pas à être en vogue. — « Je dis que l'anglicisme nous gagne, écrivait d'Argenson ; après *Gulliver* et *Paméla*, voilà qu'on se passionne pour *Tom Jones*. Qui nous eût dit, il y a quatre-vingts ans, que les Anglais feraient des romans et meilleurs que les nôtres. Cette nation va bien loin, à force de liberté en tout. » (*Mémoires et Journal inédit du marquis d'Argenson*. Paris, 1857, 5 vol., t. V, Rem. en lisant.)

Mme du Deffand écrivait à Voltaire (28 octobre 1759) : « Je ne vous parle plus des romans anglais, sûrement ils vous parai-

que l'influence de Richardson ne fut pas éphémère et qu'elle se prolongea à travers plusieurs générations, d'abord dans son pays même, où gardent son empreinte tous ces romans de mœurs domestiques, ces œuvres familiaires, ces romans « à la tasse de thé », comme on les a spirituellement appelés, et dont les auteurs furent pour la plupart des femmes, miss Burney, Charlotte Smith, Mrs. Inchbald, puis chez Dickens qui est le descendant de Richardson, avec un don d'observation plus pénétrante et une philosophie plus originale et plus élevée, enfin chez nous, chez ces nombreux romanciers qui, marchant à la suite de Dickens, ont dépeint la vie intime, avec une sobriété de touche et une grâce attendrie où n'avait peut-être jamais atteint leur grand modèle anglais ¹.

traient trop longs ; il faut peut-être n'avoir rien à faire pour se plaire à cette lecture, mais je trouve que ce sont des traités de morale en action qui sont très intéressants et peuvent être fort utiles ; c'est *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson* ; l'auteur est Richardson, il me paraît avoir bien de l'esprit. » Voltaire se montra rétif, et refusa de s'associer à l'admiration générale, si l'on en juge par ce que lui écrivait encore Mme du Deffand, dans une lettre datée du 1^{er} octobre de cette même année 1759 : « Vous n'avez point lu les romans anglais : vous ne les mépriseriez pas, si vous les connaissiez. Ils sont trop longs, je l'avoue, et vous faites un meilleur emploi du temps. La morale y est en action, et n'a jamais été traitée d'une manière plus intéressante. On meurt d'envie d'être parfait avec cette lecture, et l'on croit que rien n'est si aisé. » On comprend que l'auteur de *Candide* n'ait pas goûté Richardson.

1. L'auteur des *Lettres amusantes et critiques sur les romans en général anglais et français*, Aubert de la Chesnaye-Desbois, prétend, lui, qu'on lit par genre les romans anglais : « Toutes nos dames ont *Paméla* sur leur toilette et se font gloire de lui donner leurs suffrages, peut-être autant par bienséance que par inclination... Il est du bel-air d'avoir un *Paméla* ; il a fait éclipser *le Sopha*, j'attends avec impatience que quelque autre le fasse décamper de dessus la toilette des dames, pour aller occuper les antichambres, et peut-être servir de papillotte au friseur d'un petit-maitre ou à la coiffure de quelque demoiselle que l'heure du spectacle presse. » — Il y a là de la mauvaise humeur : le triomphe de Richardson, qui s'explique par les qualités originales de l'œuvre, fut complet et mérité. En Angleterre, son succès fut cependant balancé par le roman ultra-

Il n'est pas impossible que Richardson ait lu les romans de Prevost¹. Quant à Marivaux, s'il l'a connu, il n'a jamais songé à lui faire des emprunts². Quoi qu'on en ait dit, Richardson reste bien original : avant tout, il est Anglais et si on voulait lui trouver des ancêtres, ce n'est pas en France qu'il faudrait aller les chercher, mais dans son propre pays³. Richardson n'a rien de l'écrivain de profession, c'est une sorte de directeur de conscience, qui, dédaigneux de la gloire littéraire, se propose de régénérer les consciences et de jeter un levain bienfaisant dans une société corrompue par le scepticisme licencieux qui régnait en Angleterre, au commencement du XVIII^e siècle. Nous en concluons que, malgré sa profession d'imprimeur, il avait peu lu et ne se souciait guère de lire. Non, mais il se considérait comme chargé d'une mission supérieure, celle de faire pénétrer dans les cœurs l'amour de la vertu. Un prédicateur lui dédia un volume de ses sermons et les Frères moraves le pressèrent de venir chez eux, en raison de la morale qui abondait dans ses écrits.

Seulement, comme il était homme d'expérience, il se dit que « la morale nue apporte de l'ennui », et il résolut de l'envelopper des voiles brillants de l'imagination. Telle avait été précédemment l'intention de Prevost et ce qui le charma justement dans Richardson, ce fut de voir que

réaliste de Fielding. Les héros de Richardson, a-t-on dit, semblent nourris de thé et de tartines de beurre : en revanche, ceux de Fielding sentent la bière et le tabac. (Voir Perry, *la Littérature anglaise au XVIII^e siècle*, traduit et adapté de l'anglais par L. Lemarquais, Cerf, 1885.)

1. Prevost avait été traduit dès la première heure en Angleterre. Il existe au British Museum une traduction des *Mémoires d'un homme de qualité* (3 vol. in-12) de 1733, peut-être même de 1730, et une autre de *Cleveland*, datée de 1734.

2. Voir à ce sujet : Larroumet, *Marivaux*, p. 348. M. Larroumet pense que Richardson a lu Marivaux. Voir aussi J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*. Paris, Hachette, 1895.

3. Voir Jusserand, *le Roman anglais*.

l'auteur anglais était avec lui en parfaite communauté d'idées. La théorie du roman moral est expliquée tout au long dans la préface de *Grandisson*. Richardson y rappelle que *Paméla* représentait l'innocence exposée aux plus affreux dangers, et jouissant enfin des récompenses que le ciel aime à prodiguer à ceux qu'il protège, que, dans *Clarisse*, le traître Lovelace périt misérablement, accablé de regrets et de honte, et que l'héroïne, soutenue par les secours de la religion, triomphe heureusement de ses malheurs, jusqu'au jour où elle passe dans un monde meilleur. Il annonce en dernier lieu que le chevalier Grandisson réalise la perfection même, parce que ses actions ont constamment un même principe, celui de l'honneur et de la vertu. Soit dit en passant, c'est là ce qui rend le personnage souverainement ennuyeux, comme au reste plusieurs de ceux que Richardson a imaginés. Avec eux, rien d'inattendu, jamais de surprise : tout est méthodiquement calculé par avance, et l'on sait que dans telle situation donnée, ils agiront de telle manière. Machines admirablement organisées, ils donnent l'impression de parfaits automates.

La morale n'est pas seulement l'enseignement du devoir, elle est aussi l'observation et la science du cœur humain, où Richardson est passé maître. Alors que les caractères de Prevost nous étonnent et nous inquiètent par leurs revirements si brusques, et leurs perpétuelles alternatives, nous ne saurions trop répéter que Richardson a logiquement analysé et judicieusement étudié les divers mobiles qui nous font agir : il a distingué avec une perspicacité merveilleuse les nuances de sentiment les plus délicates. Les casuistes sont d'habiles psychologues, on l'a dit cent fois, et Richardson s'était exercé, dès son enfance, à ce métier de manieur d'âmes auquel il ne renonça jamais ¹.

1. Dans son enfance Richardson s'amusait à raconter à ses petits

Taine a bien indiqué, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, à quel point sont vrais ou vraisemblables les innombrables personnages qui s'agitent dans *Pamela*, dans *Clarisse*, dans *Grandisson*, et comment sir Grandisson surtout réalise le type même de l'Anglais froid, compassé, raisonnable, n'oubliant jamais ce qu'il doit aux convenances, à l'étiquette, à la tradition, ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, instruit par ses voyages, doué d'une vigueur naturelle qu'ont encore développée les exercices corporels, bon aussi, mais d'une bonté puérile qui nous déroute¹.

On a quelquefois loué Prevost d'avoir su nous donner l'idée du génie et du caractère du peuple anglais. A dire vrai, je crois ses personnages aussi bien Anglais qu'Espagnols, Italiens ou Français. Pour connaître l'Angleterre de la seconde moitié du XVIII^e siècle, c'est Richardson qu'il faut lire. La forme qu'il avait choisie du roman par lettres lui permettait de donner à la vérité encore plus

camarades des histoires édifiantes. Toutes ces fictions avaient dès lors un but moral. Il rappelle qu'à l'âge de onze ans, il avait entrepris la confession d'une femme de cinquante ans dont la conduite légère faisait scandale. Il lui écrivait, sous un faux nom, empruntant le style d'une personne âgée et lui adressant des réprimandes et des exhortations. (Voir la *Vie de Richardson*, par Mrs Barbauld.) Plus tard, ce fut surtout aux femmes que s'adressa Richardson : « Elles lui composaient une espèce d'Eden. Elles étaient ses inspiratrices, ses critiques, ses enthousiastes. » (Mrs Barbauld.) — « Je n'avais pas plus de treize ans, raconte-t-il lui-même, lorsque trois de ces jeunes femmes ayant une très haute idée de ma discrétion, me révélèrent leurs secrets d'amour, dans l'intention de m'engager à leur faire des modèles de lettres ou de corriger les réponses qu'elles faisaient à leurs amants. » Voir J. Texte, *op. cit.*

1. C'est lui qui ne coupe jamais la queue de ses chevaux, mais la fait lier simplement, parce que la nature, en leur donnant des queues, a voulu leur fournir une défense contre les insectes importuns. Et la sensible miss Byron qui raconte le fait à un ami ajoute que, dans les grandes occasions, on peut tout attendre d'un homme qui montre tant d'humanité. M. Perry appelle Grandisson « un monstre de perfection ».

d'intensité et de relief¹. Il avait trouvé au fond du cœur humain une source d'intérêt si abondante qu'il dédaigna les combinaisons extraordinaires d'événements. Il étudie le drame intime qui se passe en nous-mêmes, et n'aura pas besoin de recourir aux aventures compliquées, pour mettre à l'épreuve la force morale de ses héros². Il prouvera que les plus petits faits de la vie domestique sont

1. « Lorsque dans une fiction morale, les pensées intimes de chaque personnage vous sont transmises par un personnage à part et pour nous trop connu, c'est-à-dire l'auteur, il y a là sans doute un grand mensonge; mais il y a peu d'illusion. N'aimeriez-vous pas mieux croire lire vous-même ce qui se passe dans chacune des âmes? Après les confessions qui sont si rares, rien ne peint mieux l'homme que les lettres. Dans la vie réelle, les lettres, quoiqu'elles mentent quelquefois, sont, à tout prendre, les mémoires les plus authentiques sur les personnages célèbres de l'histoire.... Si, dans la vie réelle, les lettres sont ce qui met le plus l'homme à nu, il me semble que, dans le roman, la forme épistolaire sera la plus puissante, et, pour ainsi dire, la plus vraie des illusions. » (Villemain, *Tableau de la littérature au XVIII^e siècle*, 27^e leçon.) Toute cette leçon est d'ailleurs à lire, si l'on veut se faire une idée juste du génie de Richardson.

2. Ai-je besoin de rappeler qu'on retrouve dans *la Nouvelle Héloïse*, roman psychologique, sans aventures, sans coups de théâtre, l'influence indéniable de Richardson. Rousseau n'a pas caché son admiration pour l'écrivain anglais, dans sa lettre à d'Alembert : « On n'a jamais fait encore, dit-il dans une note, en quelque langue que ce soit, de roman égal à *Clarisse*, ni même approchant. » Il avait lu Richardson. (Voir les *Confessions*.) — Prevost, lui-même, semble avoir compris que le roman tel qu'il l'avait conçu, c'est-à-dire machiné et rempli d'aventures d'une vraisemblance discutable, avait fait son temps. N'écrit-il pas, en effet, dans la préface de *Grandisson* (traduction) : « Après avoir vérifié plus d'une fois que les grandes sources d'intérêt sont dans le tragique, j'ai voulu tenter si, sans remuer l'âme avec tant de force, on ne pouvait pas l'attacher aussi sensiblement par de plus douces impressions. L'*Histoire du chevalier Grandisson* m'a paru propre à cette expérience. Elle n'offre point d'intrigues sombres, ni d'aventures sanglantes et de catastrophes funestes. Il n'y meurt personne qu'au terme de la nature, ou par des accidents communs, et dans les règles de la médecine : mais toutes les vertus y jouent le rôle qui leur convient. » Sur les rapports qui existent entre les romans de Richardson et *la Nouvelle Héloïse*, voir Texte, *op. cit.* Sur l'admiration de Rousseau pour l'auteur anglais, voir une

souvent la cause des plus grandes douleurs, des luttes les plus vives, des victoires les plus difficiles que l'homme ait à remporter sur son égoïsme et sa lâcheté. Dans ses trois romans, la vertu est aux prises avec le vice, mais tandis que chez Prevost qui, lui aussi, a dépeint le combat du bien avec le mal, l'homme trouve un appui et des lumières dans ses ressources personnelles, dans la force de sa raison, dans le sentiment de sa supériorité morale, chez Richardson (et c'est par là encore qu'il est bien anglais), la vertu en péril ne se suffira pas à elle-même, elle s'adressera à la religion, au christianisme qui lui communiquera une puissance surhumaine. Paméla se dit que, malgré l'humilité de sa condition, son âme a la même valeur, aux yeux de Dieu, que l'âme d'une princesse. Qui donc s'étonnerait alors qu'elle résiste invinciblement aux dangereuses avances de son maître? — Clarisse est une chrétienne convaincue : de là vient sa tranquillité, sa sérénité en face de ses parents qui veulent forcer ses inclinations, et aussi de l'homme cruel qui s'acharne à sa perte. — Grandisson enfin se tire des situations les plus difficiles ou les plus délicates, parce qu'il est un « ami de la religion ».

Richardson est poursuivi par le souci de la vérité dans la peinture des sentiments, il ne l'est pas moins dans la recherche de ces détails précis et pittoresques, de ces particularités, dont on regrette que Prevost se soit montré si économe. Les personnages de ce dernier, comme ceux du théâtre classique, se meuvent trop souvent dans un milieu très indécis. Rien ou presque rien pour le cadre, destiné pourtant à faire ressortir le tableau, sans l'écraser. Richardson, au contraire, ne méprise aucun de ces éléments accessoires, paysages, description minutieuse d'intérieurs, mœurs locales, toilettes, traits du visage, attitudes, qui

lettre au marquis de Mirabeau (8 avril 1767). Voir aussi *Fragments sur J.-J. Rousseau* (*Œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, éd. Aimé Martin).

servent, à condition qu'on n'en abuse pas, à mettre en valeur, à rehausser, à rendre plus saisissantes les situations, plus vivantes les figures principales ou secondaires. Ai-je besoin de rappeler ici les impressions si exactement notées de miss Byron ¹, quand elle est enlevée par sir Hargrave (*Grandisson*), l'enterrement de Clarisse, le son des cloches à travers la campagne dépouillée, et le bruit des roues du char sur le pavé de la cour ², la réglementation du duel entre Lovelace et le colonel Morden ³.

Ce qu'il faut admirer dans ces touches de pinceau délicates ou vigoureuses, c'est la façon dont elles sont distribuées. Pas une qui ne soit à sa place, pas une qui choque,

1. « Le ministre, si c'en était un, parut chercher à s'affermir sur ses jambes, pour soutenir sa monstrueuse grosseur, et prononça sa réponse moins qu'il ne la souffla par le nez. Lorsqu'il ouvrait la bouche, les croûtes de tabac tombaient jusqu'à ses dents avec un ruisseau d'humeurs jaunes, qui leur donnaient la même couleur. » — « Il voulut porter la mienne (ma main) à sa bouche; je la retirai avec dédain. Il s'efforça de me saisir l'autre; je les mis toutes deux derrière moi. » — « Il prit une chaise sur laquelle il s'assit fort près de moi, une jambe passée sur le genou de l'autre, le coude appuyé sur le même genou, et la tête assez penchée pour être soutenue par sa main. » — « Dans un autre lieu, où je crus reconnaître, par un mouvement du carrosse, que nous étions dans un chemin rude et inégal, il quitta mes mains.... Les stores étaient presque toujours baissés, et j'étais avertie du voisinage des maisons par le soin qu'il avait de renouveler ses cruelles précautions pour m'ôter la voix et la vue », etc., etc. J'ai emprunté ces différentes citations de *Grandisson* à la traduction de l'abbé Prevost.

2. « A six heures, le char funèbre est arrivé à la porte de la cour du château; l'église de la paroisse est à quelque distance; mais le vent soufflait avec tant de force, qu'il nous apporta de loin le bruit des cloches.... Un domestique vint pour nous apprendre ce que le bruit sourd des lourdes roues du char sur le pavé de la cour nous avait dit d'avance.... » (Villemain, traduction.)

3. « Je lui dis (c'est Lovelace qui parle) que je croyais que nous serions sur un pied plus égal en nous servant seulement de l'épée, mais que je n'avais pas d'objection contre l'emploi du pistolet. Il me répondit que les chances seraient plus égales à l'épée, mais qu'au reste il avait apporté des pistolets. Il ajouta que depuis qu'il savait se servir d'un pistolet, il n'avait jamais manqué personne à distance, etc. » (Id.)

pas une qui ne concoure à l'effet d'ensemble. Il y a là une harmonie générale que n'obtient pas toujours l'art même arrivé à son plus haut degré de perfection.

J'ai dit, je pense, assez de bien de Richardson pour lui adresser maintenant quelques critiques. Et tout d'abord, je lui reprocherai, avec Voltaire, ses longueurs ¹. Ce ne sont point les longueurs de Dickens ou même celles de Prevost, préparant de longue main un événement décisif, et tenant trop longtemps le lecteur en haleine pour que l'intérêt ne languisse pas. Non, c'est sur l'événement même que Richardson insiste plus que de raison. Je parlais tout à l'heure de l'enlèvement de miss Byron, comme d'un modèle de description minutieuse : qui ne se souvient des interminables péripéties dont il est le prétexte et qui restent dénuées d'intérêt, car l'action n'avance pas d'une ligne ? Richardson tourne dans le même cercle et nous avec lui, nous demandant avec impatience quand il lui plaira d'en sortir. Nous avons blâmé Prevost d'avoir réglé ses dénouements à l'infini : du moins, une fois qu'il arrive à son but, sait-il rapidement conclure. Et dans *Paméla*, quand le mariage est décidé, que de détours, que de petits épisodes inutiles, que de verbiage, avant que ce mariage soit chose effective.

Certes, nous ne méconnaissions point le charme qu'il y a à pénétrer les mœurs intimes et familières : mais franchement, notre intérêt est-il vivement excité à savoir que Paméla prend ou sert le thé à telle heure de la journée,

1. « Il est cruel pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers, dans lesquels on ne trouve rien du tout (Voltaire exagère) et qui servent seulement à faire entrevoir que Mlle Clarisse aime un débauché nommé M. de Lovelace.... Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit, qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose, de volume en volume, pour les vendre. » — Il est curieux de voir qu'alors même que Voltaire s'irrite contre les interminables longueurs de ces romans, il ne peut se défendre de les lire.

qu'elle s'est ensuite promenée au jardin, ou que Mme Jewkes lui a fait boire une demi-pinte de vin brûlé, assaisonné d'épices? Autant les détails que je citais à l'instant, les « inventions secondaires », comme les appelle Villemain, ont de valeur, parce qu'ils donnent un relief singulier à un caractère ou à une situation, autant ceux-ci qui n'aboutissent à rien, sont oiseux et fatigants.

Richardson, ai-je dit, n'a rien de l'homme de lettres : il s'abandonne à son instinct, à son heureuse facilité. Il gagne donc quelquefois à ignorer les procédés, il y perd bien souvent aussi. La morale (j'entends la leçon, la prédication), il ne cherche jamais à la dissimuler. Nous sommes au prêche, le révérend Richardson monte en chaire, et il tient à ce que nous nous en apercevions. Son enseignement renferme même bien des hardiesses, et je ne serais pas éloigné de voir en lui, avec M. Perry, un véritable socialiste. N'a-t-il pas fait de Paméla, une humble servante, l'héroïne de son premier roman? cette Paméla ne soutient-elle pas que tous les hommes sont égaux, n'est-ce pas elle qui, apprenant que son maître est élevé à la pairie, déclare sérieusement qu'elle eût préféré le voir devenir vertueux? *Grandisson* n'est-il point, en même temps qu'une satire non voilée de l'aristocratie anglaise, de ses débordements, de son incrédulité, un pressant appel au repentir, une longue exhortation à la vertu? L'intention est louable, je n'en disconviens pas; on regrette qu'elle se montre indiscrètement. Prevost n'a point de si hautes visées ou peut-être arrive-t-il à les dissimuler plus adroitement. En vérité, nous qui lui reprochions de prétendre, dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, au rôle ambitieux de moraliste, nous arrivons à le trouver réservé, en face des infinies dissertations de Richardson.

L'avouerai-je aussi? Ces romans d'apparence vertueuse qui, à première vue, semblent plutôt écrits pour instruire que pour charmer, ne sont point, à les étudier de près,

d'une morale aussi irréprochable qu'on l'aurait cru. Déjà, au XVIII^e siècle, on se demandait si les « expressions naturelles » (naturalistes, dirait-on aujourd'hui), dont se sert la jeune Paméla, quand elle repousse les avances de son maître, si la façon dont celui-ci essaie de la séduire ne devaient pas surexciter l'imagination du lecteur par la vivacité, la réalité même de la peinture¹. Est-on bien sûr, d'autre part, qu'il n'y ait point du tout d'habileté chez Paméla et qu'en fin de compte, cette fille impeccable ne soit pas, avec ses mines effarouchées, la plus dangereuse des coquettes²? Pour Lovelace, il est impossible de donner au vice un aspect plus attrayant, une séduction plus perverse. Lovelace est le plus corrompu des hommes, et cette corruption entraîne avec elle je ne sais quel charme captivant. De son côté, Grandisson est le plus impeccable des hommes, en est-il le plus sympathique? Ne regrette-t-on point que la vertu soit si peu engageante, quand le vice a déjà sur elle tant d'avantages? On prétend que, si Richardson écrivit *Grandisson*, ce fut pour pallier le mauvais effet qu'avait produit *Lovelace* sur les âmes naïves. A-t-il réussi? Qu'on me permette d'en douter.

Il se complaisait dans la société des femmes, nous le savons par ses biographes, il entretenait avec elles des correspondances platoniques, dont la psychologie faisait

1. « Paméla n'a jusques à son mariage que des grossièretés dans la bouche. » — « Une personne d'un âge mûr et d'un esprit cultivé ne trouvant pas beaucoup d'art dans les manières avec lesquelles et le mylord attaque et Paméla se défend, n'en doit pas être touchée. Une imagination jeune et vive, qui sent tout ce qui frappe les sens, y peut trouver quelque plaisir, et je crois ne rien avancer de trop en disant que Paméla, à cause de quelques expressions trop *naturelles*, peut avoir des lecteurs qui ne liront pas ses lettres avec toute la tranquillité que l'éditeur veut qu'elles inspirent. » (*Lettres amusantes et critiques sur les romans*, etc.)

2. « Elle a l'art d'engager le mylord à l'épouser. Je la trouve habile de savoir le tenter, et l'attirer sans prendre les airs de coquette. » (*Id.*)

les frais, tout en lui permettant de donner des consultations amoureuses et de recevoir des confidences intimes. Ce personnage délicat, il le jouait à merveille : je remarque cependant qu'il a, par ses romans eux-mêmes, attiré et retenu l'attention de ses aimables amies sur des sujets scabreux : le libertinage des hommes est de ceux-là, et, qui pis est, Richardson ne se contente pas de provoquer la curiosité, il la rend indulgente pour la désinvolture spirituelle qu'il prête à la débauche. Certes, il a les aspirations les plus louables, il désire mettre les femmes en défiance et leur apprendre que l'amour, quand il s'attache à un indigne objet, est la plus funeste des illusions. Est-il sûr d'en arriver à ses fins ? Ou je me trompe, ou ses lectrices devaient suivre Lovelace, dans ses différentes aventures, d'un œil trop complaisant et d'un esprit trop charmé, pour le prendre en haine. Là encore, nous posons un point d'interrogation et nous nous demandons si Richardson n'éprouve pas un plaisir vague, j'y consens, et comme inconscient, je l'admets, mais réel, avouons-le, à insister sur les scènes les plus osées, et s'il ne compromet pas ainsi l'heureux effet qu'il espère tirer de son enseignement ; nous nous souvenons aussi que « ses admirateurs le forçaient d'avouer que son imagination n'était pas aussi pure que sa conduite¹.... »

On pourrait presque retourner le mot pour l'appliquer à l'abbé Prevost. Sa conduite a donné prise à la critique et l'on regrette que ses actes n'aient pas toujours été à la hauteur des principes qu'il aime à défendre : du moins, son imagination s'est-elle moins égarée que celle de Richardson. J'entends par là que, doué d'une invraisemblable fécondité d'invention, il voit cependant toujours très clairement où il va, et ne se laisse que rarement entraîner loin du but élevé qu'il poursuit. Jamais Prevost, sous couleur de

1. Mrs Barbauld, *Vie de Richardson*.

morale, n'eût osé introduire, dans l'un de ses romans, une scène comme celle de l'agonie de la Sinclair, pour ne citer que celle-là, au milieu de tant d'autres ¹.

IV

Un lien fort étroit unit Richardson à Rousseau². Nous savons que les contemporains de ce dernier manifestaient une admiration enthousiaste pour le romancier d'outre-mer, que l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* la partageait et la poussait même plus loin que les autres³. N'est-ce point lui qui écrivait dans la *Lettre sur les spectacles* qu'on n'avait jamais fait encore, « en quelque langue que ce fût, de roman égal

1. « Dans une maison publique, une vieille femme se meurt, abandonnée des médecins, entourée des filles de la maison, qui se sont arrachées aux bras de leurs amants de la nuit. Sur ces faces usées, le maquillage coule, « découvrant de rudes peaux ridées » ; les cheveux sont noirs là seulement où le peigne plombé a laissé sa trace. « Toutes étaient en pantoufles ; quelques-unes sans bas ; « toutes, vêtues seulement d'un jupon de dessous ; leurs robes, faites « pour couvrir de larges paniers, tombant piteusement et battant « leurs talons. » Quelques-unes, « sans corset », les yeux lourds de sommeil, bâillent et s'étirent. Dans la pièce, une odeur d'emplâtres, de liniments et de liqueurs spiritueuses. » (J. Texte, *op. cit.*, p. 215.) Voir toute la suite de cette scène dans l'ouvrage en question. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle effaroucha Prevost : « Ce tableau, disait-il, est purement anglais, c'est-à-dire, revêtu de couleurs si fortes et malheureusement si contraires au goût de notre nation, que tous nos adoucissements ne le rendraient pas supportable en français. Il suffit d'ajouter que l'infâme et le terrible composent le fond de cette étrange peinture. »

2. Voir Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, Paris, Hachette, 1895, p. 254.

3. « Vous admirez Richardson, monsieur le marquis, combien vous l'admireriez davantage, si, comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature ; de voir combien ses situations, qui paraissent romanesques, sont naturelles ; combien ses portraits, qui paraissent chargés, sont vrais ! » (Lettre au marquis de Mirabeau du 8 avril 1767, citée par Texte, *id.*, p. 278.)

à *Clarisse*, et même en approchant » ? Plus tard, ayant passé le détroit et amené à étudier sur place les mœurs et les caractères des Anglais, il découvre dans Richardson des beautés nouvelles et un charme de vérité qu'il ne soupçonnait pas. Aussi, a-t-on pu mettre en parallèle *Clarisse Harlowe* et *la Nouvelle Héloïse* et signaler l'analogie du plan, des situations et des caractères¹. Rousseau est supérieur, parce qu'il est grand poète et grand écrivain. De là, ces admirables paysages qui servent comme de toiles de fond à son œuvre, et cette magnificence du verbe qui communique à l'expression des idées les plus paradoxales une séduction dont le lecteur même prévenu ne saurait se défendre.

Quant aux ressemblances avec Prevost, je ne m'y arrêterai pas longuement. Au cours de cette étude, nous avons déjà observé que Rousseau devait beaucoup à son devancier, et signalé plusieurs traits communs aux deux écrivains. Je me contenterai de les grouper ici, en y ajoutant ceux dont je n'ai pas encore eu l'occasion de parler.

Les héros de Rousseau aiment à se considérer comme des êtres d'exception : ils appartiennent (du moins ils le croient) à une sorte de classe privilégiée, dont les membres n'ont rien de commun avec le reste de l'humanité. Ils veulent être originaux, ils seraient désolés si leurs goûts, leurs passions, leurs qualités et même leurs défauts ne les distinguaient point de leurs semblables. Ils vont à la poursuite des aventures et des situations extraordinaires, par crainte de la banalité. Ne sortant point de la platitude bourgeoise et de la trivialité des intérêts vulgaires, la vie leur serait insupportable. « En un mot, ils sont follement romanesques. Ils ne sont pas engagés dans un roman, comme nous pouvons tous l'être ; ils s'y engagent eux-mêmes ; ils ne subissent pas le roman, ils le veulent ; ils

1. Voir Texte, p. 285.

font le roman dont ils pâtissent ¹. » Nous avons déjà noté cette faiblesse chez les héros de Prevost et leur tendance à voir dans les malheurs qui les accablent comme la marque avérée de leur supériorité sur autrui. Ils pleurent et gémissent, mais chérissent leur douleur et sont comme dépayés, lorsque la fortune a cessé de s'acharner après eux. Rousseau n'a pas craint de faire descendre du ciel sur la terre ces héros si romanesques. Tandis que Prevost s'applique à dérober les siens aux nécessités humiliantes de l'existence, il y a dans *la Nouvelle Héloïse* une évidente complaisance à étudier les plus simples détails de la vie courante. Nous y trouvons des conseils dignes d'une bonne ménagère, des renseignements pratiques sur l'économie domestique et jusqu'à des recettes de cuisine ². Prevost oublie trop que ses héros sont des hommes. Si ce reproche ne saurait être adressé à Rousseau, il arrive que chez lui le contraste entre les grands sentiments, les discours pathétiques ou passionnés et le réalisme de la peinture, produit les effets les plus plaisants, voire même les plus ridicules.

Rousseau, avec autant de conviction, plus encore sans doute que l'abbé Prevost, s'associe à la destinée de ses personnages, partage leurs joies et leurs douleurs. Qui donc s'en étonnerait? Ces personnages ne sont point seulement les interprètes et les porte-voix de Rousseau, ils sont Rousseau lui-même. A l'écouter, il s'est oublié dans son

1. Faguet, *XVIII^e siècle, Études littéraires*, p. 364.

2. « Rousseau, pour être plus vrai, s'abaisse à pénétrer dans l'office, et écrit un manuel de la bonne ménagère. On voit ici comment on forme les bons domestiques; comment on fabrique avec économie l'huile, le pain, la laine, la dentelle; comment on reconnaît les bonnes étoffes; comment on dispose un jardin; comment on peut avec du simple vin de Lavaux faire à volonté du xérès, du rancio et du malaga. C'est toute une *Économie moderne*. Certaine « pâtisserie à l'allemande » a l'honneur d'une description. » (Texte, *op. cit.*, p. 292.)

œuvre, il a laissé la nature seule s'y faire entendre par la voix de Julie, de Saint-Preux, de Claire, de M. de Volmar. Étrange illusion que la sienne ! Au sortir d'une intrigue amoureuse, où des deux côtés l'imagination avait joué un plus grand rôle que les sens et le cœur, il a essayé de retracer les péripéties de cette intrigue et s'est représenté sous les traits de Saint-Preux, ou plus justement, Saint-Preux est l'homme qu'il aurait rêvé d'être. Voilà ce que nous saisissons au milieu des paradoxes cherchés, des fantaisies pénibles et des erreurs voulues dont s'émaille *la Nouvelle Héloïse*.

Rousseau, comme Prevost, a proclamé la force irrésistible de la passion. Tous les deux laissent entendre que, si l'amour mérite le respect et commande sinon l'admiration, du moins la sympathie, c'est qu'il est l'une des forces de la nature. Écoutez plutôt Prevost : « Les mouvements simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. » Et ailleurs : « Il me parut que les droits de la nature étant les premiers de tous les droits, rien n'est assez fort pour prescrire contre eux ; que l'amour en était un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'âme même de tout ce qui subsiste.... » Rousseau écrit de son côté : « C'est en vain qu'on prétendrait refondre les divers esprits sur un modèle commun. Pour changer un esprit, il faudrait changer le tempérament dont il dépend. Il ne s'agit donc point de changer le caractère et de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller,... car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être et que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation ¹. » Pour compléter ces quelques lignes, il est bon de citer les suivantes que nous lisons dans la première lettre de Saint-

1. Passages cités par M. Brunetière dans *L'Évolution des genres*, t. I.

Preux à Julie : « J'ose me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts et nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchans de *la nature* et toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de sentir et de voir; et pourquoi n'oserais-je pas imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugemens? » J'ajouterai que, du jour où Saint-Preux a su que Julie le payait de retour, l'amour s'est présenté à lui comme un aiguillon à la vertu, dont Julie est à ses yeux un modèle achevé.

On sera surpris que Saint-Preux si décidé à pratiquer la vertu, dès qu'il a connu les ardeurs de l'amour sincère, montre la même faiblesse que les Cleveland, les Patrice, les des Grieux. Dans ces âmes bouleversées par les orages de la passion, que d'incertitude, d'aveuglement, de défaillances! Rousseau croit et affirme que l'amour conduit à la vertu, il ne le prouve guère : les héros de Prevost, plus clairvoyans, reconnaissent, avec désenchantement, qu'il entraîne l'homme dans les pires égaremens : « Sagesse, étude, vertu, s'écrie Cleveland, hélas! de quoi servez-vous pour défendre contre les plus honteux excès un cœur qui s'abandonne à lui-même et qui perd le soin de régler ses desirs? »

Comme l'amour, l'existence de Dieu (qu'on nous pardonne le rapprochement) nous est révélée par la nature, d'après le Vicaire savoyard. Suivons-la, car c'est un guide infailible. Rejetons les enseignemens des hommes, les dogmes, les pratiques du culte et tout ce vain cérémonial qui finit par dérober à nos yeux l'idée même de la divinité? « Loin d'éclaircir les notions du grand Être, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que, loin de les ennoblir, ils les avilissent; qu'aux mystères inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes; qu'ils

rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer et le feu... Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur; et celui-là, quand il est sincère, est toujours uniforme; c'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, et à toutes ses génuflexions ¹. » D'ailleurs, nos faibles conceptions sont-elles capables de s'élever jusqu'à Dieu? Nous rabaissons Dieu en le faisant semblable à nous? — Ne sont-ce point là amplifiées, commentées, animées d'un souffle plus éloquent les prédications de Cleveland aux sauvages de l'Amérique, à ces âmes encore neuves qu'il essaie de former à sa propre image ²? Plus loin, dans cette profession du Vicaire savoyard qui contient en raccourci tout le déisme du XVIII^e siècle, lorsque Rousseau, raillant la diversité des sectes, s'écrie : « Quelle est la bonne ³? » ne songeons-nous point au scepticisme de Cleveland se demandant quelle est parmi ces religions si variées, celle qui possède réellement la vérité?

C'est aussi dans *Cleveland* que Prevost nous a dépeint l'existence idéale des réfugiés protestants de Sainte-Hélène, revenant à la nature, vivant de la vie innocente des pre-

1. *Émile*, liv. IV, p. 72 et 73, Genève, 1782.

2. Cleveland bannit de son culte « les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles dégénèrent tôt ou tard en superstition », ainsi que les temples : « Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des temples. Quel usage en eussent-ils fait? Ils les eussent ornés. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, et ne se fussent point élevées plus haut que la voûte. Insensiblement ils y eussent placé des idoles avec un redoublement d'ignorance et de ténèbres. » — « O bons Abaquis, s'écrie-t-il un peu plus loin, la nature vous a donné un cœur; apprenez à en faire usage, et si vous êtes sensibles à quelque chose, soyez-le à ses faveurs (celles du souverain Être) que vous éprouvez continuellement. »

3. *Émile*, *id.*, p. 74.

miers âges, loin de l'influence corruptrice des grandes cités, loin des vices de la civilisation. Lui-même, Prevost n'aurait-il pas dû prendre comme devise l'épigraphe que nous trouvons en tête du *Discours sur l'origine de l'inégalité* : « *Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum naturam se habent, considerandum est quid sit naturale* ¹ ». Je n'insiste pas : le *Discours* n'est, par endroits, que le développement des préceptes chers à l'auteur de *Cleveland*.

Quant à la nécessité pour le romancier de donner à son œuvre une haute portée morale, on sait que Rousseau n'en a pas plus douté que l'abbé Prevost. Si l'on tient à s'en convaincre, on n'aura qu'à feuilleter *la Nouvelle Héloïse* dont les personnages soulèvent et discutent les plus sérieuses questions : c'est tour à tour l'éducation, le duel, l'inégalité des conditions ², la comparaison entre la France et l'Angleterre ³, l'adultère ⁴, le suicide ⁵, le luxe exagéré des riches ⁶, la pédagogie ⁷, l'incrédulité ⁸. Et partout, en toute occasion, se glissent des réflexions incidentes, de petits développements de morale pratique dont le lecteur peut faire son profit. Le roman de Rousseau est une protestation contre les ouvrages libertins de Crébillon fils depuis longtemps en faveur, et dont la vogue ne fut balancée que par le grand succès de *la Nouvelle Héloïse* : c'est aux gens simples, aux hommes du peuple, aux paysans que s'adresse l'écrivain. A ceux-là les romans à la mode ne présentent qu'images licencieuses et peintures ordurières. Où leur imagination trouvera-t-elle un aliment ? Comment se dis-
trairont-ils de leurs travaux, si on ne leur offre point une

1. Aristote, *Polit.*, L. I.

2. Lettres XII, LVII, LXII (1^{re} partie).

3. Lettre XIX (2^e partie).

4. Lettre XVIII (3^e partie).

5. Lettre XXI (3^e partie).

6. Lettre II (5^e partie).

7. Lettre III (5^e partie).

8. Lettre V (5^e partie).

lecture qui satisfasse leur besoin d'idéal, sans leur troubler la tête et leur fausser l'esprit? — Si Prevost n'a pas songé particulièrement à intéresser les gens du commun (Rousseau, malgré ses bonnes intentions, y a-t-il réussi?) il a cependant la préoccupation de relever la littérature romanesque de la déchéance où elle semblait tombée, de la dégager des fictions puériles et des aventures merveilleuses et d'en faire l'auxiliaire de la philosophie : nous l'avons noté maintes fois dans *Cleveland*, dans les *Mémoires*, dans *le Doyen de Killérine*.

En résumé, et pour conclure, si l'on veut bien envisager soit par le détail, soit d'un coup d'œil les traits communs à Jean-Jacques et à l'auteur de *Manon*, on avouera que, si le premier a lu les œuvres du second, ce que l'on sait en général, il s'en est certainement inspiré, ce que l'on ignore davantage. Loin de ma pensée que Rousseau soit un plagiaire : je tiens seulement à montrer comment des idées qui plus tard triomphèrent avec lui, sont en germe chez Prevost qui les toucha, si j'ose dire, du bout de sa plume infatigable. Seulement, Rousseau traitait les questions avec son éloquence véhémence et paradoxale, les illuminait d'un rayon de son génie et attirait à elles le grand public : ce dernier ne tardait pas à s'y intéresser, considérant comme un novateur l'auteur de l'*Héloïse*, alors que celui-ci avait souvent revêtu des splendeurs de son style des théories et des doctrines exposées et discutées précédemment dans les cercles d'hommes de lettres et de philosophes.

V

Nous avons essayé de replacer l'abbé Prevost dans son milieu, c'est-à-dire de montrer comment, par les grands traits de son œuvre, il est bien du siècle où il a vécu, et

quels liens le rattachent aux romanciers français et anglais qui l'ont précédé et suivi.

En dehors de ces caractères généraux, il en est d'autres qui marquent l'œuvre de Prevost d'une forte empreinte originale. Je les ai déjà signalés; si j'y reviens ici, c'est pour indiquer la place importante que notre auteur occupe dans l'histoire du roman français.

D'abord son pessimisme, « le sombre coloris » partout répandu dans ses romans. Précurseur de Rousseau, de Chateaubriand, de Mme de Staël, il est le premier qui ait imaginé le héros mélancolique et rêveur, toujours en quête d'un bonheur qui lui échappe, poursuivi par une mystérieuse fatalité. Cleveland et Patrice sont bien les ancêtres des Werther, des Saint-Preux, des René, des Obermann, de toute cette lignée, dont les personnages maladifs et compliqués de nos romans modernes sont peut-être les derniers descendants. On dirait à la rigueur que Prevost tient de Fénelon son penchant à la morale, de Racine à la fois cette inquiétude et cette pitié attendrie que lui inspire l'amour, que Furetière, Scarron et, chez les Anglais, Defoe, avaient déjà abaissé la condition sociale de leurs héros, mais pas un écrivain jusque-là n'avait déploré avec autant de force la tyrannie aveugle de la fortune et son cruel empire sur nos âmes faibles et troublées.

J'ajoute que personne avant lui n'avait aussi vivement fait appel à la sensibilité du cœur humain¹. Or, durant tout le xviii^e siècle, la sensibilité rassurera sur l'irrégularité de leur conduite les esprits timorés. On sera sensible et l'on croira s'innocenter ainsi². Les fautes paraîtront

1. Il se peut que Prevost ait appris à être sensible en lisant *le Spectateur* d'Addison. Dès la fin du xvii^e siècle, il avait été question en Angleterre de donner une portée morale aux œuvres d'imagination, en faisant appel à la sensibilité.

2. « Selon l'évangile de *la Nouvelle Héloïse*, on ne peut s'égarer en

plus légères, les remords moins pénibles, dès qu'on aura versé des larmes abondantes et faciles. Elles permettront ensuite les pires dévergondages et la pitié tiendra lieu de vertu¹. Ces personnages si faciles à émouvoir qui assurèrent plus tard le succès de *la Nouvelle Héloïse*, nous les voyons paraître à l'origine dans les romans de l'abbé Prevost. Dans un excellent ouvrage, M. Lanson a montré comment la sensibilité prit peu à peu possession des cœurs, comment elle fut bientôt de mode dans la littérature et dans la société, et triompha sur la scène avec les pièces de La Chaussée². Il en découvre et note les premières traces dans les *Lettres de la Présidente Ferrand*³, femme légère, mais sensible, chez l'abbé de Saint-Pierre, philanthrope et « rêveur humanitaire »⁴, chez Fénelon dont le *Télémaque* nous représente un jeune homme qui fait le bien en... égoïste, pour goûter la jouissance exquise et voluptueuse de la vertu, chez Massillon, chez Marivaux journaliste, auteur du *Spectateur français*. L'on s'étonne que M. Lanson n'ait pas seulement nommé l'abbé Prevost. Fort justement, il dit un mot de la *Vie de Marianne*, toute pénétrée, elle aussi, de sensibilité, mais d'une sensibilité discrète et retenue, qu'il faudrait plutôt appeler

se laissant conduire par la sensibilité, ou du moins on ne peut avoir que d'honnêtes égarements, des égarements ravissants auprès desquels le rôle de la vertu (M. de Volmar) est aussi ennuyeux qu'il est ridicule. » (J. Simon, *Éloge de Caro*.)

1. « On est licencieux, on est lubrique, mais on a bon cœur, on est pitoyable, le spectacle du malheur vous arrache de généreuses larmes, et, sous ce couvert, on continue d'être libertin en toute décence. Et le lecteur peut lire sans rougir l'œuvre où tant de vertu enveloppe un peu de cynisme; et l'auteur se sauve de ses écarts par la beauté morale de ses conclusions; et tout le monde trouve son compte; et vertu et dévergondage s'en vont tout le long du siècle, jusqu'à Diderot et Rousseau.... (Faguet, *XVIII^e siècle*, Marivaux.)

2. G. Lanson, *Nivelle de La Chaussée et la Comédie larmoyante*, Thèse de doctorat, Paris, Hachette, 1887.

3. *Lettres de la Présidente Ferrand* (édition Asse).

4. Lanson, *op. cit.*, p. 227.

du sentiment. Pourquoi ne pas s'être souvenu qu'avant La Chaussée¹, un autre que Marivaux avait rempli ses œuvres d'hommes, de femmes attendris et gémissants, pleurant sur eux-mêmes et sur leur prochain, qui prendront toutefois je ne sais quel plaisir secret à savourer leur douleur?

Les personnages de La Chaussée s'égarent en de longues digressions morales, comme ceux de Prevost; l'instinct naturel les guide, et ils ne résistent jamais, car ils le jugent bon, le confondant avec la vertu, comme ceux de Prevost. La Chaussée les place dans les situations les plus extraordinaires et leur prête par conséquent des sentiments violents et passionnés, les pousse jusqu'au délire et à la frénésie. N'en est-il point de même chez Prevost, et ne pourrait-on appliquer à ses héros les réflexions suivantes : « Il a attribué à chacun d'eux un malheur excessif et absolu : ses romans sont disposés de telle façon qu'une succession d'incidents amène pour eux une progression de misères, que chaque mouvement qu'ils font leur soit douloureux et les heurte à quelque dure réalité, que le moindre contact avive la souffrance de leur âme endolorie et leur arrache des cris, que dans le cercle de maux et d'angoisses où ils se débattent, ils n'aperçoivent nulle espérance, et que jusqu'au dénouement, qui brusquement apaise tout, ils n'aient point de trêve et n'entrevoient point de fin à leurs infortunes². » Si donc La Chaussée n'avait point lu les romans de Prevost et ne s'en était point inspiré, il y a chez les deux écrivains de tels rapports, une telle concordance de vue, une si semblable façon de peindre l'humanité qu'il m'a paru nécessaire d'en faire ici l'observation. Ces débordements de pleurs nous semblent ridicules aujourd'hui : ils n'en sont pas moins la preuve intéressante

1. Les *Mémoires d'un homme de qualité* sont de 1728, *Cleveland* est de 1731. *La Fausse antipathie* n'est que de 1733.

2 Lanson, *op. cit.*, p. 241.

qu'aux environs de 1730 se formait, s'ébauchait une littérature moins sèche, moins sceptique et plus sincère, d'où n'étaient point exclus les épanchements du cœur¹. Comme il arrive en pareil cas la réaction fut violente et l'on alla bientôt trop loin. Jadis, on craignait de montrer des yeux rougis de larmes, désormais on étala ses afflications, on en tira presque vanité. C'est précisément pour fournir à ses personnages l'occasion de prouver la sensibilité de leur cœur, que Prevost est amené à multiplier les combinaisons d'événements tragiques et les péripéties douloureuses. De là son pessimisme.

Voilà donc deux premiers traits significatifs et originaux qui s'expliquent l'un par l'autre. Reste un troisième : il a remis en honneur la peinture de ces sentiments qui, dépassant la commune mesure, jettent, pour ainsi dire, l'homme en dehors de lui-même, et, le dérochant aux préoccupations mesquines de la vie bourgeoise, en font une sorte d'être exceptionnel. Les malheurs extraordinaires dont il souffre, provoquent en lui des résolutions, des aspirations, une énergie surnaturelles. Or, Prevost se rattachait par là à l'ancien roman français, au roman idéaliste, celui des Scudéry et des La Calprenède.

Dans les vingt dernières années du xviii^e siècle, et dans les vingt premières du xix^e, avaient paru en foule des romans historiques, des pseudo-mémoires, pour la plupart

1. C'est M. Brunetière qui, je le crois, a émis le premier cette ingénieuse idée, à propos de *Zaïre* : « ... Si c'est le temps de *Zaïre*, c'est aussi celui des comédies de Marivaux et des romans de Prevost, le temps de *Manon Lescaut*, des *Serments indiscrets*, des *Fausse confidences*. Timidement chez Marivaux, qui est encore trop du monde, presque honteusement ; plus librement avec Voltaire ; hardiment enfin chez Prevost, il semble à ce moment du siècle que la nature et la passion aspirent à se dégager des usages tyranniques, des conventions importunes, de la politesse élégamment hypocrite qui les règlent et les contiennent. » (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1888.) — Voir H. Lion, *les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire*, Paris, Hachette, 1895, p. 84.

imités de *la Princesse de Clèves*. Leurs auteurs espéraient un succès analogue à celui qui avait accueilli le délicieux récit de Mme de La Fayette. Ce succès s'explique : on était dégoûté du roman épique et galant, aussi invraisemblable avec ses folles équipées, la complication de ses imbroglios, et ses précieuses dissertations, que le roman burlesque avec ses grossières caricatures, et ses bouffonneries, qui laissent trop deviner l'effort de l'écrivain. On souhaitait donc une œuvre qui, renonçant aux folles chimères, donnât enfin au lecteur la sensation sinon de la vérité, du moins de la vraisemblance. *La Princesse de Clèves* fut cette œuvre-là. Par un revirement logique, lorsque fut épuisée la veine nouvelle, on en revint à souhaiter des romans où la force des passions élevant l'homme au-dessus de sa condition, ferait de lui une créature d'ordre supérieur. C'est là ce qu'a ambitionné Prevost, et c'est là qu'il triomphe. D'infortunés mortels sont chez lui soumis aux plus rudes, aux plus étranges épreuves : qu'ils se consolent et se réjouissent ! Ce qu'il y a d'excessif et de rare dans ces épreuves les distingue de leurs pareils, les ennoblit même, les purifie, sert d'excuse à toutes leurs fautes qui deviennent de simples égarements. Ils ont passé par le feu divin de l'adversité. L'homme qui a connu les angoisses de des Grieux, la femme qui meurt comme Manon, ne sont point des êtres semblables à nous et perdus dans la foule. N'auraient-ils qu'un instant, grâce à l'intensité de leur douleur, plané au-dessus de nos vulgarités et de nos bassesses, ils ne sont plus ni bas, ni vulgaires. Comme on sait, l'idée de Prevost fit du chemin : nous la voyons, un siècle après, triompher dans les romans de G. Sand qui soutint cette audacieuse théorie que nous ne sommes jamais coupables, si notre cœur est souverainement dominé par l'amour.

C'est donc ainsi que sont rentrées dans le roman français ces grandes passions que jadis avaient mises en

honneur les histoires héroïques des Gombauld, des Desmarets, des Scudéry. Mais il était devenu impossible de conserver le cadre artificiel dont ils les avaient entourées : ce n'était plus dans une Médie de convention, dans une Rome semblable au Paris du xvii^e siècle, que devaient se dérouler les événements. Ces événements eux-mêmes, il était nécessaire de leur enlever ce cachet de naïve invraisemblance qui n'avait point choqué les générations d'autrefois. Après cent ans écoulés, le public se montrait plus exigeant. Aussi Prevost choisit-il des milieux réels et vivants pour y placer ses intrigues : Paris, la France, l'Espagne, l'Angleterre; presque toujours il décrit des régions, des villes qu'il a visitées, qui lui ont laissé un souvenir précis, telles que Bath et Tumbidge, deux villes d'eaux anglaises qu'il nous dépeint avec autant de complaisance que de netteté.

On le voit, l'œuvre de Prevost est loin d'être indifférente et si on ne lui réserve pas la place qui lui appartient, on risquera de se faire une idée fausse et superficielle je ne dis pas seulement de la littérature romanesque au xviii^e siècle, mais encore du roman français en général. Sans nier les mérites éclatants d'un *Le Sage*, d'un *Marivaux*, qui, par leurs qualités spéciales et leur tour d'esprit particulier, l'ont diversement enrichi et fécondé, il faudra bien reconnaître que leurs successeurs, et Rousseau tout le premier, s'engagèrent dans la voie que Prevost avait ouverte devant eux. En un mot, Chateaubriand, Mme de Staël et George Sand furent les disciples de ce dernier et non point ceux de *Le Sage* ou de *Marivaux*. Si l'on admet que les différents ouvrages dont se compose un genre peuvent se répartir en un certain nombre de groupes et de familles, ne sera-t-il pas naturel de rattacher *René*, *Corinne* et *Lelia* au *Doyen de Killerine*, à *Cleveland* et à *Manon Lescaut* plutôt qu'au *Paysan parvenu* et au *Bachelier de Salamanque*? Les romans de Prevost sont à l'origine de ce grand mouvement qui,

dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et dans la première du nôtre, entraîna la littérature d'imagination vers un plus noble idéal. Véritable initiateur, il a suivi un chemin encore inexploré de son temps. Par malheur, il n'a pas eu suffisamment conscience de son originalité, qu'il n'est arrivé à dégager pleinement qu'une seule fois et comme par hasard. J'ajouterai qu'avec son génie plein de souplesse, sa très vive intelligence, sa facilité d'adaptation, il fût arrivé au premier rang, s'il eût été serré de moins près par les nécessités matérielles, et s'il avait eu un sentiment plus vif de la véritable perfection.

Vu et lu
en Sorbonne, le 24 juin 1897,
*par le Doyen de la Faculté
des Lettres de l'Université de Paris,*
A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	VII
-------------------	-----

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE I

La jeunesse de l'abbé Prevost. — Son noviciat chez les Jésuites (1713-1716). — Il entre au service et le quitte bientôt après. — L'Ode à saint François Xavier. — Second noviciat chez les Bénédictins (1720), sa profession de foi (1721). — Il prêche à l'abbaye de Saint-Ouen, à Rouen (1722-1723). — Séjour à l'abbaye du Bec, au collège de Saint-Germer. — Il est ordonné prêtre. — Il prêche à Evreux (1726). — Il arrive à Saint-Germain-des-Prés. — Le premier roman de Prevost : <i>Les Mémoires et Aventures d'un homme de qualité</i> (1728). — Sa fuite de Saint-Germain-des-Prés (octobre 1728).....	1
--	---

CHAPITRE II

Séjour de Prevost en Angleterre. — État des esprits à son arrivée. — Renouveau dans les idées religieuses, politiques et littéraires. — Voltaire et Prevost : l'Angleterre dans les <i>Lettres Anglaises</i> et les <i>Mémoires d'un homme de qualité</i> . — Les idées de Montesquieu. — Départ de Prevost pour la Hollande (1729).....	30
--	----

CHAPITRE III

Séjour de Prevost en Hollande. Liberté de penser et d'écrire. — Les réfugiés protestants. L'aventure galante de la Haye	
---	--

et le chevalier de Ravanne. — <i>Manon Lescaut</i> (1731). — Deuxième séjour en Angleterre (1733). — L'action criminelle de Prevost. — Le <i>Pour et Contre</i> . L'originalité et le but du journal.....	51
--	----

CHAPITRE IV

Retour de Prevost en France (1734). — Il se retire à l'abbaye de la Croix Saint-Leufroy. — Il entre comme aumônier chez le prince de Conti. — <i>Le Doyen de Killerine</i> (1735). — Embarras pécuniaires. — Prevost et Voltaire. — Nouveau départ pour l'étranger (1744). — Séjour à Bruxelles et à Francfort. — Nombreux travaux. — <i>Histoire d'une Grecque moderne</i> . — Traduction de <i>Pamela</i> (1742).....	80
--	----

CHAPITRE V

Les vingt dernières années de la vie de l'abbé Prevost. — Il traduit Richardson. — <i>L'Histoire des Voyages</i> . — Prevost à Chaillot. — Ses amis. — Rousseau et la société du bonhomme Mussard. — Il est nommé prieur de l'abbaye de Saint-Georges de Gesne (1754). — Il prend la direction du <i>Journal étranger</i> (1755). — Prevost à Saint-Firmin. — Sa mort (1763). — La légende et l'histoire.....	101
---	-----

DEUXIÈME PARTIE

LES ROMANS.....	129
-----------------	-----

CHAPITRE I

Le romanesque.

Le bon et le mauvais romanesque dans l'abbé Prevost. — De la vérité et de l'in vraisemblance dans les caractères et dans les faits. — Les contrastes. — Le roman historique.....	131
--	-----

CHAPITRE II

L'amour.

Comment il naît et se développe. — Sa violence et sa pro- fondeur. — L'amour source de tous les malheurs et considéré comme un sentiment sérieux. — Ses dangers. — II. Un roman d'amour : <i>L'Histoire d'une Grecque moderne</i> . — Originalité du roman. — Mlle Aïssé et le chevalier d'Aydie.	171
---	-----

* CHAPITRE III

Le pessimisme et la sensibilité.

- I. Le pessimisme. — Cleveland et l'idée du suicide. — Pessimisme superficiel. — Bridge et Patrice. — II. Le pessimisme après l'abbé Prevost. — Rousseau, Senancour, Chateaubriand. — III. La sensibilité, marque d'une aristocratie intellectuelle. Ses avantages et ses effets. — L'amour et la sensibilité. — L'égoïsme et la sensibilité..... 190

CHAPITRE IV

La morale.

- I. Les leçons de morale, dans les *Mémoires d'un homme de qualité*. — Prevost disciple de Fénelon. — II. La morale d'un philosophe : Cleveland chez les Abaquis. — Les *Incas* de Marmontel. — Prevost précurseur de Rousseau. — III. La morale d'un homme d'Eglise : le *Doyen de Killerine*..... 215

CHAPITRE V

La composition et le style..... 240

CHAPITRE VI

Manon Lescaut.

- L'intrigue. — Ses qualités et ses parties faibles. — *Manon Lescaut* et les autres romans de l'abbé Prevost. — La vérité et l'idéal dans les caractères des deux héros..... 252

CHAPITRE VII

L'abbé Prevost et les romanciers de son temps.**Son originalité.**

- I. L'abbé Prevost et Fénelon. — II. Les romanciers français du commencement du siècle. — Le Sage et Marivaux. — La composition. — La condition des personnages, leur caractère. — La morale. — III. Les romanciers anglais. — Daniel Defoe et le *Robinson*. — Samuel Richardson. — Ce qui les distingue, ce qui les rapproche de l'abbé Prevost. — IV. Rousseau. — La *Nouvelle Héloïse* et la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. — V. Conclusion..... 301

